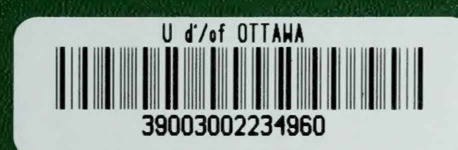
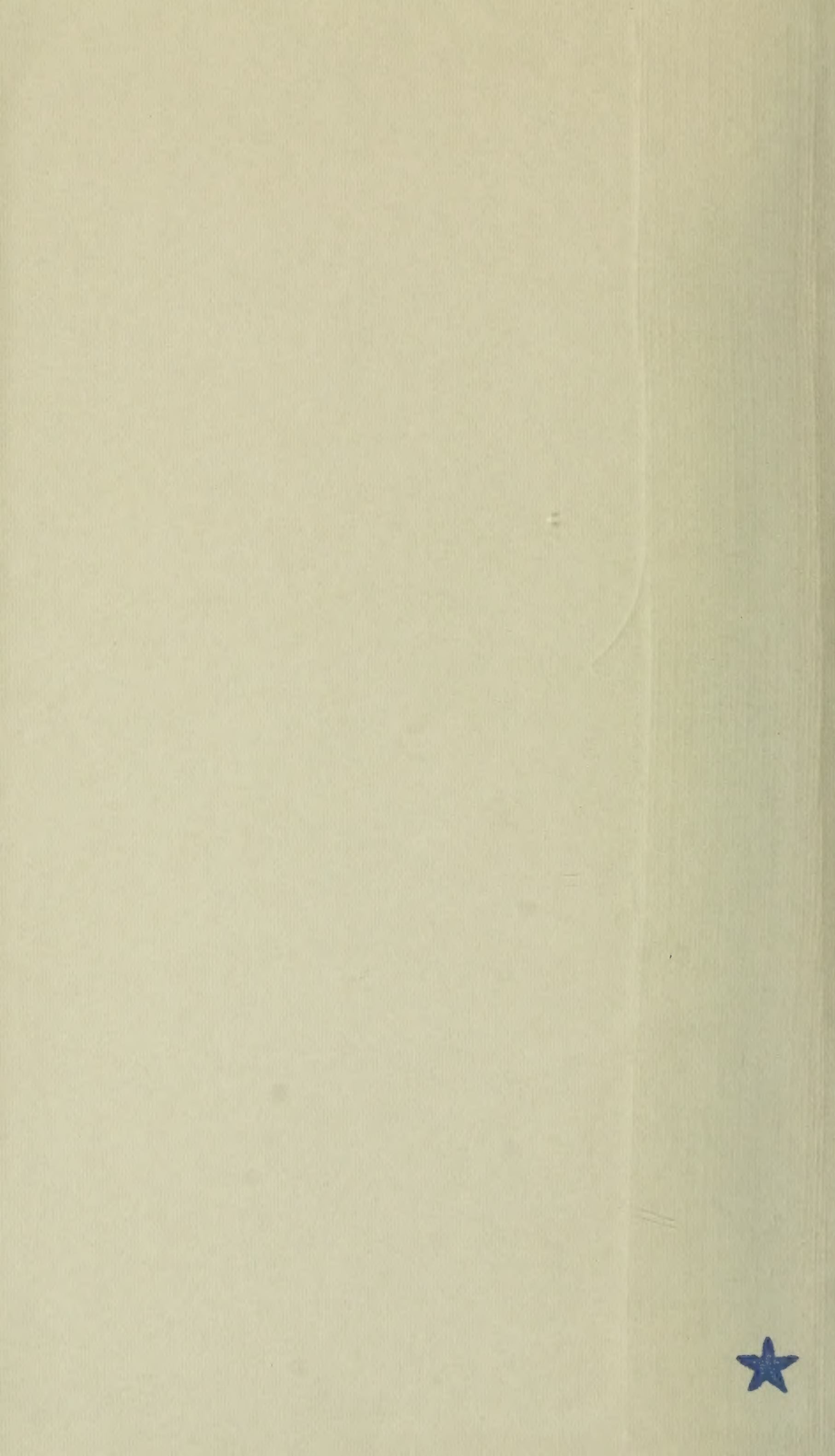




AUTOUR D'UN
RACINE IGNORÉ

DU MÊME AUTEUR

REMORDS D'AVOCAT, nouvelles langues. Ouvrage couronné par l'Académie française, préface de M. Raymond Poincaré (Colin et Cie, édit.).

LA JAMBE COUPÉE, nouvelles et récits, préface de Brunetière, et Melchior de Vogüé (C. Lévy, édit.).

A MÊME LA VIE, contes, nouvelles, récits (Perrin et Cie, édit.).

FORÊT NOIRE ET ALSACE, notes de vacances (de la collect. des voyages illustrés, Hachette et Cie).

En préparation :

ENCORE DE NOUVEAUX CHEMINS DANS RACINE.

PROMENADES RACINIENNES A LA FERTÉ-MILON.



RACINE à 36 ans *(Phèdre)*

(Musée de Langres)

MASSON-FORESTIER

Autour d'un Racine ignoré

Il faut savoir douter où il faut.

PASCAL.

Trancher et mutiler la réalité pour en retirer les faits gênants est le contraire de l'œuvre de science... Les faits sont ce qu'ils sont : ils nous maîtrisent...

... Il faut se préparer aux pires hypothèses et non aux favorables.

ALBERT SOREL.

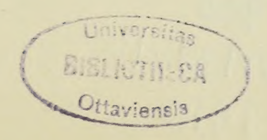


PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX



JUSTIFICATION DU TIRAGE :

275

LIBRE

AVANT-PROPOS

Donc, ce jour-là, 22 avril 1899, à dix heures du matin, par une pluie battante, une centaine d'académiciens, d'universitaires et de journalistes, réunis dans la gare du chemin de fer d'Orsay-Limours, — qui, boulevard Saint-Michel, regarde le Luxembourg, — se préparaient à prendre le train pour la station de Saint-Remy-Chevreuse. On s'en allait en bande pèleriner vers les ruines du monastère d'où sortirent et tant de fades racines grecques, et, — par surcroît, le génie de Racine; cela à l'occasion du bi-centenaire, non de sa naissance — ainsi que d'ordinaire — mais de *sa mort*... !

Du coup, on inaugurerait un jeune et très laid buste de Racine, et M. Jules Lemaître donnerait la bénédiction académique, — au besoin l'absoute, — à son illustre confrère.

D'après *le Temps*, l'ordonnateur était certain suppléant en Sorbonne, connu pour détenteur d'un fonds mystérieux, d'un prix inestimable, fonds qui, un jour, — on ne sait du reste pas quand — expliquera Racine.

. . . .

L'aimable M. Jules Lemaître était très entouré, quand, donnant du coude, un petit monsieur déboucha, — et, de haut :

— Monsieur Lemaître, monsieur Lemaître, vous êtes attendu !

— Bien, je descends, mais que, d'abord, je vous présente un arrière-neveu de Racine, un écrivain, M. Mass...

Le spirituel académicien ne put continuer. De sa voix la

plus rèche, le petit monsieur barbu, brandissant un parapluie énorme :

— Mossieu, me dit-il, apprenez que c'est une cérémonie privée, où ne sont admises que des notabilités raciniennes con-si-dé-ra-bles.

— *Considérez*, fit, avec son fin sourire, M. Jules Lemaître, que, par ce vilain temps, bien des invités vont vous faire défaut, et La Ferté-Milon que représente ce...

— Impossible, monsieur Lemaître ! Je froisserais un gentilhomme distingué, M. le vicomte de Galard-Terraube, descendant direct, qui *entend* être seul du sang... Je regrette, acheva-t-il d'un ton cassant.

Quelques minutes plus tard j'errais sur le quai, tout au long du train, seul avec ma honte ; je venais de saluer vaguement en passant, un compartiment où était arborée cette imposante pancarte :

COMPARTIMENT D'HONNEUR

quand une voix claironnante et narquoise, celle de M. Gaston Boissier :

— Eh ! monsieur de La Ferté-Milon... Venez donc ; nous savons votre infortune..., nous sommes lieu d'asile : il reste encore une place !

Quelle aubaine !... J'allai vite m'asseoir entre M. Lavisse et M. Deschanel, devant MM. de Vogüé et Jules Lemaître ; plus loin MM. Jacquet et Bernier de l'Institut, enfin M. Boissier. Jamais celui-ci n'avait été plus en verve : on riait encore... je ne dirai pas aux dépens de qui..., lorsque le train stoppa devant Saint-Remy-Chevreuse.

Dans la cour de la gare, vingt-deux vieilles pataches, plutôt funèbres, (versaillaises, paraît-il) attendaient les invités.

Doctoralement le petit M. Gazier et son grand parapluie, l'un portant l'autre, se mirent à appeler les invités, selon un protocole ingénieux et déférent qui veillait à installer en chaque berline deux immortels au fond, deux mortels devant.

A n'en pas douter, je ne figurais toujours pas sur les listes.

— Monsieur le chef de gare, est-ce qu'il serait possible de se procurer ici quelque véhicule couvert ?

— Ici ? aucune ressource ; mais, certainement, il va rester trois ou quatre...

— Hélas, l'ordonnateur m'interdit l'accès de ces chars augustes.

— Offrez-lui de payer !

— Il refuserait...

— Qu'est-ce que vous lui avez donc fait ?

— J'ai le malheur d'être de la Ferté-Milon !

— La ville natale de Racine ?

— Non ! aujourd'hui, c'est changé : Racine — désormais — sera né à Port-Royal.

Le chef de gare — un bon vivant — se mit à rire.

— Bah ! à votre place, quand *il* sera parti, — et ça ne va pas être long, — je m'entendrais avec l'un des cochers. »

Et, de fait, il ne restait plus à caser que le monsieur au parapluie vénérable et trois très petits jeunes gens, lesquels lui ressemblaient étonnamment.

Après l'appel, — et, aussitôt appelé, chacun des très petits messieurs quittait l'abri du paternel parapluie, pour s'insinuer sans bruit dans la berline, — je restai seul.

Au moment où, entièrement vides, les quatre dernières voitures s'ébranlaient... Oui, le phaéton janséniste — tout dégénère ! — ne fut point incorruptible...

En route, tandis que l'averse cinglait les vitres, je fis de mélancoliques réflexions... Qu'auraient dit les Solitaires, eux si hospitaliers !...

Pourvu, me disais-je, qu'il y ait à Saint-Lambert la moindre auberge !

. . . .

Hélas ! même pas un cabaret !...

En revanche, sous une grande tente, Potel et Chabot préparaient un festin. Seulement, à la porte, quelqu'un à l'air rogue — oh combien ! — exigeait qu'on exhibât son invitation...

Déjà l'on se mettait à table ; je fis, à tout hasard, passer ma carte à M. de Vogüé.

. . . .

— Mais, cher monsieur, je ne suis rien, ici... Toutefois

je vais mettre au fait de votre infortune celui même qui aurait demandé que vous n'entriez pas !

Arrive le vicomte de Galard-Terraube :

— Monsieur, je suis fort confus qu'on m'ait prêté de si discourtoises proscriptions. Il y a raison majeure pour que je n'aie pas demandé à être *seul du sang*, c'est que je n'en suis pas du tout : Mme de Galard, oui !... Pas moi. Vous êtes donc ici, par le fait, le seul de la famille. Au surplus, je sais combien les traditions raciniennes se sont conservées intactes chez nos cousins de La Ferté ; aussi je viens de dire... ce que je pensais... de l'exclusion qu'on avait le mauvais goût de m'attribuer. Entrez, je vous en prie, et, si vous n'êtes pas bien placé... Vous voyez que tout le monde est déjà assis..., croyez que j'en suis vivement peiné. »

Je fus installé, au bas bout de la table, entre trois minuscules messieurs bien sages, à tournure d'anabaptistes. Ces trois espoirs du jansénisme ne me perdirent pas de vue...

. . . .

Après déjeuner on s'en fut dans le vallon, où le très charitable André Theuriet — il savait ma disgrâce — voulut absolument que je lui tinsse compagnie.

Chemin faisant, il demanda, surpris :

— Mais, mon cher confrère, le désert de Port-Royal, le fameux désert, c'était donc cela ?... Ma foi, pour un désert, il n'avait rien de farouche... La nature est bien étriquée ici, bien mesquine... Et le désert de Bourgfontaine, à La Ferté-Milon, était-il aussi peu... sévère ?

— Oh non, maître, il était grandiose, effrayant... Là-bas, la solitude, de grands bois, tout ce qui agit sur des âmes isolées...

— Les grands bois, l'isolement... comme vous dites vrai ! Oui, c'est là que se forment les âmes tourmentées, véhémentes, épiques... Et, entre nous, je ne m'explique pas que l'âme inquiète et dévorante d'un Racine se soit formée ici... Mais, voyons, à quel âge est-il entré à Port-Royal ?

— A seize ans, après ses humanités...

— Comment à seize ans ?... Pas plus tôt ? Vous devez vous tromper !

— Ce n'est même pas discuté !

— Vous me renversez !... Alors pourquoi nous répète-t-on qu'il passa son *enfance* à Port-Royal ?

— Afin de pouvoir prétendre qu'il a été fait par Port-Royal.

— Mais vous devriez rectifier cela !

— Je ne serais pas entendu ! Port-Royal règne en Sorbonne, et puis, songez donc à ce que perdrait Port-Royal s'il perdait Racine !

— A coup sûr, il lui est bien précieux : *c'est comme son auréole.* »

On visita, tous à la queue-leu-leu, la maison des Granges. On fit de longues stations dans les petites chambres, surtout dans les couloirs dont les murs sont tapissés de portraits de religieuses à croix sanglante. A un moment, comme le cicerone nasillait devant un portrait de femme âgée : *Marie Des Moulins, mère de la supérieure Sainte-Thècle Racine*, M. Theuriet — oh ! le méchant — dit à haute voix :

— Dites donc, Boissier, il faudrait prévenir notre ami Masson-Forestier que voici son arrière-grand'mère.

A l'instant le cicerone crispé, hérissé, ronchonnant, éprouva le besoin d'aller prendre l'air.

Peu après, un rédacteur du *Temps* le retrouvait en bas, agitant son gros parapluie, pestant contre tout le monde, même contre Sainte-Beuve, qu'il accusait « d'être un suspect, à qui il reprochait de n'avoir pas compris (*sic*) Port-Royal ». Du reste, ce Sainte-Beuve, « on s'en méfiait : on s'était bien gardé de tout lui dire... *Elle reste à faire, l'histoire de Port-Royal !* »

. . . .

❧

— Mais... Et M. Jules Lemaître ?

— J'admire !...Il a tiré un magnifique parti des rares documents qu'on lui avait *laissés* aux mains (j'entends documents sur la personne même de Racine), car Racine nous a été complètement *voilé* par son fils et par certaines per-

sonnes... Un moment M. Jules Lemaître, au risque d'être taxé d'outrage à la mémoire du mort, a bravement soulevé le voile. Nous avons alors entrevu un être cruel, violent, une sorte de grand loup. Par malheur, M. Lemaître a semblé, trop vite, épouvanté de son audace, — et le voile est retombé... Comme on serait heureux qu'il reprît plus en détail la psychologie de cette âme dévorante...

— Tout le monde formera le même vœu, car on ne se lasse pas d'entendre ce délicieux et très sensible intuitif... Mais ce n'est pas cela... Ce que nous voudrions savoir, c'est si M. Jules Lemaître a entendu parler de vos travaux, et, en ce cas, ce qu'il en pense.

— Il y eût eu quelque impertinence à les lui soumettre... Convenez-en... Tout au plus en sait-il l'objet général par des comptes-rendus de mes conférences aux universités de divers pays.

— Si peu qu'il connaisse vos recherches, qu'en dit-il ?

— Il a bien voulu m'écrire qu'elles aboutissaient à un Racine trop dur, — tout en reconnaissant que, souvent, on l'a trop affadi. Maintenant, je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas mis ce charmant homme en grand embarras... Pensez donc ! Je lui ai fait hommage, juste à point nommé, du dernier livre un peu intéressant qu'ait contenu la bibliothèque de la maison dite « des Racine ».

— Quelle maison?

— A La Ferté, la maison où La Fontaine vint épouser cette cousine de Jeanne Sconin (de la mère de Racine) dont il fut obligé de se défaire... à perte. Habitée depuis deux siècles par les descendants de Marie Racine, cette maison eut jadis une bibliothèque riche en Mystères, en poèmes sacrés, et en livres de piété. Elle appartint, vers l'époque de la Révolution, à l'un des hommes les plus éminents de la Constituante, un Racine ! A sa mort, elle commença d'être éparpillée. Puis il y eut, en 1814, un pillage par les Cosaques. Enfin, au cours du dernier siècle, chacun y puisa dans la famille !... Il n'y subsistait guère, en 1870, que des livres de piété, — la race tournant de plus en plus à la dévotion étroite, de sorte qu'on avait sans doute fait disparaître les autres volumes. Quelques-uns de ces livres pieux, d'origine janséniste, étaient, je présume, assez précieux,

mais nul de nous n'y prêtait attention. Or, durant l'occupation prussienne, la maison aurait hébergé un officier à nom français, — huguenot, descendant des réfugiés de l'édit de Nantes. M. Strowski vous a dit la parenté d'esprit des Calvinistes et des Jansénistes. Pendant que ses hommes emballaient nos pendules, lui dut apprécier nos livres « augustiniens », car ils ne se retrouvèrent plus. Il ne dédaigna, cet hérétique, qu'un manuscrit joliment relié, recueil de couplets de théâtre (à La Ferté on eut toujours la passion des vers ; on les faisait bien ; je montrerai qu'on les fait encore excellents, comme si, particulièrement fertile, le terroir le voulait impérieusement). C'est ce manuscrit profane que M. Jules Lemaître a reçu de mes mains.

Récemment il a bien voulu me dire qu'il avait été heureux de recevoir une reproduction du portrait de Langres, mais ce qu'il m'en a dit — *à moi* — n'avait trait qu'à la beauté élégante que ce portrait *attestait* chez Racine.

Si, comme je le crois fermement, ce portrait, — le *seul* qui existe du Racine des années de passion, — doit renforcer l'opinion de ceux qui, dès avant M. Jules Lemaître, avaient cru entrevoir un Racine « féroce » (Leconte de Lisle, Sorel, de Vogüé, Paul Janet, Haraucourt, Paul Albert, Bellessort, Faguet, Anatole France), on conviendra qu'il est indispensable de rechercher d'où peut bien être venu à notre douce France, un enfant si féroce ! Taine, un jour, se désolant de l'indigence de notre littérature en « cris de belles haines », l'attribuait à ce que le Français, n'avait, dans son sang de Celte léger, aucune aptitude aux ressentiments passionnés. On lui riposta par Hugo, mais il eut belle à faire observer que, originaire de Franche-Comté et Lorraine, Hugo avait du sang germain, peut-être même du sang espagnol. A propos, est-ce que Racine, lui aussi, Racine qui, nous le verrons, ne peut pas écrire vingt vers sans qu'en éclate au moins un d'âpre vindication, est-ce que Racine serait aussi un sang croisé, — demi-germain?

Si cela était, qui nous le dirait mieux que la vieille bourgade où il naquit, où il passa *toute son enfance* — détail essentiel qu'on nous a caché, quoique Racine professât cette

opinion que « le caractère de l'homme est toujours formé *dès l'enfance* » ?

Donc, demandons-nous ce que fut le berceau, ce que fut l'enfance de Racine.



Mais, cette recherche, je voudrais que des raciniens résolus n'hésitassent pas à la faire précéder d'une méditative retraite, — cela à la Ferté-Milon même.

Qu'ils se résignent donc à aller vivre là-bas, quelque temps, en plein hiver. Certes, cela manquera d'agrément; mais étudier *où que ce soit* l'innéité de Racine, c'est nécessairement frôler le jansénisme, doctrine peu folâtre.

Après une semaine, vous serez, messieurs, dans l'état d'âme qui convient ; surtout si, au lieu de vous installer dans la patriarcale auberge de l'*Homme Sauvage* (dont déjà Racine, vit l'étrange enseigne datant de François I[er]), vous vous résignez à vivre seul dans quelqu'une de ces sombres maisons de pierre, qui dorment dans la partie en colline de la Ferté-Milon, — celle qui confine à cette église où, enfant, il fit si souvent escorte aux processions. Entrez dans l'église, demandez le banc des Racine.

Puis, allez admirer ces vitraux merveilleux, venus de Liège, don de Catherine de Médicis, laquelle se plaisait tant à La Ferté. Continuez à gravir la colline, interrogez l'âme des rugueuses vieilles pierres, qui virent, il y a un peu plus de mille ans, la piété alarmée de Paris apporter en hâte à l'antique sanctuaire des Gaules belgiques, les reliques de sa patronne, afin de les sauver des farouches Normands. Contemplez l'emplacement du riche couvent des Templiers. Dites-vous que Jeanne est venue ici, acclamée comme elle ne fut *nulle part ailleurs*, parce que, ici, la sainte était parmi des saints ! Rappelez-vous que, bien des années plus tard, « Messieurs de Port-Royal » — pauvres fanatiques que l'orthodoxie traquait : ils n'étaient pas admis à la Sainte Table, dans l'église de La Ferté ! — passèrent, marmottant leur chapelet, par cette petite ruelle escarpée (qui conduit à l'emplacement du camp romain et à la forêt). Tous les monastères du royaume se fermaient

devant les proscrits. Seule La Ferté avait le courage de leur offrir asile.

A chaque pas, de fières ruines ! Ah ! les monuments anciens, ce vivant testament d'une population disparue, comme ils parlent, comme ils renseignent lorsqu'on sollicite leur témoignage ! Et ceux de La Ferté sont si éloquents...

Quand on est resté longtemps à les interroger, on sent qu'ils devaient tous être à l'image même de la vie milonaise, — vie hérissée, dure, bloquée, mais qui, cependant, trait singulier, exigeait autour de soi tout un décor d'harmonieuse élégance. — Car, je compte bien vous le montrer, Racine est né en beauté !

Regardez bien, ne craignez pas d'admirer ! Vous êtes dans un sanctuaire d'art. La Ferté est, avec Dijon, le bijou de cette Renaissance, française et belge (si l'on peut dire) de la fin du XIVe siècle, que nous avons la légèreté de confondre avec la Renaissance italienne, bientôt trop chargée, du milieu du siècle suivant. Ce coin de La Ferté, Corot et Daubigny l'aimèrent passionnément, Corot surtout, lui qui créa *l'Ecole des paysagistes de La Ferté.*

Et, si le jour tombe, si le froid vent d'hiver s'élève, si de lourds nuages accourent menaçants, suivez des yeux cette nuée de corbeaux rentrant s'abriter parmi les ruines colossales du château, œuvre si puissante de ce beau Louis d'Orléans qu'assassina Jean de Bourgogne.

Peut-être alors le moment sera-t-il favorable pour un pèlerinage plus suggestif encore. Traversez la vallée, acheminez-vous par ces étangs où descend se baigner la plus vaste forêt de France, vers ce qui subsiste du fameux couvent que Port-Royal tenta vainement de copier. Encore des ruines silencieuses ! Un désert...

Bourgfontaine !... Seul sous les hautes futaies, à l'heure farouche où la grande forêt a des menaces inexprimables...

Et, peu à peu, vous oublierez le temps sceptique et railleur où vous vivez ; vous vous serez fait, malgré vous, une petite âme effarée d'homme du moyen-âge. Vous commencerez à être envahi, capté, par de certaines choses... Des

choses profondes, troublantes ! A ce moment peut-être ne serez-vous plus très loin de ces âmes, exaltées, très dures, âmes de Covenantaires — si l'on peut dire — d'où sortit un jour celui qui devait écrire l'effroyable *Athalie !*

Alors, alors seulement, il vous semblera que vous le *voyez* enfin, cet être passionné, formidable. Soyez sûr qu'il ne vous fera pas rêver. Oh ! non... ce Racine-là ne fait pas rêver : il fait... trembler!

Mais le Racine dont vous aurez ainsi divination, est-ce qu'il suffit? Non !... car il n'est, là encore, qu'impression tout individuelle...



Or il ne faut plus qu'il y ait le Racine de M. Z. et celui de M. Y., le Racine d'une époque et le Racine d'une autre, le Racine des critiques français et celui des étrangers, le Racine des savants et celui des artistes. Il faut se décider enfin, à chercher Racine, le Racine de tous, — et, celui-là le découvrir !

Ce sera difficile. Racine a changé de figure selon les siècles; puis il a été si bien caché, enfoui — oui, Racine est enfoui ! — qu'un beau jour quelques habiles se sont emparés de lui. Ce détournement de Racine, suivons-en la filière : elle est curieuse.

XVIIe siècle. — Période de la vie indépendante du poète (le Théâtre) : Racine alors passe pour appartenir à ses passions. Elles sont effrayantes. On le tient pour immoral, intrigant, méchant, ingrat, dangereux. = *Période de sa vie dépendante* (la Cour) : Racine est tenu, alors, pour avoir changé, non d'âme, mais de carrière. Il a évolué vers la dévotion profitable, et reste aussi antipathique à tous, même quand il s'efforce de se mettre en règle avec Celui qui le jugera un jour.

XVIIIe siècle. — Deux opinions opposées : Racine n'est pas bon ; Racine est bon.

Racine, très individualiste, dévot suspect, être génial, ne doit guère à Port-Royal. = Racine, enrégimenté, dévot

sincère, doit tout à Port-Royal dont il n'est qu'un reflet.

XIXe siècle. — (Encore deux écoles) Racine est un doux sentimental, un tendre idéaliste, essentiellement passif et familial. Il a une âme très religieuse, humble et parfumée comme la violette. = Racine est un hypocrite, un arriviste. Son égoïsme est effroyable, son âme féroce. Son œuvre? Monstrueux égorgements, flaques de sang jonchées de fleurs.

Et voici *le XXe*, qui, lui, attribue, une valeur infinie à l'individu, une valeur très faible aux groupes, aux agrégations, aux éducateurs.

Ce siècle va — doit-on supposer — se soucier d'étudier Racine à part de son entourage, et de nous dire au juste *quel homme il est*. Celui qui prend alors la parole, un délicieux ironiste, le plus sceptique des gens de foi, d'ailleurs grand amoureux d'antithèses, — s'amuse à évoquer un Racine à lui, (*un Racine d'impression*, dira M. Doumic) qui serait un doux-féroce, un amoral-moral, un dévot-incrédule, un civilisé ayant l'âme du sauvage des cavernes, un anarchiste de congrégation. Puis, se rappelant qu'il a, depuis peu, une cocarde, il offre son Racine fleuri à Port-Royal; ensuite, de Port-Royal et de Racine réunis, il fait un gros bouquet qu'il présente à Monseigneur pour la plus grande gloire de la Monarchie.

Si vaillamment que le spirituel «essayiste» ait, ce jour-là, fait valoir les indiscutables droits de l'imagination et de la fantaisie en matière de critique littéraire, il s'est rencontré, surtout à l'étranger, des esprits indociles à qui la magie de mots très brodés et de formules disposées en festons a paru insuffisamment convaincante. Ceux-là n'ont pas pensé que, dans un gros procès, le principal mérite du juge consistât à avoir de l'esprit, à voltiger, à se moquer agréablement de tout — et de lui-même. Ils se sont plaints de ne point trouver chez l'auteur de *Serenus*, assez de faits. Surtout de ne pouvoir concilier aisément les deux Racine de M. Jules Lemaître. « De ce que le charmant critique est double s'ensuit-il que Racine ait été double, lui aussi?... Mais en ce cas, on devrait nous expliquer ce phénomène. »

Et, plus on réfléchissait, plus ce Racine nouvelle manière semblait peu compréhensible à nombre de braves gens.

Quoi ! Racine aurait été *fait* par ses maîtres ? Bizarre ! Quatre génies de premier ordre, étudiés récemment à fond, Rabelais, Pascal, Gœthe et Napoléon s'étaient certainement faits eux-mêmes, et Racine, lui, lui seul, aurait eu besoin qu'on le façonnât !

Détail curieux, ces « façonniers » (Messieurs de Port-Royal) n'auraient opéré sur cet être si étonnamment précoce, que *seulement* après qu'il eut atteint sa dix-septième année. Ces maîtres d'*études* auraient attendu que les *études* du jeune homme fussent achevées pour... les commencer ! Et puis Racine, aux yeux des universités étrangères — comme jadis aux yeux de ses contemporains — apparaît décidément sous les traits d'un artiste plastique incomparable, d'une prodigieuse dextérité. Or personne encore ne nous a dit *comment* les Solitaires, ennemis forcenés de l'art, auraient bien pu s'y prendre pour *faire* Racine artiste. Et puis... l'on est donc artiste autrement que par dons naturels ?

D'ailleurs, chez Racine, de hauts critiques avaient signalé des traits de caractère singuliers, une âpreté vindicative, une frénésie sensuelle qui ne sont guère d'un Français. Malgré cela, on nous attestait que Racine devait être tenu pour le plus français des Français ! Bien mieux, ce Français renforcé, éperdu, était nationaliste !... *Déjà !..*

L'homme de théâtre est celui qui, toujours, afin d'amener le spectateur à ce que veut l'auteur, cherche le ressort qu'il faut toucher dans l'âme humaine. Un vrai homme de théâtre, par suite, conduit bien sa vie d'ambition. Voltaire, Sardou furent de merveilleux tacticiens de leur existence, — et Racine, cependant, aurait laissé la sienne s'en aller au hasard ? Que c'était bizarre !... Justement certains détails montraient Racine défendant très habilement ses intérêts, amassant une grosse fortune, grâce à son entente des affaires. On sut qu'il était mort très riche. Mais, toute grande fortune supposant des soins prolongés, habiles, il faudrait qu'on se décidât à nous dire quels soins ont édifié la grande fortune littéraire, — comme la grande fortune d'argent, de Racine...

On sut aussi que ce « converti » vivait fastueusement en épicurien. Que ce « très repenti » était allé loger — au plus aigu de son « repentir » — en une maison galante, un hôtel plein de fleurs, avec un jardin en charmilles, aux allégories peu vêtues...

Et soudain l'on fut frappé de voir jaillir de quelques lignes de Pascal des clartés pouvant, peut-être, expliquer Racine : « Une vie heureuse commence par l'amour, finit par l'ambition... Tant que l'on a du feu, on est aimable (on aime) ; mais ce feu s'éteint, il se perd. Alors que la place est belle et grande pour l'ambition ! »

Mais alors... alors, Racine ne se serait pas vraiment converti en 1677?... Il n'aurait que *joué la dévotion* au profit de sa fortune, — cela au moment même où le roi commençait à y tourner, — au bon moment ?

On relut M. Paul Mesnard, — le seul historien que nous ayons encore de Racine, (sauf peut-être Sainte-Beuve), — et sa biographie parut, décidément, bien..., comment dirai-je ?.. déconcertante.

D'abord nombre de faits donnant à penser que Racine fut un comédien. Ensuite, comme conclusion, rien que des affirmations de la vertu et de la sincérité de Racine ; affirmations bizarres, entortillées : « Car, si nous ne prenions pas le parti d'attester ici la vertu de Racine, nous serions obligés de le considérer comme le dernier des derniers, ce qui serait trop affligeant. »

Trop affligeant ! Mais enfin, M. Lemaître, après Leconte de Lisle, nous a déclaré : « Racine est féroce ! » C'est chose grave que d'être féroce...

Trop affligeant ! Mais M. Lemaître a prouvé que les personnages de Racine sont aussi peu chrétiens que possible. C'est chose grave qu'un écrivain (réputé pieux et qui faillit devenir prêtre) ne présente jamais à la scène que des personnages *pas du tout chrétiens...*



Et bientôt des faits nouveaux apparurent.

Le premier fut la nouvelle que l'on aurait (?) découvert

la cachette des fameuses épigrammes à l'emporte-pièce que Racine, revenant de la cour dans son carrosse, rimait au long du chemin, — qu'il cachait à tous, mais ne se lassait pas de relire, — épigrammes qui n'épargnaient ni la religion, ni le roi, ni Mme de Maintenon. Ce trésor dont, en quelques lignes ambiguës, M. Mesnard avouait qu'il avait eu quelque peu connaissance, allait donc pouvoir enfin être publié !

Alors on se remémora ce que l'on savait de telle ou telle de ces féroces diatribes; et, soudain, entre jeunes professeurs, on opina pour que le célèbre vers :

Il eut peur de l'Enfer, le lâche, — et je fus reine !

fût bien du même poète à qui l'on doit :

Ah, lâche, fais l'amour — et renonce à l'empire !
Vous êtes empereur, seigneur, — *et vous pleurez*...

La découverte avait son importance... Vraiment l'on connaissait trop mal, la vie secrète de Racine.

Le second fut la révélation du beau portrait dû, semble-t-il, à de Troy, amant de cœur de la Champmeslé. Découverte d'autant plus étrange qu'elle était effectuée... sur la voie publique ! On « découvrait » *dans un musée réputé* un portrait authentique de Racine, portrait exposé à tous les regards depuis soixante-dix ans, donné par ses petites-filles, catalogué, affiché comme portrait de Racine, *annoncé comme tel dans Larousse, il y a trente ans.*

Mais alors, à la fatale nouvelle, quels efforts chez les profiteurs modernes de feu Port-Royal pour détourner bien vite l'attention publique de ce maudit portrait !

Devant leur dépit maladroit l'émotion devenait de jour en jour plus forte. Nombre de raciniens couraient à Langres contempler, scruter du regard la fameuse image. Quelques chroniqueurs parisiens déclaraient qu'une telle effigie exigeait une révolution dans Racine : *l'homme de*

cette figure ne pouvant avoir été, ni doux, ni tendre, ni pieux. « Ce Racine-là fait peur ! » tel fut le cri général.

Et un critique, fort réservé d'ordinaire, osait écrire : « On parle avec passion en ce moment d'un portrait de Racine, récemment découvert au musée de Langres. Cette œuvre, d'une importance capitale, a été retrouvée par un descendant de notre plus illustre tragique. Ce tableau aurait appartenu à une actrice fameuse...

« Ce Racine est bien différent de celui que nous connaissons, de l'ami de « ces Messieurs », austère avec douceur, la paupière grasse, les traits reposés, qui pleurait aux vêtures de ses filles...

« Rongé de passion, ce visage tient du mystique et du possédé, il semble émacié par les rigueurs de l'amour. Des rides et des cernes creusent de grands plis d'ombre autour des traits ravagés.

« On n'a pas le courage, quand on aime Racine, de scruter plus avant, d'inférer du physique au moral... Il y a là une profondeur de confession publique qui cause le vertige... »

Et pourquoi donc n'aurions-nous pas le courage de scruter l'âme de Racine ?

Eût-il été un scélérat, qu'est-ce que cela ferait ?

Criminel? Mais Benvenuto l'était foncièrement, nous en sommes sûrs maintenant. Est-ce que ses bronzes en sont moins splendides ? Est-ce que son être intime en devient soudain moins séduisant ?

Tenez, si vous hésitez, relisez donc ceci qui montrera combien notre Mérimée, le grand Mérimée de *Carmen* et de *Matteo-Falcone*, aurait éprouvé de joie à voir, enfin, *vivre* un Racine beau tigre, au lieu d'un doucereux bedeau de Port-Royal, — laid, lourd et crasseux, comme ils le furent tous dans l'ennuyeux monastère :

« *Je me demandais si la* **supériorité de beauté** *qu'il* « *fallait bien (lui) accorder... ne tenait pas*, **en grande** « **partie, à son expression de tigresse** ; *car l'énergie*, « *même dans les mauvaises passions, excite toujours en nous* « *un étonnement et* **une espèce d'admiration involon-** « **taire...** »

Criminel, féroce, Racine ?.. D'abord n'était-ce pas une nécessité de son état? Brunetière nous dit que Racine est *le tragédien.* Il n'a pas spécifié en quoi, pourquoi.

Heureusement M. Lemaître va le dire :

« La tragédie vit d'actions violentes et brutales, accom-
« plies dans les moments où l'homme redevient pareil aux
« fauves. »

Donc le tragédien est l'apologiste des crimes de choix, Il nous montre des êtres vigoureux chez qui bouillonne un instinct formidable, et il lance l'une contre l'autre de belles bêtes ardentes, cabrées, qui s'entr'égorgent. Le héros de tragédie sera ainsi un apache royal en habit doré, un « fauve, mais fauve bien disant ».

Voilà ce que Racine s'est plu à mettre à la scène ; voilà donc ce qu'il aimait.

Aimant de tels êtres il fallait — quand le comprendrons-nous enfin ? — *qu'il leur ressemblât...*

Et d'avoir été tel, il n'en serait que plus beau, beau d'une beauté plus âcre, plus capiteuse...

N'est-ce pas ceci, la femme (Phèdre, Roxane, Hermione), que nous peint Racine? (Portrait de Carmen par de Saint-Victor.)

« Sa beauté est un enchantement, son teint a la saveur
« de ces fruits qui sollicitent la morsure ; ses yeux félins
« où jamais ne passe une lueur de tendresse, fascinent.
« Mensonge vivant, elle s'harmonise avec tous les menson-
« ges de la parure. Son corps vivace s'entortille à ravir
« dans les étoffes voyantes ; ses yeux sont aimantés. C'est
« un serpent qui reluit. Cruelle, elle s'amuse à irriter la
« passion et à torturer le désir. Beauté féroce qui se pare
« de cœurs massacrés, comme la panthère des taches de
« sa robe... »

Et son œuvre n'a rien à perdre à ce que Racine ait été d'une douteuse moralité. Sa splendeur éblouira, vaincra les siècles, n'étant point affaire de mode ni de coterie. Les partis se disputent la personne de Racine, mais sa tragédie est intangible. Et puis, rappelez-vous ce qu'a dit Tolstoï de la belle œuvre d'art: « Elle se reconnaît à ce qu'en sa présence vous ressentez une émotion qui vous unit à l'homme

qui l'a faite, quels que soient son temps et sa nationalité, — et que vous éprouvez une joie secrète de vous sentir en communion avec lui. Cette émotion sera d'autant plus forte que les sentiments exprimés, pour *éternels* qu'ils soient, auront revêtu une forme plus nouvelle, — que le langage de l'auteur est plus clair, et l'œuvre plus *une*, c'est-à-dire telle qu'on n'en puisse rien retrancher, — que l'auteur est plus ému lui-même et, possède au plus haut degré, le don de vie, — enfin qu'il s'agit de sentiments plus accessibles à tous les hommes et capables de les réunir en une même émotion. »

Non, son œuvre n'a rien à y perdre !

D'ailleurs — depuis Sainte-Beuve — la grande critique, en ce qui concerne Racine, ne met-elle pas la charrue devant les bœufs? Comment ne tient-elle aucun compte de ce qu'enseigne à la jeunesse universitaire ce maître aimé des étudiants, M. Lanson : « La critique doit être *la description des individualités*... Elle ne peut apprécier entièrement l'œuvre tant qu'elle n'a pas pénétré l'écrivain. »

Eh bien, comment, alors que « l'individualité Corneille », par exemple, « l'individualité Pascal », même, depuis peu « l'individualité La Bruyère », « l'individualité Rabelais » ont été si bien pénétrées, comment « l'individualité Racine » ne l'est-elle pas ?

Si elle l'était, est-ce que l'on verrait — comme on le voit —, nos gazetiers de théâtre se déclarer stupéfaits des gestes, des attitudes, des mouvements que Racine a imposés à ses acteurs ? Car, souvent, je le montrerai, le parterre, la critique comprennent *à l'opposé de Racine* tel vers de Racine — ce qui n'est pas banal, on l'avouera !

Oui, je crois même possible que l'œuvre en profite. Tenez ! *Bajazet* devra plaire infiniment davantage quand nous serons fixés sur *l'individualité* de son créateur, car aucune pièce n'est plus racinienne que celle-là (M. Jules Lemaître l'a très bien marqué.) Pour qui voit en Racine un beau tigre, cette pièce est divine. Si j'osais, je dirais que *l'âme* de Racine est sur les lèvres mêmes du blême Bajazet...

Encore un mot ! M. Paul Bourget, dans ses *Essais de*

psychologie, prétend que tout système littéraire se rattache par le lien le plus étroit aux autres productions de l'époque où il a paru. Racine est-il donc l'anneau d'une chaîne? Cette question, M. Lemaître semble l'avoir résolue un peu vite par la négative : « Racine est à part ! » Mais il n'a pas dit pourquoi... *à part !*

Or, si le lecteur, arrivé à la fin de ce gros ouvrage, pense avec nous que Racine est *à part* — parce que c'est *un terrible* qui nous a peint *des terribles*, — alors, semble-t-il, dans notre littérature une autre grande œuvre ferait, en quelque sorte, pendant à la sienne.

Je signale, en effet, à toutes fins, que Saint-Simon est le fruit d'un terroir bien proche de celui où naquit Racine ; qu'il y a beaucoup d'analogies dans les races d'origine de ces deux hommes, car Saint-Simon a aux veines, lui aussi, du sang germanique féodal. Et celui-là, aussi, semble un passionné couvert, véhément, ombrageux, haïsseur frénétique... S'il en est ainsi, alors, est-ce que ces deux beaux félins, Racine et Saint-Simon, ne vous sembleraient pas les plus saisissantes figures du règne de Louis XIV ?

« Ame *excessivement* violente, Racine, dit Jules Lemaître, fit parfois à ses contemporains l'effet d'un brutal [1]. »

1. Qui sait si, à une époque comme la nôtre où les idées évoluent très vite, cette vision de l'âme de Racine ne sera pas assez facilement — plus facilement qu'on ne le croirait tout d'abord — adoptée par l'opinion ! Il y a des symptômes d'une volte-face prochaine de la critique.

Le « doux » Racine ! Je crois que c'en est fini. Comme M. Faguet a cinglé l'autre jour le maladroit professeur qui répétait encore le cliché : « Ah ! non Monsieur, non, Racine n'est pas doux, *il est terrible !* »

PREMIÈRE PARTIE

—

LA PRÉPARATION D'UN RACINE

I

PORT-ROYAL
AURAIT-IL VRAIMENT FORMÉ RACINE ?

I. — Racine ne tient, dans la vie de Port-Royal, aucune place. — Rien dans le caractère, dans les habitudes, dans les talents, dans les préoccupations des solitaires ne se retrouvera en Racine. C'est de Louis la formule : « Racine, enfant de Port-Royal. » — La Ferté-Milon est la source de Port-Royal comme de Racine. Port-Royal ne fut pas sa famille. — Racine arriva fort tard à Port-Royal, et seulement après avoir terminé ses études.
II. — D'ailleurs, au seul XVIIe siècle on pouvait encore soutenir que le maître forme l'âme de l'élève. — Il faut donc chercher ailleurs ce dont Racine doit être le résultat.

I

Entre le pouvoir attribué par certains penseurs à l'éducation, et par d'autres à l'hérédité, il y a une *antinomie* qui domine toute la science morale.

Guyau, *Éducation et hérédité*.

— Mais, cette question, elle semble, depuis toujours, résolue en faveur de Port-Royal. Est-ce que la critique ne serait pas unanime pour faire honneur à la pieuse maison d'une bonne partie des talents de celui qu'elle appelle l'enfant de Port-Royal ?

— Avez-vous entendu parler du gros livre de Sainte-Beuve sur Port-Royal ?

— Certes, mais...

— Êtes-vous intimement persuadé que Sainte-Beuve s'est trouvé placé *mieux que qui que ce soit* pour déterminer ce que Racine peut devoir à Port-Royal ?

— Sans aucun doute...

— Je tenais à vous le faire dire !

— Parce que ?

— Parce que, si l'on voulait bien se rappeler les leçons de Sainte-Beuve, on ne dirait point que le génie de Racine est dû à Port-Royal.

« Racine est le plus cité des élèves de Port-Royal, *comme gloire*.

« Mais ces messieurs NE PARLÈRENT JAMAIS DE LUI.

« Comme Racine tient peu de place dans Port-Royal *proprement dit !*

(Ici, Sainte-Beuve oppose les Solitaires à ceux qui essayèrent — ou essaient encore — de continuer à leur profit, s'en prétendant les héritiers, le défunt monastère.)

« A peine le nommèrent-ils une fois.

(Et en quels termes le nommèrent-ils cette fois-là ?)

« En 1685, à l'époque où il est un haut person-
« nage de la Cour. (Je résume ici Sainte-Beuve). Un
« des derniers solitaires, M. de Pontchâteau parle
« avec mépris de ce Racine qui ose voir Dieu dans
« le roi. Vanité des vanités, s'écrie-t-il dans son
« dégoût de cette platitude, tout n'est que vani-
« té ! »

« Ce n'est qu'au milieu du XVIIIe siècle que les der-
« niers jansénistes » (ceux mêmes qui, de concert avec Louis Racine nous inventeront la fameuse con-

version du poète au lendemain de l'échec de *Phèdre*) « deviennent fiers de lui...

« Racine type de l'élève de Port-Royal ! Ah que non pas !... Il a trop de génie ; il a trop d'art.

« Son génie, IL L'A SANS PORT-ROYAL : IL L'A MALGRÉ PORT-ROYAL ! »

Il l'a *malgré !*... Voilà qui est bien grave...

Alors la formule aujourd'hui en vogue : « Enfant de Port-Royal, Racine est expliqué entièrement par Port-Royal », ne va pas toute seule... La question se pose. Elle peut se débattre...

Efforçons-nous donc, sinon de la résoudre, au moins de l'éclairer et, puisque le pauvre Sainte-Beuve n'a plus la parole, essayons de nous passer de ses avis [1].

1. Les quelques lettrés qui ont encore le culte de Sainte-Beuve nous sauront gré d'avoir soumis cet article au secrétaire de l'illustre critique. Voici quelques lignes de la réponse de M. Troubat : « Je vous remercie du témoignage de confiance que vous avez bien voulu me donner en me faisant lire votre chapitre sur le peu d'influence que l'éducation — ou plutôt le passage de Racine à Port-Royal — a eu sur le génie du grand pétrisseur de drames humains. Je me range de votre avis. Mon opinion ne saurait engager Sainte-Beuve, mais je suis trop imbu de sa propre méthode pour ne pas croire qu'il s'y serait engagé aussi. » La lettre se termine par une étude de ce que Sainte-Beuve devait à sa propre hérédité et non à ses maîtres. Puis une curieuse anecdote. Bonaparte, premier consul, passe à Compiègne. Le régent du Prytanée militaire, un ancien prêtre, avait été professeur à Brienne. Ce régent prépare un grand banquet. Le premier consul y vient, est harangué par son ancien maître, lequel explique que Bonaparte lui doit un peu de ses talents, *ayant été son élève.* Bonaparte ne dit mot, envoie un aide de camp rembourser les frais du banquet, puis, rentré à Paris, signe la révocation du sot qui s'imagine que les professeurs sont pour quelque chose dans les qualités que manifestent plus tard les grands hommes. (V. Saint-Ogar, *Compiègne*.)

Taine s'est donné la peine de préciser ce que Racine avait appris à Port-Royal. « Il avait appris à développer, seul enseignement que donnaient alors les collèges. »

Or Racine *ne développe pas !*...

Qu'est-ce donc qu'une âme de Port-Royal ?

Une âme très simple, modeste, unie, naïve, sans ambition, sans méchanceté, toute dévouée à la communauté. Si ce solitaire a eu des passions, il les a toutes, par un puissant effort de sa volonté, ramenées à l'amour de Dieu. Il est d'une très haute moralité, méprise le monde, le luxe, l'art, — lequel n'a jamais, selon lui, fleuri que dans la dissolution des mœurs, surtout l'art plastique ; celui-là coupable, puisqu'il divinise le corps humain « cette sentine de luxure ». Il fuit la femme « cette perdition » ne la tolère auprès de lui que dûment cachée sous des vêtements plus lourds, plus disgracieux que partout ailleurs. Il a le mépris des grands, de l'argent, des honneurs, — dédaigne la bonne chère, se mortifie sans trêve, recherche la souffrance, la bénit. Il n'aime personne, il n'aime rien, car s'attacher à quelque chose ici-bas serait faire tort à Dieu.

Port-Royal, en somme, n'a vécu qu'*en vue de la mort*.

Est-ce bien cela, l'âme de Racine, — au moins de Racine d'entre vingt et trente-cinq ans, c'est-à-dire dans toute la maturité d'un génie étonnamment précoce et ardent, l'âme du Racine qui écrivait *Andromaque*, *Bajazet*, les *Plaideurs* et *Phèdre* au sortir de Port-Royal ?

Pour l'homme qui le jugea avec le plus de bienveillance, son ami Boileau, le Racine de ces années-là est essentiellement railleur, violent, inquiet, jaloux.

Pour Saint-Évremond, qui ne l'aimait pas [1], Racine fut un méchant et un dissimulé. D'après une formule ancienne (mais qui, au dire du plus autorisé biographe de Racine [2] n'aurait peut-être été imaginée que par dérision), Racine serait « tendre et sensible »; enfin, selon Jules Lemaître, et quelque peu Brunetière, Racine, âme voilée, âpre, dévorante, — à la fois très doux et très féroce, aurait été de faible moralité, un « arriviste suspect ».

Alors il faut avouer qu'il y eut plus que des nuances entre les deux âmes...

Les talents au moins sont-ils du même genre ?

Si les Solitaires ont des préoccupations littéraires, c'est que, écrivant des vies de saints, des manuels de morale, ils tiennent à parler une belle et bonne langue, *pour être plus convaincants* [3].

Racine, lui, a des visées autrement égoïstes, autrement ambitieuses. Il veut que ce qu'il écrira pour la scène « enlève » les applaudissements ; il cherche tellement l'effet que, en un temps où la nécessité de voiler les passions, même les plus haineuses, sous les apparences d'une politesse à cérémonie, peut com-

1. Et aussi pour beaucoup de contemporains nous le verrons. Or, qu'on le note, c'étaient des connaisseurs que les hommes de ce temps, des observateurs, — on dit aujourd'hui des psychologues, — car (à la cour) « ils n'avaient autre chose à faire, dans l'oisiveté de leur obéissance, qu'à se regarder. Et ils y trouvaient de l'agrément. » (Lavisse.)

2. M. Paul Mesnard, *Les grands écrivains*. Racine.

3. Et encore, certains de leurs chefs, tel Saint-Cyran, s'indignent contre les écrivains de l'antiquité et déclarent que Didon et Enée brûlent en enfer, que Virgile est dangereux... (V. M. Imbart de la Tour et sa démonstration que, logiquement, tout humaniste est, sans le savoir peut-être, un ennemi du catholicisme, — l'humanisme et la Réforme sortant de la même source.)

promettre l'émotion scénique, il imagine de corriger le *trop adouci* de ses mots par des gestes à lui, bien à lui, gestes qu'il impose à ses acteurs ; et ces gestes (nous le verrons quand nous les étudierons spécialement) sont souvent très cruels... Des gestes ? Mais Port-Royal, lui, n'en a qu'un : le geste auguste, le signe de la Croix !

Les Solitaires exècrent le monde, et ne pensent jamais à se mêler, même discrètement, à lui que pour le sanctifier. Racine, nous dira Brunetière, n'est pas plutôt sorti de Port-Royal que, déjà, il se fait frapper d'anathème pour la licence de ses premières odes ; et, pendant douze années, il va travailler « *à déguiser* du charme de ses vers le meurtre, l'impudicité, l'inceste, le délire des sens, la folie homicide ». Racine, proclamera en chaire un prêtre éminent [1] (et Dieu sait si les prêtres sont indulgents pour l'auteur d'*Athalie* et des *Poèmes sacrés*), « ne cherche qu'à excuser, qu'à rendre sympathiques les forfaits les plus monstrueux ».

Aiment-ils les mêmes choses ? Évidemment non : c'est pour cel. que Racine et Port-Royal, très vite, entreront en conflit brutal, non parce que Racine écrit des tragédies, mais à cause de l'immoralité de ces pièces. Racine est humain : les Solitaires, a dit un grand poète, Leconte de l'Isle, furent des exaltés inhumains.

Port-Royal, en guerre avec le roi, a cependant

1. L'abbé Vignot, ancien universitaire, qui, chargé, au bicentenaire de Racine, à La Ferté-Milon, du panégyrique du poète, prononça en l'église Notre-Dame un discours qui parut subversif : il réduisait la part de Port-Royal dans la formation de Racine et tenait pour assez suspecte la prétendue première conversion du poète.

vécu dans une fière quiétude d'esprit. Racine au contraire pourrait bien être mort du trouble que lui causa une demi-disgrâce.

Donc, tout à la fin de sa vie, même à une époque où sa dévotion (une dévotion de *profiteur*, a-t-on dit) commence à ne plus rencontrer autant d'incrédules, il garde au cœur un tout autre culte que celui de Dieu.

Enfin comment oublier que Port-Royal déclara la guerre à l'auteur d'*Andromaque,* le flétrissant publiquement comme « empoisonneur public » ; que Racine riposta avec une rare violence, qu'une longue animosité persista jusqu'un peu après *Phèdre*, donc durant treize ans au moins.

Faut-il ajouter que pas un solitaire n'aurait fait le troc que le doux M. Mesnard, lui-même, reproche à Racine : « Triste marché de vendre sa gloire de poète pour un honneur de la Cour ! » (*Racine*, p. 101.)

Bien mieux, Racine est artiste, artiste plastique, mais les Solitaires !... Des artistes, eux !

Alors on ne voit pas bien, dans l'âme incertaine du Racine des années dévorantes, quels éléments proviendraient de l'âme très pure de Port-Royal. Mais, si ces deux âmes sont à ce point antagonistes, comment s'est-il trouvé quelqu'un pour lancer la fameuse phrase : « Racine est l'œuvre de Port-Royal. »

C'est que celui-là était un fils dévot qui souhaitait que la postérité jugeât son père moins sévèrement que ne l'avaient jugé ses contemporains. Louis fit en sorte que la figure de Racine ne fût désormais éclairée que d'un seul côté, du côté Port-Royal. A cet effet, il commença par détruire tout ce qu'on avait encore conservé des papiers de son père ; il brûla l'entière

correspondance des années de théâtre, gratta et retoucha effrontément certaines lettres [1].

Puis, comme il n'était peut-être pas aussi sot que le dit Voltaire, ni, du moins à ce moment, aussi « abruti de dévotion et de vin » que le soutient Bachaumont; comme il savait qu'il est aisé, au moins en France, avec un peu d'adresse, d'insinuer à l'opinion n'importe quelles idées tendancieuses pour peu qu'on sache leur trouver une formule péremptoire, il lança dans la circulation : « Mon père n'a connu les passions qu'il a mises au théâtre que par quelques récits que lui firent des amis, car il fut, sous tous rapports, l'œuvre de ces Messieurs de Port-Royal et leur dut tout son talent. »

Voilà deux siècles que l'on ressasse docilement cette leçon. On a même abrégé la formule : « Racine, c'est Port-Royal ! »

Tout le monde le répète à l'envi.

Et cependant Renan a pu dire que, lorsqu'on avait longtemps soutenu une opinion « il fallait trembler et se hâter de prendre l'opinion contraire ».

1. M. Mesnard a vingt fois flétri les procédés de ce contrefacteur. On sait qu'une de ces retouches où Louis gratta quelques mots de son père, pour les remplacer par une phrase de son crû, fit, un moment, accuser Molière d'inceste avec sa propre fille.

Au surplus comment oublie-t-on que *tout le monde* a dit son fait à Louis !

Dans la préface d'une excellente édition de Racine (1807), Garnier l'avait, ce semble, exécuté à jamais : « Nous avons consulté des actes authentiques, les papiers de famille et les notes manuscrites de Jean-Baptiste Racine, fils aîné du grand Racine. Toutes ces pièces nous ont mis à même de nous convaincre, non seulement que Louis était mal instruit sur sa propre famille, mais encore qu'il a rédigé ses *Mémoires* sans étudier même les pièces qui étaient sous ses yeux. »

Louis est un de ces morts qu'il faut qu'on tue... Ce n'est malheureusement pas l'avis de M. Jules Lemaître...

*

Mais à propos de Port-Royal (qui serait la source de Racine) où donc se trouve sa source *à lui-même.*

Eh bien cherchons ! Est-ce que Fontaine ne pourrait pas nous l'enseigner ? Mais oui ; on sait, en effet, de quel précieux secours furent pour Sainte-Beuve, quand il écrivit son *Histoire de Port-Royal,* les mémoires de Fontaine, si purement écrits, d'une si belle sérénité. Ils ont été très souvent consultés... rarement cités. M. Paul Mesnard commence sa biographie de Racine par un passage emprunté aux notes de l'annaliste du monastère. Reproduit par Jules Lemaître, lu comme sait lire le délicieux conférencier, ce passage fut un régal : « Par les belles soirées de l'été de 1639, les habitants de la Ferté-Milon, assis devant leurs portes, regardaient passer quatre (bourgeois) [1] fort simplement vêtus, qui, revenant de la promenade, marchaient l'un derrière l'autre. Les gens se levaient par respect et faisaient grand silence. Les quatre messieurs étaient des solitaires de Port-Royal. »

Était-ce donc *par hasard* que ces messieurs se réfugiaient à La Ferté-Milon ? Nullement. Ils y étaient déjà venus, *ils y revenaient.* A côté de La Ferté, qui, elle-même, comptait de très nombreux monastères, il y avait celui, célèbre par les ordonnances royales

1. Le mot bourgeois est de M. Jules Lemaître : Des clercs n'étaient pas des bourgeois, mais des *Messieurs*, ou des *Bons hommes.*

Comme M. Jules Lemaître aurait dû lire le savant et délicat M. Strowski ! Quel culte celui-là a pour la véracité de Fontaine !... Mais comme le Port-Royal qu'il nous décrit est peu poétique ! « Vallon humide, fiévreux... où se traînait une vie *puérile* et monotone. »

qui y furent édictées, célèbre par son adhésion au jansénisme, de Bourgfontaine. Or Bourgfontaine se recrutait à La Ferté-Milon, petite cité dont la fonction, pendant des siècles, semble avoir été de fournir à la Picardie, et même au royaume, des chefs religieux, énergiques, sans défaillance.

Et Fontaine va nous dire ceci, qui est décisif : « Près de vingt personnes de La Ferté-Milon servirent notre monastère, sans parler de notre admirable abbesse (Sainte-Thècle, tante de Racine), qui vint *de là comme de sa première source.* »

Alors, à *quoi sert* de reculer la naissance de Racine jusqu'à seize ans, à quoi sert de placer son berceau à Port-Royal, si le propre berceau du monastère est La Ferté ? Et puis, en vérité, si La Ferté-Milon a été capable d'enfanter et Bourgfontaine entier et Port-Royal en partie — ce qui lui fait certes grand honneur — en quoi n'était-elle pas capable de produire toute seule Racine ?

A cet égard, M. Gazier, le très port-royaliste, se livre à des considérations que je prendrai la liberté de critiquer : « Mon Dieu, il est bien certain que l'on pouvait compter à la douzaine les religieuses, les serviteurs et les amis que La Ferté a donnés à Port-Royal (M. Gazier, dans son énumération, oublie au moins deux Solitaires) ; mais quand La Ferté-Milon aurait fait Port-Royal, qu'est-ce que cela prouverait ? Que Port-Royal était le but même où tendait La Ferté ; donc La Ferté a disparu devant Port-Royal, donc Racine est né à Port-Royal. » Voilà un peu appuyée, bien que fidèlement reproduite, je crois, la thèse de M. Gazier. Quelqu'un va renchérir encore : « Non seulement Racine est le produit de Port-Royal,

mais Port-Royal ne cesse de l'environner... *Port-Royal est sa famille.* »

Sa famille?...

Au commencement de 1656, âgé de *seize ans*, Racine, vient à peine d'entrer à Port-Royal que la deuxième persécution vide le monastère. Il semble que ce départ des professeurs devrait faire dire que, durant quelques mois, Port-Royal sera singulièrement empêché pour « façonner l'âme de Racine ». Eh bien, non ! Port-Royal éparpillé et le petit Racine loin de ses maîtres, c'est, selon M. Jules Lemaître, Racine *plus enveloppé que jamais par Port-Royal*, enveloppé « de toutes parts » !

Et comment cela? « La grand'mère de Racine (que « celui-ci doit voir souvent), Marie Desmoulins, qui « est religieuse de Port-Royal, s'est réfugiée à Paris, « et là elle a recueilli des Solitaires, M. de Sacy... « Donc, quand Racine va à Paris, il y retrouve Port-« Royal. »

Hum ! M. de Sacy, cousin de Racine, était de La Ferté-Milon, comme Marie Desmoulins, comme Racine. Donc, déjà il serait plus naturel de dire : « La Ferté-Milon enveloppe encore Racine de toutes parts, *quand il est à Port-Royal...* » Mais y a mieux, ce n'était nullement Marie Desmoulins, grand'mère de Racine, mais Claude Desmoulins, sa grand'tante, qui se trouvait à Paris. Port-Royal *vide* était gardé par Marie-Desmoulins, par le jeune Racine et par quelques Milonais.

Et combien de temps y resta-t-il, sur les treize années environ consacrées à ses études?

Il resta, je crois, à Port-Royal — en défalquant, bien entendu, les vacances et le temps de la disper-

sion, où ses « éducateurs » ne furent plus que les arbres des bosquets — vingt-six mois...

Et c'est pendant ce laps que Port-Royal « se substituant à sa famille » l'aurait formé.

Mais, durant ce temps, où donc était sa famille?

Elle *était à Port-Royal !*.. Mais oui, sa grand'mère, sa tante et cinq ou six cousins et cousines milonais, entre lesquels il vivait se trouvaient là. Autant dire que, à Port-Royal, *il avait été suivi par sa ville natale*[1].

Bien mieux, celui de ces Messieurs qui lui donnait des leçons était allié à une famille milonaise; aussi, durant la seconde persécution, il s'était réfugié à La Ferté où son élève lui écrivait.

Pas de doute à cet égard, voici, en effet, la lettre de M. Antoine Lemaître que nous a gardée Louis lequel n'eut pas la pensée de la détruire. On ne saurait penser à tout! Elle est presque trop connue — mais on dirait qu'elle a été écrite rien qu'au désir de la grand'mère, déjà inquiète de certaines velléités d'émancipation!

1. Cependant M. Jules Lemaître dit : « Et maintenant représentez-vous cet ENFANT, SEUL au milieu de ces saints... (Un *enfant* qui a fini sa rhétorique !) (M. Strowski croit que Racine, loin d'être seul, avait plusieurs camarades, dont le neveu de Pascal).

Il répète : « Lorsqu'il *sort* de Port-Royal (fév. 1658) il est un adolescent... »

Rectifions : Racine à seize ans (entrée à Port-Royal) n'est plus, à beaucoup, près un enfant. A dix-neuf (sortie) il n'est plus un adolescent. (Chose singulière, on ne *rajeunit* Racine que pendant son séjour à Port-Royal; en revanche on le *vieillit* lors de sa retraite du théâtre. Là, chacun lui donne trente-huit ans.)

Et pourtant, jadis, M. Jules Lemaître (*les Contemporains*, II, p. 149) avait eu la prudence de déclarer : « Nous ne pouvons être juges du degré de reconnaissance qu'il devait à Port-Royal ».

Bourgfontaine, 21 mars 1656 [1].

Mon fils, je vous prie de m'envoyer au plus tôt l'*apologie* des *saints-Pères* qui est à moi. Elle est reliée en veau marbré in-4°.

J'ai reçu les cinq volumes de mes *Conciles*, que vous aviez fort bien empaquetés. Je vous en remercie. Mandez-moi si tous mes livres sont au château [2] bien arrangés sur des tablettes et si mes onze volumes de saint Chrysostome y sont, et voyez-les de temps en temps pour les nettoyer. Il faudrait mettre de l'eau dans les écuelles de terre où ils sont, afin que les souris ne les mangent pas. Faites mes recommandations à Madame votre mère et à votre tante [3] et suivez leurs conseils en tout. La jeunesse doit toujours se laisser conduire et tâcher de ne point s'émanciper.

Peut-être que Dieu nous fera revenir où vous êtes. Cependant il faut tâcher de profiter de cette persécution, et de faire qu'elle nous serve à nous détacher du monde qui paraît si ennemi de la piété. Bonjour, mon cher fils, aimez toujours votre papa comme il vous aime. Écrivez-moi de temps en temps, envoyez-moi aussi mon Tacite in-folio.

Que fit, d'ailleurs, un peu plus tard, Port-Royal de Racine ? M. Gazier l'avoue. Comme le jeune homme arrivait, *ayant fait d'admirables études à Beauvais*, avec cela très bien doué, très précoce, il se borna à redoubler sa rhétorique; il tua le temps avant d'aller

1. On a depuis essayé de gratter Bourgfontaine, parce que Bourgfontaine, c'est La Ferté-Milon... Mais Sainte-Beuve était encore de ce monde; il rétablit le mot Bourgfontaine en tête de la lettre de M. Lemaître.

2. De Vaubernier, près Port-Royal.

3. Marie Desmoulins, grand'mère, et Sainte-Thècle, tante de Racine.

subir sa philosophie à Harcourt; « il a fait seulement à Port-Royal une rhétorique supérieure ».

Concluons ! Même en admettant pour un instant qu'un génie puisse être le résultat de l'éducation, ceux qui veulent que Port-Royal ait fait Racine sont obligés de ne « produire » le miracle de sa formation que par le moyen d'une éducation *partielle seulement* (car ici, la famille existe) et fort tardive. On n'entame pas une éducation à seize ans, surtout chez un être précoce et très doué ; et puis, voyons ! cette *éducation* ne saurait consister en un simple *renforcement de rhétorique* [1].

1. J'ai eu la bonne fortune, au cours d'un entretien que voulut bien m'accorder l'éminent recteur de l'Université de Paris, (à l'occasion précisément, de ces recherches sur Racine), d'entendre M. Liard émettre cet avis qu'il était d'autant plus porté à accepter la thèse qu'on avait *exagéré* l'influence de Port-Royal sur l'esprit de Racine, (et même l'importance de son rôle pédagogique, en général) que l'enseignement, au temps de Racine, *s'adressait surtout à la mémoire*. Être très instruit, cela s'entendait : posséder complètement les langues latine et grecque. Or, comme la mémoire est d'autant plus souple que l'enfant est plus jeune, souvent cet enseignement « formel » avait été commencé de très bonne heure. Alors dès 14, 15, 16 ans au plus — si l'adolescent est bien doué, a une belle mémoire (et celle de Racine passe pour avoir été exceptionnelle) le maître n'a plus grand'chose à enseigner à l'élève. *C'est ainsi que Montaigne quitte le collège de Guienne à Bordeaux, à 14 ans et demi, ayant terminé ses études*. Supposons que Montaigne fût entré ensuite, vers l'âge de 16 ans, dans quelque autre maison d'éducation, et qu'aujourd'hui la question se pose de savoir à qui Montaigne doit le plus, de ses éducateurs d'avant ses quinze ans ou de ceux d'après, il serait bien légitime de soutenir qu'il devait *infiniment plus aux premiers qu'aux seconds*. « Aussi, ajoutait M. Liard, si vous pouvez nous donner quelques lueurs sur les éducateurs de Racine *avant* son entrée à Port-Royal, il se pourrait que vous nous révéliez ainsi à qui revient vraiment le mérite d'avoir instruit Racine. On peut admettre qu'à seize ans rien ne lui restait plus à apprendre de bien essentiel dans ce qui constituait l'enseignement de l'époque. »

Après Montaigne, passons à Agrippa d'Aubigné, le plus véhément

II

On le voit, la formation par Port-Royal est déjà discutable. Elle le devient bien davantage quand on demande à la science contemporaine ce qu'elle pense de l'éducation *force créatrice*, de l'éducation *formant* des êtres de génie : Darwin, Herbert, Spencer, Taine, Janet, Th. Ribot, De Lapouge, A. Joly [1] sont d'accord pour déclarer que sur tous les grands hommes l'influence de l'éducation a été tantôt nulle, tantôt nuisible à leur développement. Et tous ne parlent jamais,

de nos tragiques, de qui il nous reste quelques vers admirables (La St-Barthélemy) : Il montre la cour de Charles IX les dames demi-coiffées, se penchant aux fenêtres du Louvre regardant le fleuve qui roule des cadavres de huguenots, la cour,

> A l'heure que le ciel fume de sang et d'âmes,
> *Se promène au travers des entrailles de France.*

Savez-vous quel âge il avait quand il termina ses études? *Douze ans!* « Mais, dira-t-on, ce n'est que de la colère, son œuvre; jamais il n'a eu de jolies mélodies perlées comme Racine. »

— Vraiment ?... Vous connaissez alors un vers plus doux que :

> Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise

Oui, douze ans, et pas le moindre Port-Royal pour le « former » ! Voulez-vous maintenant un homme d'église, puisque Racine devait être d'église : Fénelon prêche à quinze ans. Il est complet à quatorze. Où est son Port-Royal ?

Il y a mieux. Prenons Pascal, M. Strowski nous apprend que, à quinze ans, Pascal est formé et complet, *ayant bouleversé les plans d'éducation de ses maîtres !*

1. On doit à ce dernier une intéressante psychologie des grands hommes, dont la conclusion générale est celle-ci : « Un grand homme suppose d'abord une grande famille. Toute famille qui dure longtemps devient forte, et a son grand homme, non seulement en puissance mais en perspective. »

cependant, que d'une éducation *intégrale.* Ils en arrivent ainsi à formuler cette loi : « *Plus un homme est intelligent, plus il doit à son sang, moins il doit à l'éducation.* »

Dira-t-on qu'ils se trompent ?

Une preuve bien palpable que l'éducation est d'effet nul sur un homme de génie, c'est le cas de d'Alembert. Enfant naturel de Mme de Tencin, il est abandonné dès sa naissance, élevé par la veuve d'un pauvre vitrier avec d'autres enfants d'ouvriers. Tous reçoivent la même éducation, mènent la même misérable existence (sauf pendant une période où le père de d'Alembert, surpris des extraordinaires dispositions de cet enfant, fait les frais de l'envoyer au collège). Le petit d'Alembert lutte ainsi contre ses éducateurs, contre son milieu, se forme à peu près tout seul, s'assimile, par une sorte de divination, les sciences et la philosophie (choses dont son entourage n'avait *même pas la notion*) ; et, à vingt-quatre ans, il entre à l'Académie des Sciences, éblouie du rayonnement de sa magnifique intelligence.

Comme le fait observer spirituellement M. Ribot, si d'Alembert avait été élevé par sa mère, ses biographes n'eussent pas manqué de nous montrer que l' « éducation est tout ». Et même, puisque le salon de Mme de Tencin voyait défiler tous les philosophes et les savants, qui sait si quelque critique, plus fin que ses confrères, ne nous montrerait pas ici l'influence *prédominante* de tel ou tel des amis de sa mère sur l'esprit du jeune homme !

Voici encore un trait qui montre combien faible doit être l'influence de l'éducateur quand il s'adresse à des intelligences de 15 à 18 ans. M. Bossert, un

universitaire connu, auteur d'un *Calvin* estimé, nous apprend que Calvin vit, à son collège à Paris, le meilleur professeur, Cordier, renonce à la chaire de rhétorique pour redescendre à la plus basse classe, car là *seulement,* disait-il « prenant les fondements » il pouvait avoir une influence.

M. Guyau, celui de tous nos philosophes qui croit le plus à l'influence de l'éducation, avoue que beaucoup de savants et de philosophes sont maintenant persuadés que l'éducation est radicalement impuissante quand il s'agit de modifier profondément, chez l'individu, le tempérament, le caractère et la race. Par exemple, d'après eux, *on naît poëte* ; toute la destinée morale de l'enfant est contenue dans le sein maternel, puis se déroule implacablement dans la vie.

Autant dire que c'est M. Frédéric Masson qui a dit le mot définitif, lorsque, à propos de Napoléon, il déclare s'être assuré que les hommes de génie doivent tout à leur *innéité* ; et, en effet, son héros en est la preuve : personne n'a fait ou défait Napoléon.

Aussi semble-t-il impossible de continuer à ressasser cette hérésie psychologique : Racine, formé tout entier, à l'exclusion de l'action des autres, par un seul, par l'avant-dernier de ses quatre maîtres d'école[1] !

1. Avec bonne foi M. Mesnard avoue que Port-Royal est loin de pouvoir expliquer Racine *tout entier.* « Port-Royal était bien dédaigneux de l'éclat et de l'élégance, bien ami du style lent et diffus pour avoir le droit de tout revendiquer dans un talent qui a eu au suprême degré la grâce, le charme, la perfection de la forme. » M. Janet s'étonne que Port-Royal, qui écrivait lourdement, qui abusait outrageusement des procédés du rhéteur n'ait pas davantage *déformé, abîmé* Racine.

Enfin M. de Lapouge enseigne que l'éducation n'a jamais changé le

D'autant qu'on paraît avoir totalement oublié, en la circonstance, de prendre l'avis de quelqu'un qui, en somme, avait voix au chapitre, de *Racine lui-même!* Racine qui paraît avoir eu une opinion bien nette à cet égard : « Le caractère de l'homme se forme dès l'enfance [1]. »

Or Racine, répétons-le encore, n'a plus rien d'un enfant quand il entre à Port-Royal. M. Gazier le reconnaît [2].

type intellectuel de l'individu. Et Louis, malgré son parti pris, avouera que lorsque son père *revient à la religion*, ce sont les sentiments pieux de *son enfance* qui se réveillent.

Encore une fois, l'enfance était plus que terminée quand Racine passa ses 17e, 18e et 19e années à Port-Royal. D'ailleurs il ne faut pas trop en vouloir aux amis du monastère de n'avoir pas songé à expliquer Racine par son atavisme; le fervent chrétien qui croit que l'âme n'est dans le corps que comme dans une hôtellerie, ne saurait jamais admettre que cette âme ne soit pas faite par Dieu, *à son gré*. Et, à cet égard, les Jansénistes renchérissaient encore sur l'opinion courante de leur époque.

1. Dans une des notes qu'il mettait en marge de ses classiques, innombrables notes que nous avons dépouillées, une à une (conf. Henriet : *l'Exposition racinienne de la Bibliothèque nationale*, 1899).

2. *Mélanges*.

Mais, dira-t-on, soit ! il n'est guère vraisemblable que Port-Royal ait agi puissamment sur le cerveau de Racine, vu l'âge avancé du jeune homme. Tout de même, peut-être Racine ne s'est-il pas défendu contre l'influence de ces Messieurs. Et alors, s'il lui a plu de solliciter, de rechercher cette main-mise sur lui-même, une pareille action n'aura été que plus puissante, et dès lors, il ne sera pas interdit de penser que Port-Royal l'a *façonné*, pour peu que l'étudiant *s'y soit prêté*.

(Sous une forme plus scientifique c'est l'idée de Guyau : « il y a des cerveaux suggestionnables, qui désirent être influencés. » Racine aurait pu réclamer qu'on lui pétrît l'esprit.)

Parfaitement ! mais Racine, être plein de vie, fut à Port-Royal en lutte constante contre cette influence, contre cet enveloppement Et tandis que M. Jules Lemaître nous assure que Port-Royal l'enveloppe de toutes parts, voici encore M. Paul Mesnard qui prouve le contraire : Racine, pas du tout « enseveli » portait ses regards au dehors.

Alors, s'il n'a pas été *produit* par Port-Royal, s'il *existait* avant, il sera permis de soutenir qu'il est dans le même cas que tous les humains : il plonge dans le passé par des ancêtres qu'il continue, de qui il tient tous ses éléments constitutifs et les forces qui (H. Spencer) régiront inflexiblement sa future *évolution;* de sorte que l'unique moyen de bien connaître ce grand énigmatique, et de comprendre ce qu'il fera c'est de savoir qui l'a préparé : terroir d'origine, ville natale, sang des ancêtres ? Refuser de reconstituer son atavisme, c'est continuer à encourir le reproche que n'a cessé de nous faire, assez vertement, la critique étrangère, reproche que M. Baldensperger a repris à son compte — fort spirituellement — lorsqu'il a dit que « l'habitude s'insinue décidément de traiter Racine comme un phénomène de génération spontanée ».

« Ses petits écrits de l'époque révèlent que Racine se défendait fort bien, se préparait déjà à secouer le joug, montrent que l'heure de l'émancipation approche. »

Peut-être prouverons-nous plus loin que Racine était *déjà*, à Port-Royal, en révolte ouverte contre ses maîtres.

Port-Royal était une source de vertu. Eh bien, méditez cette grave parole de Sainte-Beuve : « Racine, avec plus de vertu plus de religion, *se serait tu.* »

II

LE TERROIR D'ORIGINE

Le terroir général. Influence de l'afflux de sang franc dans les provinces du Nord. Le Valois appartient à la Picardie et non à la pseudo Ile-de-France. — Fertilité épique de ce terroir si différent de la Champagne. — De là jaillit la chanson de geste, le style gothique, les Mystères, la tragédie. Remarquable floraison d'âmes ardentes sur ce terroir. — Calvin et Racine. — Dans cette fière région, le Valois se distingue par son élégance.

Une race se rencontre, ayant reçu son caractère de ses origines, du sol... des grands événements qu'elle a subis...

TAINE.

La plante humaine ne vaut que par la force du terroir natal.

P. BOURGET. — MAURICE BARRÈS.

C'est dans l'aire où il est né qu'il faut chercher l'aigle.

P. DE SAINT-VICTOR

I

Et pourquoi donc Racine ne serait-il pas, ainsi que tous les êtres, le fruit direct de son innéité? Mais ce fut un génie!... Sans doute, mais, de ce qu'un arbre

est très haut, ne doit-on pas conclure, — uniquement, — que ses racines n'en sont *que plus profondes*?

Dès lors l'innéité de Racine — si on la cherche loin dans le passé — sera plus difficile à reconstituer, voilà tout! Il faudra s'ingénier à retrouver ce qu'il doit à la région dont faisait partie La Ferté-Milon, ce qu'il doit à sa bourgade natale, et aussi ce qu'il doit aux deux antiques familles qui l'engendrèrent.

Alors, ce terroir, ce berceau, ces familles, *il faut* les connaître. Ah! si l'on avait écouté Sainte-Beuve, comme il y a longtemps que les fouilles indispensables auraient, au moins, été tentées. Mais à cet égard, depuis cinquante ans, au lieu d'avancer, il semblerait qu'on recule... Consultez le biographe de Racine — je dis *le*, parce qu'il est *seul*... En 1860 M. Mesnard vint demander à deux érudits de La Ferté-Milon la permission de puiser dans leurs notes; ces notes, il les mit largement à contribution. Parmi vingt détails qu'il relata dans son livre (je devrais dire: dans son encyclopédie sur Racine) se trouve celui-ci: *la mère de Racine était d'origine allemande.* Or, depuis un demi-siècle, de tous les critiques qui ont traité de Racine, pas un, — entendez-vous — pas un seul n'a pensé que le fait que Racine ait eu pour mère une étrangère présentât le plus mince intérêt! Aucun ne l'a même rappelé, ne fût-ce que par une note en bas de page [1]. Vraiment Taine n'avait point tort de gémir sur notre « manque de déférence pour les faits... »

Quoi qu'il en soit, et dussent les résultats d'une

1. Alors que les Allemands, eux, revendiquaient *mordicus* Racine. (Ludwig Woltmann : Die Germanen in Frankreich. Iéna, 1907.)

nouvelle enquête n'intéresser que l'ombre de feu Sainte-Beuve [1] nous allons essayer de montrer — et ce sera toute notre ambition — combien de chemins restent presque inexplorés parmi les voies d'accès à ce qu'on pourrait appeler *la préparation scientifique et rationnelle de Racine.*

*

Dire que l'on ne s'est même pas demandé encore quelle province eut l'honneur de donner le jour à Racine. Pour J.-J. Weiss c'est la Champagne, pour M. J. Lemaître, c'est l'Ile-de-France, ce qui « ferait (?) de Racine le plus Français des Français.» Or, Racine n'appartient ni à la Champagne, ni à l'Ile-de-France.

Il n'est pas Champenois, car jamais, au grand jamais, la Champagne n'eut rien de commun avec le Valois. Or La Ferté était une bourgade du Valois. Pas de l'Ile-de-France pour une raison plus décisive encore: l'Ile-de-France générale n'a jamais été qu'une fiction, un vocable de fortune appliqué par des géographes, qui, en un temps où la carte du royaume ne comportait que des noms de provinces, ne sachant comment qualifier les huit ou dix lambeaux que la grande ville, pour s'en faire une ceinture, avait successivement enlevés aux plus proches provinces, imaginèrent de les dénommer en bloc Ile-de-France [2].

1. Dans ses *Nouveaux Lundis* il déclare que quiconque aura quelque chose d'un peu nouveau sur Racine n'*aura pas le droit de garder pour lui, le devra à tous*...

2. Cette question fut traitée à fond dans la *Revue* de Lausanne (avril 1908). Si l'on veut se documenter à cet égard on n'a qu'à demander à la Bibliothèque Nationale *tous* les ouvrages sur l'Ile-de-France. *Il*

Nous verrons tout à l'heure que Racine (s'il fallait absolument que le petit Valois, son pays, fût rattaché à une de nos anciennes grandes provinces) serait tout simplement, — comme d'ailleurs il le disait lui-même, — un Picard ; mais, auparavant, montrons qu'il fut directement inspiré, vivifié par quelque chose de bien plus puissant encore que l'âme d'une province.

On sait que le grand médiéviste, Gaston Paris, a établi que la France actuelle, — et aussi la vieille France (la Francia) — doivent beaucoup à une région qui les défendit plus vaillamment que toute autre, fut le boulevard de leur indépendance, région à

n'y en a aucun... On n'aurait pas même la ressource de s'adresser à quelque société dite de l'Ile-de-France. Toutes nos provinces comptent des centaines de sociétés savantes vouées à l'étude de l'histoire, des mouvements de leur pays. Pour l'Ile-de-France, sociétés de ce genre, néant !...

Au surplus, on peut se rendre compte, en ouvrant l'histoire de M. Lavisse (tome. II, page 392, vol. 1) que la vraie Ile-de-France au xv[e] siècle (et, dans des études consacrées à la *préparation* de Racine, ce sont les xv[e] et xvi[e] siècles qui importent) « le pays de France n'est « que la contrée (minuscule, car elle ne contient que Saint-Denis, « Luzarches, Enghien, Ecouen, Lagny, Argenteuil, l'Isle-Adam) située « entre l'Oise et son affluent la Thève, la Seine, la Marne et son af- « fluent la Beuvronne, qui séparent « l'Ile-de-France » des pays voi- « sins, Vexin, Hurepoix, Brie et *Valois* ».

Je me souviens qu'à La Ferté, dans mon enfance (il y a un demi-siècle), une vieille dame qui avait marié sa fille à Sevran disait : « Je vais en France chez ma fille. »

Voir aussi le dictionnaire géographique de Vivien de Saint-Martin. Il distingue bien l'Ile-de-France du Valois. (V. aussi aux Archives Nationales.) Là on distingue d'un côté Ile-de-France, de l'autre Picardie *et* Valois, lesquels ne font qu'un. Voyez enfin M. Longnon, lequel établit que la région la plus douce, la plus tranquille, la moins *nationaliste* de France, ce sont les entours immédiats de Paris. (Ile-de-France proprement dite).

qui il a décerné le titre d'exaltée, d'épique[1]. Eh bien, ce terroir, essentiellement nordique, (il comprend même une partie de la Belgique actuelle) embrasse le Vexin normand, la Picardie, l'Artois, une partie des Flandres, l'Ardenne, puis le Laonnois, le Soissonnais, et... le Valois !

C'est, si l'on veut, la Grande Picardie.

Entre cette région et, soit la banlieue de Paris, soit la Champagne, rien, absolument rien de commun. Non seulement les destinées historiques, (au moins au moyen âge), mais le sol, les productions, l'aspect général, et surtout le caractère des populations, diffèrent — diffèrent à ce point qu'on dirait qu'il y eut longtemps comme un abîme séparant le Valois de la Champagne.

Le Champenois, c'est La Fontaine. Pensez-vous que ce soit aussi Racine ? Non ; pas plus que la sablonneuse Champagne n'est le Valois, pays forestier et marécageux, au sol si lourd que parfois il y faut atteler jusqu'à huit bœufs à la charrue[2].

1. Est *épique*, on le sait, tout ce qui se rattache aux grands mouvements agitant l'âme des peuples, par exemple les Croisades, la Jacquerie, la Réforme, la Révolution francaise. Nous prenons le mot dans son acception la plus large. Terroir épique : pépinière d'âmes ardentes.

L'épopée, a dit Renan, se reconnaît à ce que le soldat, heureux de se sacrifier pour avoir l'honneur de collaborer à un grand résultat, accepte, s'il survit, de n'être qu'un « obscur et un pauvre homme. »

Maintenant voyons ce qui caractérise notre épopée. (Gaston Paris) : « L'épopée française est le produit de la fusion de l'esprit germanique, dans une forme romane (en langue romaine) avec la nouvelle civilisation chrétienne française. »

2. Le parallèle entre la Champagne et le Valois, et plus particulièrement entre Château-Thierry et la Ferté-Milon, a fait l'objet d'une étude très serrée, citée par M. Albalat dans un article de la *Revue hebdomadaire* (nov. 1909) et due à M. Salesse, ancien proviseur du lycée de Château-Thierry. Nous reparlerons de cet ouvrage à propos

Alors on admettra sans peine que le pays où naquit Racine ait dépendu d'un tout autre terroir. Celui-là, il semble qu'on pourrait l'appeler le grand terroir franc.

Cette contrée était si aisée à défendre, avec ses tourbières, ses immenses forêts, ses carrières, que les Francs en firent leur forteresse d'avant-garde face au sud. Ailleurs ils avaient des possessions ; là ils demeuraient, veillant à ne point mêler leur sang à celui des vaincus. Au surplus, à part les pauvres serfs de la glèbe, devenus par force les serviteurs des Francs, la population gallo-romaine s'était renfermée dans les villes. Là de jour en jour, elle allait s'appauvrir, anémiée par sa religion, qui, alors, purement évangélique, prèchait aux fidèles la résignation et l'humilité[1]. En revanche, dans leurs *vil-*

de la milonaise Marie Héricart, cousine de Racine et femme de La Fontaine, mais, dès maintenant, relevons ceci qu'il affirme ne pas même concevoir régions plus dissemblables que le pays de Château-Thierry et la contrée milonaise. « Ville féodale, la Ferté-Milon, n'a rien d'attrayant ; quelle tristesse de paysage ! Morne bourg triste et froid. « Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux, en aucun lieu du monde la nature ne revêt une plus gente livrée », pourrait dire chaque jeune fille à Château-Thierry. Par contre, rien, chez les Milonais ne dériderait un visage attristé... Ici, une nature un peu sombre va jusqu'à donner aux arbres un aspect désolé... Ils (ces deux pays) étaient faits pour se combattre...

« Les habitants de Chaury (nom champenois de Château-Thierry) disait Galien, grand médecin du XVII[e] siècle, sont courtois en paroles, polis en leurs entretiens, complaisants en leur humeur, gentils en leurs conversations et civilisés en leurs actions. » Nous verrons que personne n'a jamais fait aux Milonais pareil compliment...

1. C'est pour cela que le Gallo-Romain se défendit si mal. — Et le coq gaulois où donc était-il ? — D'abord ils étaient devenus rares, les Gaulois. Aux derniers temps de l'empire, il y avait une terrible crise de natalité, fruit ordinaire des exactions fiscales. La Gaule se dépeuplait. Quant au *coq gaulois*, jamais il n'a existé ; les Gaulois avaient

las rurales, les Francs, les mains pleines encore du butin rapporté de lointaines expéditions, vivaient fastueusement. C'est dans sa *villa* que les envoyés de l'Aquitaine viennent supplier Charles Martel et ses terribles Francs, qui seuls peuvent lutter avec chance de succès contre l'envahisseur, de marcher contre les Sarrasins, — sinon l'ancienne Gaule est perdue[1] !

C'est de cette région froide, toute en immenses futaies, où la vie est pénible, où une population clairsemée pense ardemment, que jailliront, dans quelques siècles (*Bédier*) les Chansons de Geste qui vont susciter les croisades. Le chef de la première est Godefroy de Bouillon, un Franc des Ardennes. Presque tous nos grands trouvères sont des Francs-Picards.

C'est là encore que, pour exciter les âmes à admirer les belles actions des Évangiles, on imaginera les *Miracles*, les *Mystères*, cette mise à la scène des héros de l'épopée sainte. *Miracles* et *Mystères*, « mi-drame, mi-sermon » sont d'abord en beau latin, donc incompris du vulgaire. Ils prépareront les voies à la tragédie.

Ce sera encore et par excellence, le pays des monastères — ces « poèmes vivants de l'imagination religieuse » — de ceux, du moins, où la flamme intérieure d'âmes solitaires brûle le plus ardemment. Et

pour emblème le corbeau. Ce ne fut que par raillerie, comme calembour, (déjà!) que les Romains parlèrent du *gallus* des Galli. En Allemagne, on dit toujours le *corbeau* gaulois, et non le coq, (de Lapouge).

1. Charles Martel, dit Augustin Thierry, fit alors appel, au delà du Rhin, à un très grand nombre de Germains qui furent *nommés* Francs, promus Francs. Venus avec femme et enfants, la plupart de ces immigrés, se fixèrent dans notre région nord.

lorsque, de nos jours, dans une crise mystique, un Huysmans voudra revivre un instant au milieu du moyen-âge, c'est là seulement qu'il trouvera cette terrible Trappe d'Igny, qu'il a décrite dans *En Route*, toute pareille, semble-t-il, à ce qu'elle fut il y a cinq siècles[1].

Bien mieux, l'art si admirable et si passionnément chrétien le « style gothique, spontanée épopée de la prière, venue du peuple, inspirée par lui, tracée pour lui et retournant à lui toute palpitante » (*Lamennais*) que les Italiens ont si improprement appelé gothique, devrait s'appeler *art franc* (au moins *art picard*). En effet c'est, soit en Haute-Picardie, soit même à Morienval-en-Valois, dans une clairière d'entre les deux immenses forêts de Compiègne et de Villers-Cotterets, que, vers l'an 1100, apparaissent pour la première fois l'ogive et la nervure gothique[2], en une chapelle de Bénédictins[3].

N'est-ce pas de ce fier terroir que part l'affranchissement des communes? Les artisans ont en effet

1. Près de Sissonne, qui, dans les archives de l'Aisne, est encore, au XIVe siècle, appelée la Germanique.

2. Philibert Delorme avouait que, dans le peuple, l'architecture gothique était qualifiée *la française* (dans le sens étymologique du mot).

3. La Ferté, en étroites relations avec Morienval, servait une rente à son abbaye. — Pour Viollet-le-Duc, la vraie première cathédrale gothique est celle de Noyon. Rappelons encore ce beau morceau : « Les forêts des Gaules ont passé dans les temples de nos pères... Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout dans l'église gothique retrace le labyrinthe des bois, tout en fait sentir la religieuse horreur ». (Châteaubriand.) « La Cathédrale, une traduction en pierre de la forêt ». R. de Gourmont.

copié les ghildes franques des guerriers, créé les confréries, lesquelles, associées, constitueront bientôt la commune[1].

•

Et le jour où, les Mystères sacrés ayant été proscrits par tout le royaume, la tragédie française viendra occuper les tréteaux vacants, ce sera du même terroir général que jailliront et Corneille qui est du Vexin — pays franc — et Racine qui est du forestier Valois.

Déjà en était sorti Calvin, Calvin à l'âme dévorante, Calvin un fiévreux, très proche du Racine véhément que nous commençons à soupçonner, très proche à coup sûr des Jansénistes[2], — Calvin qui est de Noyon, à l'autre bout du Valois, — Noyon-la-Franque où Charlemagne avait été proclamé.

Et le même souffle impétueux qui a soulevé ce ter-

1. Ce terroir est si fertile comme art plastique que non seulement le gothique y a pris naissance, mais qu'il a inspiré aussi l'art pur et délicat, art de transition, de la Renaissance française. Nous aurons l'occasion d'en reparler plus loin. Notons ici que cet art est étroitement lié avec ce que l'on a appelé improprement la Renaissance flamande. Or beaucoup d'édifices du Valois et notamment des alentours de la Ferté, sont des floraisons de cet art, Bourgfontaine, par exemple, ainsi qu'en témoignent les ruines de la Chapelle de ce monastère. En somme, comme le dit M. Vidal de Lablache, le grand terroir franc a formé *un tout* bien homogène à une certaine époque ; il avait son individualité historique, artistique, topographique, ethnique.

2. On a même accusé Jansénius d'avoir emprunté sa prédestination à Calvin. Au temps où il ne s'était pas encore épris des Jansénistes, M. Jules Lemaître (*Les Contemporains*) leur jetait à la figure qu'ils n'étaient que de faux huguenots, des *protestants honteux*. Aujourd'hui il est plein d'indulgence pour ces protestants masqués, mais impitoyable pour les protestants loyaux. (V. son *Fénélon*)

roir avec la Jacquerie (partie de Méru !...) inspirera et Jeanne Hachette, cette vaillante, et le Grand-Ferré, ce simple paysan, si beau soldat, si redoutable aux Anglais[1].

Quelques siècles plus tard, quand l'Europe des rois attaque la jeune République, à ce moment, du vieux et beau pays des Francs s'élanceront d'ardentes légions au cri tragique : « vivre libres ou mourir ! » Alors, au plus aigu de la lutte de ces dévorants, une sorte d'autre Calvin, aussi enfiévré, encore plus haineux, apôtre d'une religion nouvelle, Robespierre, jaillira lui aussi du bouillonnant terroir épique et ses seconds seront Lebon (du Laonnois) et Saint-Just, élevé à Noyon.

Enfin quand, après le désastre, de Waterloo la vaincue ayant retrouvé des forces se jettera, comme revanche, dans le Romantisme, — cette « épopée bourgeoise », — son plus beau conteur d'aventures naîtra dans le pays des Francs. Ses *Trois Mousquetaires* renouvelleront, rajeuniront en quelque sorte la Chanson de Roland, Roland le Franc latinisé, le plus beau type qui soit jamais sorti de l'imagination des hommes ! Sur ce terroir, également, un Jules Verne viendra écrire ces modernes chansons de geste qui glorifient l'énergie humaine, s'élançant, comme pour une croisade, vers la conquête ardente de la planète.

Et encore, en 1870, quand il s'agira de sauver l'honneur, c'est encore sur l'énergique pays des

1. François Ier n'estimait dans son armée que les Picards et les Suisses. Quand ses Picards, au cri de *Picard Piqu'hardi !* prenaient le pas de charge, le roi chevalier ne se tenait plus d'aise.

Francs que les légions d'un Faidherbe, (lui-même enfant du Nord), réussiront, *seules*, à arrèter un instant l'envahisseur [1].

1. Relevons ici quelques-uns des noms qui sont la gloire du beau terroir épique :

Parmi les morts un peu au hasard: Commines, Froissart, Dupleix, Lamarck, les deux Saint-Simon, Condorcet, Camille Desmoulins, Danton (né en Champagne mais originaire du Valois: Il y a encore des Danton à La Ferté) Parmentier, Dumouriez, Sainte-Beuve, Carpeaux, Jules Breton, Taine, l'amiral Courbet, Henri Martin, et par ses origines, Coppée.

Parmi les vivants: MM. Lavisse, Richepin, — un épique s'il en fut — Ribot, Judet.

Né en Bassigny, Edm. Haraucourt, descend, on le sait, des *Grands Chevaux de Lorraine,* quatre familles de très pur sang franc. Il a aussi du sang de Langres et de Lyon, ces deux fières citadelles latines. Cela apparente son esprit à celui de Racine. Racine l'a toujours passionnément attiré, M. Haraucourt, âme ardente, a comme Racine, écrit des œuvres épiques.

Il n'y a, en France, que la Haute-Bourgogne (en y mettant le Bassigny, cher à Barrès) qui ait produit une aussi belle floraison d'âmes rayonnantes.

Et la Normandie? La Normandie fut aussi très fertile en épiques, mais n'est-elle pas franque elle-même ? Les Francs étaient de souche scandinave ; ils venaient, dit-on, de Scanie. Et la chanson de Roland dit en propres termes : « Normandie, cette *franche!* » Gaston Paris a écrit: « Les Normands sont des germaniques ; ils se sont *superposés* aux Saxons venus au ve siècle. »

D'une étude publiée par M. Labadie-Lagrave résulte qu'il faut détacher du grand terroir francique, pour n'y voir qu'une petite province homogène unique — sans rapport, bien entendu avec l'Ile-de-France, — le Laonnois, le Soissonnais, le Valois. Qu'on le remarque, Racine tient au Laonnois par les Racine, au Soissonnais par les Sconin, au Valois par sa naissance.

II

« Le Valois, cette terre toute *salique* et royale. »

Le vieux chroniqueur Bergeron.

Voilà pour le caractère d'ensemble de la région générale à laquelle se relie La Ferté-Milon [1].

Mais seul, un enfant de ce foyer d'art aristocratique qu'était alors le Valois, pouvait concevoir et tracer ces tragédies élégantes, parées, œuvres délicates d'un poète qui semble avoir été élevé dans la contemplation de beaux palais, d'eaux aux limpides cascades, de magnifiques forêts, d'horizons étendus et harmonieux [2].

Car enfin il faut bien expliquer pourquoi Racine fut un artiste, aussi averti, de goût aussi formé, aussi pur. Il n'est pas plutôt à Paris, il n'a encore que vingt-deux ans, il arrive de la campagne ; l'indigent Port-Royal ne lui a rien montré, en fait d'œuvres d'art plastique, — et cependant nous savons qu'il va étonner Molière, La Fontaine et le difficile Boileau, par la sûreté, la décision de ses jugements d'artiste,

1. C'est surtout au point de vue universitaire, que la Picardie embrassait une vaste région. Ainsi l'on sait qu'à l'Université de Paris il y avait quatre nationalités : 1° Allemagne (Champagne et Est), *Constantissima ;* 2° France (entours de Paris et Orléanais), *Honoranda ;* 3° Picardie (le Nord), *Fidelissima ;* 4° Normandie (l'Ouest).

Nous avons traité ailleurs dans un article spécial de la province (Grande Picardie) à laquelle ressortit Racine.

2. Voir Sainte-Beuve : « Racine tout épris de fleurs, de la rosée, des ombrages et des eaux. »

jugements exprimés en un vocabulaire technique qu'on dirait d'hier et qui révèle un fin connaisseur. Vraiment Racine semble dire à ses illustres amis qu'il estime être mieux préparé, mieux renseigné qu'eux en matière de beaux aspects naturels. La Fontaine, qui le connaît depuis son enfance, nous apprend que Racine *a toujours été ainsi.*

Comment expliquer une éducation artistique aussi nourrie, aussi précoce?

Si j'en crois un éminent universitaire, on n'aurait encore jamais tenté de nous renseigner à cet égard, bien que, de toutes les énigmes de Racine, celle-là soit, à ses yeux, la plus déconcertante. Comment ce jeune homme est-il arrivé à Paris déjà si sensible aux délicatesses de l'art plastique [1]?

Ou je me trompe fort ou Racine doit ses tendances d'art, sa culture en esthétique des sens, au Valois, lequel fut pour lui un merveilleux éducateur. Ce duché lui montra nombre de belles choses, d'un ensemble si pur, si harmonieusement ordonné, si vraiment français, — cela en un temps où le mauvais goût italien

1. A Lausanne, ce furent les deux éloquents professeurs de littérature française, MM. Valette et Sirven, qui nous formulèrent cette demande, à peu près ainsi : « Tout connaisseur en art plastique a reçu une forte éducation de l'œil; où donc, pour Racine, s'est faite cette éducation ? »

Je propose ceci comme réponse. Certainement Racine est artiste-né (Sainte-Beuve: « La mère Angélique, écrit à la reine de Pologne, qu'il y a au monastère un jeune homme de dix-huit ans (juste l'âge du futur poète) qui peint sans avoir appris. ») Racine parle d'art comme quelqu'un qui possède *la pratique* des arts du dessin. Son écriture est de quelqu'un qui se complaît en d'harmonieuses courbes. Eh bien nous montrerons plus loin que dans sa race, encore aujourd'hui, parmi les Racine-Sconin, fort souvent se rencontrent d'étonnantes dispositions artistiques. Les fils de Racine dessinaient très bien.

régnait en maître à Paris, — que rien ne put gâter désormais son génie naturel. Déjà un critique à vues originales avait su dire, lors du centenaire du poète, combien Racine doit à sa terre natale [1]. Seulement

1. L'abbé Vignot, dont *l'éloge de Racine*, prononcé en 1899 dans l'église Notre-Dame de La Ferté, devant l'évêque de Soissons, l'Académie, la Comédie française, fut fort admiré (*Les Débats*). *Cependant il ne fut pas reproduit.* L'orateur avait eu trop d'esprit, avait trop raillé un certain Racine doucereux et sensible, le Racine *convenu*. Il avait osé dire que les héros de Racine sont des amoraux, qu'Andromaque commet des atrocités, que le Dieu de Racine est moins celui des Chrétiens que celui des Juifs. Son discours fut étouffé.

Aussi croyons-nous devoir en donner ici de courts passages.

« Tout arrive... En cette église deux fois mémorable, qui vit bap- « tiser Racine, et où La Fontaine eut un jour la distraction de se ma- « rier, je ne saurais cacher une surprise très douce.

« Singulière puissance du temps ! Un poète dramatiqne est né ici « que l'on a qualifié de malfaiteur; lui-même a déféré à cette censure, « et vous, monseigneur, accourez donner l'absoute à ce mort suspect...!

. . . .

« A quel titre et par quel biais vous prêcher, mes frères, un sermon « sur Racine ?

. . . .

« Votre défunte société racinienne, ayant eu l'humilité d'offrir à « Béranger sa présidence, le pauvre homme répondit dans son jargon « que le « hasard du berceau ne constitue pas le droit de décerner « des apothéoses ». Il ne connaissait pas La Ferté. *Il ne savait à quel « point Racine en est....* Nous croyons de plus en plus à l'éducation « par le berceau, à la persistance des images qui s'imprimèrent au « fond des yeux du nouvel arrivant à la vie .. *Racine, messieurs, n'est « pas né chez vous par accident.*

« Ici s'écoulèrent ses douze premières années : ce fut assez, semble- « t-il pour que son âme se teignit à jamais des nuances du ciel et du « sol natal... Sans doute il apprécia peu le donjon féodal déjà ruiné... « Ce ramier ne pouvait se plaire à ces murailles où tourbillonnent les « corbeaux. Puis il était de son siècle qui n'aimait guère le passé, à « moins qu'il ne fût très lointain. Mais, pour quelques détails qu'il a « méconnus, comme ce Milonais a *reproduit les traits essentiels du « visage de sa patrie !*

. . . .

« Quel contraste offre Racine avec ses prédécesseurs et son entou-

il s'adressait à un auditoire connaissant le Valois, aussi n'a-t-il point songé à en signaler toutes les beautés. Ce qu'il n'a point fait nous allons tenter de l'esquisser.

*

Dans les deux siècles qui précèdent Racine, le Valois se distingue des provinces limitrophes par des caractéristiques très marquées : Il est d'abord, par excellence, le pays des gens de pure race franque ; il est tout entier en forêts; il est rempli de demeures seigneuriales ; il est comme la tête du royaume, et son réduit inexpugnable.

Le renforcement du Valois en sang franc semble prouvé par les noms francs qu'on y rencontre. Celui même du duché : Valois vient de *Wad*, le gué, le gué de l'Aisne, par où, plus d'une fois, des armées ont passé. Que l'on creuse une tranchée dans le Valois,

« rage ! Il apparaît à une époque d'art opulent, de littérature haute « en couleur...

« Qui lui avait enseigné ces élégances unies?

« Un critique demande si l'on se douterait que Racine fut le com- « patriote de La Fontaine. C'est qu'il ne l'est pas le moins du monde ! « C'est que La Ferté-sur-Ourcq est à cent lieues de Château-Thierry! « C'est que rien ne se ressemble moins que le Valois et la Champa- « gne, sinon le tragique et le fabuliste! Celui-ci, certes, est de son « pays. Mais votre Racine aussi est bien du sien, — pays, non de « côtes brûlées, mais de souples horizons et de feuillées murmuran- « tes, non de crus capiteux, mais de belles sources, bassins qui atten- « dent des cygnes ! Qu'elle a bien l'air de s'être amassée ici, cette « nappe de poésie limpide et régulière, comme les eaux descendues de « votre colline des Effonténieux... dans ce décor qui paraît naturelle- « ment planté pour y jouer *Bérénice*.

« Tous deux sont du meilleur sang français ; mais le vôtre mes- « sieurs, est proprement, eût dit Ronsard, *de sang valésien*. »

et l'on y retrouve des armes franques. Assurément, de ses deux forteresses maîtresses, Pierrefonds est la plus franque et La Ferté la plus latine, mais plus latine, La Ferté, seulement parce que plus ancienne.

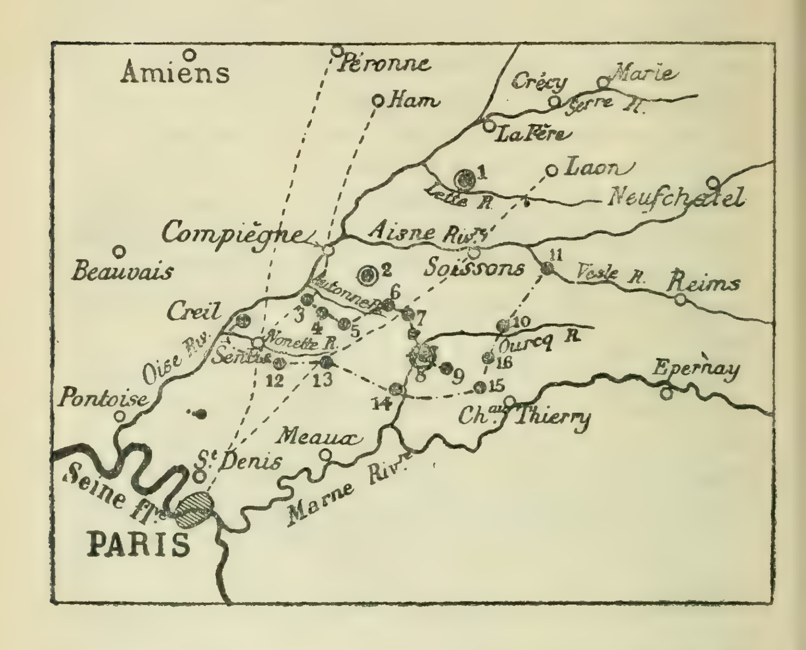
Mais ce qui a surpris le plus les écrivains militaires (en dehors de l'orientation *vers le sud* de tout le système défensif du duché) c'est que, dans le dessin des façades de toutes les forteresses du Valois, la recherche de l'utilité défensive était primée par le souci esthétique. On avait voulu, avant tout, de beaux aspects, des silhouettes élancées.

Ouvrez *Apollo*, résumé des cours du Louvre de M. Salomon Reinach, vous verrez que ces monuments du Valois sont peut-être ce que nous avons de plus beau en France : « Leurs aplombs et leurs nobles silhouettes peuvent rivaliser avec les plus beaux monuments de la Grèce par leur fierté et leur franchise. »

C'est que, dans ce duché où la pierre abondait, les descendants des grands chefs francs avaient édifié de véritables palais. Et puis la faveur royale avait été précieuse au Valois, ce duché qui fournit à la France jusqu'à trois dynasties et quatorze rois, dont un, François I[er], est, semble-t-il, celui qu'admirent le plus, esthétiquement parlant, les historiens étrangers [1].

Il y eut, d'ailleurs, une cour du Valois. A Villers-

1. Surtout les Allemands, Rancke, par exemple. Sait-on, à ce propos, que nous sommes le seul peuple qui admire notre Henri IV ? Oui ! Le fameux « Paris vaut bien une messe » n'a fait sourire que chez nous. Partout ailleurs il indigne. On verra que, sous ce rapport, ennemie implacable du Béarnais, La Ferté-Milon s'est montrée fort peu *française*.



Système défensif du Valois

(contre les Armagnacs et les Bourguignons).

Première ligne : 10. Oulchy-le-Château. — 11. Braisnes. — 12. Montepilloy. — 13. Nantheuil-le-Haudouin. — 14. Gesvres-le-Duc. — 15. Gandelu. — 16. Neuilly-Saint-Front.

Deuxième ligne : 8. **La Ferté-Milon.** — 7. Villers-Côte-de-Retz. — 6. Vez. — 5. Crespy. — 4. Betizy. — 3. Verberie.

Premier réduit : Pierrefonds.

Réduit suprême : Coucy.

—.—.—.—.—. —.—.—. Fossé de circonvallation.

Cotterets, sur le plateau qui domine La Ferté, au milieu de bois immenses, — aujourd'hui transformé, hélas, en dépôt de mendicité — s'élève un palais que M. Ardouin-Dumazet appelle « le Versailles du Valois ».

Un luxe rare régnait dans les habitations. Bourgfontaine, cette célèbre chartreuse près de La Ferté-Milon, d'où furent datées souvent des Ordonnances royales, était du style le plus pur ; sa bibliothèque, ses manuscrits étaient splendides [1]. Catherine de Médicis, et après elle, Gabrielle d'Estrées ne se plaisaient que dans leurs châtellenies du Valois. La belle maîtresse du Béarnais a son tombeau dans le ravissant domaine de Cœuvres-en-Valois où elle mourut. Celle de François Ier, la duchesse d'Étampes, nous paraît avoir été originaire du Valois. Elle s'appelait, en effet, Anne de Pisseleu, et ce nom est celui du village auquel est rattaché Bourgfontaine.

Nulle part les poètes n'étaient mieux traités, n'avaient plus de commandes de romans, c'est-à-dire de poèmes à la romaine, qu'en Valois. La bien connue *Vie de sainte Geneviève* commence ainsi :

La dame de Valois me prie
De mettre en bon roman la vie
D'une sainte que moult elle clame [2].

1. On croit que le beau tableau de l'École de Fontainebleau le *Christ aux enfants* (que nous reproduisons et que donna le général Dumas) en provenait. Plusieurs maisons de La Ferté ont des objets d'art venant de Bourgfontaine.

2. Sainte Geneviève, c'est la patronne de Paris, celle que le populaire a, un jour, au milieu du XVIIIe siècle, imaginé de transformer en bergère pauvre. Une gardeuse de moutons prenant en main la direction de la défense de Paris contre Attila !... Tous les historiens, et

*

Bien mieux le Valois se targuait de relier la France moderne à la mythologie. Or la Renaissance — et Racine — ont vécu sur la mythologie. Oui, nous avons trop oublié que, au début du moyen âge, l'Église pour se rallier et les grands chefs et même quiconque se croyait aux veines un peu de sang franc, imagina de créer une mythologie franque. Lisez la *Franciade* de Ronsard, (cet autre demi-français épique dont les ancêtres vinrent d'Outre-Rhin) vous apprendrez comment de Troie en flammes, aurait été sauvé un fils d'Hector et d'Andromaque, Francus, lequel, reconnu roi en Franconie, serait le grand aïeul de nos premières dynasties[1].

Ce n'est pas tout, le Valois se flattait encore d'avoir fourni les suprêmes titulaires de l'empire latin d'Orient. En effet, Charles de Valois, hérita du dernier empereur latin (effectif) de Constantinople, Jean de Brienne. Aussi, à La Ferté, principal foyer d'art et de culture du Valois, pays de chartistes érudits, on

aussi le panégyriste de sainte Geneviève, l'abbé Lesêtre, ont vainement protesté, prouvé que Geneviève, grande dame alamane, vivant à la romaine, représentée pendant près de mille années dans les plus riches costumes, était une patricienne. Eh oui! Le lieutenant de l'empire avait fui : elle appela tout le monde à la défense, — et on l'écouta, à cause de son rang!

Mais Philippe de Champaigne aimait les moutons. Il se plut à en mettre au fond d'un tableau représentant la sainte. Depuis lors Geneviève, rapetissée, est devenue une douce et humble bergère... Les douces bergeries nous envahissent...

1. Ne rions pas de cette mythologie. Au temps de Louis XIV, cette mythologie *monarchique* était prise très au sérieux. De violents reproches furent faits à Racine d'avoir *soufflellé* Ronsard, en substituant (*sic*) Astyanax à Francus, comme fils d'Andromaque.

avait toujours les yeux sur Byzance et sur les sultans, ces intrus, ces usurpateurs, qui occupaient, au détriment du Valois, le plus étincelant des trônes.

Remarquez que Racine, infidèle une seule fois à l'antiquité a traité, dans *Bajazet* un sujet moderne; jamais on ne nous a dit *pourquoi* cette exception singulière. (Que Racine ait entendu un ambassadeur narrer à la cour l'histoire de Bajazet, cela ne nous explique nullement comment, entre cent histoires dramatiques — le drame, alors, était partout — il n'en a pris qu'une, d'ailleurs hideuse, qui se passait dans cette Grèce orientale dont venaient de s'emparer les sultans.) Eh bien, je crois que c'est parce que le drame avait pour théâtre Byzance. Byzance intéressait trop l'orgueilleux Valois pour que sa pensée d'enfant, ne se fût pas envolée cent fois vers cette terre promise [1].

1. Ce fait que Constantinople a toujours intéressé la vieille Ferté-Milon semble confirmé par le cas de l'actuel poète milonais.

Car La Ferté a toujours eu des poètes, de bons poètes. Adrien Sconin, oncle de Racine écrivait — nous le montrerons — des vers qui ne sont point indignes de son neveu. Au XVIIIe siècle on rimait encore. J'ai même eu l'honneur d'offrir à M. Jules Lemaître un recueil de vers manuscrits trouvés dans la bibliothèque de mon arrière-grand'mère. Aujourd'hui le poète milonais écrit, ma foi, fort bien... Qu'on me laisse citer trois ou quatre de ses vers. C'est une vision nocturne de La Ferté du haut du donjon :

Tes deux clochers jaseurs qui groupent dans leur ombre
Six cents feux de maisons dardant en la nuit sombre
Leurs yeux vivants, voilés, clignotants, angoissés,
Qui semblent dans le soir veiller des trépassés
Quand pleurent dans le vent les cloches des églises...

Eh bien ce poète milonais, modeste enfant d'un boutiquier, a voulu, lui aussi, chanter Byzance. C'est d'ailleurs un épique que M. Belval-Delahaye. (Voir aux *Annexes*).

Le Valois était aussi le rempart, le réduit suprême, où l'odieux Bourguignon, si jamais le malheur avait voulu qu'il réussît à s'emparer de Paris, se fût brisé. Vulnérable en effet du seul côté de l'Aisne, rivière guéable, (côté Nord) le Valois était formidablement armé vers le Sud et vers l'Est. Les deux plans que nous donnons ici (empruntés à l'ouvrage spécial du chef du génie de l'armée belge) montrent avec quel art ce système défensif avait été réglé.

En fait le Valois ne put jamais être enlevé. Parfois il céda, par exemple aux Anglais (le Valois, pas la Ferté-Milon, îlot demi-latin en pays franc !) mais, ainsi que l'a assez bien vu M. Anatole France, toute la région Nord goûtait peu les gens du Midi, les Armagnacs, comme on appelait les partisans du roi de Bourges, et ne se souciait guère de les avoir jamais pour compatriotes[1].

Ce qu'il faut encore retenir ici, car cela nous donnera peut-être également la clef de l'orgueil très vif de Racine, c'est que les gens du Valois étaient d'une morgue extrême. Très forts, chez eux, passablement mal commodes, ils se laissaient aller assez volontiers à mépriser les autres provinces.

Et ainsi comprendrons-nous plus facilement chez Racine cette hauteur distante, que lui reprocheront et Spannheim et Primi Visconti. Du même coup

1. On sait combien Huysmans a déploré le succès de Jeanne d'Arc. Sans Jeanne, disait-il, la *Francia*, avec la Belgique, se fût arrêtée à la Loire, et nous ne serions pas conduits par des demi-Italiens et des demi-Espagnols qui paralysent l'évolution de notre génie.

nous nous étonnerons moins qu'un homme qui n'était pas « né », eût, cependant, tant de morgue une « fierté de race [1] ».

Fierté valésienne à laquelle s'ajoute une fierté milonaise ! Oh, celle-ci absolument prodigieuse, une fierté de grand d'Espagne.

Oui, pour un Milonais d'alors, nul n'est son égal en dignité — le fait est absolument certain. Est-ce fatuité ? Non, je ne le crois pas. Ils ont des titres à être glorieux.

Et justement, en expliquant les raisons d'être de cette « superbe » en apparence injustifiable, nous expliquerons chemin faisant — et dès la première partie de ce livre — deux des énigmes de Racine. D'abord pourquoi ses personnages sont-ils si intraitables comme amour-propre ? Ensuite pourquoi lui-même témoignera-t-il toute sa vie d'une susceptibilité si orgueilleuse ?

Je crois que le lecteur, lorsqu'il connaîtra le passé — le très beau passé — de la Ferté-Milon, comprendra mieux et l'amour-propre de Racine et celui de ses personnages.

Ce beau passé de la bourgade natale de Racine intéressera les lettrés ; il nous semble bien, en effet, que la maîtresse œuvre de Racine ne peut être comprise par quiconque n'est point au fait de certains épisodes de l'histoire de La Ferté. En effet *Athalie* aurait pu, scène par scène, être suggérée à

1. « Racine est fier de sa race. » (Taine). Je pourrais citer des exemples de chefs de famille, contestant à leur fils — cela encore au dernier siècle — le droit de se marier avec une *étrangère*. Par *étrangère* ils entendaient, l'un une normande, l'autre une parisienne. Racine prendra sa femme dans le terroir franc, à Montdidier.

Racine, — ce Racine qui « invente fort peu, utilise plutôt » *par le passé de sa bourgade natale*. Enfin l'histoire de La Ferté est un moment, l'histoire du jansénisme. Sinon les Sconin, au moins les Racine sont des jansénistes. Et nous ne savons pas encore si le poète était plutôt un Racine ou plutôt un Sconin. S'il est plutôt un Racine, alors tout ce qui concerne la Ferté-Milon le touchera d'infiniment près.

III

LA FERTÉ-MILON D'AUTREFOIS

Une cité sacerdotale et monastique. Une bourgade de vertu. — La Ferté, sorte de Lourdes du moyen-âge, lieu d'asile pour les trésors mystiques de la Francia. Protectrice de Paris, elle devient riche et célèbre. — Une ville jamais vaincue, rempart de foi frénétique, berceau du jansénisme. — En 1652, la Fronde tente d'enlever La Ferté sous les yeux du petit Racine. Elle échoue grâce à l'héroïsme de la population religieuse. — Orgueil des habitants après que le jeune roi est venu les remercier. Racine construira *Athalie* avec quelques pages des glorieuses annales de sa ville natale.

De tous les fiers habitants du Valois, les gens de La Ferté-Milon, à coup sûr, se montraient les plus hautains. En un temps où nul ne comptait que par sa qualité, c'est-à-dire que par l'étiquette, par la dignité que lui conférait la race dont il était sorti, les Milonais prétendaient que, plusieurs fois, le royaume leur avait dû son salut ; que leur sainteté, leur crédit auprès de Dieu étaient incomparables. A les croire, par leurs origines, ils remontaient jusqu'aux premiers maîtres de la Gaule, jusqu'aux Romains ! Leur noblesse primait donc celle de la famille royale elle-même.

Recherchons dans quelle mesure ils semblaient justifier leurs prétentions.

Etaient-ils vraiment des Latins ? Mais d'abord

pouvait-il bien y avoir encore, aux XVe et XVIe siècles, en France, des cités où se retrouvât la marque romaine, soit dans les institutions, soit dans les mœurs, le caractère, l'aspect physique des habitants ?

On comprend, tout d'abord, que, durant de longs siècles de misères effroyables, les humains assez heureux pour être nés à l'abri de solides murailles, n'aient dû avoir d'autre désir que celui de ne jamais quitter un aussi précieux abri[1]. Donc, quand aux Ve et VIe siècles, toute la population gallo-latine cultivée se fut réfugiée dans les villes, elle chercha à s'y organiser une existence où elle retrouvât, avec la « dignité » — chose essentielle au Latin — des lendemains à peu près assurés; — dût cette existence être singulièrement bloquée, réduite. Dans ces villes, bientôt tous n'eurent plus qu'une pensée : empêcher les Barbares de pénétrer parmi eux. De là, l'organisation monastique, institution de familles de clercs initiés soumis à une discipline minutieuse, encore plus qu'à des pratiques vraiment religieuses. Car les premiers monastères groupèrent plutôt des hommes d'une certaine race. Marié, on pouvait vivre avec ses enfants dans ces grandes maisons qu'une croix protégeait. Y résider c'était surtout faire bande à part à l'égard et des Francs, ces rustres, et de la plèbe misérable, tout

1. D'ailleurs, s'ils l'eussent quitté, c'eût été *pour faire quoi* ? En ces temps-là on était de telle ou telle caste : ou clerc, ou guerrier-agriculteur, ou artisan-commerçant, mais, cela, on l'était à jamais, de par sa naissance, sans pouvoir prétendre passer, quoi qu'il advînt, d'un état à un autre. Or, les clercs, dans cette ville de pèlerinage, c'est-à-dire riche, n'avaient aucune envie d'aller chercher carrière ecclésiastique ailleurs, excepté si tous les emplois étaient déjà occupés dans leur cité, et qu'on leur signalât alors, quelque part, une ville où la munificence d'un seigneur venait de créer des « bénéfices ».

au moins humiliée, — dès lors méprisable — qui vivait servilement auprès d'eux [1].

De la sorte, le sang latin se défendait à peu près. Les historiens remarquent, au surplus, que, durant des siècles, les Francs ne se marièrent que dans leur race. Sans doute ils entendaient ne pas troubler leur sang par des croisements avec celui des vaincus, des conquis [2]. Mais, les conquis, au moins ceux d'un honnête rang moyen, se gardaient bien de rechercher alliance avec les barbares. Deux populations bien différentes vivaient ainsi côte à côte mais sans se mêler.

Et c'est ainsi que s'explique le fait que, dans les deux siècles qui préparent immédiatement Racine, subsistent encore, en certaines villes de la région, (Laon, Chauny, Soissons), de si évidentes marques d'une latinité tenace [3].

Même de nos jours, on en trouverait encore, dût

1. Nous verrons, que tout d'abord, La Ferté n'était pas divisée en quartiers, mais en monastères ; elle n'était que monastères. Plus on l'étudie, plus elle apparaît, comme disait l'abbé Hazard, la dernière cité romaine du Nord.

2. Ajoutons (V. M. Lavisse) que la loi salique (les Saliens sont une tribu franque) punit de mort la femme franque qui altère le sang de la race, s'étant rapprochée du vaincu. Celui-ci — son complice — subit le supplice de la roue.

Dès lors on se doute bien que les mélanges du sang durent être plutôt rares. Au mariage de Brunehaut, à Metz, il est très curieux de voir combien diffèrent les rares nobles gallo-latins qui subsistent encore et les nobles de race germanique.

3. Dans le Nord, les anciennes populations gallo-romaines dépossédées avaient à peu près disparu. Sauf en de rares abris sacerdotaux il ne restait plus guère, à côté du Franc, que le Gaulois de basse classe, le serf de la glèbe (résumé du tome II de Lavisse).

Tout au contraire, dit le même auteur, en cent années, les Burgon-

cette persistance, cette sorte de prédominance du sang latin paraître singulière. Cependant elle est certaine, et, chaque jour, le chercheur, l'archéologue en recueillent de nouvelles preuves [1].

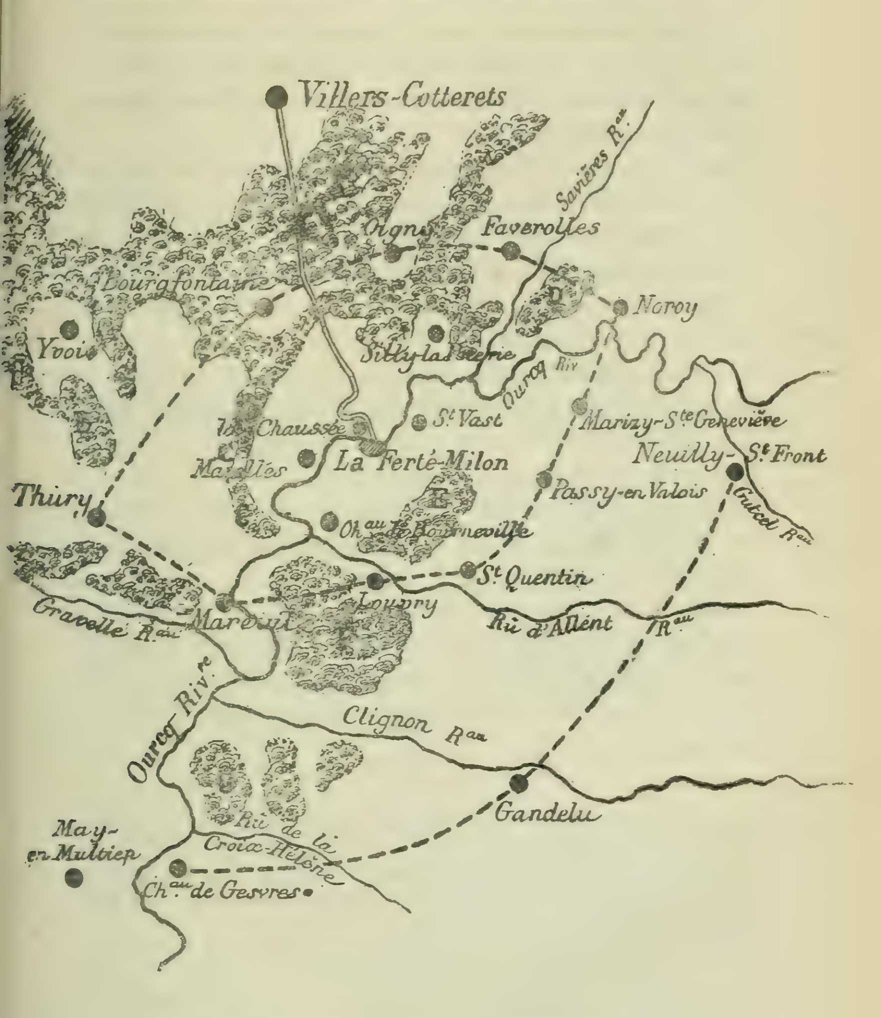
Donc les descendants des Gallo-Romains, abrités à La Ferté, n'en ont, on peut le présumer, jamais bougé. Ceux qui sont partis, ceux-là par leurs idées, ou leur genre de vie, déplaisaient à la communauté. On les a exclus. On sait que le bannissement est un expédient essentiellement latin. L'exil ou l'excommunication dérivent de la même idée-mère : « quiconque n'est pas des nôtres ne doit plus même nous frôler ! Qu'il disparaisse ! »

En revanche les familles nouvelles qu'on accueillait pour combler les vides, devaient avoir les plus hauts titres à cette faveur. Evidemment, c'était leur sainteté, leur pureté de vie, qui leur valait l'octroi

des (des Germains du Sud) avaient été absorbés, assimilés, par les Gallo-Romains.

Les Francs semblent le seul peuple de sang germanique qui se soit bien défendu contre l'assimilation par l'indigène.

1. Il y a quelques années on fut surpris d'entendre M. Camille Flammarion assurer qu'il était aux trois-quarts romain. Depuis, dans ses *Mémoires*, il a établi de la façon la plus nette que son pays jusqu'à ce jour, et lui-même étaient restés entièrement latins : « Mon nom et mon prénom sont latins ; mon pays, les alentours de Langres, est resté romain à un degré peu commun. Les empereurs, Constance Chlore et Marc-Aurèle, qui séjournèrent à Langres, y ont laissé des monuments nombreux. Mon père est né dans une ferme qui porte le nom de Belfays, lequel dérive de *fagi*, les hêtres. Plusieurs noms de la contrée sont d'origine romaine. Dans mon village, on prononce encore *aujourd'hui*, *odie*, c'est-à-dire hodié, qui, en latin, a le même sens. Pour « il n'y a personne » on dit toujours « il y a nème » (*nemo*) ; les paysannes, pour faire taire leurs enfants, disent *cogeté*, *cogeté donc!* expression latine restée intégrale. Mon type physique est romain. » Il ajoute que les idées autoritaires, l'ardeur des âmes y sont caractéristiques du vieux ferment disciplinaire romain.



Ouvrages défensifs autour de la Ferté-Milon.

de ce *dignus intrare*. Les nouveaux venus, d'ailleurs, ne pouvaient être, eux aussi, que de pure race, à moins d'être de riches et très hardis Barbares, pénétrant là de vive force.

Ajouterai-je qu'à La Ferté, les marques de latinisation abondent. Le nom de Milès, Millet, y est courant. Notre maison, dite des Racine, porte en ses titres de propriété : « Elle fut construite en 1565 par noble homme Milès Poignant. » Autrement dit *Milès pugnans*, (légionnaire romain) [1]. Un demi-siècle avant la naissance de Racine ce « romain » commande la petite garnison de La Ferté-Milon. Des rues portent encore des noms romains, par exemple la rue de la Chaussée romaine.

Comme type assez général, ils sont (encore au XVI[e] siècle, disait l'abbé Hazard) bruns, maigres, les yeux vifs, le teint un peu bistré.

Ce qui se remarque, d'abord dans leurs manières, c'est un profond et fier sentiment de leur dignité, une dignité consistant dans l'affranchissement de toute besogne servile. Pouvoir porter haut la tête, tout est là ! [2].

1. M. Pierre Quillard, le bon latiniste, propose *Milès pungens* (pointant) auxiliaire du légionnaire.

2. Nous ne songeons pas à interrompre cette étude par une psychologie du caractère latin. Faisons cependant quelques emprunts à des écrivains possédant bien la matière.

Pour M. Émile Ollivier il ne faut pas chercher le type en Italie où la race a été trop altérée par les afflux de captifs et par les invasions. Le Latin intégral ne se trouve plus qu'en Corse et en Espagne. M. Émile Ollivier le peint ainsi (il s'agit du Latin intégral ; le Latin milonais me semble un peu plus français que cela) : « Patient, intrépide, jamais étonné de ses disgrâces, car il ne doute jamais qu'il prendra sa revanche. Mais il est mou, un peu fanfaron, assez paresseux ; son orgueil est sans mesure, il a une impitoyable dureté de cœur ;

*

La Ferté est le pays d'origine des deux apôtres qui, au baptême de Clovis le jour de Noël 496, assistent l'évêque St-Rémi, St-Vast et St-Vulgis. St-Vulgis, le plus réputé des deux, semble-t-il[1], avait son ermitage sur une « butte » bien connue encore à La Ferté. Naturellement la cité où avaient résidé ces deux

rien n'a existé avant lui qui lui soit comparable, et il se juge supérieur à tous ; quiconque résiste à sa supériorité ne mérite que d'être supprimé. Ces exterminateurs n'ont rien à faire avec la civilisation qui est toute en *assimilation.* »

M. Gustave Le Bon montre les Latins inaptes à la vie d'affaires. Ils ne réussirent jadis que grâce à leurs qualités de discipline en bas, de commandement en haut. Ils finissent toujours par abuser de la tyrannie, ils font souffrir, ils exploitent... « Pour devenir libéral, un Français est obligé de se délatiniser. » (C'était l'avis de Taine... On sait les efforts qu'il fit pour se délatiniser. Y parvint-il ?)

Pour M. Fouillée, le Latin est concentré, intolérant, ne répugne ni à l'intrigue ni aux compromis de conscience (Mazarin, Bonaparte). Il est bien plus naturiste, bien plus près des instincts violents que le Français. Il est artiste plastique, extrêmement poli. Il méprise la femme comme il méprise toute faiblesse.

Qu'on veuille bien retenir ces traits pour le chapitre où nous étudierons de près le caractère du Racine d'*Athalie.*

1. Voici quelques témoignages de la vénération dont étaient entourées les reliques de saint Vulgis, — reliques qui nous intéressent d'autant plus que l'évêque de Soissons, qui s'était fait prêter quelques ossements pour une cérémonie, ne voulant pas les rendre, La Ferté se révoltait de cet abus de confiance, et Racine s'intéressait au conflit.

D'abord on venait porter les semences devant son ermitage, avant de les confier à la terre, afin de s'assurer une bonne récolte ; puis il y avait l'histoire de deux personnes qui, ayant par mégarde entr'ouvert la tombe du saint, avaient été plongées dans une léthargie délicieuse mais mortelle par l'odeur suave (?) qui s'en était dégagée. Enfin en 1652, pendant La Fronde, les Lorrains qui ne pouvaient réussir à s'emparer de La Ferté, s'imaginèrent devoir leur insuccès à une dent de saint Vulgis restée à Troësnes-lez-La-Ferté.

saints passait pour être exceptionnellement protégée de Dieu. Aussi, autour des deux monastères voués spécialement à rappeler la mémoire de ces pieux personnages, une dizaine d'autres maisons religieuses s'étaient serrées dans l'étroite enceinte de la ville, alors très peuplée [1].

Comme bien on pense, elle devint un lieu de pèlerinage, surtout après qu'elle eut rendu à Paris l'immense service que je conterai tout à l'heure ; et de la sorte elle devint riche, si riche qu'elle eut en même temps des Templiers et des Juifs.

Or Templiers et Juifs ne s'installaient que là où ils pouvaient faire leurs opérations de trafic et de banque, sans avoir à craindre les concurrences locales [2]. La présence à La Ferté aux XIIIe et XIVe siè-

1. Relativement à la population générale de la Francia (on ne disait plus la Gaule, on ne disait pas encore la France), La Ferté, vers le Xe siècle, était une ville importante. Elle compterait aujourd'hui 30.000 âmes si le nombre des habitants s'était accru chez elle dans la même proportion que dans l'ensemble du royaume. Or cette population au contraire, n'a cessé de décroître. Elle était d'environ 2.200 au temps de Racine. Aujourd'hui elle n'est plus que de 1600.

2. Les Templiers (ces jésuites du moyen-âge) furent on le sait « liquidés » par Philippe-le-Bel. Une partie des dépouilles de ceux de La Ferté furent données aux Chartreux de Bourgfontaine, leurs ennemis. De nouveaux Juifs, venus des Allemagnes, s'installèrent dans la rue même où les Templiers avaient eu leur maison. Bientôt Charles de Valois, à court d'argent, les *hypothéqua* (car les seigneurs hypothéquaient leurs Juifs). Leur expulsion définitive eut lieu en 1322. (Voir un article curieux de M. Théodore Reinach, *les Annales israélites*.) Ils se réfugièrent en Alsace où ils sont encore très nombreux, et, nous dit au *Correspondant* M. de Witt-Guizot, en excellents termes avec le clergé catholique des campagnes dont ils font les affaires et qui les protège.

Comme à La Ferté il n'y avait que des Monastères, les Juifs ne travaillaient aussi qu'avec le clergé. L'abbé Hazard croyait que beaucoup de manuscrits hébreux étaient restés à La Ferté. Faudrait-il

cles de deux castes commerçantes rivales prouve jusqu'à quel point les Milonais d'origine n'étaient tous que clercs (ou petits artisans). Ils constituaient donc une population entièrement vouée aux travaux de l'esprit et de la religion; et l'abbé Hazard aura raison de dire qu'ils considéraient leur cité comme une « Jérusalem nouvelle » [1].

Elle avait bien au front « une marque immortelle », depuis la « fameuse journée » (comme on disait là-bas) journée que La Ferté et Paris commémorèrent durant près de mille années et qui restera « immortelle » puisque Racine la rappela dans *Athalie*.

Quelques mots de cette « journée ».

On n'était plus au temps du glorieux Charlemagne, la terreur des païens [2]. Des pirates, comme les

voir dans ce fait une explication de certaines tendances de la religion des Milonais et de celle de Racine ? Les Israélites aujourd'hui professent, pour Racine, un culte passionné. On m'assure que quelques-uns voudraient que Racine eût aux veines quelque peu de sang juif.

1. *Athalie* (acte III, Sc. VII).

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés
Et porte sur le front une marque immortelle !

Leur nom latin voulait dire fermeté, force, fierté. Ce nom, les habitants l'entendirent dans le sens de constance. De toutes les vertus de la foi, la constance fut celle que la cité préféra, sans doute parce qu'elle traduisait le mieux la tenacité romaine de la race. Aussi les *rétus* de La Ferté-Milon ne manqueront jamais jusqu'au milieu du dernier siècle, de donner, dans chaque famille, le nom de Constance à la fille aînée comme pour lui recommander de maintenir intactes les traditions dont la race se fait honneur. Et « la constance. dit Albert Sorel, c'est l'effort stoïque de l'âme qui se raidit contre le malheur et dédaigne le danger ».

2. Soit dit en passant, Charlemagne n'était point ce majestueux athlète à la barbe fleurie, à la figure pleine, à l'expression bienveil-

Francs originaires de la Scandinavie, mais non point énervés par plusieurs siècles de vie copieuse sous un doux climat, les Normands se ruaient à la conquête de la Francia. La défense était pitoyable.

Aussi, lorsque les grandes villes du royaume comprirent que les piètres héritiers de Charles ne les défendraient pas, elles s'enquirent elles-mêmes de préserver leurs reliques. Tours, ville sacrée des Gaules avec Lyon, dès 882, envoie sous escorte aux Milonais les reliques de la franque sainte Clotilde, sa patronne. Paris, (884), à son tour, se présente devant les murs de La Ferté avec les restes de sainte Geneviève.

L'arrivée du cortège de prêtres et d'hommes d'armes aux royales enseignes, précédé d'une croix, qui, par un sombre soir d'automne, le 27 octobre, s'approche des murailles, est restée dans les mémoires. Tous les ans, d'ailleurs, la commémoration de la *fameuse journée, célébrée dans le temple saint*, commençait par la lecture de cette page des annales de la ville sainte.

Un héraut d'armes s'est détaché et va annoncer à haute voix, aux hommes de garde qui écoutent derrière la porte bardée de fer, quels sont ceux qui arrivent au nom du roi. Alors, rapidement, le Franc Raoul-file-étoupe [1], qui commande au château, des-

lante, qu'a créé la légende. Il était de taille ordinaire, maigre, imberbe, un peu voûté, un grand nez, le nez franc. Romanisé, Charlemagne avait naturellement rasé sa barbe et raccourci ses cheveux.

1. Retenir ce nom ; il est goguenard ; les Milonais donnent en effet, à tous les étrangers, des sobriquets railleurs. Il est, de plus, d'utile enseignement, car on sait qu'il signifiait *Raoul-le-blond*. Donc, vraisemblablement, les Milonais étaient bruns ; et cela vient à l'appui de ce que nous disons de leur origine un peu méridionale. Etant des

cend la colline avec ses hommes, en même temps que le clergé des deux monastères, Saint-Vast et Saint-Vulgis, — le prieur de Saint-Vulgis, qui a rang d'évêque, crosse d'or en main, mitre blanche en tête.

— « Voyageurs arrêtés sous nos *saintes* murailles, que demandez-vous ?

Dans le grand silence, une voix lointaine répond : « Au nom du Dieu vivant, de la Vierge Marie, du roi Louis, asile et protection pour les saintes reliques de la protectrice de Paris ! » — Entrez, reprend le prieur, et que Dieu soit avec vous ! »

Le pont-levis s'abaisse lentement, la lourde et épaisse porte s'ouvre et les robustes hommes d'armes, s'agenouillant sur les dalles, les vieilles dalles de la chaussée romaine, joignent religieusement leurs rudes voix à la gravité sainte du *te Deum*.

Paris ne vint reprendre les reliques que lorsque le roi Eudes eut chassé les pirates, six ans plus tard. En commémoration de ce précieux service, chaque année Paris envoyait — oui, il les envoyait encore au temps de Racine, presque jusqu'à la Révolution — pendant neuf cents ans ! — des délégués, chargés de riches présents, qui présidaient à la fête d'anniversaire, — l'abbé-prieur des Genovéfains en tête du cortège [1].

clercs, les Milonais ne peuvent être gens de guerre. C'est un barbare qui tient garnison au Castel. Chacun selon sa « qualité », disait-on.

1. Le chapitre de Sainte-Geneviève de Paris était à ce point Milonais que la plupart des vases sacrés qu'il possédait avaient été donnés par des Milonais. Au XIII[e] siècle la somptueuse châsse, qui plus tard sera parfois promenée dans la capitale, avait été offerte à ce monastère par le prieur Robert, fils d'un chevalier de La Ferté. Un autre Milonais devint général de la Congrégation laquelle, très puissante, comptait nombre de maisons en France.

La Ferté, ce jour-là, était en grand émoi, car la foule accourait de tout le Valois pour assister à la « fameuse journée ». Célébration d'autant plus impressionnante que, dans cette ville de constance tout s'effectuait, « suivant l'usage antique et solennel ». Le temple saint était immuablement « orné partout de festons magnifiques » belles étoffes rouge et or, — les couleurs romaines, devenues celles de La Ferté. La foule « inondait les portiques ».

Puis on faisait l'appel des dignitaires et des corporations qui entraient successivement (*tous devant l'autel avec ordre introduits*). Comme c'était en automne, à défaut de fleurs, on mettait sur des brancards portés à l'épaule [1], des gerbes de blé (*de leurs champs dans leurs bras portant les nouveaux fruits*). Ils priaient le Seigneur de les accepter (*...au Dieu de l'univers consacraient ces prémices*).

Racine, dans *Athalie,* ne s'est pas borné à emprunter — lui qui n'invente pas, a dit M. Faguet — une foule de détails de l'histoire tragique de sa ville, il s'est, de plus, mis en scène. Je suis sûr qu'il a pensé à lui-même en peignant Éliacin,

Cet enfant merveilleux...
Et qui de ses parents n'eut jamais connaissance

C'est Racine qui fut élevé à deux pas de l'Église et qui ne la quittait pas, étant destiné à la prêtrise.

Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre.

1. Enfant, j'ai vu encore les débris de ces brancards en chêne ciré.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel :
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Une Église secondaire de La Ferté (Saint-Nicolas) fut profanée durant les guerres de religion par un prêche des reitres de Coligny. Les Milonais la prirent alors en horreur, pleurèrent de honte.

Or on sait la place que tient dans *Athalie* la souillure infligée au temple par l'entrée d'un vainqueur impie :

Jérusalem pleura de se voix profanée...

Ne continuons pas. Certes il est fort curieux, littérairement parlant, de rechercher tout ce que Racine a pu extraire d'images saisissantes, dramatiques, de l'histoire de sa petite patrie. Mais *Athalie* doit tant à La Ferté (atmosphère même de la pièce et détails nombreux de la tragédie) que nous venons de consacrer toute une étude détachée, à cette recherche spéciale [1]. Que sa ville natale ait inspiré deux pages ou vingt de son immortelle « épopée », cela n'importe point à la psychologie du poète.

*

La seconde gloire des annales de La Ferté c'est la visite de Jeanne et surtout l'accueil que, *seule* dans tout le Valois franc, cette ville fit à cette sainte qui venait chez des saints.

1. Voir déjà une première étude que nous publions (25 sept. 1910) au *Correspondant*, les *Sources d'Athalie*.

Sur sa route, on ne la « gâtait » pas par l'excès des acclamations. Ainsi, à Château-Thierry, elle avait dû attendre sous la pluie vingt-quatre heures devant des portes qui tardaient à s'ouvrir. Les Champenois sont circonspects... Ils aiment assez être du côté du plus fort [1]. Et, bien discerner quel est ce côté, cela demande parfois réflexion.

Tandis qu'à La Ferté, La Ferté, (où sans doute elle ne venait que pour prier devant la châsse de saint Vulgis, réputé jusqu'en Lorraine), Jeanne ne se doutait pas, que, dans cette ville toute monastique, elle, alors si mal vue des prêtres, allait être l'objet de tels transports de joie.

A peine fut-elle descendue de Mosloy [2] par la chaussée Brunehaut — l'ancienne chaussée romaine — que, du haut des murs, le peuple de la « nouvelle Sion » l'aperçut. Ce furent d'immenses clameurs : « Noël ! Noël ! » Les femmes et les enfants se précipitèrent au-devant d'elle. On jetait des tapis, des fleurs sous les pas du cheval de la Pucelle, et, comme à une sainte, on baisait dévotement sa robe [3]. Aussi Jeanne, à son passage, avait-elle prononcé les plus touchantes paroles qu'on ait d'elle. Le premier attendrissement de cette vaillante, sa première défaillance,

1. ... Un seul des maréchaux de Napoléon était champenois, Marmont !...

2. Hameau milonais où se trouve un manoir dont Vitart fut seigneur. Il est resté dans la famille.

3. Carlier et aussi Médéric Lecomte, *Histoire du Valois*, *Histoire de La Ferté-Milon*. Il n'est pas dit, dans les documents que ces faits se soient passés nommément à La Ferté-Milon ; mais comme Jeanne n'entra qu'à Crépy et à La Ferté, et que Crépy n'a jamais prétendu que ce soit de lui que Jeanne ait reçu pareil accueil, il n'est point de motifs pour contester que ce fut de « la ville des saints Apôtres ».



ÉGLISE DE LA CHAUSSÉE ROMAINE
(un coin de faubourg)

CLOCHER DE NOTRE-DAME (XIIIe)
(à l'horizon la forêt des Côtes de Retz et Bourgfontaine)

due à un déchirement de cœur, la Sainte l'avait eue là. Elle avait tristement dit son grand regret d'être séparée de ses parents, de ses frères ; puis, ranimée soudain, elle s'était écriée : «Oh ! que voici un bon peuple, et n'ai encore vu aucun qui soit tant réjoui de la vue *d'un si noble roi!* » Admirez l'intelligence de cette paysanne! La pauvre brave fille comprend que, si elle ne reporte pas *tout de suite* sur le roi des acclamations *qui ne sont cependant que pour elle* — pas pour le fils de la ribaude de Bavière ! — le roi lui en voudra.

Mais, ensuite, elle ne peut retenir cette effusion — elle n'a que dix-huit ans ! — lorsque l'archevêque de Reims, qui chevauche à sa droite, lui demande insidieusement quand elle mourra : « Quand plaira à Dieu! Mais plût au Seigneur que je fusse ensevelie en cette bonne terre et parmi ce bon peuple. »

Pour avoir été ainsi comme la ville préférée de la Française qui « sauva le royaume par l'ordre de Dieu », est-ce que La Ferté n'était pas encore une fois marquée du signe des élus [1] ?

1. M. Anatole France a révoqué en doute l'authenticité de cette joie d'accueil chez les Milonais. En effet la guerre n'était que brigandages horribles. Les paysans ne devaient, dès lors, songer qu'à se terrer dans des trous de carrière. Enfin les habitants de ce pays voyaient d'un mauvais œil l'arrivée de ces bandes dangereuses de gens du midi.

M. Anatole France ne sait pas que les Milonais étaient très bien abrités par leurs remparts, avec cela des clercs, donc des gens qui ne faisaient pas la guerre. Ils ne pouvaient avoir d'antipathie contre d'autres Latins, si vraiment l'armée de Jeanne était une armée d' « Armagnacs »; mais avant tout, ces saints acclamaient l'envoyée de Dieu, la protégée des saints.

Par un oubli inconcevable, scandaleux, rien à La Ferté ne commémore le passage de Jeanne...

En revanche l'Église y vient d'élever un monument... à Port-Royal: Oui, à l'hérésie *excommuniée*... (V. aux *Annexes*.)

(Je n'ai rien découvert, dans les œuvres de Racine, qu'on puisse sup-

Plan de La Ferté-Milon au xive siècle.

A. Cingulum breve (Ferté, force, Castel).

a. Le château (en ruines aujourd'hui).
b. Prieuré de Saint-Vulgis (puis siège de la Compagnie des arquebu siers).
1. Porte d'entrée ; pont-levis.
2. Tour du roi (Par où entrèrent en 884 les envoyés du roi et de Paris, avec les reliques de Sainte-Geneviève).
3. Tour des supplices et oubliettes.

B. Cingulum minus (Cour ou Burg (bourg)).

4. Porte de Bourneville.
5. Porte du Marché.
6. Porte de Reims.
7. Poterne de la rivière (Aujourd'hui la mairie et la statue de Racine par David d'Angers).
8. Poterne (ouverte en 1750).
9. Notre-Dame (paroisse antique, église de Racine).
10. Auditoire et prison du bailliage de la prévôté.
11. Couvent (détruit depuis).
12. Grenier à sel.
13. Commandature des Templiers.
14. Four banal (public).
15. Hôtel-Dieu (jusqu'en 1720).

C. *Cingulum minus* (Basse-cour ou Faux-bourg).

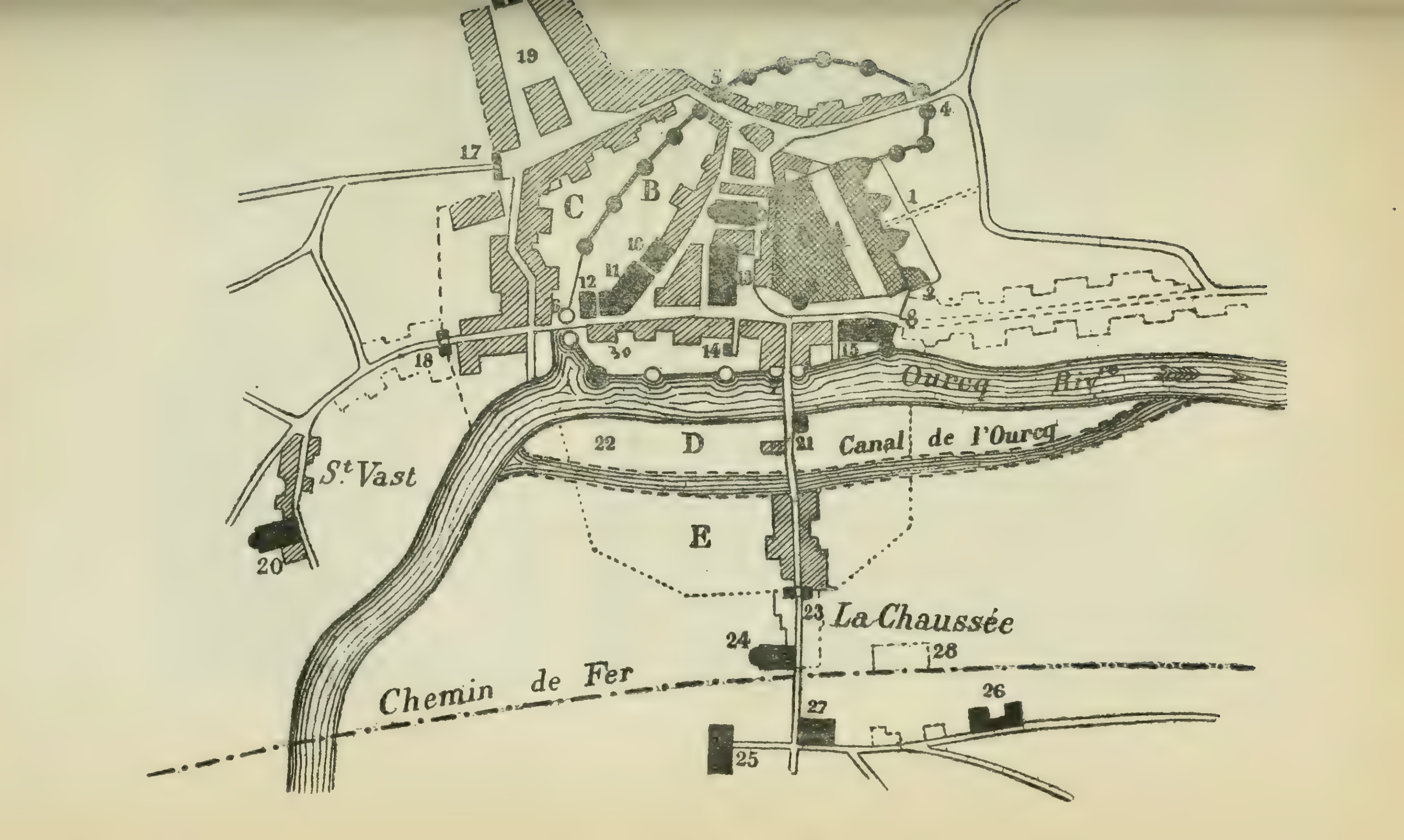
16. Porte de Saint-Quentin.
17. Porte Saint-Vaast.
18. Porte de la Pescherie (quartier des Racine et des Vitart. Le chemin de retour des Solitaires arrivait de la forêt par le 16, passait au 19, l'endroit où on les saluait, descendait par la ruelle et les menait à la Pescherie).
19. Marché (détruit depuis).
20. Chapelle romane Saint-Vaast (abandonnée au xive siècle).

D. Petite cité (Pauvres gens et manants, vivant dans les Marais).

21. Moulin banal (public).
22. Aujourd'hui le Mail (on projette d'y installer la statue de Racine sur un terrain appartenant à Paris, propriétaire du canal).

E. Grande Cité (Artisans, dépendait alors de Charcy).

23. Porte.
24. Eglise Saint-Nicolas (ou de la Chaussée romaine, ou église profanée, ne faisait pas partie de La Ferté au temps de Racine).
25. Château Semblançay-Noirmoutiers (brûlé par les Lorrains et la Fronde en 1652, reconstruit. Fief de Charcy et aussi couvent de la Madeleine).
26. Couvent-léproserie de Saint-Lazare (où les Solitaires de Port-Royal faisaient leurs dévotions).
27. Couvent de Saint-Michel (hostellerie des pauvres étrangers).
28. Aujourd'hui gare.
30. La maison Milès Poignant (demeure des Héricart de Thury puis, au xviiie siècle, des Racine).


Ourcq Riv.re
Canal de l'Ourcq
La Chaussée
Chemin de Fer
St. Vast
B
C
D
E
1 2 4 5 8 10 11 12 13 14 15 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 30

*
* *

La Ferté est au centre de la région d'où partit le protestantisme français. Meaux, Château-Thierry, Compiègne, Saint-Quentin, donnèrent tout de suite dans l'hérésie[1]. Or non seulement La Ferté ne toléra jamais un huguenot dans ses murs, mais elle organisa des bandes armées, qui, prenant pour chefs les prêtres de ses monastères, couraient sus aux protestants et les massacraient sans pitié.

A la Ligue ils sont parmi les dernières villes qui se rendent au Béarnais. Et, encore, faut-il qu'Henri IV achète le gouverneur du château[2]. (Pourtant le malin roi avait choisi pour recevoir son abjuration, un prélat milonais célèbre, l'évêque de Mende, Mgr de Beaune-Semblancay, qu'il avait fait nommer primat des Gaules, archevêque de Sens et grand aumônier de France.) Jusque-là, durant un an, attaqués par le ma-

poser lui avoir été inspiré par la visite de Jeanne. Cependant Racine était fort sensible à tout ce qui honorait sa ville. Mais, d'une part au XVIIe siècle, Jeanne était bien oubliée, bien dédaignée, puisque de très modeste extraction. D'autre part Jeanne était Lorraine. Or, on va le voir, les Lorrains avaient laissé à La Ferté au temps de Racine, d'horribles souvenirs. Enfin Chapelain avait écrit une ridicule *Pucelle*.)

1. Lefèvre d'Étaples, très connu et même glorieux à l'étranger sous le nom de « Père du protestantisme français » est de l'extrême nord de la Picardie.

2. Henri IV resta exécré des Milonais : un homme qui avait vendu sa foi pour gagner Paris ! L'abbé Hazard avait la certitude que la joie des monastères de La Ferté, quand ils apprirent l'assassinat du Béarnais, se manifesta ouvertement. Il attribuait aussi à l'intransigeance des habitants leur peu de sympathie pour la branche d'Orléans, bien que les immenses ruines, orgueil de leur cité, appartinssent à Louis-Philippe.

réchal de Biron, ils restent immuables dans leur insolence : ils ne se rendront qu'à la condition expresse de pouvoir continuer à interdire l'entrée de leurs murailles à tout huguenot *ou faux catholique*.

Biron fut victime de leur ténacité.

On sait que le peuple de Paris, tandis qu'on le conduisait à l'échafaud, chantait sur son passage :

Biron, Biron, gratte bien ton menton
Tu ne reverras pas la Ferté-Milon !

Après ces longues luttes religieuses, il y a, par tout le pays, un affaissement général de la foi, partout, excepté à La Ferté! C'est à ce moment que ces enragés, qui viennent d'adopter pour armoiries la salamandre, laquelle est bien l'emblème de leur brûlante ardeur idéaliste, vont s'adonner au jansénisme.

On sait que l'évêque hollandais Jansénius vint à Bourgfontaine jeter les bases d'une doctrine de régénération par la prédestination et la grâce, qu'on a appelée un calvinisme romain [1]. *Or Bourgfontaine c'est La Ferté même.*

Bourgfontaine, aristocratique chartreuse, belle,

1. On a souvent qualifié Pascal, ce janséniste (?), de « calviniste qui ne s'en doute pas ». D'ailleurs il n'y a que chez nous (du moins à Paris et à La Ferté, — pas en Forez, pas en Dauphiné) que l'église n'assimile plus les jansénistes aux réformés. Mais en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Suisse, pour les catholiques, être janséniste est aussi abominable qu'être luthérien. Victor Hugo, en 1871, à Vianden (Luxembourg) entendit le curé tonner en chaire contre les luthériens, les *jansénistes* et les calvinistes. Les jansénistes bénéficient à Paris d'une indulgence toute récente, qui doit tenir à ce qu'ils ne sont plus, comme disait Veuillot, que des « vestiges archéologiques ».

mais si austère ! Elle se recruta *à la Ferté-Milon* (Racine voulut y entrer), elle s'y recrutait encore à la fin du XVIIIe siècle ; car, sur la liste des religieux proscrits, qui, durant la Terreur, furent cachés chez les plus vaillants des Milonais, on retrouve nombre de Chartreux.

Chacun sait, plus ou moins, en quoi se résume ce culte qui veut tant de mal à la pauvre humanité : l'église enseigne que le Christ aurait sauvé tous les hommes par l'eau du baptême. Pour le janséniste, si Dieu faisait cela il ne serait pas juste. Donc il ne l'a pas fait. Il y aura des élus. Du choix de ces élus Dieu seul est juge. Et cependant il faut chercher, par de longues austérités, à devenir digne de la Grâce.

C'est incompréhensible... Mais avouons que pour adhérer à une telle doctrine il fallait, avec de bien vilains caractères, de vigoureuses âmes...

Les Milonais, de l'avis de l'abbé Hazard, — et comme dit M. Salesse, l'abbé Hazard est une autorité aussi prudente que sûre — furent le véritable conservatoire du Jansénisme, et aussi l'un de ses quatre ou cinq derniers boulevards. Au XIXe siècle on y rencontre encore une communauté janséniste (j'entends : d'âmes à tendances jansénistes) assez nombreuse. M. Salesse raconte que l'abbé Hazard lui avait confié qu'ayant passé sa vie à arracher cette ivraie de la vigne du Seigneur, il se demandait parfois s'il y avait réussi. Son successeur, homme de haute culture, l'abbé M..., aujourd'hui à La Fère, n'a pas cru pouvoir me dévoiler toute sa pensée, mais il confesse que, « d'après tous les vieux prêtres qui ont pratiqué ou observé La Ferté, une partie de sa population, foncièrement religieuse, de mœurs très pures,

s'est toujours tenue à l'écart des sacrements », estimant que les prêtres que Soissons leur envoyait, étrangers à la ville, « n'étaient pas tout à fait dignes d'un tel troupeau ». Et cependant, toujours, — au moins jusqu'à ces derniers temps, — l'évêque de Soissons s'est piqué de ne leur envoyer que des curés fort intelligents et extrèmement cultivés. Mais voilà, on les trouvait pas assez rigides, assez intraitables [1].

De cet état d'esprit je retrouve des traces avant la Révolution. Jusque-là, comme chaque monastère avait sa chapelle, les vrais Milonais évitaient les églises paroissiales, trop ornées selon eux, trop pleines de populaire aussi, et où le sermon n'était pas assez dogmatique à leur gré! C'est ainsi que les Solitaires de Port-Royal, pendant leur séjour à La Ferté, préféraient faire un grand détour, franchir le marais sur des barques et s'en venir, de la ville haute, jusqu'au monastère de Saint-Lazare, où, ils trouvaient, chez des réguliers fort savants, la pure et sévère doctrine et aussi l'ascétisme de règle qu'ils souhaitaient rencontrer [2].

Pourquoi ce détail nous a-t-il été dissimulé? Cependant, non seulement l'abbé Hazard, mais le très éru-

1. Ce trait est typique. On le retrouve toujours chez les populations jansénistes. Près de Grenoble, l'éminent doyen de la Faculté des lettres, M. P. Morillot, m'a parlé d'une commune janséniste du canton de la Mure, Notre-Dame de Vaux (près de N.-D. de la Salette), où les curés sont considérés par leurs ouailles absolument de la même dédaigneuse manière.

2. D'ailleurs, les Solitaires eussent-ils été reçus à Notre-Dame ? L'abbé Hazard ne le croyait pas.

Le chemin que suivaient les Solitaires dans leurs promenades (chemin sur lequel M. A. Hallays s'est complètement mépris) prenait soin d'éviter l'église. En somme ils étaient, bel et bien, des hérétiques.

dit M. Médéric Lecomte relève, lui aussi, cette prédilection caractéristique des solitaires et des jansénistes milonais pour le clergé régulier et cette suspicion contre le clergé séculier. Il nous apprend que le confesseur de Lancelot, de Singlin et de Lemaître, était le prieur dom Warnier, un Milonais de qui la docte *Introduction à la vie religieuse* (Paris, Denis Moreau 1641) est une œuvre sévère et forte.

*

Et voici maintenant la page héroïque de l'histoire de La Ferté. Racine, on le verra, s'en est inspiré pour composer plusieurs scènes d'*Athalie.*

La Fronde commet mille atrocités. Pendant de longs mois, des années même, ce ne sont que dévastations par des bandes armées. Au début d'octobre 1652, le duc de Lorraine approche, marchant du Soissonnais sur Paris. Il a hâte de sortir du Valois, trop forestier, où son armée a peine à subsister. Il arrive sur les hauteurs de Bourgfontaine le 15 octobre avec 18.000 hommes.

La veille, Turenne a jeté dans La Ferté quelques compagnies du régiment de Grancey aux ordres du capitaine Desfontaines. Vite, on a relevé les murailles. Femmes et enfants creusent des fossés, dressent des barricades, consolident les remparts. Un convoi de munitions, venant de Crespy a pu entrer dans la ville; Desfontaines, armant les habitants, installe des bourgeois et des soldats aux avant-postes, coupe la chaussée romaine par une barricade qu'il confie à la rude corporation des bouchers.

Des hauteurs de Précyamont, Condé examine par où il va attaquer. Bientôt, pour tâter la place, il lance, en enfants perdus, ses Polonais (Polaques) qui enlèvent le monastère de Saint-Michel. Il n'y a là que six royaux, mais les moines prennent part à la défense. Ramassant les mousquets des Polaques tués, ils tiennent quelque temps, puis, débordés par le nombre, ils courent rejoindre les bouchers derrière la barricade.

Alors le duc envoie un grand diable de tambour, au feutre cabossé, demander le passage, faisant serment, de sa part, que les hommes ne pilleront pas. Pendant l'entretien, deux freluquets d'officiers des princes se sont approchés. L'un d'eux, du bout de sa canne enrubannée, désigne les bouchers qui lui semblent assez ridicules en leur accoutrement martial. Il n'achève pas son geste... Un bon tireur — ils ne sont pas endurants, les bouchers de la Ferté ! — vient de l'abattre, cependant qu'en ville, tout le monde est prêt.

Le combat s'engage.

Pour obtenir la victoire, les femmes et les enfants des familles de clercs, habillés de blanc, promènent hardiment devant les Lorrains, la châsse de saint Vulgis, patron de la cité[1].

Mais l'attaque est molle. On pille surtout, on boit le vin des moines ; on brûle le château Semblançay-Noirmoutiers. Cependant l'artillerie vient de prendre position, quand le bruit d'une avancée de Turenne avec de nombreuses troupes se répand. L'armée des

1. Le petit Racine devait être de la procession, comme nous allons le dire.

princes n'a encore enlevé que Charcy, le faubourg de la chaussée romaine. Le plus dur reste à prendre.

Alors, découragés, ne voyant pas la moindre marque de défaillance chez les assiégés, les Lorrains se décident à la retraite ; pour se venger, ils égorgent, outre leurs prisonniers, une centaine de paysans.

Mais le temps est affreux. Il faut traverser la forêt de Retz, où la terre est molle, et, cela, par de détestables chemins. Comme les Souabes qui forment l'arrière-garde, escortant fourgons et chariots, redoutent d'être poursuivis par la cavalerie royale, ils recourent à l'expédient des reitres allemands, durant la guerre de Trente ans. Ils sèment derrière eux, dans les ornières des routes, des quartiers de corps humains, sachant que les fins chevaux de Turenne refuseront alors d'avancer, à moins d'être tenus à la main par des hommes à pied.

Comme Turenne n'avait même pas fait mine d'attaquer, la délivrance de la Ferté fut tenue pour un éclatant miracle.

*
* *

Les Milonais étaient délivrés, mais un effroyable cauchemar allait commencer pour eux.

Oui! pendant des semaines, il leur fut impossible de dormir. En effet, la forêt, toute proche, était pleine de loups et de chiens errants. Or c'est surtout là que les Lorrains avaient semé ces restes sanglants. Quelles luttes hideuses entre ces animaux ! Et, pour les Milonais, quelles effroyables hallucinations que celles

où ils s'imaginèrent voir « cet horrible mélange d'os et de chairs meurtris [1] ! »

On sait que les contemporains reprochèrent à Racine, *comme une faute de goût*, comme une tache de hideux réalisme, le Songe d'Athalie : « Ici, ce n'est plus du Racine », disaient-ils. Ils avaient raison. C'était une page dans l'Histoire, une page vécue par lui-même. Le petit Racine, en effet, devait alors être resté à La Ferté. Il y aurait eu danger, les vacances scolaires finies (elles ne se terminaient d'ailleurs à Beauvais que le 20 oct.) à renvoyer cet enfant à son collège avant la fin des troubles.

Quarante ans plus tard, Racine s'était ressouvenu des horreurs du siège et les avait utilisées, avec maint autre détail emprunté également aux Annales Milonaises [2].

1. « Après, le pays était rempli des objets les plus hideux. Pas un « chemin sans y rencontrer des corps mutilés, des membres épars « des femmes coupées par quartiers, des paysans écartelés, des che- « vaux à la queue desquels ne restaient plus suspendus que des jam- « bes humaines, des lambeaux du corps étant semés partout. D'au- « tres cadavres percés de broches et de pieux aiguisés, bref une cruauté « qu'on se permet rarement (*sic*) aujourd'hui dans les expéditions mili- « taires » (*Hist. du Valois*, 1766.)

Il n'est pas douteux que les Lorrains n'aient laissé des souvenirs terribles dans le pays. Aussi, pendant la campagne de France, un siècle et demi plus tard, aux premiers Cosaques apparus, on vit de vieilles femmes accourir affolées : « Les Lorrains, voilà les Lorrains! »

2. Je rappelle qu'*Athalie*, pour tout ce qu'elle peut, à mon sens, devoir à La Ferté — onze scènes environ — a été traitée dans une étude indépendante de cet ouvrage. (*Correspondant*, 25 sept. 1910.)

Combien la prime jeunesse de Racine est ignorée et quelles méprises ont été commises! Nombre de biographes, quand ils parlent de la blessure reçue par l'enfant au collège de Beauvais (où les écoliers s'étaient divisés en deux camps, Fronde et Royauté, — on voit très bien cette blessure sur ses deux portraits), estiment dans leur sagacité, que Racine, étant frondeur de caractère, dut se mettre dans le camp de la

La Ferté-Milon fut récompensée avec éclat par la cour. En juin 1654, le jeune roi venait remercier la Ferté d'avoir sauvé la royauté [1]. En effet c'est à partir de l'échec devant La Ferté que les affaires de la Fronde commencèrent à aller fort mal.

Le jeune roi lui-même, se disant l'obligé des Milonais [2] et la famille de Racine gratifiée des remerciements du souverain, quel honneur !

Et dire qu'on cherche encore aujourd'hui comment il se fait que Racine fut enflammé d'un « royalisme aussi ardent » !

On le voit, il y a intérêt à chercher du côté de La Ferté, quand on veut bien comprendre l'homme dans Racine — et aussi quand on veut pénétrer à fond ses œuvres.

Fronde !... Puis M. Jules Lemaître, inaugurant à La Ferté-Milon une statue de Racine enfant, et n'ayant rien à raconter sur un bambin de sept ans (*sic*), a imaginé de rajeunir de cinq ans la guerre de la Fronde, et de transporter à La Ferté-Milon le caillou de Beauvais !!

1. C'est au cours de cette visite que se produisit le petit incident auquel Mazarin dut son surnom de *Diable rouge*. Il faut dire que les Milonais, en leur qualité de Picards, ont la raillerie assez courante. Tout chez eux est affublé d'un sobriquet. Encore aujourd'hui on y entend couramment les fermières parler de leurs « jésuites, financiers, ministres » : elles veulent dire « mes dindons, mes... pourceaux, mes ânes ». Eh bien, les Milonais, possédant sur un vitrail de leur Église Saint-Nicolas un grand diable rouge, l'avaient nommé Mazarin. Quand le jeune roi visita l'église, il se trouva quelqu'un pour le lui dire à l'oreille. Aussitôt le surnom de *Diable rouge* fut adopté, d'abord par la Cour, ensuite par les Parisiens.

2. Il l'était bien. Une lettre du duc de Lorraine à M. le Prince, du 25 mai 1652, publiée par M. Le Paire (*Histoire de La Ferté-Milon*) montre que, dès ce moment, les Lorrains se tenaient pour assurés qu'ils seraient vainqueurs, s'ils pouvaient seulement franchir le marais d'Ourcq, et, par là, gagner Meaux et la Brie. Le refus de leur livrer passage eut donc *une grande importance* quant à l'échec final de La Fronde.

En effet, quand Brunetière, au grand scandale de quelques-uns, déclara que Racine était surtout un arrangeur, un utilisateur génial [1], mais non un créateur, et qu'il lui fallait toujours, un aide, un *collaborateur* préalable, c'est-à-dire quelqu'un qui lui ait préparé son sujet — il ajouta même : « et qui l'ait raté » — on lui riposta trop vite : « Et *Athalie*, où donc était le collaborateur, le préparateur des matériaux ? »

Eh bien le collaborateur ou plutôt la collaboratrice de Racine, en ce qui concerne *Athalie*, fut... sa petite patrie !

1. *Les Époques du Théâtre français.*

IV

LA VIE MILONAISE

La vie milonaise se déroulait dans un décor un peu sombre mais imposant. — Beautés de la vallée. Immense rideau de forêts. Eaux limpides. — L'École des paysagistes de La Ferté. — Églises élégantes aux splendides vitraux. Ruines féodales réputées. — Dispositions artistes des Milonais. — Leur organisation. Une survivante gallo-romaine. — Sentiment de dignité latine des Milonais. Leur inactivité physique, leur fièvre d'âme, leur intolérance. Les *Picmards*. Les guerres intestines. — Un tabellion fait attendre le prince de Condé à sa porte. — Leurs occupations intellectuelles. Leur collège. Ils riment des *Miracles*, des *Romans*. Le Valois, et spécialement La Ferté, conservatoire des *Mystères* après leur proscription. Le genre mystère-tragédie. Les Milonais tragédiens. — Une mentalité spéciale. Des autocrates chrétiens ennemis des étrangers.

> ... Cet ensemble d'idées, de sentiments, de souvenirs, de traditions, qui alimentent sa flamme intérieure et font l'âme d'un peuple.
>
> MICHELET.

On voit combien, avec un passé pareil, était légitime l'orgueil des Milonais. Oui, au temps de Racine, avant Racine on pouvait déjà se sentir fier d'être de La Ferté !

Il nous faut maintenant les montrer dans leur vie privée et aussi dans leur organisation en communauté chrétienne.

Il est d'autant plus important d'étudier les Milonais qu'ils sont, à mon sens, des *tout faits,* des « socialisés » nourris de formules transmises de génération en génération. Ce que recherchait le plus essentiellement l'éducation qu'ils donnaient à la race c'est que l'enfant n'eût pas une conception personnelle des choses, et même considérât comme un mérite l'absence de toute prétention à inventer.

Mais, puisque nous allons les mettre en scène, les faire agir, est-ce que nous ne devrions pas, au préalable, montrer les aspects de leur vallée, aspects qui ont dû, dans une mesure quelconque, impressionner la jeune âme si merveilleusement douée du petit Racine, quand ses grands beaux yeux, d'un bleu si limpide, se sont ouverts sur tout ce qui s'offrait à eux.

Pour cela il y aurait lieu d'apporter nombre de vues datant de l'époque. Malheureusement toutes sont d'une inexactitude criante. Alors que les immenses ruines du château se présentent perpendiculairement à la rivière, on nous les montre, (Israëls, Abraham Sylvestre, par exemple) parallèles à l'Ourcq! Quelques estampes du XVIII[e] siècle sont non moins fantaisistes. Contentons-nous donc d'un croquis de La Ferté actuelle, tout en faisant remarquer qu'elle a vu sa population descendre dans ce qu'on appelait autrefois le marais. L'Ourcq est tout à fait canalisé, bordé de grands peupliers. Mais, au temps de Racine, le marais, pas planté du tout, passait pour malsain [1].

1. Un médecin gascon fixé par hasard à La Ferté — La Ferté n'a jamais fourni de médecins, les Milonais goûtant peu les sciences — attribuait à l'influence des marais, comme aux sources un peu ferrugineuses auxquelles s'alimentent les habitants, leur tempérament fiévreux, bilieux, congestionné. Ils souffraient généralement du foie. (Racine est mort d'une maladie de foie).

Ajouterai-je que ce qu'il y a de mieux, à La Ferté, l'intérieur des églises, leurs œuvres d'art, leurs verrières, chefs-d'œuvre d'artistes liégeois et célèbres, ne saurait être décrit. Et cependant, ces vitraux, Racine les avait longuement contemplés. Certains passages d'*Esther* ou d'*Athalie* sont la paraphrase de ces verrières d'une beauté tragique, infiniment biblique [1].

1. Quelle intime émotion d'art eût ressentie l'auteur de la *Tentation de Saint Antoine* devant des vitraux moyen âge qui ont de ces légendes;

«... Et je vis un cheval pâle, et celui qui était dessus était la Mort, « et l'Enfer le suivait. — Je vis les âmes de ceux qui avaient souf- « fert la mort pour la parole de Dieu

« Il se fit un grand tremblement de terre, le soleil devint noir, la « lune devint comme du sang.

« Les étoiles tombèrent sur la terre. — Le ciel se retira. — Rois, « officiers de guerre, riches, puissants, tous se cachèrent dans les ca- « vernes et les rochers. — Ils dirent : « Cachez-vous de devant la « face de Celui qui est assis sur le trône. »

Et l'on s'étonne encore que le Dieu de Racine ne soit pas celui de l'Évangile, mais celui des Hébreux!

Qu'on veuille bien aussi contempler plus particulièrement le vitrail farouche, qu le petit Racine avait sous les yeux, lorsqu'il servait la messe. En voici la légende :

« *Sacrifice d'Abraham*. Le glaive va frapper. Oh ! prodige! une victime *vulgaire* a remplacé Isaac sur le bûcher vivant... Actions de grâces à Dieu qui n'a pas voulu l'immolation d'un être *d'élite*. »

Or à la fin de l'*Iphigénie* de Racine, une victime *vulgaire* remplace l'être *d'élite* épargné par les dieux.

On connaît aussi le vers cruel :

Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé !

Et puis, dans la vie de Racine lui-même, que de sacrifices de ses enfants par un père voulant se racheter auprès de Dieu ! (J. Lemaître). « Racine, grand-prêtre de ces sacrifices » (Allusion à ses filles mises au couvent).

Ce qui me fait croire que ces vitraux se fixèrent dans les yeux de



VITRAIL DIT DU DIABLE-ROUGE OU MAZARIN

LA VIEILLE FERTÉ-MILON et le faubourg vers Meaux
(au pied des ruines: à gauche, en contre-bas, l'Ourcq)

Taine a noté que l'architecture imposante tient une certaine place chez Racine, malgré la sobriété de ses descriptions ; et M. Paul Mesnard nous dira que Racine, s'il avait suivi la pente naturelle de son génie, eût « donné dans le genre descriptif [1] ».

Eh bien, on ne saurait énumérer tous leurs monuments. A côté des ruines, nombre de ruelles fort pittoresques, comme celle par où les « Messieurs » de Port-Royal, réfugiés à La Ferté-Milon, gagnaient la forêt où ils allaient méditer.

Il y a aussi, sur le versant de la vallée opposé aux ruines, une habitation seigneuriale, style Louis XIII, le château de Noirmoutiers, qui, plus tard appartint aux Montholon. Il fut reconstruit sur l'emplacement du castel qui avait appartenu à Jacques de Semblançay, seigneur de La Ferté-Milon, celui même que Marot a immortalisé :

> Lorsque Maillard, juge d'enfer, menait
> A Montfaucon Semblançay l'âme rendre...

Ce dont il est le plus difficile de donner idée, c'est la beauté noble des horizons dans cette vallée, et le vaporeux très fin des ciels. L'ensemble est austère et grave [2].

Racine, c'est que, lors de la préparation de ses tragédies sacrées, il prit des notes sur l'Écriture sainte, notes qui se réfèrent d'une façon saisissante aux vitraux bibliques de La Ferté. (V. M. Mesnard).

1. A remarquer que ce n'est nullement, ici, Port-Royal qui a pu le détourner de « la pente naturelle de son génie ». Nous espérons établir que la déviation pourrait être due au terrible tempérament qu'il tenait du sang Sconin.

2. Comme nous ne voulons pas qu'on croie que nous embellissons à plaisir ce décor, empruntons quelques lignes à M. Ardouin-Dumazet.

Du haut de la terrasse des ruines (elle recouvre d'immenses souterrains), on arrive à découvrir près de la moitié du duché. Partout des portions de la forêt formant des masses lourdes dévalant vers la rivière.

Et La Fontaine nous montre (dans *Psyché*) Racine, tout jeune encore, détaillant en délicat connaisseur, un coucher de soleil qu'il fait admirer à Boileau et à Molière, Racine qui, nous dit son ami, aime infiniment les beaux aspects de la nature.

« Les ciels sont très beaux dans la vallée d'Ourcq » déclarait Daubigny. Corot séjourna longtemps à La Ferté. Il y fut entouré d'élèves, dont l'un des meilleurs fut Lavieille.

Et si ce pays est aussi beau, est-il téméraire de supposer qu'il a pu, dans une certaine mesure, façonner des âmes, les rendre plus aptes que d'autres à goûter certaines visions d'art? Particulièrement Racine, dont la sensibilité intellectuelle est intense, n'a-

Décrivant successivement tous les coins de France, on comprend que, s'il louait exagérément un pays, cet écrivain déprécierait du même coup les autres régions. Il n'est d'ailleurs point du Valois. « La contrée tout entière est un *musée archéologique merveilleux*. Les ruines de La Ferté seraient célèbres s'il fallait aller les chercher jusqu'en Écosse ou en Allemagne. Elles ont le tort d'être en France à une heure de Paris ».

Plus loin, étant monté sur le plateau il dit : « La caractéristique de ce paysage est l'amplitude des ondulations. *Partout les vues sont belles.* »

Mais la vallée, la même qui parut (au printemps, il est vrai) riante à M. Larroumet (lequel passa une heure à la Ferté) lui semble d'une tristesse poignante, avec ses buées livides qui montent, — mais captivante... « Il y a une extrême pureté des eaux ».

Or, comme le disait de Racine, dans *Academos*, un jeune écrivain : « Ses paroles cristallines sont sonores comme des sources. » Eh bien La Ferté n'est que sources limpides...

t-il pas ressenti ici de fortes émotions esthétiques, communiant avec toute l'harmonieuse beauté des choses qui l'environnaient? Elles l'inondèrent de leurs rythmes bibliques, elles l'incitèrent à être un jour lui-même un créateur de beauté. Devant le spectacle que lui offrait cette terre magnifique, cette population d'élus de Dieu, il ne pouvait point, non plus, ne pas se sentir pénétré d'une gratitude infinie envers Celui qui avait été le fastueux dispensateur de tant de grâces épandues parmi les êtres comme parmi les choses de sa petite patrie [1].

*

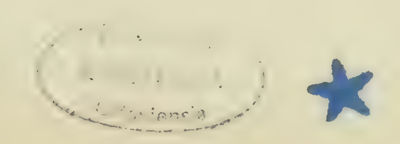
Et maintenant la vie milonaise au XVI[e] siècle, autant qu'il est possible de la reconstituer, — en jugeant parfois du XVI[e] siècle d'après le XVIII[e] et le commencement du XIX[e], — ce qui n'est pas inadmissible, étant données la « constance » de la race et la stagnation de ses idées.

Tout d'abord, ils s'appartiennent. Ils ont des seigneurs, mais des seigneurs qu'on ne voit jamais et qui se bornent le plus souvent à prélever des impôts [2].

1. J'insiste sur l'influence esthétique plastique. On n'a pas le goût artiste isolément, disait Henri Regnault. On prend le goût artiste dans un groupe; mais le goût artiste, une fois acquis, exige bientôt (chez le jeune homme) la collaboration assidue de l'esprit. Donc, voir de belles choses, les comprendre, éveille, excite l'imagination, prépare l'affinement de la sensibilité intellectuelle, accroît, en la diversifiant, la volupté artistique.

2. Parmi eux, notons, en 1476, Jean de Lorde, aïeul (?) de l'auteur contemporain à qui l'on doit tant de drames effarants. Après lui, sa fille Claude de Nassau-Luxembourg d'où descendent les princes d'Orange.

(Curieuse, cette petite maison d'Orange, qui, partie de Provence,



Cependant quelques-uns d'entre eux, séduits par la beauté de la région, séjournent à La Ferté, témoin les Noirmoutiers, les Semblançay, plus tard les Montholon.

Depuis longtemps, la population qui habite cette ville affranchie, si elle continue à fournir aux monastères voisins, à l'ordre des Genovéfains de Paris et même au royaume des prêtres en grand nombre, devient un peu plus laïque. Être clerc signifie maintenant qu'on appartient aux carrières libérales, aux emplois de scribes. Pourtant, ces familles « de clercs » continuent à ne point posséder de terres. Cela leur est défendu. Elles sont assez pauvres, ne vivant que de menus emplois, véritables sinécures qui leur assurent, mais chichement, de quoi subsister[1].

Ces sinécures, ils les ont divisées en une infinité de cellules, comme une ruche, avec cette différence que dans la ruche les abeilles travaillent, tandis que, dans les charges de justice, de police, des eaux et forêts, du tabellionat, de la gabelle — ou grenier à sel — on ne travaille guère plus que le lys.

C'est un phalanstère chrétien[2], une façon de socia-

devait régner sur les Pays-Bas et l'Angleterre, — puis, être, de nos jours, comme l'arbitre de l'Europe protestante! On voit qu'au cours des pérégrinations de sa fortune, elle traversa la cité apostolique qui devait donner Racine au monde.)

1. Mais la ville a des rentes. Même aujourd'hui La Ferté a de gros revenus.

2. Je dois mentionner cette critique qu'un universitaire belge m'adresse, après le compte-rendu d'une de mes conférences de Lausanne sur les origines de Racine : « La population milonaise devait être plus imprégnée de sang germain-franc que vous ne le dites, témoin cette organisation dont le but essentiel semble avoir été de favoriser les intérêts généraux et de réfréner l'expansion des intérêts particu-

lisme égalitaire, despotique et jaloux. Particulièrement l'organisation de ce « syndicat », telle que l'a encore vu Racine, témoigne, chez les Milonais, d'une volonté froidement arrêtée de permettre à chacun, de vivre avec un minimum de travail ; et aussi d'empêcher personne d'édifier des fortunes qui feraient envie et rompraient l'équilibre.

Le gouverneur, — car il y a un gouverneur dans cette ville de deux mille habitants, — a son nombreux personnel de scribes. Il y a aussi onze tabellions [1].

Le grenier à sel (ou gabelle) qui finit par devenir comme le fief des Racines, un fief qu'il leur faudra partager avec ces « rustes » de Sconin, est divisé à l'infini.

En effet, alors que, dans d'assez grandes villes comme Beauvais, une douzaine de fonctionnaires suffisent, à La Ferté (où le grenier à sel n'a qu'un faible ressort et n'ouvre que deux jours par semaine, et seulement l'après-midi *durant trois heures*) on compte un président, un procureur, un argentier, un contrôleur, un arpenteur chargé du mesurage des tas de sel, deux « grènetiers », quatre huissiers, etc., etc. Bref, quatorze fonctionnaires, paperassiers, enregistrant solennellement ce néant. Tous achètent leurs charges, dont quelques-unes ne valent pas deux cents livres. On se demande alors ce qu'elles peuvent rapporter... (Le père de Racine occupera presque la

liers. Notez que le principal phalanstère de France est celui de Guise, ville d'origine franque. »

1. Un de ces notaires fut supprimé du temps de Racine. Il n'avait fait qu'un acte dans son année...

plus petite, — maigre dot de la femme qu'il a dû subir !)

Il y a ainsi à La Ferté une cinquantaine de graves personnages, tous pénétrés de leur importance, mais n'ayant rien à faire, sinon à tracer lentement d'étonnantes écritures de la plus curieuse calligraphie, (l'écriture de la tante Ste Thècle, nous en sera un spécimen) qui prend un temps énorme. S'y emploient des mains exsangues, fines, qui n'ont pas touché la terre, ni fait travail de force depuis des siècles. Aussi sont-elles réputées pour leur blancheur et leur longueur.

•

A quoi passe-t-on le temps ?

On va beaucoup à l'église [1]. Il le faut bien. Nulle part il n'y a autant de fêtes chômées qu'à La Ferté. Sans doute c'est là, — là, où ce pauvre et bon La Fontaine, vint pour son infortune, lui le doux flâneur champenois, se marier — qu'il dut entendre la plainte navrée du pauvre savetier :

Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer : on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.

Et les jours chômés comportaient grand'messe et vêpres.

Les femmes, selon l'habitude latine, ne sortaient

1. « La Cité (d'origine) romaine est essentiellement une cité religieuse. » Fustel de Coulanges.

guère que pour aller à l'église, généralement en vêtements sombres. — Pensez-vous qu'elles fussent très charitables ? demandai-je un jour au vieil abbé Hazard. — « ...Elles n'en avaient guère les moyens, et ce n'était pas dans leur caractère. On n'a le souvenir d'aucun Milonais (d'origine) vraiment aumônier, *hormis par testament*, sorte de charité qui n'a jamais pesé que sur les héritiers. »

Notons ce dernier trait, car il intéresse Racine, *généreux dans son testament !*

Beaucoup de sonneries. Ce n'étaient qu'angélus, glas, tocsin, carillons, couvre-feu. (Il y eut encore au dernier siècle de beaux carillons à La Ferté) [1].

A de certaines dates, la nuit, passait, agitant une énorme sonnette et hurlant lugubrement, un clocheteur des morts :

Réveillez-vous, vous qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés !

*

Causait-on beaucoup à La Ferté ? J'en doute. Où donc eût-on pu trouver un endroit pour causer ? Il semble d'ailleurs que l'on ne le désirait guère. La Ferté est un pays où l'on a toujours veillé à ne pas faire de bruit [2].

1. Tous les jours, à midi, on peut entendre encore l'air du roi Dagobert.

2. On a retrouvé un règlement imposant aux moines de ne pas faire claquer leurs sandales quand ils marchent dans la cité.

Les intolérants, au surplus, sont peu familiers. Ils émousseraient leurs aspérités défensives à vivre trop de la vie des autres. L'église proscrit aux jeunes lévites toute intimité. Elle leur recommande d'être poliment distants. Or, la vie à La Ferté, ville de clercs, était une vie de séminaire. On se saluait en passant d'un sourire discret, un froid sourire de coin de bouche, le sourire de Racine, celui aussi de toutes nos grand'mères milonaises.

Et puis, on dépensait beaucoup de temps à s'épier les uns les autres. La dévotion n'est-elle pas un prétexte à guetter les défauts des autres, afin d'y trouver plus de motifs d'être satisfait de sa vertu? Huysmans, qui était de la partie, ne le cache pas : « C'est là le péché religieux, le péché de zèle —, celui qui fait dénoncer le voisin, qui satisfait les jalousies, qui crée l'espionnage pour contenter les rancunes. » Du reste, qu'était donc La Ferté, sinon une bourgade de vertu? Alors, en allant quelque part étudier un village de vertu on devrait pouvoir reconstituer assez exactement ce que devait être la vie figée des Milonais au xve siècle [1].

1. Mais des villages de vertu on n'en trouve plus en France. Heureusement, dans des coins perdus d'Allemagne j'eus l'occasion d'en étudier un d'assez près (*Le Temps*, oct. 1901, puis Vol. *Forêt Noire et Alsace*). Arrivé à Koenigsfeld, un village organisé de telle sorte que la coquetterie des femmes soit impossible et que tous les hommes y reçoivent à peu de peine, une modeste aisance, sans que personne y accède jamais à la richesse, je me mis à observer. Si, les premiers jours, ces chrétiens de choix, ces *Frères Moraves*, comme on les appelle, m'ont séduit par l'urbanité discrète de leurs manières, par l'affectueuse expression de visages onctueusement souriants, je dus bientôt me rendre compte que, derrière cette façade d'amour, il devait y avoir bien des envies, des susceptibilités étroites. Chacun épiait son voisin, lui interdisant ceci, cela, — par exemple de mettre des rideaux

*

On avait bien pourtant quelques petites distractions, à La Ferté. Les hommes, d'ailleurs moins « dévorants » que les femmes, outre la pèche dans les étangs et la rivière, s'en allaient tirer à l'arc, à l'arbalète, à l'arquebuse, en de beaux costumes pourpre et or (justement les deux couleurs préférées des Latins) costumes si coûteux qu'on devra bientôt les prohiber : des bourgeois s'étaient ruinés par le luxe qu'ils déployaient à faire richement orner ces costumes flamboyants[1].

Quelques détails sur la façon dont ils s'adonnaient à ces exercices, ou plutôt à cet art, témoigneront de leur ardeur et de leur ambition. Quand ils s'exerçaient principalement dans les fossés du château, ils aimaient à avoir pour cibles des mannequins représentant des esclaves de guerre. Ensuite, s'ils étaient devenus aussi adroits, cela tenait, sans doute, autant à leur dextérité de méridionaux très souples, qu'à l'excitation où les jetaient les concours de ville à ville, de province à province. Aux concours les prouesses des *picmards* étaient célèbres. Ils ne connurent jamais de rivaux hormis les gens de Braisnes (Braisnes

à ses fenêtres : « Pourquoi des rideaux, si l'on n'a rien de mal à cacher ? »

1 Ces beaux costumes, ces couleurs (que Racine recherchera — chez lui, même converti (?) il est toujours en pourpre et or — son carrosse également) et aussi leur caractère pointu les avaient fait surnommer les Picmards. Picmard, en patois picard, c'est le pic, oiseau rouge et jaune, à grosse tête. Le pic, passant sa vie à creuser des trous dans les arbres pour y prendre les insectes cachés sous l'écorce, le picmard c'est un lancinant, obstiné, taquin et susceptible.

près Soissons, lieu de séjour des Mérovingiens)[1]. Mais, à force de s'exercer sans répit, les furieux Milonais parvinrent à une supériorité indiscutable. Même ces jeux commencèrent à décliner dans le Nord de la France, lorsqu'il fut acquis que toutes les palmes, bourses d'or, étaient pour les *Picmards*. La date de leur grand triomphe (Racine ne put le voir) fut l'an 1700, à Charenton où ils l'emportèrent sur soixante compagnies.

*

Et à quoi passait-on le temps ?

Ici je puise dans des notes qui, en majeure partie, ne sont pas de moi[2] :

On se faisait la guerre, de famille à famille[3], d'abord

1. Braisnes faisait partie du système défensif du Valois.

« Braisnes avait été au VIe siècle une de ces immenses fermes où les rois francs tenaient leur cour. » (Augustin Thierry)

2. Depuis onze ans que je collecte les renseignements intimes provenant de familles ci-devant milonaises, j'ai réussi, (un certain nombre de Racine-Sconin, du Nord de la France et de la Belgique m'y ont aidé) à amasser une foule de notes... L'an dernier, à l'issue d'une conférence à l'Alliance française de Stuttgart, sous la présidence de MM. Ferrand, consul général de France et Narischkine, ministre de Russie (deux raciniens fort avertis) je recevais d'une dame, allemande, mais d'origine vieille-milonaise, de très intéressants documents de famille que j'ai utilisés. Du reste, tous concordent. On y lit toujours quelque chose dans ce genre : « Notre aïeule s'appelait Constance, elle était d'un caractère très vindicatif, d'un orgueil sans bornes, méprisait les Parisiens, considérait le Valois-Picardie comme sa seule patrie, était très sobre, dédaignait l'argent ; jamais un mot léger, une gaudriole ; discipline de famille terrible. »

3. Même de paroisse à paroisse. Les paroissiens de Notre-Dame ne pouvaient sentir ceux de Saint-Nicolas ; ainsi s'explique un passage singulier d'une lettre de Racine à sa sœur qui voulait changer de maison (3 juillet 1695.)

parce que c'était dans le tempérament passionné, essentiellement jaloux ; jaloux plutôt qu'envieux : les orgueilleux pensent n'avoir rien à envier aux autres. Si ces guerres finissaient, on scellait la réconciliation par un mariage, *combiné arrière les jeunes gens.*(On peut voir dans la correspondance de Racine qu'il faillit marier ainsi son fils Jean-Baptiste, secrétaire de l'ambassade de France à la Haye. Sans le préjugé de Catherine Romanet contre les rousses, c'était fait. Sa fille aînée fut mariée selon ces coutumes.)

Chez eux toute qualité un peu exceptionnelle, toute originalité est vue d'un mauvais œil. Dans les communautés on est seulement quelque chose : être quelqu'un n'est point toléré.

Les gens de La Ferté ne sont pas gais [1]. L'hiver y était glacial, tant les marais dégageaient de brouillard. Et alors, entre un pâle soleil et des ruelles obscures, aux masures décrépites, bâties d'une pierre poreuse, verdie d'humidité, il y avait ce colossal et farouche rempart de ruines toutes noirâtres, au sommet desquelles tourbillonnaient et croassaient des milliers de corbeaux, rideau funèbre !

Cela devait les prédisposer aux hantises de terreur qui firent grelotter tous les pauvres êtres du moyen âge, opprimés d'effarantes visions. Aussi les Milonais s'adonnent-ils au jansénisme, foi d'ostentation, mais foi de terreur aussi. Leur Dieu n'est-il pas le dur Dieu des Juifs ? Un

1. On dit qu'ils ne riaient qu'un jour par semaine. Ce jour serait indiqué dans *Les Plaideurs*, le vendredi, « Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera. » — un proverbe non pas français, non pas picard, mais milonais. Ce jour de Vénus (un vieux reste de latinité?) était, de temps immémorial, le jour gai, le jour de détente du Milonais. Ailleurs on s'amusait le dimanche — par exemple à Château-Thierry. A La Ferté, le dimanche était le jour rigide. On subissait de vrais dimanches... anglais ! En revanche, le vendredi, jour de marché, on se dégourdissait, on dépensait, quitte à pleurer le dimanche.

Nous reviendrons sur les picarderies des *Plaideurs*.

Dieu qui, certes, n'a point dit aux hommes. « Aimez-vous les uns les autres [1]. »

Non ! ces âmes maussades, revêches et tourmentées, se piquent de n'aimer que Dieu. Et encore, ils n'aiment en Dieu (qu'ils doivent concevoir à leur image) qu'eux-mêmes. Gens de devoir, mais à la condition d'en être récompensés au ciel et aussi d'être admirés sur terre. Aussi, ce devoir, ne l'accomplissent-ils qu'avec faste, avec éclat. A coup sûr les Milonais ne furent jamais des modestes... »

*

Voici, du moins qui ne le ferait guère supposer.

« Un jour, un peu après le coup de midi, un étranger gravit le perron du tabellion Arnoult et frappe.

« Ayant ouvert, demoiselle Arnoult demande à l'étranger ce qu'il veut.

— Parler à Maître Arnoult.

— Mais Maître Arnoult daine (dîne). Quand il daine

1. Il n'a guère été contesté que le Dieu de Racine paraît être Jéhovah. L'abbé Vignot fut catégorique sur ce point.

D'ailleurs, traduites en hébreu, *Esther* et *Athalie* (M. Mesnard l'a, le premier, relevé) garnissent toutes les bibliothèques de l'Alliance israélite.

Si, comme Loti, en pleine Académie (parlant de Coppée) a osé le dire, « l'on n'est chrétien que par la pitié, par l'amour fraternel, par le pardon des injures », alors, certes, les Milonais, ne furent pas du tout chrétiens...

M. Strowski, dans ses belles études sur le sentiment religieux au XVII[e] siècle, marque bien le départ entre les sentiments du moyen-âge et ceux du XVII[e] siècle. Au moyen-âge, émoi d'êtres primitifs devant les événements redoutables. Au XVII[e] siècle, peu de crainte, mais repliement, scrupule de conscience.

Il me semble, et je le dis dès maintenant, que Racine — le Racine d'*Athalie* — eut surtout l'émoi moyenâgeux, la peur des châtiments plutôt que *le malaise de n'avoir pas assez aimé Dieu.*

on n'le dérange point. Ravenez dans une heure... une p'tite heure.

— Au moins que je vous dise mon nom !

— J'veux ben !

— Je m'appelle Charles de Bourbon, prince de Condé.

— Eh ben quand il aura fini, on lui dira vot' nom, M'sieur le prince ! [1] »

*

Enfin il est notoire que les Milonais ont toujours été des lettrés. Mais quelle intensité avait cette culture et par quels travaux se manifestait-elle ? Cela serait intéressant à approfondir, surtout si ces travaux avaient quelque rapport avec la tragédie, car, alors, ils auraient pu exercer une influence déterminante sur la vocation tragique de Racine, vocation dont la source, jusqu'alors, ne nous a encore été indiquée par aucun commentateur.

Ils s'instruisaient ou à Soissons, ou à Beauvais, mais d'abord, et cela me semble de la plus haute importance, à leur *propre collège*. Ce collège dont l'existence est bien établie, les tenants de Port-Royal, qui jusqu'ici se sont arrogé le droit de raconter seuls l'enfance de Racine, n'en ont jamais soufflé mot. Assurément les détails manquent sur les programmes d'études, mais on sait le nom du prêtre qui le dirige, Messire Renaut, lequel est fort bien payé —

1. Cette histoire est fort connue à La Ferté, mais la version que j'en donne est celle qui, chez les Racine-Sconin de La Ferté, se transmettait de père en fils. Alors, peut-être est-ce ainsi que Racine, dans son gai logis de la rue des Marais, la narrait à ses amis.

sept cents livres [1]. Or, quand Racine sera à Beauvais, tout ce que nous saurons de ce collège, consistera dans le nom du principal et de deux professeurs. Puisque La Ferté avait un collège, c'est que cette petite ville était bien un intense foyer de culture [2].

En vue de quels travaux ? A la fin du moyen âge, l'inspiration intellectuelle se manifeste chez les clercs d'une façon nouvelle : d'innombrables *romans* vont, surtout dans les provinces plus françaises comme la Champagne, tourner au fabliau narquois; mais, là où l'on recherche l'émotion sérieuse — et c'est le cas des pays à idéal épique — apparaîtra plutôt le *Miracle*, puis le *Mystère*, intervention des héros de l'Écriture parmi les guerriers de la chevalerie. *Miracles* et *Mystères* relèvent souvent du genre épique, car les saints et les saintes y sont beaucoup moins loués de leurs humbles vertus que de leurs luttes contre

1. Regnault, dit M. Salesse, qui voit en lui un oncle de Racine. Mais Racine n'eut point d'oncle de ce nom, seulement des cousins. Comme l'a noté M. le recteur Liard, autrefois on commençait très tôt l'instruction afin d'avoir une action plus puissante. On connaît le proverbe oriental : « Le premier qui instruit l'enfant grave sur le marbre, le dernier écrit sur le sable. » Voilà ce que les amis de Port-Royal n'ont pas assez médité.

Ce Regnault est un Sconin. L'opinion que Racine est allé à Beauvais, envoyé là par les Sconin — et non par les Racine — (opinion de M. Med. Lecomte) serait fortifiée par la présence d'un Sconin à la tête du collège de La Ferté. (V. *Mercure de France*, 1er avril 1910).

2. Il leur fallait un collège afin d'occuper le temps des jeunes à qui l'on inculquait cette idée base que la préoccupation des intérêts matériels, du lucre est une tare. Aussi l'enseignement, dit l'abbé Hazard, était-il prolongé fort tard, à dessein. On restait au petit collège de La Ferté tant qu'on y « profitait ». Ce qui semble indiquer qu'il était destiné avant tout à former des « prêcheurs » c'est la devise qui aurait été inscrite sur la façade : « Beau parler doit toujours être en saison. »

le démon, un démon ayant pris figure d'ennemi des clercs. C'est là de l'épopée latine, puisque sacrée, — après l'épopée franque, puisque seigneuriale et guerrière.

Plus ardemment que d'autres, ayant d'ailleurs plus de loisirs, jouissant d'une sécurité absolue, les Milonais s'exercent à mettre en beaux vers la vie des saints, surtout ceux de la région ; ou composent des Mystères que jouent leurs moines, représentations où viennent les seigneurs des environs.

Les Milonais feront ainsi des Mystères durant deux siècles: ils en feront encore que personne en France ne pourra plus en écrire, particularité qu'il convient d'éclairer un peu, puisque la tragédie étant l'héritière du Mystère, il n'est point sans intérêt de voir la ville de Racine préparer, à sa manière — et selon son goût propre, — l'évolution d'un genre littéraire.

*

C'est l'esprit de la Réforme qui fit proscrire les Mystères devenus grossiers, même licencieux [1].

1. Parce qu'on y intercalait de grosses farces. Ces représentations étaient longues, (celles d'Oberammergau, aujourd'hui, les rappellent fidèlement). Or tout public, exige bientôt qu'on lui fournisse une occasion de se détendre, sinon il rira quand même, fût-ce hors de saison. (A Oberammergau, c'est Judas, qui — faute d'intermède comique — se trouve, bien malgré lui, transformé en amuseur, en *Auguste*). Sachant cela, l'Eglise intercalait dans les mystères des épisodes destinés à *détendre* l'attention. Les *Cinges Verts*, de Chauny, étaient les grands fournisseurs de l'Eglise pour ces drôleries rituelles. (V. notre article du 1er juin 1910 dans le *Mercure de France*).

Ils choquaient les gens de goût, — lesquels pouvaient faire maintenant la comparaison avec des œuvres de vrai talent, puisque la conquête de l'empire d'Orient par les Turcs avait fait refluer peu à peu vers l'Occident tout un trésor antique, manuscrits que l'imprimerie livrait à tous.

Aussi, dans les pays idéalistes, la réaction contre les Mystères fut-elle violente. Dès 1541, Amiens, Arras, les interdisent. Paris suivit en 1550.

Bien curieux retour des choses!..L'austère Réforme, qui avait ainsi ruiné l'art théâtral, un peu parce que grossier, beaucoup, en réalité, parce que *théâtral*, allait faire naître la tragédie, souvent immorale, dès lors, plus dangereuse pour la moralité publique que le Mystère.

C'est qu'en France si l'on n'avait plus rien à y mettre, on aimait toujours les tréteaux. Alors, comme on était, depuis peu, tout à l'émerveillement des œuvres grecques, on adapta, on façonna — partout où il y avait une scène propice, — des pièces « renouvelées des Grecs ».

Naturellement, les premiers à se mettre à ce travail (car nul n'y est mieux préparé qu'eux) seront les poètes milonais. Sans abandonner leur genre de prédilection (*Vies de Saints*) ils s'adonneront à la tragédie sacrée, puis à la profane. Nous verrons que la famille de Racine excelle dans ce genre. Ils traiteront même, à l'occasion, des faits de l'histoire de leur région. C'est ainsi que l'abbé Hazard recherchait une *Brunehaut*, écrite par eux aux premières années du XVIIe siècle, et où la dure Espagnole était glorifiée au détriment de sa féroce rivale franque. Comme il serait intéressant de rapprocher cette pièce, à héroï-

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE LA CHAUSSÉE
(à droite le tableau du Christ et le vitrail du Diable rouge)

LE CHRIST AUX ENFANTS
tableau de l'Ecole de Fontainebleau

nes certainement très cruelles, des héroïnes de Racine ! [1]

Ici, celui qui écrit ces lignes — il n'est pas un érudit et écrit pour *tout le monde* — demande la permission de s'arrêter un instant.

Nous serions assez portés à croire que le théâtre est avant tout l'ennemi de l'église. Celui qui nous dirait que le théâtre fait partie de la liturgie, nous semblerait un mauvais plaisant.

Et cependant dans toutes les religions, déjà chez les Égyptiens, les Assyriens, les Hébreux, le premier théâtre est le temple même. « Le théâtre est né en France, comme en Grèce, du culte religieux, dans l'église même... Au milieu de l'office, trop court au gré du peuple, les prêtres inséraient, à l'époque des fêtes solennelles, une représentation dialoguée de scènes évangéliques. » (Petit de Julleville).

(Et c'est sans doute pour cela que, même au temps de Racine, *au goût de Racine*, le débit des acteurs est encore une psalmodie : La Champmeslé, stylée par Racine, *chantait* en quelque sorte, ses rôles.)

Alors, même considéré seulement en tant qu'auteur profane, Racine avait été, semble-t-il, particulièrement *préparé* à ses destinées par le fait qu'il vivait, enfant, dans un temple, puisque le théâtre est né, a grandi lui aussi, devant les autels.

*

1. « Fauves de ménageries », a dit M. Jules Lemaître. Brunehaut, héroïne latine, ne pouvait point ne pas être aimée à La Ferté. « Elle fut conduite toute sa vie par une idée. Frédégonde, son ennemie franque, par des passions. » (Lavisse).

Les Milonais furent parmi les premiers à écrire des *Miracles* et *Mystères*, mais aussi — et ceci est bien autrement important — les *derniers*.

Oui les derniers ! Le Valois échappe à l'action répressive des parlements qui ont proscrit les Mystères, puisqu'il est devenu douaire de Catherine de Médicis. Cette Latine aime les gros effets, son goût n'est point offusqué par les Mystères. Elle en commande même à ses poètes milonais. En 1554, elle vient voir le *Mystère de Sainte-Marguerite* (sa fille, toute jeune, s'appelle Marguerite), qu'elle a désiré qu'on lui adaptât [1].

Or Catherine vivra jusqu'en 1589, et sa fille Marguerite de Valois, apanagiste du Valois, aura les mêmes goûts que sa mère. A La Ferté il n'y a donc pas eu d'interruption entre le Mystère et la tragédie — *à La Ferté seulement!*

(Et l'on jouait couramment des tragédies en Valois. Un historien a énuméré quelques-unes de celles qui furent données à la Cour de Villers-Cotterets par la troupe de Monsieur. Les *Frères ennemis*, l'œuvre de début de Racine sont ainsi joués presque en même temps à Paris et en Valois [2].)

1 *Histoire de La Ferté* de M. Méderic Lecomte.

2. *Histoire de La Ferté* de M. Le Paire.

Il y aurait tout un article à faire sur l'influence des *Miracles* et *Mystères* milonais sur Racine. On expliquerait alors ce qui a tant étonné et Sainte-Beuve et Taine.

Pour le premier, Racine n'est pas un homme de théâtre, mais un *discoureur au théâtre*. Il célèbre lyriquement la passion, il la vante. Rarement il la fait agir.

Pour Taine les personnages de Racine *plaident*. Ils plaident comme plaidaient déjà les héros des Mystères. Voyez comme on plaide dans *Phèdre* !

En les détournant de la vie pratique et matérielle, ces lentes occupations de scribes font, des Milonais, des êtres étrangement inaptes à l'action.

Aussi, on raille ferme leur gaucherie ; on leur rétorque à cette occasion les brocards qu'ils ne ménagent guère aux autres — qu'ils qualifient de *veaux, d'ânes,* de *bailleurs,* etc. ;

(Sous ce rapport, il semble bien que Racine ne se montra jamais plus Milonais, que lorsqu'il lui fallut s'organiser pour de certains arrangements pratiques. Il l'avouait, malgré son amour-propre : « Vous savez, écrivait-il à Boileau, dans une des lettres de la fin de sa vie, comme la moindre chose m'embarrasse ! » On n'en finirait plus, en effet, s'il fallait raconter ici toutes les mésaventures de l'historiographe en mission aux armées. Il y a une cruelle histoire de « ferrage à forfait » que Cavoie fit avaler à Racine... Bien connues aussi les difficultés que « M. du Sublime » éprouvait à diriger son cheval de guerre, lui qui n'avait jamais enfourché que Pégase. Il ne dérageait pas.

On le chansonna :

Et sortant du bourbier, puant et menaçant,
Accusait de sa chute un cheval innocent.

Nous retrouverons cette inaptitude aux contingences de la vie chez tous les autres Racine, sans doute (?) parce que Milonais...)

*
* *

Il paraît bien acquis que, pris dans l'ensemble, ils

représentent des habitudes, un tempérament, une mentalité spéciale et, dès lors, fort intéressante. Il faut faire un choix dans les réflexions que suggère l'étude de leur caractère [1].

Ne vivant qu'au milieu de gens d'église, très dévots eux-mêmes, ils ont la coutume de voiler leurs animosités sous une complimenteuse gracieuseté.

Leur époque, au surplus, exige qu'il en soit ainsi, *en la forme*. Mais c'est sans doute à leur inflexible volonté de maintenir intacte la discipline de leur communauté, à leur sévérité à l'égard des moindres infractions à la règle qu'ils doivent de s'être maintenus aussi « moyen âge ». On le sait, ne survivent que

1. Aussi ne mettons-nous qu'en note ces mêmes traits qui complètent, en quelque sorte, leur signalement.

Ils sont foncièrement royalistes. Le roi c'est l'antiféodal, l'anti-seigneur — ce seigneur grossier qui n'est rien que de par la conquête barbare. Le roi c'est l'oint du Seigneur, le descendant de César : c'est le représentant des Latins contre les « Francs rustes ». Le roi est d'essence ecclésiastique. Latins et dévots, les Milonais doivent être royalistes, tandis que La Fronde ce ne sont que des féodaux sans religion puisqu'alliés à des Allemands huguenots.

Dogmatiques, ils sont immobiles. Le dogme est l'ennemi de la vie. La vie bouge. Le dogme est, par essence, immuable, puisqu'il préexiste à la vie. Le Jansénisme, la Terreur, Napoléon — trois dogmatiques, ont été les adversaires de la vie.

En somme la Ferté-Milon est un chef-d'œuvre de foi, mais on y cherche vainement du cœur. C'est que les vertus triomphantes sont toujours des vertus armées, de dures vertus. En revanche, s'il n'y a pas là de bonté, de tendresse, il y a de la beauté morale.

« Les Milonais de ce temps-là étaient des glorieux qui créaient et suscitaient de l'héroïsme chez leurs enfants *avec le souvenir exalté de leurs exploits* », m'a dit un jour l'abbé Vignot, qui connaît à fond l'histoire de La Ferté.

L'abbé Hazard, lui, avait retrouvé une très vieille prédication d'un de ses prédécesseurs sur ce thème. « Si Dieu est avec nous, qui est contre nous ? » Le thème est orgueilleux...

Toute *Athalie* semble comme la paraphrase de ce verset biblique.

les groupes de population *féroces quant à la conservation de leurs traditions.* Cette rigueur a sauvé les Hébreux parmi tant d'autres peuples plus doux qui, eux, ont disparu.

Pardonnons-leur donc cette fiévreuse animosité contre quiconque n'est pas pareil à eux. Retenons seulement que leur ville (s'il est vrai, comme dit Taine, que le génie soit le résultat d'une longue accumulation de forces) avait en réserve tout ce qu'il fallait pour que, le jour où l'un de ses enfants les plus ambitieux voudrait se servir de ce que ses ancêtres lui avaient amassé, le premier usage que cet intellectuel, *d'ailleurs inapte à tout autre labeur*, voudrait faire de ces richesses, serait justement d'aborder la tragédie mi-grecque, mi-sacrée. En ce genre, il atténuerait sans doute un peu la férocité de ses personnages (férocité, car une tragédie ne peut être que cruelle), sous des apparences souriantes, discrètes, décentes, courtoises. Son style aurait un peu le pompeux et le très orné de l'éloquence sacrée, — puisque l'auteur aurait été élevé dans un grand monastère. Toutes ces tragédies, seraient plutôt d'un certain genre, dans de certaines idées, animées de certaines passions, voilées, parées. Mais il devait les bien réussir comme accent, étant d'âme dévorante. Or le tragique ne prend l'homme qu'en « flagrant délit » de passion brutale, de passion qui déchire, qui tord les membres et fait haleter [1].

1. Si d'autre part ce poète se trouve être de tempérament sensuel, on ne le voit guère traiter la sensualité à la française. Et la manière française, dit Taine, est uniquement comique. Les autres peuples la traitent, au contraire, à la manière sombre, inexorable, pathétique. Voyez le comique âpre de Shakespeare et celui de Cervantès !

Allons-nous trouver cette émotivité, cette chaleur de sang plus particulièrement chez l'une ou l'autre des deux familles d'où Racine est issu ?

Le comique de Racine est très particulier. Nous en reparlerons à propos de son caractère. Ce comique qui nous semble détonner chez Racine, qui ne lui a inspiré qu'une seule pièce, (pièce qu'il considérait lui-même comme une farce), pourrait bien n'avoir été chez lui qu'un accident. Chauny avait alors le monopole de la farce grasse mise sur tréteaux, et l'on verra les attaches des Racine avec Chauny. (Voir notre article sur les *Cinges Verds et les Plaideurs*.)

V

SES DEUX FAMILLES
LES RACINE, LES SCONIN

I. — Les Racine, petits êtres dévots, artistes, race de clercs. Les Racine viennent de Chauny. Leur faible individualité. Jansénistes, avant, pendant, après le jansénisme. — Quelques Racine. Le père du poète, son mariage, tribut payé au Minotaure. — Marie Des Moulins, l'oncle Claude, la tante Sainte-Thècle.

II. — Les Sconin. Leur grande beauté, leur véhémence, leur passé féodal. — Le grand-père, les oncles. Leurs aptitudes pour la tragédie. L'oncle Adrien et l'oncle Antoine d'Uzès. — Les Sconin, Francs, restés de race pure, détestent les Racine, sont contre Port-Royal. Racine aura leur appui. — S'il agit comme eux, il fera une part de sa vie pour les femmes, une autre pour les richesses, et consacrera ses dernières années à se mettre en règle avec le ciel. — Deux collégiens, tragiques précoces, Jean et Adrien, l'un écrivant les *Frères ennemis*, l'autre *Hector*.

> On considère trop à présent... l'enfant isolé, pris à part de sa famille et de sa race.
>
> GUYAU, *Éducation et hérédité.*
>
> L'histoire d'une famille peut exiger des siècles pour que le drame moral y soit complet.
>
> J. LEMAITRE.

Au commencement du XVII[e] siècle, celui qui va voir naître Racine, il y a à La Ferté trois familles rivales[1],

1. Nous pourrions ajouter une famille d'Acy, de qui le nom revient

se disputant la prééminence, les Héricart, les Racine, les Sconin.

Les Héricart, d'origine franque, si l'on en croit la tradition, l'étymologie de leur nom et leur passé guerrier [1], disparaîtront de La Ferté au siècle suivant, et alors, les Racine viendront occuper leur maison, « la plus belle du Valois » [2]. Les Héricart nous intéressent quelque peu, car ils sont parents des Sconin; ensuite une Héricart, Marie Héricart deviendra bientôt la femme du « bon » La Fontaine, lequel se mariait par ordre...

Quant aux Racine et aux Sconin, les deux familles diffèrent à ce point l'une de l'autre qu'il n'est pas possible de les étudier de front. Tout au plus auraient-elles ceci de commun qu'elles sont « horsaines », un vieux mot de la région picarde, — autrement dit qu'elles viennent du dehors. En fait, ni les Racine

souvent sous la plume de Racine. Voyant faire allusion à la pauvreté de ces d'Acy, M. Mesnard s'est imaginé que c'étaient de très petites gens. Il se trompe. Un d'Acy, prévôt de la Ferté, la représente aux Etats-Généraux de Tours le 29 avril 1327. Mettons : *famille un peu déchue au temps de Racine*, lequel est leur parent éloigné. Mais il y a toujours des d'Acy à Betz, ancienne forteresse avancée du Valois.

1. Leur nom est franc avec désinence picarde (presque tous les noms en *art*, *ard*, *ourt*, sont picards). Ils ont été à la Croisade, en sont revenus avec de grandes richesses, butin pris sur les Turcs (Turci). On les appelle Héricart Turci. Ils habitent un manoir près La Ferté. Puis comme tous les anciens Francs, ils commencent à rechercher la faveur royale, c'est-à-dire les emplois. Ils obtiennent ainsi la lieutenance de La Ferté, poste considérable au temps de Catherine de Médicis, laquelle réside chez le lieutenant, pendant qu'elle fait orner l'église Notre-Dame (et non Saint-Vaast, confusion de M. Mesnard) où sera baptisé Racine.

Plus sceptique, de par son origine, sans doute, que ses concitoyens Héricart de *Thury* (le nom Turci déformé) est massacré par eux quand il hésite à prendre parti pour la Ligue.

2. Prieur Carlier, *Histoire du Valois*.

ni les Sconin ne devaient être encore à la Ferté, avant le XVIe siècle [1].

Bien que selon les lois, d'ailleurs un peu obscures, qui régissent la filiation, il semble que, si les filles tiennent plus du père, les fils ressemblent davantage à la mère, nous commencerons pourtant notre étude par celle des deux familles qui eut l'honneur de donner son nom à l'auteur *d'Athalie.*

I

LES RACINE

Le père du poète s'appelle Jean. Il n'a guère d'histoire, étant mort très jeune. Mais, dans les familles

1. Voici sur quoi nous fondons cette conjecture. François Ier, s'apercevant que les coutumes, ou lois civiles et pénales, ne se transmettent guère que par des textes douteux et peu clairs, fait établir ces coutumes. Comme elles ne s'appliqueront pas aux seigneurs qui gardent le droit franc ou féodal, seuls le clergé et les notables collaborent à leur établissement. Chaque ville nomme pour délégués ses personnages les plus estimés. Ainsi le clergé milonais sera représenté en tête par Jean Tempeste (son nom semble assez milonais) prieur de Saint-Vulgis, puis le curé d'une des paroisses et deux autres prieurs ; les notables par le gouverneur et trois chefs de famille. Tous, (sept sur huit, car le gouverneur, lui, nommé par le duc de Valois, n'est pas de la ville, sont milonais. Or, aucun Racine, aucun Sconin ne se trouve parmi ces sept hauts Milonais.

C'est presque une preuve que ni les Racine, ni les Sconin ne font encore partie des patriciens de La Ferté-Milon, tout au moins qu'ils sont dans la ville depuis trop peu de générations pour être bien au fait des vieilles coutumes.

Au moment de la Renaissance et de la Réforme, beaucoup de gens se déplacèrent et changèrent d'état. Les Racine durent alors se déplacer, *sans plus*, les — Sconin se déplacer et se *déclasser*, afin de s'affranchir de toute contrainte, de tout emboîtement.

de La Ferté, les hommes, tous pareils les uns aux autres, n'ont que peu d'événements dans leur vie ; de sorte que, pour arriver à les deviner il nous faudra faire défiler nombre de générations. Même, comme les Racine des siècles postérieurs au poëte nous sont mieux connus, nous devrons, parfois, interroger, (sur le caractère, les idées, les goûts de la lignée ancestrale), des Racine presque nos contemporains, qui, du moins, nous aideront à préciser quelques traits de visage d'aïeux un peu perdus dans l'éloignement.

Les premiers *Jean* Racine dont nous relevions les noms aux registres paroissiaux de l'église Notre-Dame (ils seront cinq à la suite) ne remontent qu'à la fin du XVe siècle. On n'en trouve pas trace antérieurement.

En revanche, aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles on découvre de nombreux Racine à Chauny [1].

Sur chacun d'eux, rien que les très courtes indications des registres ecclésiastiques. Au décès de chaque Racine on apprend ce qu'il faisait de son vivant, de qui il était fils, qui il avait épousé. C'est peu, et cependant lorsqu'on a la bonne fortune d'être guidé par un érudit aussi complaisant que l'honorable

1. Une des plus vieilles et des plus importantes villes de l'Aisne vers Laon. Chauny pourrait, nous l'avons dit, avoir quelque peu inspiré les *Plaideurs*. Voir notre article sur les *Cinges Verds de Chauny et la farce des Plaideurs*. (Racine avait justement à Chauny une cousine Isabelle Racine, fille de Racine-Chicaneau, juste de l'âge de l'Isabelle des *Plaideurs*.)

Une revue universitaire (allemande, naturellement), discutant les documents nouveaux que nous présentions s'écrie : « Mais puisque Racine dit avoir tiré *les Plaideurs* des Guêpes d'Aristophane, pourquoi ne pas s'en rapporter à lui ? » Cette revue est bien candide...

maire de Chauny, on peut risquer d'assez fructueuses hypothèses.

D'abord ces Racine, avec leur nom bas-latin, mais latin, oui, latin — pas du tout celte — sont évidemment des clercs.

Leurs professions — ou plutôt leur absence de profession le prouve. Généralement, pour les clercs, le curé de la paroisse n'indiquait aucune profession. Les intéressés préféraient qu'il en fût ainsi. C'était plus romain — le Romain, si féru de sa dignité, mettait ses titres sur sa tombe, point son état. Un état, il eût préféré n'en avoir point, par crainte de paraître ainsi diminué. Sa qualité d'homme libre lui suffisait. Le fait qu'il n'y a point, au registre d'une paroisse, d'indication de métier équivaut donc, — pour ce temps — à nous apprendre que le personnage en question était un clerc.

Le plus ancien des Racine de Chauny est du XIIe siècle ; car, en 1202, Enguerrand de Coucy le choisit pour chapelain. C'était donc un homme *docte et sapiens,* probablement d'âge mûr. A Chauny on n'a pu retrouver la date de sa mort : cela ne surprend pas ; en effet ce Renaud Racine n'a pas dû quitter le château-fort auquel il était attaché. Trois autres des Racine de Chauny ont une profession fort intéressante pour nous ; ils sont menuisiers. Menuisiers ? Oh ! des artisans, direz-vous. — Non ! mais des clercs pauvres. Des clercs eussent cru déroger en se mettant bouchers, fileurs, marchands de vin, — professions réputées serviles ; mais charpentiers-menuisiers, est-ce que Saint-Joseph ne l'avait point été en même temps qu'époux de la mère du Sauveur? Trois fois des Racine pauvres de Chauny (où les familles étaient

certainement nombreuses, puisque le nom de Racine apparaît plus de deux cents fois sur les registres paroissiaux) s'établirent menuisiers ; mais, alors, les ressources obtenues par l'exercice de cet état permirent à quelque enfant d'entrer dans les ordres (soit séculiers, soit réguliers) comme si l'abnégation des pères avait aussitôt reçu du ciel sa récompense. L'un de ces charpentiers est un homme important car on lui confie la réfection du tribunal du bailliage (sa facture est aux Archives de l'Aisne) ; il y en a pour une grosse somme, d'où la nécessité que l'autorité royale vise le mémoire (c'est même ce qui fait qu'il nous a été conservé).

A côté de ces Racine peu aisés, quelques-uns ont un rang, tel un Jean qui, en 1539, quand François Ier établit les coutumes de chaque région, est l'un des quatre représentants de Chauny qui s'en vont à Laon, signer le procès-verbal attestant la coutume.

Vers le milieu du XVIIe siècle les catégories sociales ne sont plus aussi tranchées, et voici venir l'indication d'une profession religieuse. En 1698 il est dit que le P. François Racine, de Chauny, qui, vieux cordelier, a fait trois fois le pélerinage de Jérusalem — (ce détail, n'est-ce pas ? dénote une âme très ardente), et n'avait plus donné de ses nouvelles depuis, devra être recommandé au prône, car on apprend, qu'ayant eu querelle avec des Turcs, gardiens trop peu respectueux du Saint-Sépulcre, il a été mis à mort.

Et maintenant, nous voici au XVIIIe siècle. Nous devons nous arrêter un moment d'abord sur un prêtre, Jean Racine, principal du collège de Chauny, donc, sans doute, homme fort instruit ; puis sur un certain Bonaventure Racine, né en 1708, car celui-là

va présenter quelques traits de ressemblance avec les Racine de La Ferté. En effet, si les jansénistes furent nombreux, en France au XVIIᵉ siècle, ce siècle de foi, ils deviennent plus rares au siècle suivant, siècle de scepticisme. S'il existe encore du jansénisme, à cette époque, cette secte n'a plus ni docteurs ni martyrs.

Et cependant, vers 1740, Bonaventure Racine publie, à ses frais, une *Histoire de l'Eglise*. Cet « abrégé », *en seize volumes*, est fougueusement janséniste. Poursuivi, incarcéré, l'auteur s'obstine dans ses « erreurs », et meurt sans s'être rétracté.

(Notons qu'il avait été un brillant élève du collège Mazarin, qu'il devint quasi-principal du collège d'Harcourt et que Caylus, évèque d'Auxerre, le recueillit à la fin de ses jours.)

Nous aurions vivement désiré obtenir d'un descendant de ces Racine qu'il nous permît de consulter ses archives, mais il s'est trouvé que, depuis longtemps, il n'y a plus un seul Racine à Chauny. Les uns sont morts sans postérité, les autres ont émigré. On les retrouverait peut-être en Franche-Comté, pense M. Médéric Lecomte, ou à Rome me dit un autre correspondant. A coup sûr, dans une ville très modernisée, devenue industrielle, les Racine n'étaient plus à leur place...

Avant de nous éloigner de cette souche-mère des Racine — souche, on l'a remarqué, ardemment religieuse, puisque janséniste — rappelons (la correspondance de Racine en témoigne) que le poète cousina fort avec les Racine de Chauny; qu'un Sconin de La Ferté épousa une Parmentier-Racine, et que, les générations suivantes se conformant aux immua-

bles traditions de la famille, il y eut, au XVIIIe siècle, plus d'un mariage entre les Racine de La Ferté et ceux de Chauny. Cependant, d'une ville à l'autre, il n'y avait pas moins de deux jours de route.

A La Ferté-Milon, nous trouvons, avant le père de Racine, quatre ancètres, tous prénommés Jean, sur qui, sauf un seul (le grand-père de l'auteur d'*Athalie*) nous savons tout juste qu'ils sortent du tabellionat, se sont installés comme en un fief à eux, au grenier à sel (au siècle suivant on dira la gabelle), y vivotent chichement, du moins en sécurité, mais s'y verront envahis, menacés un moment, par les rudes Sconin.

Comment, malgré l'exiguïté de leur prébende, le grand-père va-t-il avoir assez de fortune pour posséder deux, peut-être trois maisons ? Grâce aux mariages avantageux que leur rang social permet aux Racine. D'ailleurs ce grand-père eut, seul de sa lignée, un certain prestige. Il fut receveur royal du duché de Valois. Sans doute sa guerre contre les Sconin lui fit perdre son emploi.

Les Racine sont un tant soit peu nobles. Chaque biographe de Racine s'amuse à répéter certaine anecdote qui montre le grand-père sous les traits d'un irritable étroit. Ayant fait sculpter (ou peindre) ses armoiries sur la porte et les vitres de sa maison (des armes parlantes, un rat et un cygne), il fut tellement outré que son entrepreneur (jugeant sans doute ce rat ridicule) lui eut substitué, sans façon, un hurard (sanglier) qu'il ne voulut pas prendre possession de la maison avant que son rat ne lui eût été rendu. A La Ferté on plaide, on ne cède pas. On plaida, le

grand-père perdit, et, de dépit, revendit la maison peu de temps après [1].

Ce petit fait montre une susceptibilité bien pointue, mais ne peut servir à nous aider à déchiffrer, par analogie, le caractère du poète, car nous verrons Racine déplorer, *au contraire*, de n'avoir pas ce *hurard* dans ses armes.

Ce qui serait plus intéressant, ce serait de rechercher ce que signifiaient ces armes chez les Racine — j'entends *le fait* de posséder des armoiries. Voici ce que répond, à cet égard, un héraldiste : « Ou les « Racine n'étaient que riches, sans plus, et alors ils « ont pu, du moins, s'offrir le luxe de généalogies « complaisantes ; ou ils sont de très vieille race avec « des ancêtres reculés, déjà établis dans des fonc- « tions publiques. En ce cas, ils sont nobles de par « leur état. On s'imagine à tort que le fondement de « la qualité nobiliaire est la particule ou le titre. En « réalité, la particule et le titre n'ont été pris que « très tard ; généralement, d'autant plus tard qu'on « pensait en avoir moins besoin, sûr qu'on était de « pouvoir toujours faire aisément ses preuves. Les « preuves, c'était la justification de fonctions au ser- « vice d'un monarque. Ayant pris connaissance de « généalogies des Racine de Chauny et de La Ferté « je vois qu'ils sont depuis longtemps aux fonctions « honorifiques, et, par conséquent, sont nobles *de* « *plano* ».

Sans doute, ils n'étaient pas seuls à être tenus pour nobles à La Ferté. Si les de Sacy n'étaient pas

1. Et c'est pour cela que nous ignorons encore où le poète est né. Peut-être tout à côté de l'église, mais c'est douteux.

Dire que Louis ne nous a même pas fourni ce renseignement !

nobles, car de Sacy n'est qu'un pseudonyme, — les Poignant l'étaient, — les Poignant cousins des Sconin.

Bref, les Racine étaient bien posés, mais de petite fortune [1]. Aussi n'habitaient-ils pas la ville, mais la Pescherie, dans le faubourg de Saint-Vaast, hameau tout en maisons modestes et de petite apparence.

*

Quelle sorte d'hommes étaient-ils ? Selon toute apparence des êtres menus, cérémonieux, tâtillons, d'aspect chétif, car ce n'est pas impunément qu'on passe des siècles à ne rien faire que de tailler des plumes d'oie pour des besognes infimes. Je me les imagine fort soucieux de leur dignité, se prenant encore pour des patriciens romains, cérémonieux, distants, — un peu bornés, en somme, si l'on se résout à appliquer à ces artisans de mots, à ces très menus orfèvres littéraires, le trait, du reste un peu sévère, de Sainte-Beuve, sur « ces vieux maniaques de la culture ancienne qui ont divinisé leur paresse sous le nom de goût. »

Ils ne pouvaient pas être tendres, étant préposés à la besogne de contraindre (sous peine d'exécution, de saisie, d'emprisonnement, d'envoi aux galères), des malheureux en guenilles (voir le terrible portrait du

1. Les Racine sont donc obligés de cultiver le mariage riche, dût la femme épousée n'avoir aucun agrément. (Retenons ce trait). C'est ainsi que le grand-père va chercher Marie Des Moulins (ou Desmoulins) en dehors de son monde de gens cultivés, en dehors de La Ferté, dans une famille de « rustes ».

L'abbé Hazard croyait que les Racine, plutôt artistes, n'étaient arrivés à la dévotion étroite que par Marie Des Moulins. Je le croirais aussi. N'est point artiste qui veut, tandis que la dévotion, accessible aux esprits les plus bornés, est souvent leur unique ressource.

paysan par La Bruyère), à acheter et payer plus de sel qu'ils n'en avaient besoin. Ajoutons que, d'après un écrivain qui a spécialement étudié la gabelle, on ne pouvait plus alors gagner sa vie dans le grenier à sel qu'à la condition d'altérer cette denrée par des mélanges de matières étrangères. Donc un métier de recors, de tourmenteur — et de falsificateur [1]...

Nos souvenirs de famille nous représenteraient, je crois, les Racine comme de tournure assez élégante, coquets, les mains très blanches et très longues. Dans l'ensemble pas plus agréables que les Sconin, mais moins rustres. Tel semble bien être, au surplus, si l'on en croit une de ses lettres, que possède notre famille, l'avis de Racine lui-même.

Du père de Racine nous savons qu'il devait se plaire assez peu à La Ferté, et sans doute être modérément dévot; en effet, le premier, le seul de cette race de clercs, il eut la fantaisie de devenir mousquetaire, ce qui donne à penser qu'il avait la mine avantageuse. Mais le métier des armes dut vite l'effaroucher, car, trois mois après, il s'était dégagé [2]. Il étu-

1. En 1740 et quand le grenier à sel est dans la main des Racine, la Cour des Aydes constate, par un arrêt du 8 juillet, que le mesureur excède ses droits en percevant plus de deux deniers pour son droit de mesurage; donc abus de fiscalité, abus que l'arrêt reconnaît être fort ancien dans le grenier à sel de La Ferté.

Racine, un peu avant sa mort, s'attendrit (est-ce une comédie ?) sur l'effroyable fiscalité qui ruine le royaume. Eh bien son fils Louis sera un recors, un tortionnaire fiscal. Il est agent des fermes générales. Moramber, petit-fils de Racine, est agent, lui aussi, à Langres, de ces exploiteurs du petit peuple.

2. Quelqu'un m'a fait observer que les Racine étaient peut-être bien aises de faire prendre au sérieux leur noblesse. L'entrée de l'un d'eux dans l'armée (au moins dans un corps exigeant qu'on fût noble) devait leur servir de *preuve* vis-à-vis de leurs concitoyens. La preuve une

dia alors *le droit*. Faisons attention: il y a ici une indication de penchant vers les choses juridiques; son fils écrira les *Plaideurs* et aura des dispositions étonnantes pour le droit et la chicane. (Antoine Lemaître et les Racine désiraient que le futur poète fît, lui aussi, ses études de droit, en attendant une position, sans doute dans le tabellionat.) Ce père du poète ne dut point trouver ce qu'il cherchait [1], puisque à vingt-trois ans, il épousait la fille du président du grenier à sel, Pierre Sconin, et, ainsi, trouvait un emploi, d'ailleurs très subalterne, dans cette administration où les Racine avaient été les maîtres, mais d'où les rudes Sconin, ces Francs avides [2], menaçaient de les évincer.

Sa femme avait près de quatre ans de plus que lui. Avec les idées du temps, on peut dire, révérence parler, qu'elle était hors d'âge. (On se mariait alors

fois faite, aucune raison ne subsistait de demeurer dans le métier des armes, lequel ne pouvait que leur déplaire.

Encore quelques menus détails sur eux:

Les Racine économisent l'effort. Les intransigeants sont des inactifs. Quand on agit, on ne pense aux obstacles que pour les éviter. Quand on ne souhaite pas agir, on recherche les difficultés.

Ils ont beaucoup du caractère espagnol : dignes, graves, à cheval sur l'étiquette, aimant les étoffes sombres, soigneux dans leurs habits jusqu'à la recherche.

Ils paraissent avoir été très peu musiciens. — Et Racine... ?

1. Je crois que ce qu'il cherchait c'était de faire créer pour lui une charge d'avocat. La Ferté y avait droit, mais les procureurs (avoués) prirent peur de la concurrence et s'opposèrent à cette création. Peut-être est-ce Pierre Sconin, lui-même, qui joua ce tour à son futur gendre, afin de l'obliger à entrer, (en le débarrassant de sa fille Jeanne) dans le grenier à sel dont il venait de s'emparer.

2. (M. Lavisse) « L'ambition, un goût immodéré pour les femmes et la soif des richesses sont les passions dominantes du Franc. Il est, au fond, sous des dehors dévots, l'ennemi du clerc latin qui seul garde quelque bien, et, ce bien, il le convoite. »

fort jeune, surtout les filles parce qu'on entendait les marier sans leur consentement [1].) Etait-elle un peu rude comme ses frères? Avait-on été trop difficile pour elle? On ne sait.

Elle mourut en couches de Marie, laquelle naissait treize mois après Jean [2].

D'ordinaire, dans les familles de clercs, on ne se remariait pas. En effet, comment plus tard, au Para-

1. Quinze à seize ans, à La Ferté. Marie Hericart a quatorze ans quand elle épouse La Fontaine.

2. Un prêtre qui veut bien m'aider dans mes recherches me suggère une hypothèse. Probablement les Racine en voulaient fort au père de Racine de ce qu'il fut marié à une Sconin, car il est tout à fait anormal, dit-il, que le parrain et la marraine de sa fille Marie (la sœur du futur poète) fussent l'un et l'autre des Sconin. Or, il est établi qu'il en fut ainsi. Ce mariage dut indigner les Racine. Il en existe peut-être une preuve dans *Athalie*. Je suis persuadé — et aussi M. Méderic Lecomte, — qu'*Athalie* reproduit, page par page, ou les faits héroïques des annales de la Ferté-Milon ou des incidents de la vie de Racine enfant et de Racine repentant. (J'ai esquissé la question au *Correspondant*, 25 sept. 1910.)

Mais voici un passage de *Bérénice*, tragédie où je n'ai rien signalé comme relation avec Racine. Ce passage semble des plus significatifs. Racine, qui ne pouvait ignorer l'aversion méprisante de sa famille paternelle pour les Sconin, — ces barbares — trahit sans doute ici jusqu'où les Racine poussaient l'intransigeance à l'égard des fruits des unions qui gâtaient le sang des familles de clercs.

Ne serait-ce pas La Ferté-Milon, (et il n'y a pas plus Milonais que les Racine), cette ville, qui,

... Par une loi qui ne se peut changer.
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnaît point les fruits *illégitimes*
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.

Alors, ils auront poussé le père de Racine à se remarier, rien que pour faire pièce aux Sconin. Si la revente de sa charge dans le grenier à sel, après la mort du gendre du vieux Sconin, n'atteignit qu'un prix dérisoire, ce dut être une vengeance du vindicatif grand-père, qui, ainsi, aurait eu le dernier mot!

dis, s'accommoder de deux maris ou de deux femmes? Pourtant, à ce que me confia un jour le bon abbé Hazard, les hommes obtenaient parfois, des dispenses à fin de remariage, lorsqu'ils justifiaient à leur directeur d'une « activité dans le tempérament », qui eût fait courir des dangers à la moralité de la communauté. C'est sans doute parce que le père de Racine avait *dûment justifié*, — et, sans doute, aussi qu'il regrettait modérément celle qu'il n'avait épousée qu'à regret, qu'il se remaria. Ce second mariage dut être bien modeste. Évidemment fortune nulle, car Madeleine Vol est fille d'un très petit tabellion[1].

Cette seconde femme, jamais son nom ne se rencontrera dans la correspondance de Racine. Sa belle-mère s'était remariée assez tard dans une ville voisine (Neuilly) à quelqu'un d'aisé. Elle était sans doute agréable, même peu Milonaise, car la Milonaise vraie ne se remarie jamais. Pour le clerc qu'était le père de Racine ce remariage peu brillant a dû, quelle que fut la raison qui l'eut déterminé, être une source de déconsidération.

*

Le père de Racine a un frère, qui nous apparaît un bien peu sympathique personnage. Ainsi (1664), Jean et Marie, ses neveu et nièce orphelins, ont été pris à charge, selon les habitudes d'alors, le fils par la famille du père, la fille par celle de la mère. Certainement, des deux, c'est Marie qui a coûté le moins à

1. Ce qui est certain c'est que les enfants ne lui sont pas confiés quand son mari meurt (1642). Ne pouvait-elle les élever? N'en fut-elle pas jugée digne ?

élever. Alors, l'oncle Claude, jaloux, vient récriminer; les enfants sont majeurs : il s'agit de leur pauvre compte de tutelle. Il voudrait sans doute que les enfants se reconnussent débiteurs, eux qui auront quelque fortune plus tard, après le grand-père Sconin. Il cherche à influencer Vitart, allié aux deux familles. A cette occasion, son neveu Jean nous le fait voir faux, cuistre, fielleux, brisant les rapports par une fuite équivoque, — procédé courant chez les Racine... Ils n'expliquent jamais leurs actes.

Plus tard, devenu très riche, Racine daignera rendre quelques menus services d'argent à l'oncle, veillant à les lui faire sentir, à ne point se laisser donner des reçus qui ne soient *très en règle*...

La tante Sainte-Thècle[1] n'est pas aimée de son neveu. Il le montre bien dans une lettre d'Uzès se plaint d'être envers elle, obligé de jouer hypocritement au dévot (*sic*). Sa tante exige qu'il lui écrive, mais tout ce qu'il a le droit de lui dire, c'est qu'il serait très flatté qu'elle daignât (elle qui est si bien avec le Ciel) prier pour lui ! Et, au neveu, le régal paraît maigre...

*

Entrons dans quelques détails, car, en définitive Sainte-Thècle, c'est Port-Royal même. C'est aussi le jansénisme s'efforçant de contrarier, sinon d'étouffer le génie naissant de Racine.

1. Dans son livre illustré, les *Portraits de Port-Royal*, M. Gazier a veillé à ne pas placer en parallèle avec le visage de Racine, si beau, ceux si disgraciés de Marie Desmoulins et de Sainte-Thècle. Le parallèle eût montré combien Racine, au moins de figure, est peu Racine. Sous ce rapport il est Sconin. Or les Sconin sont anti-Port-Royal !

Il n'avait pas encore vingt et un ans, qu'elle le tançait en vraie *picmarde* de La Ferté, sans trève et sans pitié, ce pauvre neveu, pour un pauvre petit sonnet. Elle apparaît remarquablement désagréable. Quel contraste, au surplus, avec la précédente supérieure de Port-Royal, la mère Angélique, bonne, intelligente, cultivée, se donnant à tous [1]. Sainte-Thècle ne sait donner que... sur les doigts ! Et M. Jules Lemaître, toujours bienveillant, assure (on croit si facilement ce qu'on désire) qu'elle devait être bonne... Qui lui a dit cela ? Peut-être M. Arnauld... Pas du

1. Nous ne sommes pas suspect de tendresse pour les jansénistes, car ceux que nous avons connus nous ont paru sans cœur, fanatiques, toujours fumants de haine ; la janséniste sœur Adrien, dite *sœur Dragon,* à l'infirmerie de Louis-Le-Grand, — dont trop souvent nous fûmes le pensionnaire — nous a laissé de bien fâcheux souvenirs. Aussi nous croira-t-on quand nous attesterons qu'une figure — oh! une seule — nous charme dans Port-Royal, la mère Angélique. Chez Sainte-Beuve, chez M. V. Giraud il y a des passages qui mettent des larmes dans tous les yeux au récit d'actes d'une bonté exquise. La mère Angélique est un des plus beaux types d'humanité généreuse *qui aient jamais existé.* Et dire que Racine, lui qui vécut trois ans près d'elle, de ses bontés et de son argent, Racine osa la ridiculiser — et l'outrager!

M. Paul Janet a eu tort de dire que les deux actes les plus honteux de la vie de Racine étaient son mariage avec une ménagère stupide mais riche, et sa rentrée orgueilleuse dans la maison de la Champmeslé, où il installe sa femme et ses enfants. L'acte à jamais inexcusable, le crime de Racine, c'est sa conduite envers la mère Angélique.

Si je donne à cela quelque développement c'est que, plus loin, quand nous étudierons le cœur chez Racine, je me dispenserai d'aborder la question de savoir si Port-Royal n'aurait pas — on l'a prétendu — desséché le cœur *tendre* de Racine. (Faute de place la question sera traitée en dehors de ce livre. Nous pouvons dire que nous conclurons alors ainsi : Port-Royal avait plus de cœur que Racine. Port-Royal se roidissait, essayait de s'endurcir, dominait ses impulsions affectueuses, une chose que Racine n'eut, semble-t-il, jamais besoin de faire)...

tout, M. Paul Mesnard: il voit au contraire en elle un type de « sévérité outrée ».

Du reste, étudions-la dans son style, ce geste de la pensée qui, si souvent la démasque, la livre. Voyons si, en pénétrant dans l'intimité de cette femme, nous découvrirons quelque furtive tendresse.

Une de ses lettres est célèbre. Ce fut sa déclaration de rupture, et quelle rupture! Quatorze années pendant lesquelles, avoue M. Gazier, elle ne veut plus savoir *que son neveu existe*. Et cependant, au début, le neveu n'a pas encore fait jouer une pièce (1663)!

« J'ai appris avec douleur que vous fréquentiez « plus que jamais les gens dont le nom est abomi- « nable à toutes les personnes qui ont un tant soit « peu de piété, — et avec raison, puisqu'on leur in- « terdit l'entrée de l'église.

« Je vous conjure donc d'avoir pitié de votre âme « et de rentrer dans votre cœur, pour considérer « dans quel abîme vous vous êtes jeté. Mais, si vous « êtes assez malheureux pour n'avoir pas rompu un « commerce qui vous déshonore devant Dieu et de- « vant les hommes, vous ne devez nous venir voir. « *Je ne pourrais vous parler.* »

Voilà!... Et pendant quatorze ans, elle ne reviendra *jamais* à la charge, atteste M. Gazier... Si c'est là de la tendresse, on conviendra que c'en est une à part, une fort maîtresse d'elle-même...

Et le graphisme de la lettre est bien curieux... Si l'art de pénétrer les caractères par l'analyse psychologique des signes de l'écriture est (momentanément sans doute) en défaveur aujourd'hui, cependant je crois que les moins experts en la matière seront frappés du caractère exceptionnel, unique de

cette écriture si anguleuse qu'elle se complaît à tracer des o *qui sont carrés*[1]!...

re Seigneur est proche
la raison il vous esprouve
elivrera de vos angoisse
s de tout nostre cœur
sions de tous les affaires
souhaitte Ma chere
ille Année et plus
es venons de passer?

Sr Thecle Rse indigne

Bah! dira-t-on, dans cette première lettre elle était irritée, la tante. — Irritée? Pourtant, l'écriture est bien calme...

Enfin, soit! irritée, justement irritée. Mais quand on envoie à un neveu, orphelin, qu'on a élevé un éternel adieu, il semble qu'une femme *tendre* serait troublée *quand même!*

Du reste, beaucoup plus tard, quand le cher neveu, depuis longtemps réconcilié avec l'Église et avec sa famille, va mourir, nous allons sans doute la voir s'attendrir. L'occasion est unique.

Oui Racine agonise dans de cruelles souffrances. Sa femme vient de faire part à la tante du malheur imminent. Prenons sur le vif cette bonté délicate...

Gloire à Dieu et au très Saint-Sacrement!

Je vous suis très obligée, ma chère nièce, d'avoir pris la peine de nous mander vous-même des nouvelles de notre

1. Écriture hébraïque, me dit un archéologue.

Écriture d'une femme qui n'a pas trace de bonté, me dit M. G... un graphologue connu appartenant au monde de la diplomatie.

cher malade. Dans la douleur où vous êtes *d'une si longue maladie*, je crains beaucoup que vous ne tombiez malade aussi. Au nom de Dieu, conservez-vous pour vos enfants, car, je vois bien par l'état où vous me mandez qu'est mon neveu, qu'ils n'ont plus de père sur la terre. Il faut adorer les décrets de Dieu et nous y soumettre. On ne peut être plus touchée que je ne le suis de votre perte et de la mienne. Prions Dieu l'*une pour l'autre.*

Et le pauvre Racine!...

Pour la grand'mère, Marie Desmoulins dont on peut à loisir scruter le visage vulgaire et inintelligent sans y retrouver quoi que ce soit qui fasse penser au glorieux petit-fils, nous sommes bien assuré que ce n'est pas de ce côté de son atavisme que Racine a pu tirer quelque culture, ou même un tant soit peu de distinction. Le grand-père Racine, par quelque profitable mésalliance [1], avait « abîmé » sa race. Seul Louis Racine ressemblera à cette Marie Desmoulins, hélas !

Bref, rien de grand ne paraît pouvoir sortir des Racine ; leur concept du moi c'est une sorte d'anéantissement de l'individu dans la communauté — concept d'ailleurs très janséniste.

Ah non, ils ne vivent guère. Ils semblent bien n'avoir donné au petit Jean que de la dévotion pédante, un sens d'art affiné, de la politesse, et ce qu'on appelle « la race ».

Et quand Spannheim, l'envoyé de Brandebourg,

1. Les Desmoulins sont de riches laboureurs de Valsery-en-Valois, dans la forêt de Villers-Cotterets.

Marie Des Moulins — je n'ose insister — était un peu ridicule. A Port-Royal chacun l'employait comme servante...

dira son étonnement de voir si bonne tenue, tant de distinction chez quelqu'un « sorti de rien », il aura tort; de par ceux qui lui ont donné son nom, Racine a beaucoup de race. Il a mieux, il a cette chose précieuse, si rare toujours : le goût.

Seulement, jusqu'ici, nous ne voyons pas encore de qui il tient ses passions véhémentes, terribles. Nous ne voyons pas d'où a bien pu sortir le « beau tigre » entrevu par MM. France, Leconte de l'Isle, de Vogüé et, je crois, Faguet.

II

LES SCONIN

> Comment se fait-il que les contemporains de Racine n'aient paru frappés chez Racine que de sa férocité, que de son goût de violence, et d'un certain tragique âpre et sombre?
>
> J. Lemaitre.

Les Racine rompront très vite avec le jeune poète, après l'avoir jalousé, querellé, et, par surcroît, excommunié. Est-ce que les Sconin, qui, ceux-là, lui resteront fidèles, ne représenteraient pas l'innéité active, même ces passions brûlantes qui éclatent dans ce que M. Jules Lemaître a si bien nommé « l'âme dévorante de Racine » ?

D'où viennent les Sconin?

D'Allemagne, nous dira M. Paul Mesnard; d'Allemagne où ils étaient « famille seigneuriale ».

C'est tout...

Vraiment c'est trop peu [1]. Et c'est à cause de ce « trop peu », qu'il faut excuser les nombreux commentateurs de Racine, qui, n'ayant d'autre « renseigneur » que M. Mesnard, ont, d'un concert unanime, fermé les yeux sur cette particularité ethnique, — déconcertante, il faut l'avouer.

Or, pour tout ce qui se rattache à La Ferté, l'érudit biographe de Racine n'a jamais fait que reproduire docilement ce qu'il recevait de deux sources également sûres [2]. Seulement, il a négligé de rien relever dans l'histoire des origines de La Ferté. A vrai dire, vers 1860, époque où il commença la biographie de Racine, l'opinion n'était guère au fait de la manière dont s'était constituée la France du moyen âge. Surtout les Francs, — cette « découverte » d'Augustin Thierry, — étaient déjà bien oubliés, et l'on ne lisait déjà plus *Les Récits des Temps Mérovingiens* (hormis quelques morceaux, comme le meurtre de l'évêque Prétextat, par Frédégonde). De sorte qu'il ne vint pas une minute à la pensée de M. Mesnard qu'il en est

1. Alors surtout que nous savons que les Allemands revendiquent Racine comme fils d'une Allemande. Or, disent-ils, Michelet a déclaré que *le fils c'était sa mère*. « Stendhal, fils d'une Italienne, est italien, Racine fils d'une Allemande, est allemand. »

M. Faguet a rapproché Stendhal de Racine, tous deux réalistes aigus, tous deux grands admirateurs de l'instinct féroce, tous deux subtils analystes des ruses de l'amour-passion. (*Revue germanique*).

2. MM. l'abbé Hazard et Méd. Lecomte. Quand il se fie à ses lumières *milonaises* propres, M. Mesnard commet de lourdes erreurs. Ainsi il ignore cette église Notre-Dame où, comme Éliacin, Racine enfant passa sa jeunesse. Si, Vitart étant seigneur de Moloy et de Passy, il a besoin de situer ces deux fiefs, il ne découvrira Passy qu'au fond de la Champagne, alors que Passy-en-Valois était une forteresse contiguë à La Ferté-Milon, Moloy, un hameau de cette ville même. Et ainsi de suite...

de l'origine *allemande* de la mère de Racine comme de l'origine *allemande* de tous les Anglais : l'une comme l'autre se réduisent à ceci que, en des temps lointains, il y eut, vers la Grande-Bretagne, comme vers la Gaule, migration d'une peuplade guerrière qui venait, par la Germanie, de régions sans doute encore plus lointaines [1].

Or, disons-le tout de suite, les Francs à qui tient Racine par le sang de Jeanne Sconin, sa mère, s'ils font partie des races germaniques, appartiennent, semble-t-il, au superbe rameau scandinave [2].

1. Du moins je le prétends. Les Allemands veulent que les Sconin soient arrivés directement d'Allemagne à La Ferté au XVIe siècle. Si M. l'abbé Hazard a cessé de vivre, M. Lecomte, un vaillant octogénaire, a pu me certifier que, lorsqu'il a parlé des origines germaniques de Racine, il ne pensait qu'aux Francs. Une de ses lettres où il montre que le jeune Racine fut envoyé à Beauvais non par les Racine, *mais par les Sconin*, se termine ainsi : « Sa jeune imagination ainsi impressionnée n'abdiquait pas le hautain inné des Sconin, ni l'instinct hardi (fiers Sicambres) de la race franque dont il était pénétré de ce côté. Ses œuvres le révèleront. »

J'ajouterai que si ceux qui parlent de Racine s'étaient donné la peine de vivre quelques semaines à La Ferté, ils auraient vu, rien qu'en causant avec les gens de campagne — avec ceux-là surtout — quelle place tient encore chez eux le souvenir des Francs. Je me souviens que dans mon enfance, causant un jour avec un berger et lui demandant quel âge il donnait à un hêtre énorme — le Gros Fau — (qui passe pour avoir existé dès avant Racine), le berger me répondit : « Peut-être ben qu'il était là au temps des Francs, au temps de la Brunehaut ! »

2. Gobineau, l'écrivain français si aimé en Allemagne, assure que cette origine des Francs ne serait pas contestée par la science des pays du Nord. A coup sûr les Francs semblent avoir eu l'humeur vagabonde. De Franconie, ils passèrent au nord de l'Allemagne en pays frison, d'où ils chassèrent les Saxons. Puis ils redescendirent vers ce qui est aujourd'hui la Wallonie (Belgique non flamande). Clovis était roi de Tournai quand il vint attaquer Syagrius, roi des Romains de Soissons. Enfin il fallait que les Francs se sentissent très modérément frères des Teutons pour faire à ceux-ci, durant tant de siè-

Cela dit, prenons les Sconin. D'où viennent-ils avec ce nom peu ordinaire ?... Oui, *peu ordinaire*, car les noms, les mots commençant par *Sc* sont extrêmement rares dans notre pays.

Voici le résumé d'un travail, dont tout le mérite revient à deux chartistes et qu'a fait de son côté M. F. Piquet de Lille, philologue et germaniste connu [1] :

Sconin est un nom qui ne saurait avoir une origine celte

cles, une guerre si acharnée. C'est l'empereur franc Charlemagne qui christianise de force les Saxons, (à l'époque, Saxon veut dire Germain du Nord). La Réforme est considérée comme une revanche allemande contre la conquête franque de Charlemagne. Les peuples scandinaves modernes restent d'âme épique. Leur histoire (entre autres héros Gustave-Adolphe et Charles XII, vrais dieux de la guerre), leurs chants (Sagas), leurs tragédies, leurs romans, le prouvent.

Et que l'on ne croie pas que seuls, chez eux, Ibsen et Bjornsen aient le sens des choses tragiques. En plein XIXe siècle, à l'époque où nous, Français, nous nous perdions dans les brouillards du romantisme, la Scandinavie restait fidèle à la tragédie, tragédie cruelle mais bien classique. Attiré vers le pays des terribles sagas, un Français en rapportait, il y a soixante ans, des traductions de quelques tragédies dont l'une, les *Martyrs*, de Stagnelius, est fort remarquable. (Qu'on me laisse dire que ce Français, encore vivant, presque centenaire, est un de mes très proches.) La Scandinavie a toujours été un foyer d'ardentes inspirations. Ajoutons que les Francs, s'ils ne viennent pas de Scandinavie, viennent à coup sûr de pays aussi déshérités. Les peuples violents ne se forment jamais que sur des terres pauvres, nues, où le soleil est faible. Là, on s'est battu pour vivre — isolément, on a volé, on a tué. Aussi le paradis des Francs était-il tout guerrier. On s'y égorgeait. Leur christianisme ne consista guère qu'à vouloir venger Dieu. On sait que Clovis, entendant narrer la Passion, brandit sa framée de rage. Les croisades se préparèrent par de furieuses colères contre les infidèles. Velleius Paterculus juge ainsi les Francs : « Cruels, perfides, nés pour mentir. » L'homme de la nature, un beau mâle vigoureux, en somme, ce Franc ! Le vrai homme d'autrefois, pas celui qu'a inventé Rousseau.

1. L'écrivain allemand qui revendique Racine comme germain, ne serait pas une autorité, mais la même étymologie nous a été aussi envoyée de Strasbourg par un professeur de l'Université.

ni latine. Il est purement du haut-allemand. Le vieux langage haut-allemand provient d'une région qui commençait à la Franconie (Nuremberg) gagnait quelque peu le Wurtemberg, la Suisse allemande (Zurich, Berne, Bâle) le sud de l'Alsace. (Francfort veut dire le chemin de passage des Francs.)

Sconin, qui se prononçait *sconinn*, c'est *Skoni*, qui veut dire : *les beaux*[1]. En effet, skoni (qui lorsque le haut-allemand disparaîtra dans l'allemand moderne, deviendra *schœn*) signifiait brillant, beau, éclatant. (C'est aussi, me dit-on, Skole, puis Skone, le vieux nom même de la province méridionale de la Suède du moyen âge, que nous appelons, nous, la Scanie.)

Ce qui montre que les Skoni avaient franchi, sans se « gauloiser », tout le moyen âge, c'est que leur nom n'avait point été altéré (l'*n* finale en effet compte d'autant moins que nous savons qu'en Allemagne même elle allait apparaître, puisqu'elle est dans *skonin*, *schonin*, devenu *schœn*). Au contraire, comme le Gaulois ne pouvait prononcer *sc*, *sk*, il intercalait quelque part, (au milieu ou en tête), une voyelle différente de celle déjà dans le mot. Ainsi le nom serait devenu Saconin. La gallicisation encore plus complète eût exigé Esconint.

Le fait que le nom demeure intact démontre que ceux qui le portaient, étaient restés du même sang franc, car, devenus, ne fut-ce que demi-gaulois, ils eussent, ou eux-mêmes adouci leur nom, ou accepté l'altération infligée par le populaire à ce nom difficile à prononcer (on sait que le peuple ne peut dire ni *statue* ni *squelette*[2]).

1. Les *beaux!* Or à La Ferté la tradition rapporte qu'on disait *les beaux Sconin*. Racine, nous le montrerons plus loin, ressemble physiquement à son oncle, Antoine Sconin, lequel avait le type franc pur. Racine était très beau. Ses ennemis, s'ils lui ont trouvé tous les défauts, se sont inclinés avec admiration devant sa merveilleuse beauté.

2. La déformation des noms, par le peuple des villes (car les villes, surtout celles de quelque importance, ne sont pas franques mais

Comment ne se sont-ils pas métissés? Le Franc, en région franque veillait à garder sa race. Deux circonstances ont pu concourir à les aider encore à demeurer des Francs très purs. 1° S'ils étaient des chefs puissants; on sait que les familles aristocratiques non déchues répugnent à laisser s'altérer leur race. 2° S'ils vivaient dans un canton ayant une population franque très dense; alors, il leur était aisé de ne prendre femme que dans des familles de même souche qu'eux [1].

Eh bien, nous croyons que les Sconin s'étaient originairement fixés vers Soissons, — pas *dans* Soissons, car le Franc n'habitait pas les villes, mais sur

gallo-latines), est telle qu'Adrien Sconin, principal du collège de Soissons, va souvent être appelé, dans les actes de la ville, Adrien *Chonin*, à côté d'un *Choron* dont l'aïeul s'appelait Skar quand il habitait aux champs. (On comprendra que nous ne fournissions point ici toutes nos références. Nous y reviendrions si la critique estimait que ce fût nécessaire.)

1. Les Sconin étaient certainement d'origine seigneuriale féodale, ce qui le prouve c'est qu'ils possédaient des armoiries (V. page 8 de la Biogr. P. Mesnard « au cerf issant à senestre et à mi-corps d'un rocher de sable placé à dextre »).

Très probablement ce blason fut abandonné par eux quand ils quittèrent la campagne, et, du même coup, cessèrent de servir comme gens de guerre. Que sont en effet les armoiries? Des enseignes, qui, souvent à défaut d'uniforme, distinguaient au moyen âge les diverses troupes d'une armée. Probablement, si les Sconin avaient gardé leurs armes, Racine qui, nous le verrons, se désolait tant de la pauvreté de son blason et eût tant désiré y introduire quelque fauve des forêts, n'eût pas manqué d'accoler à son écu les bois de cerf des Sconin.

A ce propos, disons que les armoiries n'apparurent partout, France et Germanie, qu'au xe siècle. (Celles des Sconin sont encore portées par quelques familles nobles de Franconie et de Saxe.)

Une auberge de La Ferté a une vieille enseigne qui représente — assez fidèlement — les armes des Sconin.

les hauteurs, aux environs [1]. Le Soissonnais fut par excellence un pays de Francs [2].

Or, justement au sud-ouest de Soissons, sur une croupe dominant la ville, se trouve un village on ne peut mieux disposé pour fournir un sûr campement aux Francs. Les terres y sont fertiles et la situation fort avantageuse. Il paraît bien que Saconin, tel est le nom de ce village, est le nom légèrement retouché du village habité jadis par les Sconin [3].

1. Il y a plus que des probabilités. Les archives de l'Aisne nous font retrouver, au moyen âge, deux Sconin. L'un au village d'Aizy s'appelle Samson Sconin, possède une terre et en prend une autre à bail. L'autre, porté au cartulaire cathédral de Soissons, est doyen du chapitre en 1517.

2. G. Paris. « Malgré la rapidité *apparente* de leur romanisation les Francs conservèrent *longtemps leur génie particulier, leur façon de vivre, de penser, de sentir.* Ils ne s'enfermèrent pas dans les cités... Ils se réunissaient souvent et goûtaient alors en commun le plaisir de la poésie épique et lyrique. Ils avaient des poètes errants. L'instrument dont ces bardes germains s'accompagnent est la harpe que le dernier poète romain, Fortunat, oppose à la lyre des Romains, à la *rote* des Bretons. Les guerriers eux-mêmes savent composer des poèmes et les chanter sur la lyre. Les Francs apportèrent au milieu d'une population habituée à la docilité, *un individualisme et un esprit d'indépendance qui ouvrirent à la poésie des sources toutes nouvelles...*

« Ce qui constitue le *caractère propre* de la nation française, c'est d'avoir reçu un afflux germanique plus riche et *plus fécond* qu'aucune autre nation romane. »

3. Non loin de Saconin, — dont je possède les vieux titres, — il y a aussi un autre village, Aconin, dont, au moyen âge, le seigneur s'appelait Asconi. Ici on assiste à la déformation par échelons, d'un nom franc. Le populaire a plus vite et plus complètement altéré le nom de Skoni que le seigneur franc n'y a consenti.

J'ai retrouvé trace de quelques Sconin (d'origine) authentiques. Ils s'appellent Aconin. Chez deux d'entre eux, splendidement beaux, le type franc reste très pur.

On sait combien fut constante, dans les familles féodales, l'habitude de n'accepter pour chaque enfant mâle qu'un nom de terre. Même les parents, dans l'intimité, désignaient leur fils, non pas par son pré-

Nous savons que les Sconin de La Ferté étaient riches en terre. (Parmi les grandes fermes qui se sont transmises à La Ferté de main en main, se trouvait encore récemment, et dans notre famille, *la terre même de Saconin.*)

Au surplus les Sconin n'ont rien d'une famille de citadins, de clercs aveulis et anémiés. Ils paraissent d'une rare vigueur, impétueux, ardents, vivants. Ils sont, surtout, haineux, — nous le verrons. Or le trait caractéristique du Germain, et, particulièrement, du Franc, est son pouvoir de détestation sournoise.

Enfin, peut-être y a-t-il quelque chose à tirer, me suggère un érudit, du qualificatif que Racine donnait aux Sconin « Des Francs rustes », qui devrait pouvoir être entendu au propre. Or, au propre, le Franc ruste (Racine écrit bien *ruste*) signifie (*Francus rusticus*) le maître des champs, lequel était, en effet, toujours un Franc [1].

nom, mais par celui du domaine. Louis-Philippe appelait encore ses fils Nemours, Orléans, Aumale... Racine de même. Lionval, nom familier de Louis, était celui d'une ferme entre La Ferté-Milon et Aconin, qui sans doute appartint, entre beaucoup d'autres, au richissime grand-père Sconin.

Et dire qu'un critique a écrit : « On prétend que Racine traitait ses enfants avec une solennité pédante ; mais la *preuve* qu'il s'était mis, au contraire sur le pied de la familiarité la plus badine c'est qu'il avait surnommé Louis, *Lionval !* »

1. On a remarqué que nul plus que lui n'a employé le mot *franc* dans un sens *autre* que le coutumier :

> Ma foi, j'étais un franc portier de comédie...
> ... Fripon le plus franc qui soit de Caen à Rome...
> Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin...
> Je signerai tout franc... Un franc drôle... etc.

Ce mot *franc*, très usuel en Picardie, y a un sens se rapprochant

Étant donné que Racine eut, dans son caractère violent et vindicatif, follement passionné, dans son tempérament très porté vers les femmes, des traits qui ne semblent ni latins, ni gaulois, ni français, — le Français est un être de juste milieu, modéré en tout et sans haine — il semble que nous pourrions nous borner à demander à l'innéité franque de Jeanne Sconin, sa mère, l'explication d'une ardeur si agressive et de si vigoureux et si terribles appétits sensuels [1].

*

Mais je crois bien qu'il a, de plus, la marque très particulière de quelques-uns des Sconin, ses proches parents.

Pierre Sconin, grand-père de Racine, est le fils d'un Sconin, venu, semble-t-il, vers 1550 à La Ferté, qui épousa une Pierrette Dejardin, (sans doute d'une famille peu relevée, car nous ne retrouvons plus ce nom nulle part.) Avait-il déjà de la fortune? Oui, car nous savons que son fils en a eu beaucoup; or ce n'est pas dans les petites charges de fonctionnaire de La Ferté qu'il a pu s'enrichir. Donc, cet Adrien (tel était le prénom de cet ancêtre) Sconin avait dû prendre le parti de quitter sa terre près de Soissons, la louer, puis acheter des fermes tout autour de La Ferté — peut-être en conservant sa terre Saconin.

davantage de l'étymologie, laquelle est tirée du nom propre, Franc, et évoque bien l'idée de hardiesse effrontée et brutale. Enfin franc-tireur est d'origine picarde.

1. Et pourquoi pas? Comprenait-on George Sand avant que Nietzsche, l'Allemand Nietzsche, n'ait découvert une demi-Allemande dans celle qu'il a appelé — peu galamment — une « vache de lettres »?

Il a un gendre, Pintrel, lié plus tard avec La Fontaine, qui a écrit une bonne traduction de Senèque et fait lui-même quelques tragédies.

Son fils, Pierre, a une sève magnifique. Il vivra quatre-vingt-onze ans, se mariera deux fois, aura, sans compter ses bâtards, quinze enfants [1], qui tous vivront. C'est un ambitieux, dévorant d'activité. A vingt-sept ans il est garde général des forêts. A vingt-neuf ans, gouverneur échevin, en même temps commissaire enquêteur et procureur aux eaux et forêts, puis, beaucoup plus tard, il cumule et devient par son argent, le président du grenier à sel, autrement dit, le supérieur, comme rang, des Racine.

Très intelligent et voulant se faire estimer en cette ville d'intellectuels, il s'instruit lui-même, et, se « convertissant » (mot commode, qui, nous dit M. Giraud, avait alors un sens très vague, — notons cela en passant, pour Racine) écrit en vers, une fois ses passions calmées, des poèmes sacrés et des vies de saints évangélisateurs et conquérants. On a de lui une vie de saint Vulgis, qui, paraît-il [2], est bien écrite,

1. Les Racine, au contraire, ont peu d'enfants. On verra cependant à ceux que La Ferté-Milon va appeler au XVIII[e] siècle « les Racine », (et qui ne sont que les petits-enfants de Marie Racine), une très nombreuse progéniture. Mais ce sera une preuve de plus de la vitalité, de la fougue de sève que les Sconin ont apportée au sang des Racine. Du reste les descendants de Marie Racine ne deviennent très féconds qu'après s'être renforcés en sang Sconin. Les Racine de La Ferté, vont, en effet, devenir deux fois plus Sconin qu'ils n'étaient Racine.

2. Avis de M. Mesnard et de M. Méd. Lecomte. « D'un genre qui finit les morceaux en sont bons. D'autres genres s'en emparent ; ils se les incorporent », dit Brunetière. Les Mystères, ayant survécu à l'usage seul de La Ferté, on peut prévoir que la tragédie, avec Racine, prendra tôt ou tard le chemin du genre sacré. Il m'est assuré que la *Vie de saint Vulgis* (de Pierre Sconin) serait d'un genre de

un peu emphatique, mais a de la flamme et beaucoup de fermeté. Rien d'étonnant à cela, car cet homme est surtout une volonté. Racine, qui ne peut le sentir, lui fait tout de même — et fort humblement — la cour.

Il a huit fils, et comme tous ses fils tiennent de lui, il est permis de supposer que sa fille Jeanne — que son mari regretta si peu — n'était point un ange de douceur ni de tendresse. De ces fils, cinq nous sont bien connus, et, sur les autres, j'ai retrouvé des indications assez intéressantes.

Deux sont dans le grenier à sel, et leurs descendants y resteront jusqu'à la Révolution. Un troisième est notaire :

Quatre sont en religion, Adrien, Jacques, Charles et Antoine. Un dernier, le plus jeune de tous, Claude, est seigneur d'Arginvilliers.

De par leurs professions variées, tous ces Sconin sont à cheval sur les carrières libérales et sur celles du commerce. Cela nous confirme dans l'opinion que ce ne peut pas être une famille de clercs, expression, qui, du reste, de jour en jour, va perdre de ce qu'avait d'exclusif sa signification première. Les Sconin sont bien des bourgeois, mais de hauts bourgeois; et les quinze enfants de Pierre Sconin, par leurs qualités et leur état, montrent que leur chef, loin d'être figé dans des parti-pris surannés, veut, *avant tout*, que ses enfants *arrivent*. Et c'est pour cela que ceux-ci vont se diviser en trois groupes de conditions diffé-

transition entre le mystère et la tragédie, — comme *Esther* et *Athalie* ressembleraient aux tragédies de Tristan, ce poëte vigoureux à qui l'on prétend que Racine dut beaucoup.



PROCESSION SOLENNELLE DU 11 JUIN 1652 POUR CONJURER LA FRONDE

Les deux prélats. A gauche, Antoine Sconin.

(Extrait d'une gravure se trouvant à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.
Elle avait été commandée par le Chapitre.)

rentes. L'un est seigneur d'un fief, ce qui, au moyen-age eût été réservé à la caste féodale ; plusieurs vont être prêtres, mais, avec cette particularité qu'ils se comporteront, dans leur état, bien plus comme des hommes d'affaires que comme des clercs. Enfin d'autres, au moins les filles (il convient d'être moins difficile pour les filles) seront franchement dans le commerce ce qu'on n'eût jamais, au grand jamais, accepté chez les Racine. Une des filles, tout à côté de La Ferté, a épousé un Duchesne, cultivateur [1]. On voit ainsi, dans une même famille, se préparer le grand changement que consacrera la Révolution : la disparition des trois ordres puisqu'ils se confondent. De plus, nous sommes assurés que les Sconin ne sont pas de race latine, sans quoi ils eussent fui résolument les affaires, aussi bien par souci hautain de leur dignité, que par absolue incapacité dans les choses de trafic.

Prenons-les en détail. Commençons (à tout seigneur tout honneur) par Claude, sire d'Arginvilliers. C'est un féroce, un vrai Sicambre. Les Francs, on le sait, étaient haineux avec des « haines couvertes » — cette jolie épithète est de Racine, (qu'on se rappelle le soldat du vase de Soissons, et l'atroce vengeance de Clovis, différée un an entier).

Or, Claude, à qui sa qualité de seigneur a valu un mariage avantageux, attendait que son père, de qui la vigueur d'intelligence restait puissante, se lassât

1. Les Duchesne n'ont pas quitté La Ferté. L'un d'eux que j'ai connu jadis, avait gardé de ses ancêtres Sconin, avec une énergie terrible, des yeux étincelants et une verve sarcastique intense. La terre que les Duchesne cultivaient de père en fils (Moloy) provenait originairement du grand-père Sconin.

enfin. Il croyait, quand il vit son père entrer dans sa quatre-vingt-douzième année, n'avoir plus devant lui que quelques mois à patienter ; d'autant que, procureur du roi aux Eaux et Forêts du Valois, le vieux Pierre vaquait malaisément à certaines des obligations de sa charge ; (textuel) « la débilité de sa vue l'empêchait de monter à cette fin à cheval ».

Mais le vieillard, au lieu de vendre sa charge à son fils, la vendit à son petit-gendre, Antoine Vitart, (frère de l'intendant de Luynes), qui lui payait un beau prix (40.000 francs d'aujourd'hui) et était aussi entendu aux affaires que son frère Nicolas, — celui qui introduisit le jeune Racine chez les actrices...

Claude, outré, vint faire à son père les plus furieux reproches, l'injuria, le menaça, le somma d'annuler la vente, sinon lui, Claude, le ferait interdire. Dans cette querelle intestine se jeta aussitôt la famille. (C'est la règle, à La Ferté, — cette intervention tumultueuse de la « famille » en masse.)

Bientôt Arginvilliers fait sommation à son père de reconnaître lui-même « son imbécillité et incapacité ». Mais à cet exploit notarié répond aussitôt un exploit de l'autre clan, qui démontre que le père eût songé à céder à son fils si celui-ci eût été apte aux fonctions de procureur. A cet effet, le notaire François, le 10 février 1667, ne mâche pas les dures vérités à ce fils injuste :

Ledit Arginvilliers n'est et ne s'est treuvé capable de l'exercice et fonction de ladite charge pour n'avoir aucune science d'estude ny de pratique, ainsi qu'il est tout notoire à ung chacun.

Mais le vieux Sconin avait reçu ce jour-là une telle secousse qu'il en mourut [1].

Arginvilliers, ne pouvant rester en Valois après ce scandale, chercha fortune ailleurs. Il entra dans l'armée — ce qui lui était facile, puisqu'il était noble — et devint commissaire des guerres de la Généralité de Paris, puis en 1693, s'étant souvenu qu'il avait un frère, hors de France (comme on disait alors) il partit pour la Provence. Fait singulier, voilà Uzès qui reparaît !... Arginvilliers devint premier maire perpétuel d'Uzès. Le sang des Sconin les prédisposait aux migrations.

Les affaires de ces immigrés durent assez bien marcher, car nous voyons le petit-fils de ce Sconin d'Arginvilliers, au milieu du XVIII[e] siècle, prouver qu'il est devenu très riche — Antoine avait légué sa fortune à son jeune frère. Toujours est-il qu'un peu avant la Révolution un Sconin d'Arginvilliers traite avec le dernier survivant d'un beau titre nobiliaire, obtient de relever son nom et ses armes, et devient alors un des gros personnages du duché d'Uzès. Sa petite-fille deviendra princesse de Broglie [2].

1. Et Louis Racine qui ne sait rien de La Ferté-Milon fera mourir en 1650 le grand-père Sconin!... Louis, qui marie ce Pierre Sconin avec Marie Desmoulins !!...

Qu'on veuille bien remarquer que presque tout ce que nous disons là se trouve dans l'une *quelconque* des nombreuses histoires de La Ferté-Milon... Il y a toujours eu parti-pris absolu d'ignorer les Sconin. Des ennemis de Port-Royal, qui seraient les grands personnages de la famille de Racine !...

2. Certain jeune musicien tumultueux pourrait bien, alors, devoir son excès de sève passionnelle au terrible sang Sconin, car il a les mêmes aïeux que Racine. (Renseignement dû à l'obligeance de M. le baron de la Roque, vénérable octogénaire habitant un château de l'Ardèche, arrière-petit-fils de Racine, chef de la famille directe. Le baron

Des quatre fils du vieux Pierre qui sont en religion, deux ne jouèrent aucun rôle dans la vie de Racine, et leurs travaux, purement ecclésiastiques, n'ont pu inspirer à Racine l'idée de faire des tragédies. Ce sont Jacques et Charles Sconin, tous deux du bel ordre aristocratique de Sainte-Geneviève (génovéfains). L'un d'eux deviendra prieur de Beaugency.

Restent alors, seulement, deux oncles de Racine. Mais ceux-là, l'un et l'autre, ont eu avec lui des rapports suivis, ce sont Adrien qu'il déteste, et Antoine qu'il paraîtra aimer, du moins quand il sera auprès de lui, à Uzès.

Adrien est auteur tragique. Comme Racine, il adaptera des tragédies grecques. Il n'en publiera qu'une, et, seulement, assez tard, mais cette tragédie porte comme titre — et cela est pour nous arrêter — le nom même de l'époux d'Andromaque. Nous aurions bien voulu parler de cet *Hector*, mais, malgré le dévoué concours de l'Académie archéologique de Soissons, il nous a été impossible de retrouver cette tragédie.

Elle dut être brûlée par les obus allemands en 1870 avec la bibliothèque de la ville. M. Paul Mesnard la mentionne, mais vérification faite, il ne l'a jamais lue ; M. Médéric Lecomte non plus. La retrouvera-t-on? Un amateur de Marseille, bien connu des bibliophiles, nous promet de la retrouver quelque jour. Il la cherche, ayant juré de reconstituer toute la fameuse bibliothèque de Soleinne [1].

de la Roque a beaucoup, paraît-il, de la race sicambre, beauté, fierté un peu ombrageuse. Aussi a-t-il été enchanté, m'a-t-on dit, de nos découvertes sur l'origine des Sconin. Le Racine classique, « bedeau de Port-Royal », l'a toujours choqué.)

1. Où cette tragédie d'*Hector* a figuré. Le catalogue de cette vente

En tous cas, un fait capital est bien établi : un oncle maternel de Racine *faisait des tragédies.* Bien mieux ! il les faisait déjà, tant bien que mal, sur les bancs du collège, comme — je le crois — son neveu lui-même !

Dans l'hypothèse où Racine, si bien doué, si précoce, aurait commencé les *Frères Ennemis* dès le collège de Beauvais, on y devrait retrouver des traces du parler picard, comme on en retrouve chez l'oncle Adrien dans son *Hector.* Seulement, pour cela il faudrait avoir le premier texte de l'adolescent. Or nous n'avons que l'édition définitive avec de légères variantes, et, naturellement, Molière, qui retoucha cette pièce, dut enlever les *picardismes* que lui, Parisien, ne pouvait tolérer.

De sorte que nous ne devrons, vraisemblablement, rien trouver à y glaner comme tournures de dialecte local. Nous arrivons trop tard. Et cependant, en cherchant bien !...

Eh oui, au dernier acte Olympe dit : « je *suis* courue... » au lieu de : « *J'ai* couru... » Et Racine, dans ses autres pièces, ne manquera pas de dire : « *J'ai* couru... » Je *suis* courue est du picard...

Autre chose : il a corrigé des passages vraiment trop *collégien,* par exemple :

Eh *bien* sont-ils *bien* près d'ici ?

est resté un document littéraire, car il émanait du Bibliophile Jacob. Son commentaire critique de l'*Hector* d'Adrien Sconin est fort amusant. « Bizarre ! dit-il, une tragédie écrite en dialecte picard ! » Dame ! On parlait picard à la Ferté-Milon, et sans doute tout particulièrement chez les Sconin.

Même aujourd'hui, on dit, à La Ferté, comme à Abbeville *cotte* pour côte. Ainsi Villers-Côte-de-Retz est devenue Villers-Cotterets.

ou encore :

Faire servir son *sang sans* y joindre le vôtre

Et même :

Oh mon fils de quel sang êtes-vous *là taché ?...*

Pour l'orthographe, signalons seulement *gaigner* qui ne se disait plus qu'en province, et qu'il a remplacé par *gagner ; avecque* qui devient *avec*, *treuver* pour trouver, etc...

Or, nous dit M. Mesnard, nul n'a *fui* plus que Racine les mots vieillis.

Ajoutons que sa *Nymphe de la Seine,* qui est de 1660, que ses petites pièces rimées à Port-Royal, sont d'une bien meilleure langue que *La Thébaïde*, où il y a, dit M. Mesnard, des incorrections choquantes, et où il semble — chose inouïe — que Racine n'ait pas « toujours compris ce qu'il disait lorsqu'il l'empruntait à d'autres auteurs. »

Évidemment *la Thébaïde* fut commencée au collège.

*

Bien mieux, cet Adrien Sconin a écrit, en même temps que son neveu, peut-être même avant lui, d'excellents vers qu'un connaisseur nous déclare être « assez de la famille de Racine », en tous cas de vraie valeur. Ces vers dénotent une véritable précocité, qualité qui pourrait bien aussi être un don de race.

Le sujet étant purement de circonstance, l'idée, le

thème[1] ne peut que laisser fort indifférent aujourd'hui. Il ne faut donc apprécier ici le poème qu'au seul point de vue de la forme, du rythme, de l'harmonie et des images.

. . . .
Si l'excès infini du malheur qui m'oppresse
Peut frapper ta constance, ou toucher ta tendresse,
France, tourne la vue, et jette ici les yeux ;
Vois l'effet du courroux de la terre et des cieux :
. . . .
Moi que l'on vit jadis dans un bonheur suprême,
Posséder justement les droits du diadème,
Contre trois grands rivaux défendre mes États,
Et remplir l'Univers du bruit de mes combats;
Qui, depuis, même encore, sans sceptre et sans couronne,
Conservai le haut rang que ma beauté me donne,
Et parmi cent cités de marque et de renom,
Fis éclater ma gloire et distinguer mon nom ;
Aujourd'hui, dans le deuil, sans grâce et désolée,
Aux pieds de la vengeance on me voit immolée
Ne posséder plus rien, en un mot n'être plus
Qu'un reste inanimé de tout ce que je fus.

Étant donnée l'époque, il semble que ce poète a le mérite, entre autres, d'une certaine simplicité...

Me trompé-je en trouvant à ce morceau un air de famille avec les vers de Racine au même âge ?

Voici quelques vers détachés des *Frères Ennemis :*

. . . . Soutenez ma faiblesse;
Ni prières ni pleurs ne m'ont de rien servi ;
Et le courroux du sort voulait être assouvi.

1. *Soissons à la France* (Suessio Gallia), supplication en faveur de Soissons, l'ancienne capitale franque, la ville d'art et de lettres que La Fronde vient de ruiner.

. . . .
La couronne, pour vous, a-t-elle tant de charmes?
. . . .
Mais si tant de malheurs vous touchent de pitié
. . . .
Et si le diadème a, pour vous, tant d'attraits,
. . . . .Le droit de la naissance
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
. . . . Ces ennuis si funestes
N'épuiseront-ils pas les vengeances célestes?
. . . . La guerre m'est mortelle
Et le courroux du Ciel me la rend trop cruelle :
Il s'arme contre moi...
Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours

Ces ressemblances sont assez curieuses...

Sans en chercher la cause, tenons pour certain que, en dépit de son *Hector* puéril, Adrien écrit bien. Il écrit bien puisqu'il a fait le *Suessio Galliæ*, puisqu'il est principal du collège de Beauvais, puisqu'à vingt-cinq ans, un peu avant le *Suessio*, il avait publié deux odes également bien tournées, témoin ce court passage :

Quoi, ne puis-je suivre le Roy!
Si semblable à lui de visage
Ne le saurais-je être en courage ?
Sire, ou changez mon cœur ou changez mon employ!

*

Eh bien, le plus curieux c'est que cet oncle, ce futur poète de talent, est l'homme que Racine exècre par-dessus tout, le fameux Dom Cosme que, jusqu'ici, on n'était pas parvenu à identifier.

Point de doute à cet égard. Seulement, pour bien

démontrer l'identité entre Adrien et Dom Cosme, il faudrait tout un article. Cette question est d'ailleurs de pure critique historique et dès lors assez en dehors du cadre d'une étude exclusivement consacrée à la *préparation* de Racine, par la recherche de ses origines et ses sources.

(Le plus suggestif au point de vue des idées antagonistes des Racine et des Sconin — familles dont le sang se réunit pour donner la vie à l'auteur d'*Andromaque*, c'est qu'un Sconin soit entré à la Compagnie de Jésus — si ennemie des jansénistes, juste au moment où Jean entre à Port-Royal.)

Avec leur ardeur vindicative, le jeune homme et aussi sa tante Sainte-Thècle, devaient haïr cet ennemi de leur monastère. De sorte que, si Adrien n'était pas ce Dom Cosme abhorré, on se demande comment Racine (qui tient tant à ses animosités de famille) aurait oublié de nous dire beaucoup de mal de son oncle Adrien-le-jésuite.

Ce qui est plus saisissant encore, c'est de penser que Racine a peut-être eu en lui comme deux *frères ennemis*, l'âme d'un Sconin et celle d'un Racine... Etéocle et Polynice.

En tous cas nous savons maintenant que, pour rimer en excellent français. Racine n'avait qu'à suivre ses traditions de famille. Nous savons maintenant qu'il était né poète et né tragédien [1].

1. Dans une étude spéciale nous avons donné infiniment plus de détails sur Adrien Sconin, surtout sur sa tragédie d'*Hector* retrouvée. Si nous ne modifions point ce chapitre c'est que, sauf le fait que *Hector* existe sûrement, rien n'était à changer dans l'article ci-dessus.

L'étude parue au *Mercure* ne répète qu'en partie ce chapitre, invo-

*

Encore un qui n'avait pas la moindre hostilité contre le théâtre, cet oncle Antoine, qui, au moment où Port-Royal anathématisait le jeune auteur dramatique, lui adressait bravement ses compliments.

Celui-là, c'est le très haut personnage de la famille. Racine vécut près de lui, et, malgré sa tournure ordinaire d'esprit, loin de le railler, l'admirait fort. — Etudions donc d'un peu près *le seul membre de la famille* qui semble avoir exercé une influence directrice sur l'activité de l'ardent jeune homme.

Après un oncle tragédien, Antoine c'est l'oncle, sinon « arriviste » (M. Jules Lemaître a qualifié ainsi Racine), du moins très entreprenant, très homme d'affaires, très peu dévot, pas « Racine de La Ferté » le moins du monde [1].

Antoine Sconin, génovéfain, est nommé abbé de

que d'autres raisons mais ne laisse pas de doute sur ceci : *Hector* et les *Frères ennemis* sont deux tragédies d'enfants, écrites l'une et l'autre sur les bancs du petit collège de La Ferté, l'une et l'autre d'une étonnante naïveté, au moins dans leur texte initial. Nous avons montré aussi la cause probable de ce choix des sujets d'*Hector* et d'*Andromaque*, deux héros mythologiques particulièrement chers à la région franque.

1. Et sans doute ces deux Sconin ne sont que des oncles pour Racine, mais il y a tant d'exemples en littérature d'une innéité de source avunculaire ! témoin Lucain et Sénèque, Swift et Dryden. Corneille, et tout un lot de ses neveux et nièces ou petites-nièces, qui semblent avoir hérité, les uns le talent, les autres l'âme dure et noble de l'auteur des *Horaces* (Fontenelle, Mme Besnier, Charlotte Corday).

M. Ribot croit beaucoup à cette hérédité collatérale. Justement nous aurons l'occasion de citer un exemple de son influence, à propos d'une nièce de Racine, son portrait vivant, Constance de la Grouc, une Sconin renforcée.

Sainte-Geneviève de Paris. Or, ces abbés, avant l'institution toute récente d'un siège archi-épiscopal à Paris, occupaient le premier rang dans la hiérachie religieuse de la capitale. Aussi l'archevèque Gondi et les abbés-prélats de Sainte-Geneviève étaient-ils en de continuels débats de préséance. Et l'Italien, soutenu par son adroit compatriote, Mazarin, empiétait...

Antoine Sconin, d'une main ferme, remit tout en place, réorganisa la communauté, puis fit comprendre à l'archevêché qu'il entendait ne plus rien abandonner de ses prérogatives.

En 1652, le conflit prévu, attendu, désiré peut-être, éclate à l'occasion de la procession solennelle que Paris vient de décider, pour obtenir du ciel qu'il arrête les troubles de la Fronde. Et qui peut intercéder plus efficacement auprès du Seigneur sinon la patronne même de Paris ?

Seulement, l'archevèque prétend marcher le premier, sans quoi, pas un prètre des paroisses, non plus que lui-même, ne prendra part à la cérémonie. Antoine Sconin répond : « C'est une offense à la sainte. Je refuse les reliques ! »

Comment sortir d'embarras ? Qui pourrait trancher souverainement la difficulté? Le Pape ! Il est trop loin. Alors Mazarin, avec son astuce sicilienne, propose que les deux prélats marchent de front, mais l'abbé des genovéfains à droite, ce qui est marque de préséance, — d'autant que les bénédictions se donnent de la main droite... Antoine Sconin, sans méfiance, accepte. Même il ressent une joie orgueilleuse : il est grand, l'archevêque petit ; pour tout le peuple celui qui semblera dominer ce sera lui, Sconin !

Donc, le 11 juin au matin, tous les religieux, tout Paris, sont sur la montagne Sainte-Geneviève. Antoine Sconin, superbe avec sa haute taille et son grand air, dans ses habits sacerdotaux blanc et or, — comme au moyen âge, — attend l'arrivée de l'archevêque, pour que tous les deux, s'ébranlant du même pas, donnent le signal du départ.

L'archevêque annoncé, l'abbé de Sainte-Geneviève sort sur le parvis de l'église quand, oh rage ! il voit l'archevêque, tout chamarré, vrai lingot d'or, porté à bras sur un trône de pourpre, sous un parasol brodé. L'archevêque s'est trouvé *un peu souffrant*... D'ailleurs on était convenu qu'il marcherait *de front* avec l'abbé de Sainte-Geneviève et à gauche... Rien de changé !

Antoine Sconin dévore l'affront; la procession se met en marche, parcourt les rues de Paris, est saluée au Louvre par la cour devant un peuple immense.

En fait, loin d'être apaisée, la guerre civile devint plus redoutable encore ; mais, contre l'archevêque, ce roué d'Italien qui l'avait joué, Sconin intenta un procès devant le Souverain Pontife[1].

Cependant, à la longue, l'activité de leur belliqueux et vindicatif abbé a lassé, effrayé les doux génovéfains. Ils se débarrassent poliment de Sconin en le faisant nommer vicaire général du diocèse d'Uzès, un diocèse difficile à mener.

C'est alors que Racine (1663) vint en cette ville, envoyé par cette partie de sa famille (les Racine) que ses premières escapades effaraient, à la recherche d'une sinécure. Ainsi que le dit hardiment l'abbé

1. *Histoire de La Ferté*, de Le Paire.

Vignot, (*Panégyrique de Racine*) à cette époque, quand un jeune homme inquiétait sa famille, au lieu de l'engager dans un régiment de cavalerie, on le mettait d'église. « Tu n'es bon à rien, alors tu peux toujours faire un prêtre! »

On sait quelle forte impression l'oncle Antoine fit sur son neveu. Racine s'émerveillait de la somme de labeur fournie par un homme de cet âge, même sous les chaleurs cruelles d'un été provençal. Cet Antoine apparaît, (dans les lettres de Racine) comme un être rude, bourru, avec cela ni rigoriste, ni même dévot. Décidément les Sconin s'ils sont des passionnés sont aussi, tout d'abord, des gens pratiques.

Aussi, quand nous verrons Racine, durant les années de sa pénitence de « converti » (?) arriver à se faire une grosse fortune à la Cour, nous nous douterons bien qu'il est surtout un « Sconin [1] » — *au moins à ce moment.* Un « Racine », il le redeviendra plus tard, au moment de sa vraie conversion, celle d'après *Athalie*, la « pénitence *redoublée* », dira Louis.

Pour le moment les Racine le gênent. Ce qu'il est venu chercher à Uzès c'est cette liberté que lui ont aigrement refusée, en vrais Latins qu'ils sont, les tyranniques qui l'avaient élevé. Les Racine, en effet, ne se soucient point de voir arriver aucun des leurs

1. Les Sconin sont des gens d'action, donc plus ou moins des mal équilibrés. L'action est une rupture d'équilibre. L'homme admirablement pondéré sera toujours un inerte. Les Racine sont des passifs. Les Sconin des agissants, contents de vivre, des rayonnants. Aussi s'épuisent-ils vite. A part le terrible grand-père, Pierre Sconin, cet athlète, ils ne prolongent pas leur existence à beaucoup près, autant que les Racine, qui se ménagent. Racine, lui, brûlera sa vie. Aussi sa tante Sainte-Thècle — une Racine — l'enterrera-t-elle.

à moins que la famille ne tire de ce succès honneur et profit.

Le génial jeune homme eut l'instinct de la conservation. Très vivace, il évolua, (nous l'établirons), au bon moment. Entre les deux familles rivales, et dont l'une prétendait avoir tous les droits sur lui, il se mit hardiment, comme par bravade, du côté de l'autre. Alors il se développa, il s'épanouit.

Car ce n'est pas du tout à Port-Royal, ni aux jansénistes Racine qu'est due l'action, la sève brûlante des violentes et féroces tragédies, gloire de notre littérature, c'est aux Sconin dont il eut la beauté insolente, aux Sconin dont le sang vigoureux lui donna tant de vie, — aux Sconin dont la large tolérance le soutint dans sa lutte contre le clan de jaloux que menait l'implacable Sainte-Thècle !

VI

LA SŒUR DE RACINE, L'ENTOURAGE FAMILIAL LA LIGNÉE RACINE-SCONIN AU XVIIIe SIÈCLE

La sœur de Racine. Cruauté de son frère envers elle. — Mme de La Fontaine, type de la Milonaise. Un procès qu'il faudrait reviser : La Fontaine mauvais mari et mauvais père. — Une petite-nièce, Constance de la Groue-Aubry, lettrée, spirituelle, sarcastique. — Le plus beau type comme moralité de toute la lignée, Aubry Du Bochet, député à la Constituante puis président de l'Aisne. — Quelques descendants directs de Racine. Le sombre Jean-Baptiste. Ses démêlés avec Louis. Il meurt. Louis triomphe. — Les descendants directs de Racine. Quelques-uns remarquablement passionnés, rappelant le grand aïeul.

Le seul très proche parent qu'ait Racine, c'est sa sœur, Marie, que les Sconin élèvent, — sa sœur, qu'il quittera dès l'âge de douze ans (quand il part pour Beauvais) et ne reverra que de loin en loin.

Ces lettres de Racine à cette sœur sont peu nombreuses. On en a détruit... Comme ici le destructeur n'a pu être le pieux Louis, c'est sans doute Marie elle-même [1]. Racine, en effet, fera, et par deux fois,

1. Toutes les lettres adressées par Racine à notre aïeule, Marie, du moins toutes celles qu'elle avait conservées, ont été publiées par nous il y a cinquante ans. C'est l'abbé de la Roque, petit-fils de Louis, qui tint à annoter la publication. Nous lui avions signalé que Marie

allusion à l'habitude qu'a sa sœur, quand les missives du grand frère, sont *par trop* vives, de les déchirer tout de suite ; (on voit même Racine s'arranger pour que ce soit là *le cas ordinaire*). Nous ne possédons, par conséquent, que les moins agressives.

On verra, lorsque nous étudierons de près le caractère de Racine, quelques-unes des « tendres » lettres ainsi sauvées de la destruction [1]. Elles sont suggestives... Boileau regimbait à moins. Et cependant, pour lui, comme le « picmard » dont il fut l'unique ami, s'ingéniait à piquer seulement et à ne point enfoncer le trait [2].

L'excuse de la jeune fille, c'est qu'elle ne devait point être heureuse. Sans aucune fortune, n'ayant, dès lors, aucune espérance de se marier ; certainement mal vue chez les Sconin, puisqu'elle était une Racine [3], d'ailleurs aux mains de « rustes », pour qui

aurait supprimé de sa collection celles par trop haineuses. L'abbé répondit qu'une telle remarque, s'il la mentionnait dans son livre, ferait vraiment trop de tort à Racine. — Mais, M. l'abbé, les critiques seront étonnés du petit nombre de ces lettres : dix-huit en trente années ! — En France, mon cher cousin, répartit à mon père le bon abbé, la critique remarque si peu de chose ! » Et de fait, en cinquante ans, nul n'a encore noté ce fait singulier... Les universitaires allemands qui, en ce moment, préparent un *Racine*, m'ont, eux, pressé de leur expliquer le si petit nombre de lettres de Jean à Marie.

1. Je ne crois pas que Marie ait supprimé de lettres de la période des tragédies amoureuses, et pour cause. Elle devait être « très Racine » Le poète avait dû rompre alors avec presque toute la Ferté, au moins avec les Racine y compris sa sœur. Ainsi s'expliquerait que nous n'ayons pas du tout de lettres de 1664 à 1680. La lettre, soi-disant de 1665, selon M. Mesnard, est bien antérieure, en réalité.

2. Voici le genre. Il se plaint d'être accablé de tracas qu'il exagère à plaisir, puis : « Plaignez-moi un peu, dans votre *profond loisir* d'Auteuil. »

3. Il semble superflu — et d'ailleurs bien hasardeux — d'essayer de

une femme ne comptait guère, alors que, chez les Racine, la femme était l'âme de la maison, — la malheureuse ne devait considérer l'avenir qu'avec une profonde tristesse. Se sentait-elle au moins la vocation religieuse? Mais, pour entrer dans un couvent « convenable », même à La Ferté, une dot était nécessaire. Or le vieux Sconin, qui, lui, n'était pas d'une famille de clercs comme les Racine, n'admettait pas l'entrée en religion des filles: cela coûtait, — sans profit possible [1].

Détresse morale, et aussi détresse matérielle! Lorsque mourra leur grand'mère Desmoulins, (Marie, alors a déjà vingt-trois ans) la jeune fille en sera réduite, pour si modeste que doive être son deuil, à supplier désespérément son frère de lui envoyer quelque argent. Les Racine, ils ne sont plus guère représentés que par ce pleutre d'oncle Claude, et celui-ci aurait belle à répondre que Marie, élevée chez les Sconin, ne doit rien coûter à l'autre famille. Quant aux Sconin, très mal avec les Racine, ils ne desserreront pas les cordons de leur bourse, pour pareil deuil. Morte à Port-Royal! Mais Port-Royal ne les intéresse pas du tout!... Alors quelle humiliation, pour la pauvre Marie, quand Jean refuse... Car il refuse...

Oh! pas franchement! Il ne conteste pas que, chef de famille, cette charge lui incombe, mais... hum!... mais « pour l'instant, il n'est pas en fonds: il attend

prouver qu'elle devait être plus du côté « Racine » que son frère ne l'était lui-même. Retenons seulement que, si la vie du frère ne dépassa pas la durée ordinaire de la vie des Sconin, celle de Marie faillit atteindre le siècle. Enfin, paraît-il, elle n'était pas belle...

1. Chez les Racine, ce sont les filles qui se mettent dans les ordres, chez les Sconin, les fils. Encore de nos jours il y a des filles « Racine » religieuses.

des rentrées... » Or, nous savons, nous, qu'il est alors fort répandu dans le monde galant, et vit sur les bourses généreusement ouvertes de Vitart et de Molière, Molière qui lui a, dit-on, prêté cent louis (près de 10.000 fr. d'aujourd'hui) [1]. La malheureuse ne peut faire le deuil... le deuil de sa grand-mère !

Et cette vilaine action, le « tendre frère » l'avait fait précéder d'une autre où la cruauté est encore plus froidement distillée.

C'est *avant* la mort de la grand'mère. La pauvre vieille est alitée, se désole, pensant à sa petite-fille. Elle s'en informe. Quelqu'un dans la famille a-t-il des lettres de Marie ? La grand'mère voudrait tant qu'on les lui lise. Ce serait un peu de cette jeune fille qu'elle ne reverra plus... qu'elle a trop abandonnée pour Jean.

Alors Racine croit devoir, de son ton le plus doux, le plus discret, le plus sacerdotal et le plus bénisseur, recommander à sa sœur d'*avoir l'air*, désormais, dans ses lettres, de *penser à sa grand'mère*...

Marie, au demeurant, est quelqu'un. Elle écrit très bien. Son frère avoue qu'elle lui envoie parfois certains tableaux de la vie à La Ferté, des histoires de haines locales qui sont infiniment régalantes [2].

Elle se mariera à près de trente-six ans, grâce à ce qu'elle dispose d'une influence pour acquérir une

1. Que Racine aurait *oublié* de rembourser, — si l'on en croit le bibliophile Jacob.

2. Faut-il penser de Marie ce que Sainte-Beuve dit des sœurs de grands hommes? Ce serait infiniment flatteur pour elle ! « Quand elles sont égales, elles sont plutôt supérieures à leur frère illustre. Elles se retrouvent meilleures... Ce sont comme des *exemplaires de famille*, des doubles, qui se sont conservés sans aucune tache au sein du foyer. »

petite charge dans le grenier à sel, grâce aussi au prestige acquis par son frère depuis qu'il est trésorier de France. Son époux — un veuf, on prend ce qu'on trouve! — simple fils d'apothicaire, semble avoir été quelconque, ce qui pour les maris, était la règle dans la famille Racine. Cette infériorité des maris, se remarque d'ailleurs dans la plupart des lignées dévotes. Ce sont, en effet, les femmes, conservatrices par excellence, qui, en tant que mères, sont chargées de maintenir les traditions de la race. Ce mari, naturellement, originaire du Valois (on ne se marie que dans la province, surtout jamais, on n'épouserait un *Français*) est de Nanteuil-le-Haudouin. Le seul luxe du nouveau ménage, austère comme il convient à une Racine de La Ferté, semble avoir été les tableaux. Art plastique et dévotion!

*

Ils ont, côté Sconin, une cousine sensiblement plus âgée, vrai type de la milonaise aristocrate, Marie Héricart de Thury qui a épousé La Fontaine.

Elle est riche, mais les Héricart sont trop en façade, ils en pâtiront, seront obligés de vendre leur maison, la belle maison Milès Poignant, élégante avec sa corniche Renaissance. Cette maison, au coin de la rue Bombarde et de la place aux Blés, sera achetée, au commencement du XVIIIe siècle, par les Racine. Et ainsi la fille de Marie Racine mourra dans une belle maison de la ville et non du faubourg.

Marie Héricart, c'est la dame milonaise orgueilleuse, bel esprit, froide, incapable de s'intéresser à rien, sauf aux abstractions; qui, disait-on, sonnait une

servante pour lui ramasser son mouchoir. Elle devait, en bonne Milonaise, détester, au moins mépriser les vulgaires Champenois.

A ce propos, il ne serait que temps, de modérer un peu la sévérité d'appréciations qui imputent à La Fontaine tous les torts dans le ménage. Le pauvre homme avait eu la malchance d'épouser de force une orgueilleuse. Il la quitta, non sans l'avoir beaucoup sermonnée, alors qu'il espérait en faire une bonne ménagère [1].

1. Rappelons ce passage de sa lettre connue : « Vous ne jouez ni ne travaillez, ni ne vous occupez du ménage, et hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent. » (Il dit ensuite qu'il a vainement tenté de l'habituer à observer et à étudier l'histoire, les faits. Il est vrai que, dans ce cas, elle ne se fût servie de ses connaissances que pour faire la pédante.) « Ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante, et c'en est une très mauvaise de *paraître* telle. »

Marie Héricart était dénuée de sens commun, On s'est choqué que La Fontaine lui racontât ses bonnes fortunes. Mais visiblement elle préférait que son mari aimât ailleurs...

On croit la reconnaître dans ces vers de *Belphégor* :

Belle et bien faite...
... Mais d'un orgueil extrême
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paraissait revêtu.

On le voit, elle rentre bien dans le type milonais, avec sa vertu fort sèche.

Au surplus le livre entier de M. Salesse (*Un coin du Valois*) est consacré à nous montrer que la femme de La Fontaine fut intolérable et lui-même pas mauvais mari, et bon père. Son fils était peu intéressant. C'est en effet sur lui que l'on fit ces vers,

L'héritier d'un si grand nom
Déshérité du Parnasse
Ne connaît que son flacon.

Sur Mme de La Fontaine, M. Salesse dit qu'elle fut une élève de Lancelot (bien entendu avant son mariage). Elle serait donc, elle aussi,

Comme il n'y avait pas grande ressource, avec une nature aussi égoïste, il ne s'obstina point.

... fit-il pas mieux que de se plaindre?

(Son exemple ne fut pas perdu pour son cousin Racine, lequel veilla — se mariant *lui-même* — à n'épouser qu'une bonne ménagère.)

Les cousins et cousines des Racine sont innombrables. L'un, M. de Saci, est un des solitaires de Port-Royal, une figure assez effacée, d'ailleurs [1].

un *produit* de Port-Royal! Racine l'appellera « une éplucheuse de Malherbe », ce qui marquerait bien ce pédantisme outré, défaut milonais, défaut jansénite, que Racine héritera.

La Fontaine reprochait à sa femme son long nez acéré, un vrai nez franc. On a le portrait de Mme de La Fontaine par Mignard, mais Mignard avait, lui aussi, horreur des nez acérés, de sorte qu'il en a donné un rond à Mme de La Fontaine — qui n'y avait aucun droit...

1. De son vrai nom, Isaac, un nom qu'il a retourné. De nos jours, toute une famille de Sacy, des plus honorables, doit également son nom à un « Isaac retourné » (ainsi qu'elle a bien voulu me le faire savoir); mais ses ancêtres n'auraient, assure-t-elle, aucune parenté avec ces Isaac, dits de Saci, de La Ferté-Milon, famille éteinte depuis deux siècles.

De Saci (ou Sacy) est cet étrange bonhomme « qui ne pouvait s'empêcher de rire en toute rencontre, tant Dieu, disait-il, le comblait. » Il avait vraiment le contentement facile, car, d'après son portrait, il semble avoir été très laid. Assurément sa bouche immense, fendue jusqu'aux oreilles devait bien se prêter à ce rire perpétuel.

Avouons au surplus (à feuilleter l'album des « têtes de Port-Royal ») que Lancelot et Hamon étaient encore moins « comblés » qu'Isaac dit de Sacy. On dirait qu'on a voulu non les portraiturer mais les caricaturer.

Vraiment tout Port-Royal, hormis la fille de Philippe de Champagne et la mère Angélique (V. *Père et fille*, livre charmant de M. Gailly de Taurines) était pitoyable de laideur.

Le plus laid, est encore le grand chef, Jansénius, ahurissant avec son crâne de petit oiseau.

Non, vraiment, ce n'est pas chez ces gens-là que Racine a reçu son éducation esthétique!

Un cousin intéressant (au moins pour nous), comme janséniste très militant, demi-milonais par les Desmoulins, et se rattachant à Chauny, est Louis Ellie du Pin (1657-1719), docteur en Sorbonne, professeur de philosophie au collège de France, auteur de la Bibliothèque Universelle ecclésiastique. Bossuet le foudroya (il avait nié l'éternité des peines comme indigne de la justice de Dieu). Racine, en 1693, lui conseilla vainement une rétractation.

Il perdit alors sa chaire au collège de France et fut exilé, pour avoir pris parti en faveur du jansénisme. Dans sa retraite, ami de Wake, archevêque de Cantorbéry, il tenta de rapprocher l'Église anglicane de l'Église romaine. Dubois (depuis cardinal) pour faire sa cour à Rome, le dénonça, et la police saisit ses papiers. On vit alors que du Pin voulait aussi ramener jusqu'aux Grecs dans la confession romaine!

Les cent volumes qu'il a laissés sont d'un style clair, coulant, simple. Il est bien de sa race par une étude complète de l'*Excommunication à travers les âges* (1715). L'excommunication... leur passe-temps! Le cousin du Pin est cité dans une lettre de Racine (22 fév. 1698) comme un puissant personnage. C'est d'ailleurs, à ce moment, un ami de Racine [1].

1. Il va même lui servir de présentateur janséniste le jour où Racine, trésorier de France, historiographe du roi, richement marié, aura vu sa famille paternelle, avec qui il avait brutalement rompu en rompant avec Port-Royal, revenir vers lui, bien que — nous croyons pouvoir l'établir — Racine ne se soit nullement *converti*. Alors Racine, bon prince, voudra, tout de même (il y a intérêt) faire cesser les hostilités avec Port-Royal, et ce sera son cousin Ellie du Pin, un ami de « Ces Messieurs » qui viendra assister à une réconciliation tout à l'avantage de Racine. (Port-Royal, à ce moment, recommence à être persécuté et

A part le cousin du Pin et le cousin de Sacy, tous les autres sont assez querelleurs. Il y a des coteries. On s'exècre, surtout chez les bruyants Sconin, un peu trop portés sur la table et la boisson.

Racine a commencé par être excédé de ces haines. A Uzès, il souffre de ce que tant de Sconin avides, accourus de la Ferté, lui en veuillent à mort, parce que l'oncle paraît le préférer, malgré son nom [1], à une bande d'affamés, de pique-assiette à longues dents, qui, eux aussi, voudraient des bénéfices. Vraiment il n'a pas de chance, avec sa famille. Du côté latin on l'excommunie « pour un simple sonnet » (septembre 1660). Du côté franc, on lui montre des dents de loup. Heureusement pour lui il va enfin devenir une puissance ; désormais il faudra que l'on compte avec sa plume. Et, comme pour connaître à fond le type du plaideur maniaque il n'a eu qu'à regarder ses cousins, qu'à faire leur portrait, il écrira les *Plaideurs*, où il aura eu soin de glisser quelques traits, de mettre quelques mots — comme l'indication du terroir picard, et le nom de Petit-Jean (le sien) — qui feront que sa famille comprendra bien sur qui a donné de la pointe ce brillant et dangereux *picmard.*

Du reste, il ne faisait que revenir à la charge. Dès Uzès il travaillait toujours à certains *Frères ennemis* commencés depuis longtemps. M. Jules Lemaître

souhaite retrouver, le cas échéant, le secours d'une plume aussi incisive que celle de Pascal. On sait que, dans ce rôle de protecteur, Racine ne se compromit guère.)

1. Il fallait, pour qu'il en fût ainsi, que l'oncle reconnût vraiment chez ce jeune homme le terrible sang Sconin. Il semble bien qu'il y ait eu une ressemblance physique marquée entre Racine et son oncle Antoine.

s'écriera : « Je voudrais bien vous dire pourquoi Racine a tenu à mettre *d'abord* à la scène ces effroyables haines de famille, *mais je n'en sais rien...* »

Nous le savons tous maintenant.

Plus tard, apaisé, car il a écrasé sous l'éclat de sa gloire toutes ses haines, Racine sera au contraire bien aise que sa sœur lui raconte les querelles de tous ses cousins. Il s'en délectera... Seulement, esprit clair, comme il aime à s'y reconnaître, Racine prendra soin de numéroter les querelles, afin de pouvoir les suivre au jour le jour, comme aujourd'hui on suit un feuilleton. Et il y a parfois jusqu'à quatre nouvelles brouilles dans la famille [1] !

*

Un fait assez curieux et qui pourra intéresser les savants, en un temps où l'on étudie beaucoup les résultats de l'hybridation [2], c'est que plus les générations se succèdent et plus ils s'écartent moralement et intellectuellement du type Sconin, pour se rapprocher du type Racine.

Ainsi une veuve de cette lignée, qui, en tout, ressemblait à Marie Desmoulins, et, extrêmement riche, vivait comme elle, resta étrangère à son temps, très

1. Les Vitart, sont très vaguement Milonais, bien plutôt Parisiens, des alliés des Sconin et des Racine, mais plus amis des Sconin que des Racine.

2. Et l'on en cherche les lois, dans les plantes, chez les animaux parmi les races humaines. Il paraîtrait que généralement la race *dominante* serait la plus ancienne. Chinois et Européenne croisés, l'hybride est plutôt chinois. Dans l'histoire on aurait remarqué que les mariages mi-franc, mi-latin, donnaient des enfants à l'âme latine mais au tempérament franc.

aumonière mais pas charitable, car les charitables font d'abord à leurs semblables une charité, celle de leur être indulgents...

Pourtant avec les siècles ils se dérident un peu, aiment assez une table délicate. Or les premiers Racine étaient d'une sobriété étonnante, ne buvaient que de l'eau.

Ils sont boudeurs, et, il faut bien l'avouer, pas très ouverts.

Et maintenant, si, par quelques types, nous montrions que la dominante de cette race fut sa constance !

Première preuve de cette « stabilité » de la race ! Un demi-siècle après lui, apparaît une Racine-Sconin de La Ferté qui ressemble singulièrement au grand homme.

Voici (en face de son oncle), portraicturée par Chardin [1], la petite-fille de Marie Racine, Constance de la Groue-Aubry, au mariage de laquelle la grand'mère Marie Racine assista. M. de la Groue, père, était un Sconin.

Cette pure Milonaise, — *Constance*, on l'a remarqué — est née à La Ferté, y a été élevée et s'y est mariée. Elle y est morte, ne l'ayant jamais quittée, se vantant de n'avoir permis à aucun de ses enfants de se marier hors du pays.

1. M. Edmond Pilon, qui le connaît, croit que ce portrait est bien un Chardin.

Oui ! de Chardin qu'on fit venir exprès, bien qu'on n'eût, j'imagine, rien de plus que l'aisance en une maison où il y avait *dix-huit enfants !*

Elle aussi est née dans le grenier à sel, y a vécu, y a casé plus tard deux de ses enfants.

Cette belle dame, aux yeux aigus, de qui le portrait dans le grand salon nous faisait peur, à mon frère et à moi nous l'appelions, ignorant son nom : « la méchante Athalie »[1].

« La méchante »... Qui sait? à la juger sur son portrait, les avis sont partagés. Tout ce que nous disent d'elle nos annales (surtout celles de nos cousins de Belgique), c'est qu'elle fut très jolie, tout au moins les yeux éclatants ; qu'elle avait l'esprit mordant, beaucoup de susceptibilité et la passion des arts plastiques. La Tour, encore jeune, vint chez elle faire plusieurs pastels. La Tour était picard !

Ce qui est le plus étonnant c'est la ressemblance de Constance de la Groue avec son grand-oncle. Comparons le « signalement » de Racine d'après ses portraits connus. Tout est semblable, jusqu'au mordant sourire du même côté de la bouche, jusqu'à cette profonde fossette au menton[2].

1. Ce tableau n'a pas bougé de La Ferté depuis tantôt deux siècles, mais il en a été fait une copie complète, assez médiocre, qui se trouve à Rouen. Je possède une petite copie de la tête, copie que M. Guillaume, de l'Institut, trouvait fort bonne. Il y a toujours eu, il y a encore à La Ferté plusieurs belles galeries. Pas une maison, au siècle dernier, dans les vieilles familles, qui ne fût très ornée de tableaux. « Ils étaient dévots, mal commodes et artistes, disait l'abbé Hazard Ils ont perdu une qualité, mais gardé un défaut. » Prudemment le bon curé ne disait pas quelle qualité ses ouailles Racine avaient perdue...

2. Sauf peut-être le regard qui ne reprendra tout son éclat chez Racine que passé la quarantaine, lorsqu'il a rétabli sa santé et s'est adonné à la profitable carrière de courtisan.

Au risque de paraître irrespectueux envers cette aïeule j'avoue qu'elle me rappelle cette pointe de Sainte-Beuve sur Mme de Chateau-

Elle aussi a de très fines mains. *Aussi?* Mais dira-t-on, où prenez-vous les fines mains de Racine? — Dans un trait qu'on nous conte et où Racine vanta de jolies mains.

Or, les Goncourt, qui avaient des mains de race, ne manquent jamais de décrire avec complaisance, celles des personnages qu'ils étudient. Delphine Gay (Mme de Girardin) qui fut très jolie, écrivit des romans, rien que pour avoir le plaisir de décrire des héroïnes toutes aussi jolies qu'elle-même. Eh bien Racine quand il vit pour la première fois Mme de Sévigné, il lui déclara qu'elle avait « les plus jolies mains du monde. »

Ne trouvez-vous pas que c'est là au moins une présomption ?

Chez les Racine-Sconin de La Ferté, à mesure des croisements, tel ou tel trait de race disparaît à son tour. Chose curieuse, ce sont les mains qui ont persisté le plus longtemps. (Toutefois on ne les trouve plus chez ceux — trop nombreux — qui n'ont, de leur origine, gardé que la dévotion.)

*

Constance de la Groue-Aubry va donner naissance à une filière de Racine de La Ferté qui seront tous de hautes intelligences, des caractères difficiles, surtout de fières consciences. Nous ne parlerons qu'en dernier du plus éminent (parce qu'il sera comme la précieuse synthèse de la race, Aubry du Bochet, député à la Cons-

briand : « Cette femme est spirituelle, dévote, ironique ; moyennant toutes ses vertus elle se passe tous ses défauts. »





LIGNÉE DES RACINE-SCONIN

de La Ferté

1° Jean Racine (par Santerre) 1639-1699;
a petite-nièce, Constance de la Groue, 1703-1769; 3° Son arrière-petite-nièce, Constance Aubry, 1783-1867; 4° Son arrière-petit-neveu, Georges M...., 1854-1889.

(3me, 5me et 7me générations collatérales)





tituante). Disons pourtant que le fils de cet Aubry, petit-fils de Constance, fut l'héroïque victime de ses idées, — vieux restant d'intransigeance janséniste ! C'est en 1851, lors du coup d'État. Député d'Avesnes, où il était notaire [1], il refuse de prêter serment à un chef d'État « qui lui paraît sans moralité ». Proscrit il meurt en exil. *Ses fils dédaignent d'être pensionnés du coup d'État.*

Constance a bien d'autres enfants. Outre ceux et celles qui furent d'Église, nous trouvons un type curieux (type dont notre famille a présenté nombre d'échantillons) Aubry de Saint-Vibert [2]. Beau parleur, il a de si grandes idées spéculatives que, comme dit M. Médéric Lecomte, « le positivisme du magasin ne pouvait convenir à ses goûts. Il y avait en lui un penseur. Alors, il se met économiste, et invente un nouveau système de poids et mesures. Il publie tant de livres que, rien que pour les vendre, il est obligé *d'ouvrir une librairie.* Tous ces ouvrages sont d'un esprit systématique, mais passionné et noble. »

Un autre, Philippe, a onze enfants. La fille aînée épouse un ingénieur, et, l'un de leurs fils, fervent gi-

1. Une particularité très remarquable : tous ces Racine-Sconin refusent de se déraciner (sans jeu de mot). Quand ils quittent La Ferté c'est toujours pour se fixer dans ce que nous avons (après Gaston Paris) appelé le terroir d'inspiration épique, les provinces jadis franques. Il y en a en Normandie, en Picardie surtout, — en Artois, dans les Ardennes, en Belgique wallonne.

2. Tous les fils de Constance de la Groue reçoivent d'elle — il fallait bien les distinguer ; ils étaient si nombreux ! — des noms *forestiers* (c'est M. Lecomte qui a fait cette découverte). Constance possédait de nombreux bois, et chaque bois portait une désignation de lieu-dit. Ces lieux-dits vont servir à distinguer les fils. C'est ainsi que le nom de *du Bochet* sera donné au fils aîné ! Ce bois du Bochet existe encore.

rondin, Dumez, monte sur l'échafaud. Deux de ses filles épousent des Racine de Chauny. En moyenne de huit à douze enfants par maison; les idées des Racine, — mais la sève des Sconin...

*

Au XIXe siècle, on trouvera encore chez les représentants de cette lignée restés à La Ferté, quelques traits de race.

Ainsi ils sont bien semblables à ces Latins dont Renan et Fr. Masson disent qu'ils renoncent d'avance « à s'exercer sur le matériel de la vie ». Seules, — et c'est encore un trait latin, — les études de droit les attirent. Ils pratiquent du reste les procès, même quand ils n'en espèrent aucun gain, pour peu qu'ils s'imaginent que leur dignité exige qu'ils *ne cèdent pas*. Il ne faudrait pas en être surpris : le Latin, selon Brunetière (latin lui-même) est un susceptible qui sacrifie maladroitement ses intérêts à sa dignité.

Pas un, presque, qui ne soit allé à Rome. Rome les attire invinciblement. Il est vrai que beaucoup sont artistes-nés, dessinent, peignent et sculptent comme Racine, comme les fils de Racine, *sans avoir appris*.

Ils sont pudibonds, n'aiment qu'*Athalie*, parmi les pièces de l'aïeul [1], baissent les yeux quand on leur parle de *Phèdre*.

1. J'entends encore l'un d'eux disant : « *Athalie* c'est à nous ; Paris ne voudra jamais l'admettre. » Erreur ! Paris est en train de très bien comprendre *Athalie*... On l'a jouée simultanément à la Comédie-Française et à l'Odéon.

Je reviendrai sur un trait singulier, leur exclusivisme valésien, qui d'ailleurs est commun à tous les habitants du Valois. M. Ardouin-

Ils sont fiers sur les choses d'argent. *Par les idées, ils vivent dans un lointain passé.*

Au demeurant, plus rien, au moral, des Sconin... Inassimilable lui-même, le Latin a encore, ici, assimilé le Franc.

Et maintenant, par opposition, montrons quelques descendants directs, mais qui ont quitté à jamais le pays.

Les arrière-petits-enfants de Racine (au moins ceux que j'ai retrouvés, que je connais plus ou moins dans l'Est, le Centre et le Midi — je n'en connais pas un seul habitant l'ancienne région franque, où sont au contraire, je l'ai dit, tous les descendants de Marie) ne font point trop de difficulté à avouer que le sang de la lourde Romanet les a un peu diminués, comme affinement artistique, et aussi leur a... trop adouci le caractère. Ce qui paraît les choquer le plus dans les nouveaux travaux sur leur aïeul, c'est qu'on lui attribue un détestable caractère. L'un des deux Racine apparu dans l'œuvre de Jules Lemaître, le « féroce, le sarcastique, l'arriviste sans scrupules », les désole. Ils assurent que ni Louis, ni Mme de Moramber, les deux enfants du poète qui se sont mariés, n'avaient rien de féroce.

— Sans doute, mais ils ne tenaient, peut-être, que de la mère !

Dumazet en fut stupéfié. J'ai vainement cherché à comprendre... Seul M. Jullian (*Histoire des Gaulois*) m'a révélé les raisons de sol, de terroir pour lesquelles trois régions n'ont pas bougé depuis trois mille ans, la Camargue, le Médoc (borné par l'estuaire de la Gironde, l'Océan et la forêt landaise) et le Valois ; celui-ci difficilement envahissable.

— C'est vrai. Louis était du côté de sa mère, sous tout rapport. »

Ah, ce pauvre Louis... et ce pauvre Jean-Baptiste, l'aîné ! Celui-ci, très lourd, vécut en sauvage dans sa chambre « sans ambition et sans amis », disent les chroniques. Sévère, dur, pédant, il se sentait un goût très vif pour la cruelle histoire des Juifs : une âme hébraïque [1] !

Louis, inspecteur des fermes générales, poète entre temps — ou plutôt, semble-t-il, bon ouvrier en rimes, fut vraiment peu avisé de laisser sa mère engager la grosse fortune (que Racine avait laissée) dans les aventures du système de Law.

Sainte-Beuve a signalé un passage du *Journal de Bachaumont*, concernant la fin de Louis. On nous assure que Louis est mort de chagrin à la fleur de l'âge, apprenant que son fils unique (unique comme fils car Louis eut des filles) avait péri dans le tremblement de terre de Lisbonne. Certes un grand fils périssant

1. Ces lignes étaient écrites quand un vieux racinien m'a fait part d'une hypothèse qui, si elle était fondée, rendrait ces quelques mots bien injustes. Il prétend ceci : « Jean-Baptiste, après la mort de son père, est tombé dans l'accablement. Il fuyait les hommes. N'est-ce pas étrange de la part d'un ancien secrétaire d'ambassade ? Eh bien, quand on se rappelle qu'il eut aux mains tous les papiers trouvés dans les tiroirs de Racine ; que, prié de préparer une vie de son père, il la composa, puis la détruisit, on se demande si sa consternation, son invincible tristesse ne tenaient pas à ce qu'il savait trop de choses, des choses trop terribles...

Car enfin, on sait qu'il laissa nombre de papiers provenant de son père (V. M. P. Mesnard) avec interdiction aux descendants de *jamais* les publier... »

En effet c'est grave. Je dirai plus loin ce que l'on sait (?) de ces papiers. Il est possible, en effet, qu'un très dévot eût rougi de s'apercevoir que la vie de Racine n'était pas *racontable* pour un fils.

si tragiquement cela peut foudroyer un père. Mais, d'une part, Louis ne mourut qu'à soixante-et-onze ans, ce qui n'est pas la fleur de l'âge, puis Bachaumont dit que Louis était, depuis longtemps, abruti de vin. Et il a bien la physionomie — on en peut juger — d'un alcoolique. Enfin quand il mourut, il y avait *sept ans* que son fils n'était plus...

Ce n'est pas tout. Ce fils, Louis avait été, envers lui, dur et brutal à ce point que le jeune homme dut partir au loin. Et savez-vous pourquoi le père et le fils étaient mal ensemble? Ce fils, aussi beau que son père était laid, âme aussi vibrante et passionnée que Louis était... Port-Royal! se voyait jalousé, pour ses talents poétiques, par l'insipide auteur de *la Religion* [1].

J'ai vu dans mon enfance, à La Ferté (en 1860, je crois) un des arrière-petits-fils de Louis, l'abbé de la Rocque, venu prendre connaissance des lettres de Racine (à sa sœur). Il les édita, les faisant précéder d'une biographie de son aïeul, qui semble écrite avec du miel et de l'eau bénite.

1. Ah! ce Louis Racine! avec quel plaisir Sainte-Beuve, qui l'exécrait, nous montre des traits « qui lui sont restés dans la peau ». Un jour, il est convié à la lecture d'une tragédie de Voltaire. Le lourdaud écoute, puis, soudain : « Ce vers est à moi... Ce vers est à moi. » Un quart d'heure après, avec la ténacité des gens pris de vin, il grogne encore: « Ce vers est à moi. » Alors, impatienté, l'abbé de Voisenon qui faisait la lecture, s'interrompt, se lève et sonne: « Qu'on lui rende son *verre* et qu'il s'en aille ! »

Ce Louis, quelle responsabilité il a assumé envers la postérité avec sa destruction de dix-huit années dans la correspondance de Racine! C'est lui aussi qui inventa en 1747 la fausse conversion de son père, — à l'exemple de cet autre janséniste (dont parle M. Giraud), qui, sept ans auparavant, avait fabriqué une fausse conversion de Pascal.

On sait que le jansénisme a récemment perdu Pascal, Hélas !...
S'il perd aussi Racine, Holà !

Ainsi les lettres haineuses de Racine à Marie, il les appelle « des pages où l'amitié fraternelle a quelques nuances ». Il déclare qu'on « peut assurer que Racine ne connut pas sa mère, puisqu'il avait un an quand elle mourut ». Plus loin il conclut que « tout dans l'âme de Racine est digne de notre amour éperdu ».

Mais, à côté de Jean-Baptiste, à côté de Louis et des descendants que j'ai cités, il y a d'abord les filles de Racine, dont plusieurs — même parmi les religieuses — semblaient fort douées. Il y a de plus, dans les générations suivantes (mais en très petit nombre), des types de révoltés, d'audacieux, très irreligieux, ambitieux forcenés, superbes physiquement. Ceux-là sont des Sconin, n'est-il pas vrai ? Le type y est : yeux bleus, cheveux blonds.

L'un de ces effrénés peut être cité, car ce qu'il a fait fut public. M. des Radrets, fils (ou petit-fils) de la fille aînée de Louis Racine, était possesseur de deux Mignard, l'un représentant Racine au temps de la Montespan, l'autre, le roi.

Il avait toujours été au plus mal avec son fils aîné. Un peu avant sa mort, comme il se réjouissait de ne rien laisser à ce fils ennemi, ses regards rencontrèrent les portraits. Aussitôt, se les faisant apporter, il les contemple une dernière fois, puis, les précipite dans le feu.

(Je narrerai peut-être un jour quelques histoires, dont deux concernent des collatéraux... L'une, — un drame nocturne, — dénote un mépris de la vie des petites gens, des *victimes vulgaires*, qui me paraît infiniment racinien...)

*

Et maintenant esquissons la figure du plus accompli des Racine-Sconin, plus beau, certes, moralement parlant, que Racine. En lui se sont réunies, fondues, les qualités éminentes des deux races. Quant aux défauts, on ne les voit pas. De cet homme descendent nos cousins Racine-Sconin de Belgique, des êtres très artistes, lettrés, fort vivants — et, je crois, plus Sconin qu'ils ne sont Racine [1].

On sent venir la Révolution. Toute la France frémit d'espoir.

Le bailliage de Villers-Cotterets a un député du tiers à nommer. Il désigne un Racine, Aubry du Bochet, réputé pour son intégrité, un peu janséniste — cela ne l'empêche pas d'être réformateur [2], au moins en tant qu'ennemi de toutes les corruptions. A l'assemblée, tout de suite, on le remarque. Il aide Sieyès à faire diviser la France en départements, crée en personne le cadastre, s'oppose violemment au vote d'une liste civile ; car le roi, c'est la cour, et la cour, selon lui, représente la luxure et l'immoralité.

Les Constituants n'étant pas rééligibles, Aubry se retrouve à La Ferté durant la Terreur. Il y devient maire ; il est même réélu, bien que suspect.

1. Ils descendent d'un intendant militaire *prêté* par la France au jeune royaume après la prise d'Anvers (1831) Séduit par la beauté des Brabançonnes, cet Aubry se maria là-bas, changea de nationalité, — les Sconin émigrent facilement — devint chef de l'administration militaire belge. Un de ses gendres a été ministre.

2. Tous ces Racine, à la Révolution, furent, non par goût des nouveautés, mais par indignation contre la cour et les grands, parmi les plus fougueux réformateurs. D'ailleurs, l'on sait combien la Constituante fut imprégnée de jansénisme.

Là que fait-il? Il veille à la sûreté de dix-neuf religieux milonais, tous chartreux de Bourgfontaine, réfugiés chez des bourgeois. Lui-même a un fils prêtre émigré. Sa propre vie est en péril. Il sait que, s'il livrait les chartreux, cela le sauverait : il refuse. Il est dénoncé. Comme, à La Ferté, nul ne veut exécuter l'ordre d'arrestation, une charrette est expédiée de Meaux avec des sans-culotte. Au milieu de la nuit, Aubry est arrêté, lié, chargé sur la charrette.

Mais au matin, les « intraitables », quand ils apprennent qu'on leur a enlevé leur maire, entrent en fureur. Ils se mettent en marche pour le délivrer. Ils ne rejoindront la charrette que dans un faubourg de Meaux. Dispute, rixe. Cela va mal finir. Heureusement passe sur la route, tout empanaché, un représentant du peuple, se rendant aux armées, Lejeune. Il reconnaît le vénérable Aubry, se précipite, l'embrasse, le délivre, et, pour le sauver, prétend l'emmener à la frontière. Aubry secoue la tête : « Non, les armées, *ce n'est pas notre affaire, dans la famille.* » Et puis, on a besoin de lui à La Ferté. Il y retourne... Le nom oblige : un Racine !

Il va de nouveau être emprisonné quand le 9 thermidor assure son salut. Le département de l'Aisne [1] le nomme son président. A Laon, il étonne par sa simplicité froide, son labeur acharné.

En plein Directoire, — chose inouïe — il y a en France un département où l'on ignore la concussion, — celui qu'il administre !

1. A la presque unanimité, bien que La Ferté soit à moins d'un kilomètre des départements de Seine-et-Marne et Oise, tout à l'extrémité de l'Aisne, à la pointe Sud de la « betterave », comme disent, toujours railleurs, les Picards.

Mais Bonaparte arrive. Il met Aubry à la retraite. Le vieux parlementaire rentre à La Ferté, — moins riche qu'il n'était parti, et cependant toujours aussi hospitalier. En effet le registre de la mairie, où il s'inscrit alors, lui et ceux qui l'accompagnent, montre qu'il a recueilli quelques épaves du sort, entre autres un vieil émigré et un « déserteur croate ». Ce déserteur croate, à La Ferté, chez les neveux de Racine, quelle rencontre !

*

Voilà les deux familles qui ont engendré Racine, voilà la population, voilà le terroir. A part quelques détails, il ne me paraît pas que de nouvelles enquêtes puissent en changer la physionomie.

(En effet, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer de précieux concours. Ce livre est une œuvre collective, un peu à la façon des découvertes sur Rabelais auxquelles est attaché le nom de M. Abel Lefranc.)

Si Racine, seul parmi nos grands écrivains, ne fut « cherché » par aucune société, ni parisienne ni provinciale (il n'y a, hélas, ni *cercle Racine*, — comme il y a un cercle Bourdaloue et un cercle Saint-Simon ; ni *Société de recherches sur Racine*, — comme il y a des sociétés de recherches pour tous nos grands écrivains, je crois que le mal vient, surtout, de ce que Racine *n'a pas de province*.

Racine, maintenant rattaché comme il l'est à l'*Ile de France*, c'est l'*Ile de France* désignée seule pour nous renseigner sur son illustre fils, comme la Normandie sur Corneille, comme la Gascogne sur Montaigne, la Bretagne sur Renan, la Champagne sur La Fontaine.

Or l'*Ile-de-France*, — nous l'avons dit — n'étant qu'une expression géographique, ne possède aucune société littéraire vouée à l'étude de ses grands hommes.

C'est parce que Racine était ainsi « vacant » que quelques-uns se sont emparés de lui. Ils l'ont emporté. La gloire de Racine, comme disait finement M. Theuriet, est devenue « l'auréole » du défunt monastère. Même il se dégageait de cette gloire un tel éclat que le moindre tenant de Port-Royal s'est prétendu frère intellectuel de Racine. Ils n'ont pas hésité à le transformer — comme a dit M. E.-M. de Vogüé, — en « gardien de leur nécropole ».

Pauvre grand Racine !

La question va être de savoir si cet accaparement n'a pas un peu trop duré...

Et alors, pour un certain nombre de braves gens qui aiment et admirent Racine *lui-même*, il va s'agir de veiller à ce qu'on restitue tout ce qui avait été dérobé et enfoui.

Il semble que nous venons de lui rendre ses origines, son terroir, sa ville natale, ses deux familles [1].

Mais cela ne suffit pas.

Nous savons ce qu'il *promettait* : il s'agit, maintenant de savoir *ce qu'il a tenu*.

1. Il paraît que, tout autour de M. Jules Lemaître, on se promet d'anéantir le chapitre des Sconin, *dont on a eu connaissance*.

Soit !... Mais il ne subsistera plus, alors, pour les origines maternelles, que Mesnard et les universitaires allemands. La mère de Racine sera donc, et définitivement, avérée une *Allemande !*

DEUXIEME PARTIE

—

CE QUE FUT RACINE

> Il y aura toujours des chemins nouveaux dans Racine.
>
> J.-J. Weiss.

> Racine, la logique cachée !
>
> Scherer.

I

CE QU'ON A DIT DE RACINE VA-T-IL NOUS ÉCLAIRER ?

On ne doit chercher Racine qu'après s'être dégagé du préjugé qui le réduirait à n'être que représentatif et dépendant. — Il faut aussi tenir pour certain que son génie n'aurait rien à perdre à la constatation que sa vie n'aurait point été édifiante. — D'ailleurs Racine, pris à part de Port-Royal, ne cesserait-il pas de sembler énigmatique? — Le cas de Diderot. — A son exemple nous ne devons éprouver aucune hésitation à chercher Racine partout où l'on peut le rencontrer.

Et, tout d'abord, comme il y a eu, depuis bientôt trois siècles, quantité d'appréciations diverses sur la personne de Racine, groupons les plus originales. — Ce dépouillement permet de constater que l'on ne s'est guère entendu pour définir Racine, de qui le portrait moral manque presque autant que le portrait plastique.

Racine est un être très vivant et très personnel. Nous tenons cela pour hors de débat.

Aussi lorsqu'on voudra nous décider à reconnaître *à priori*, qu'il est Port-Royal, qu'il est « le parfait poète *classique*, » qu'il « décore le règne de Louis XIV, comme un feston magnifique », nous répondrons que Racine est infiniment plus beau et plus intéressant que tout ce à quoi l'on voudrait le rattacher.

Nous allons donc considérer Racine isolément, loin de ceux qui, soi-disant, auraient mené sa vie, — loin de sa famille, — loin de ses maîtresses, loin de ses ennemis, loin de la Cour et loin de Port-Royal.

Cette façon de prendre Racine différera absolument de celle pratiquée jusqu'alors.

On supposait qu'il avait subi l'empreinte des milieux où il avait vécu. Racine devenait ainsi, successivement pieux et austère à Port-Royal; léger, dissipé et peu moral chez les Vitart; débauché avec le monde du théâtre; parfait homme d'intérieur aussitôt marié; le modèle des courtisans à la Cour ; le plus austère des hommes religieux quand il se remet à fréquenter des jansénistes ; le plus caressant et le plus folâtre des pères avec ses enfants: bref un homme *multiple.*

Eh bien non ! Racine, serait croyons-nous, toujours resté le même. D'ailleurs, il n'aurait jamais marché au hasard. Il aurait combiné dès le début son plan de vie, et, ce plan, il l'aurait suivi inflexiblement. Partout la même adroite tactique, car Racine est un admirable tacticien. Bref, toujours la même âme !

Cette âme, la connaît-on ? Non ! Il est vrai qu'on l'a fort peu cherchée. Pourquoi se serait-on mis en peine de la découvrir? Des formules commodes nous la définissaient une fois pour toutes : « Racine c'est Port-Royal, sauf les quelques années de désordre et de révolte. Même dans la révolte il était hanté par le souvenir de ses maîtres. Il redevint bientôt *chose tout à eux.* Donc Racine est expliqué entièrement par ce Port-Royal de qui l'on retrouve, à chaque instant, l'empreinte indélébile. »

•

Non seulement nous repoussons ces formules dogmatiques, mais nous ne voulons même pas nous enga-

ger dans ce « voyage vers Racine » sans avoir, dès à présent, signalé ceci, que c'est tout au contraire, ce fameux Port-Royal, — qu'on fait intervenir providentiellement tout au long de sa vie — qui rend Racine inintelligible [1].

Supposons un instant que nous ignorions jusqu'à l'existence de Port-Royal. Supposons, si vous le préférez, que rien de sa vie antérieure ne nous soit connu lorsque nous prenons Racine à sa vingtième année, *hormis toutefois sa particulière innéité*. Voyons alors si *tout ce qu'il va faire* (depuis ses vingt ans jusqu'à sa mort) ne nous semblera pas naturel, clair et rigoureusement logique.

Il sort d'une famille pauvre, mais très hautaine, famille déchirée, dont plusieurs membres sont des violents et des passionnés, d'autres d'étroits, sombres et jaloux dévots. Donc deux courants vont le solliciter. Auquel se fier ? Avant de prendre un parti il voudra essayer ses forces.

Spirituel, ambitieux, séduisant, d'une remarquable beauté, il commence par de jolis vers.

Mais le ton de ces vers est assez risqué. Aussi la partie dévote de sa famille veut qu'il devienne prêtre, cela au plus vite. Il n'ose refuser, part (à Uzès), revient sans aucun bénéfice, mais alors assure que, s'il rentre les mains vides, c'est bien à regret. Ce regret est-il sincère ? On en peut douter, car cet adroit garçon aurait tort de se mettre à dos toute une moitié de sa famille, des mal commodes ambitieux,

1. J'adjure le lecteur de bien peser cette question en conscience. Pour moi, sa solution, dans un sens ou dans l'autre, elle est comme la clé de voûte de toutes les énigmes de Racine.

qui, eux, ne le destinent pas du tout au sacerdoce.

Comme il n'a pu — ou voulu — être prêtre, comme il fait de mieux en mieux le vers, il fréquente alors les gens de théâtre (*à cette époque le théâtre est tout aux poètes*). Il fait paraître quelques œuvres tragiques, non sans valeur.

Aussitôt colère furieuse de la partie figée de sa famille, et, par cela même de tout un monastère. Le jeune homme, le jeune louveteau plutôt, se défend vigoureusement. Même de telle façon que ses agresseurs... n'y reviendront plus !

Libre, il se lance à corps perdu dans le théâtre, et fait des pièces ardentes pour des maîtresses dont il est fort orgueilleux.

Cela dure quinze années. Puis il se fatigue. Il ne s'est pas enrichi. Il approche de la quarantaine. Son caractère lui a valu de cruelles inimitiés. Même à la ville il n'y a plus de sécurité pour sa personne.

Il pense donc à la Cour. Mais la Cour qui commence à devenir collet-monté, n'admet plus que des gens mariés.

Changement de carrière. Il contracte un mariage riche et obtient du roi un emploi considérable. Il se réconcilie alors avec celle de ses deux familles qui l'avait repoussé.

A la Cour, par peur, le roi incline à la dévotion. Qu'à cela ne tienne ! Racine inclinera du même côté.

Le roi accentue son évolution vers une austérité toute hypocrite. Lui, écrit alors des œuvres dans un ton religieux encore plus soutenu.

Puis sa santé s'altère. Il va falloir songer sérieusement à se mettre en règle pour l'autre monde. Évolution vers plus de piété vraie. Il se rachète, fait péni-



Louis RACINE.

tence et meurt dès cinquante-neuf ans encore très riche, bien qu'ayant élevé sept enfants.

Voilà, comme faits certains, la vie de Racine — à partir de vingt ans — vie très simple, très unie, très logique. Dans une telle existence, où voit-on des énigmes? Cet homme a fait ce que tout le monde fait alors, jusqu'à la fin édifiante incluse. « Il était alors fréquent qu'on ne revînt à Dieu que par terreur. » (J. Lemaître sur Fénelon).

Donc, *sans Port-Royal mêlé à sa vie,* nous comprenons Racine.

Avec Port-Royal, allons-nous encore le comprendre? Voyons cela.

On nous dit que Port-Royal a énergiquement dominé Racine à trois époques de sa vie.

1° DE SEIZE A DIX-NEUF ANS. — Alors il devient un disciple des apôtres que sont « ces Messieurs. » Son âme est « toute imprégnée du céleste parfum de leurs vertus. »

— *Disciple? Vraiment! Mais alors comment profite-t-il si peu de leurs leçons? Comment tout ce qu'on a de lui, à cette époque (petits vers), est-il si méchant? Comment trahit-il aussitôt ses maîtres? Pourquoi contre eux, cette haine furieuse? Étrange imprégnation!...*

2° A TRENTE-SEPT ANS. — Un remords s'éveille dans l'âme de l'enfant de Port-Royal. Racine se désespère de n'avoir pas sans relâche mené une vie d'édification. Il décide de « plonger » dans la pénitence.

— *La pénitence? Mais alors pourquoi ce mariage riche? Pourquoi la vie au milieu d'une Cour dissolue, aux pieds des maîtresses du roi? Où est l'humilité?*

Où est le renoncement? Où est le sacrifice? Où donc s'effectue cette pieuse retraite? Et le vœu de pauvreté? Car, enfin, Racine devient millionnaire, vit à la Cour et gouverne âprement sa fortune.

3° Vers cinquante-cinq ans. — Soi-disant alors, il est devenu à ce point un homme de Port-Royal qu'il écrit publiquement une histoire du monastère, allant ainsi au-devant d'une disgrâce.

— *Racine, homme tout de Port-Royal dans ses dernières années? Mais alors pourquoi les actes de méchanceté et de sécheresse sont-ils plus fréquents à ce moment chez Racine? Pourquoi cache-t-il à tous les yeux cette* Histoire de Port-Royal, *qui ne sera découverte qu'un demi-siècle après sa mort?*

Pourquoi Vuillart, (le janséniste), son seul intime à ce moment, nous affirme-t-il que la conversion de Racine ne précéda que de quelques mois sa mort?

On le voit, c'est Port-Royal — et Port-Royal seul — qui *fait* Racine énigmatique. Cessez de le voir travesti en un de « Port-Royal », et Racine redevient aussitôt très compréhensible.

Eh bien donc, décidons de prendre Racine *à part*. Cherchons ce que fut, au juste, *l'individu* chez Racine.

Que vaut Racine comme homme ?

Le premier qui se posa carrément la question fut, je crois, Diderot.

Vivant quelque cinquante ans après Racine, placé donc assez loin de lui pour le pouvoir contempler

d'ensemble, Diderot ressentit pour son génie une admiration telle que nulle ne l'a jamais égalée : Diderot, en effet, a prédit, que, dans quelques siècles, Racine serait le géant des littératures humaines.

Mais... (car il y a un mais), mais il ne cacha point que la loyauté, l'honnêteté, la bonté de Racine lui semblaient... *au-dessous de tout.*

Comment s'était-il formé une opinion si désavantageuse de la personnalité morale de Racine ?

On le cherche et l'on ne trouve pas.

Je propose une explication [1].

Diderot s'est trouvé à même d'être particulièrement documenté sur Racine. Il a pu savoir de lui certaines choses secrètes, intimes.

En effet il était de Langres, petite ville où la vie fut toujours assez resserrée. La société langroise, au XVIIIe siècle, se réduisait à un très petit nombre de maisons. Les rares familles où l'on se piquait de culture se fréquentaient toutes.

Eh bien, à côté des Diderot, il y avait une famille portant un nom bien connu des érudits, les Jacobé d'Ablancourt. Un d'Ablancourt, grammairien, avait été l'ami de Boileau. L'un de ses petits-fils épousa une petite-fille de Racine (par Mme de Moramber). A Langres, au temps de Diderot, souvent l'on voyait, allant en Bourgogne, Louis Racine, inspecteur des fermes générales, qui descendait chez son neveu, lui-même agent fiscal.

Naturellement les d'Ablancourt avaient d'assez récents et sûrs souvenirs de famille, Mme de Moramber

1. Je dois beaucoup, pour diverses questions traitées dans ce volume, à M. Lanson qui, entre autres, connaît admirablement Diderot.

ayant été l'aînée des filles de Racine. Eh bien comment les d'Ablancourt *voyaient-ils* leur grand aïeul?

On se tromperait, je crois, si l'on s'imaginait que tous avaient pour Racine la vénération agenouillée de ce nigaud de Louis. J'ai aujourd'hui la preuve — par des descendants directs, qui ont bien voulu me l'attester — que tout autour de Louis on désapprouvait alors son parti-pris *de ne pas dire la vérité.* Moins dévots, sa femme et ses enfants estimaient — comme leurs loyaux arrière-petits-fils le laissent entendre volontiers aujourd'hui [1], — que Louis n'a fait que rapetisser son père, en voulant le montrer bon, doux, veule, sentimental, « gentil », alors qu'il était vindicatif, dur, jaloux, cruel.

Ainsi les d'Ablancourt considéraient le grand Racine avec de tout autres yeux que Louis. Il est vrai qu'ils avaient, sans doute, leurs raisons...

Ils me paraissent avoir été les détenteurs de quelques-uns des documents qui faisaient si peur à Louis. C'est ainsi, qu'ils se chargèrent, à sa place, de garder l'admirable portrait que nous publions, portrait qui, on le verra plus loin, nous vient des d'Ablancourt. Sans doute Louis, après avoir enfoui chez eux cette image impure, leur confia aussi certains papiers redoutables.

Car il y avait (et il y a encore), des papiers de Racine qu'*il ne fallait pas que l'on connût.* Ces mystérieux papiers, le doux M. Mesnard a préféré croire qu'ils « concerneraient le jansénisme » (?). C'est là

1. L'un d'eux, mort il y a quelques années, le général de La Roque, caractère véhément, sarcastique, un bel homme aux yeux étincelants, une sorte d'indompté, ne concevant, ne pratiquant que la vie sauvage, la vie loin de la civilisation, le déclarait tout net et très haut.

une supposition toute gratuite. S'ils devaient, ces papiers, montrer en Racine un janséniste ardent, quel danger y avait-il, en 1750, quel danger y aurait-il aujourd'hui à nous les révéler ? J'ai d'ailleurs *la preuve morale* — mais c'est tout, qu'ils n'ont aucun rapport avec le jansénisme. Seulement il semble que tous aient été cachés parce que le Racine qu'ils risquaient de faire apparaître eût semblé trop sceptique et trop satirique. J'ai idée qu'il y a là de belles pages à la Saint-Simon, où Racine se montre un royaliste douteux, un dévot plus que suspect.

L'hypothèse est-elle déraisonnable ? Qu'on veuille bien réfléchir à plusieurs choses...

D'abord Jean-Baptiste, de quinze ans plus âgé que Louis, un peu plus intelligent (sa figure est plus fine que celle de Louis) avait préparé [1] une vie de son père que Louis l'empêcha de publier, et l'on sait ce qui divisait les deux frères : *Jean-Baptiste voulait montrer un Racine vrai.*

A peine fut-il mort (1747) [2] que Louis lançait ses impostures purificatrices : « Mon père est tout entier dans Port-Royal. Donc, inutile de le chercher ailleurs. »

Louis nous avoue que sa famille ne fut pas con-

1. Voir à cet égard la correspondance de Jean-Baptiste avec Louis, publiée par M. Mesnard.

2. Je crois que l'on n'avait pas encore fait la remarque que Louis publia son livre aussitôt la mort de son frère. L'ouvrage était donc prêt. Qu'attendait-il donc, sinon la mort de l'honnête Jean-Baptiste ? J'espère qu'on découvrira quelque mention des reproches indignés que d'Aguessau aurait faits à Louis pour l'empêcher de diminuer ainsi son père — cela à la demande de Voltaire, lequel, généreusement, voulut défendre la gloire de Racine contre une telle profanation.

tente de ce qu'il avait écrit, puisqu'il déclare, avec mauvaise humeur, que, *quoi qu'on dise,* il a été sincère dans cette biographie.

Eh bien, ces secrets de Racine, Diderot avec sa curiosité aiguisée, son étonnante pénétration, Diderot habitant côte à côte avec les d'Ablancourt, dut les surprendre. Et c'est ainsi que s'explique certain passage du *Neveu de Rameau* qui a tant intrigué de tout temps les commentateurs.

(On vient de parler de Rameau, homme dur, avare, sans humanité, puis Diderot reprend : « Mais Racine? Celui-là, certes, avait du génie, et ne *passait pas pour un trop bon homme.* »

(En effet, c'est là, nous le verrons, l'opinion de tous ses contemporains.)

« Lequel préféreriez-vous qu'il eût été bon homme, honnête commerçant, etc., etc. ; ou qu'il eût été fourbe, traître, envieux, méchant, mais auteur d'*Andromaque*, de *Britannicus*, de *Phèdre*, d'*Athalie* ?...

Cet homme n'a été bon que pour des inconnus (n'a été bon que pour qui ne le connut pas), *et que pour le temps où il n'était plus* (que pour la postérité).

D'accord, mais dans mille ans il sera l'admiration de toutes les contrées de la terre [1]. »

Diderot a vu juste.

Racine, en effet, monte assez rapidement — au moins en France — vers une gloire sans rivale. Il est possible que dans quelques siècles, (deux se sont écou-

1. Si Diderot paraît avoir appris des choses redoutables sur Racine, — qu'on le remarque bien, — son admiration du génie de l'homme et de la terrible beauté des tragédies n'en a pas souffert, loin de là !

lés depuis la prophétie de Diderot), il éclipse tous les écrivains de notre pays. Éclipsera-t-il aussi les grands écrivains étrangers? J'en suis très convaincu ; mais à une condition essentielle, — à la condition d'être présenté de telle façon qu'il puisse être compris, enfin, par les étrangers.

Et ils le comprendront peut-être (eux qui nient Racine : les Anglais nient Racine), le jour où Racine leur aura été présenté *pièces en main*, dans ses actes, dans sa vie, dans ses gestes, dans ses traits, partout où il peut être caché, — ce Racine, dont, jusqu'à ce jour, on n'a même pas voulu connaître la figure, puisque, à dessein, l'on n'a présenté de lui que de faux portraits, — aussi faux au moral qu'au physique.

Quand je dis que Racine n'est pas connu, pas *saisi*, j'entends que personne, actuellement, personne de nous ne saurait, en quelques mots seulement (si on le lui demande à l'improviste) résumer l'homme qu'il y a en Racine aussi aisément qu'il résumerait Corneille, La Fontaine ou Molière.

*

La plus sûre manière, ce nous semble, d'établir que Racine a été — et reste une « cruelle énigme », — c'est de repasser ensemble les plus tranchées les plus originales des appréciations que l'on a faites de son caractère et de son âme.

D'abord les contemporains de Racine !

Aussi intelligents que nous, plus connaisseurs en hommes — ils y étaient bien obligés, car, pour qui résidait à la Cour, la vie était semée de périls — les

contemporains de Racine ne se sont pas souvent donné la peine de *pousser* l'esquisse : un mot, un trait piquant, et c'est tout.

Ainsi Mme de Sévigné, si vraiment elle s'est bornée à cette boutade, « Racine passera comme le café », — ce qui a fait dire qu'elle n'avait pas plus de cœur, que de sens critique. Seulement... elle ne l'a pas dit[1] ! Ce qu'elle paraît avoir dit c'est que Racine n'écrirait des tragédies de passion que tant qu'il serait emporté d'amour pour ses actrices, et qu'il n'écrirait *plus pour elles*, quand il serait calmé, — une façon de voir qui peut joliment se défendre !

Passons maintenant à l'opinion anonyme, assez générale, qui préjuge en Racine un être « doux, ten-

1. Il est aujourd'hui prouvé que le « Racine passera comme le café » est une imposture. Même si Mme de Sévigné avait si mal jugé le café, cela ne prouverait rien ; car le premier café qu'on goûta en France était du café d'Abyssinie (de Kaffa), lequel a un goût très différent de celui (genre moka) que l'on consomme aujourd'hui partout. La vogue du café d'Arabie date de Fontenelle et Voltaire.

Mais son opinion de Racine ?

Eh bien Racine n'avait encore écrit qu'une pièce de vraie valeur, *Andromaque*. Ici il convient de se rappeler que Mme de Sévigné était une amie de Corneille, qu'il lui fallait le temps de se décider à admirer des beautés moins viriles. Et Mme de Sévigné était, par l'esprit, par sa fermeté de caractère, un homme.

Enfin elle était mère, mère passionnée, et son fils qui entretenait la Champmeslé goûtait peu que Racine fût l'ami (peu généreux en plus) de sa maîtresse. Après *Phèdre* et *Athalie*, Mme de Sévigné changea d'opinion. Elle n'avait d'ailleurs jamais rien écrit de plus grave que ceci : « Les pièces que Racine fait pour la Champmeslé ne sont pas pour les siècles à venir » ; et celle-ci sur le café : « Vous voilà, ma fille, revenue du café ; Mlle de Meri l'a aussi chassé. Après de telles disgrâces peut-on compter sur sa fortune ? »

Il y avait quatre-vingts ans que ces deux petits bouts de phrase gisaient abandonnés, lorsque Voltaire commença à les rapprocher un peu. La Harpe fit mieux : il inventa cette forme incisive qui est devenue sacramentelle : « Racine passera comme le café ! »

dre, sensible ». Ici, impossible de trouver le responsable. — Louis mis à part, M. Mesnard l'a cherché, ce responsable, pendant vingt ans, ne l'a pas trouvé, avoue même que pas un acte de la vie de Racine n'autorise une aussi indulgente appréciation. On croit que ceux qui, au temps de Racine, répétaient volontiers cette phrase, ne songeaient qu'à railler. Elle paraît avoir été lancée ironiquement dans une des lettres ouvertes des défenseurs de Port-Royal, après que Racine eut outragé si perfidement les vieux maîtres qui l'avaient nourri et traité comme leur enfant.

Cérémonieuse et courtoise en la forme (puisqu'en ce temps-là, tout, jusqu'à « je vous hais », tout se dit tendrement) la lettre des défenseurs signifierait :

« Ah! ce jeune homme qui se donne des dehors si trompeurs, et enveloppe au théâtre les sentiments de ses héros de phrases si douces, si tendres et si sensibles ! »

Et si l'on ne pouvait absolument pas découvrir qui a lancé une formule aussi élogieuse sur l'amabilité de son caractère, on en serait réduit à croire que c'est Racine lui-même, Racine dont nous dirons la merveilleuse adresse à se faire valoir, Racine qui devait s'arranger pour qu'on lui attribuât des mérites d'autant plus appréciés alors qu'ils étaient plus rares. Or, justement, le personnage du « doux, tendre et sensible », nul alors ne le jouait dans le grand monde de l'époque, ce monde si cruellement égoïste que nous font voir La Rochefoucauld et La Bruyère.

Si Racine a réussi à se faire tenir pour tel, comme il a eu raison!

« L'écrivain qui aura *une fois* acquis la réputation

de tendre douceur, pourra ensuite *être cruel tout à son aise* » (Doumic).

Nous avons depuis peu la singulière manie de moderniser tout, parce que le modernisme tient la vogue. Notre vanité imagine d'abord de nous poser devant le lecteur comme étant, avant tout, *de notre temps*. Or notre temps se pique de certaines qualités humanitaires. Nous nous croyons plus doux que les siècles passés. Donc « le plus moderne » de demain sera le plus doux. Soyons doux! Adoucissons de parti-pris ceux que nous étudions !

Pour donner à quelqu'un cette réputation de très moderne, il ne sera pas du tout nécessaire qu'on relève chez lui des idées modernes. Fussent-elles moyenâgeuses, le public français ne verra que le ton, la forme, pour peu que celle-ci soit restée actuelle.

Alors va pour un Racine moderne, — donc doux, même pour un Racine conciliant à la fois les deux opinions contraires : nationaliste et humanitaire [1] !

*

Et voici alors, (je traduis) de très variées appréciations.

1. Je propose tout de suite — mais seulement pour mes confrères de la Société des Artistes français — cette explication de l'apparente douceur de Racine. Racine était un blond-châtain, sourcils et cils très foncés avec des yeux bleu pâle, couleur d'eau. Eh bien quiconque, comme les artistes habitués à faire des portraits, a dû observer très longuement les figures, sait quelle étrange douceur donnent de tels yeux.

On se rappelle que, pour Musset, il n'y avait pas de plus troublants, de plus décevants regards que ceux là. «... Qui sait, brune *aux yeux bleus.. ?*»

Boileau d'abord : « Pour le talent il n'est pas un des grands écrivains du siècle et pas comparable à Corneille et à Molière, ni même à moi, Boileau. » Charité bien ordonnée... « Comme caractère, il était jaloux, inquiet, railleur, voluptueux. »

Or Boileau fut le seul ami fidèle de Racine ; et voilà comment il définit son ami, qu'il qualifie aussi de *bel esprit*, artiste en vers, — ce qui dans la bouche d'un autre (au moins en ce temps-là) voudrait peut-être dire *un pédant*, *un fat fort adroit*.

Pour Saint-Simon, qui l'a connu *fort tard*, — ce qu'on oublie à dessein — Racine est un « honnête homme » c'est-à-dire plutôt un homme du monde qu'un écrivain [1].

Spanheim, l'envoyé de l'électeur de Brandebourg, le dépeint ainsi : « M. de Racine a passé du théâtre à la Cour, où il est devenu habile courtisan, dévot même. Le mérite de ses pièces n'égale pas celui qu'il a eu l'esprit de se former *en ce pays-là*, — où il *fait* toutes sortes de personnages. Ou il complimente avec la foule, ou il blâme et crie dans le tête-à-tête (en secret), ou il s'accommode à toutes les intrigues dont on veut le mettre ; mais celle de la dévotion domine chez lui ; il tâche toujours de tenir à ceux qui en sont les chefs. »

Pour ce perspicace *voyeur* qu'est Primi Visconti, (le plus sûr des chroniqueurs de la Cour, nous dit M. Roujon), Racine tient tout entier en ceci : « très pédant ». Pédant veut dire alors poseur, dédaigneux, prétendant régenter ; selon Molière, le genre pédant

1. Honnête homme alors, veut simplement dire un homme qui a des clartés de tout, ne se spécialise pas.

est opposé au genre cavalier. Primi n'est pas méchant ; il faut même qu'il soit bien indulgent pour avoir écrit sur Mlle de Fontanges : « Sa passion était l'ambition et le faste : *elle était douce et simple !* »

(Cette fastueuse, cette ambitieuse qui fit affront à la Montespan, *douce!* Alors, oui, dans ce sens... spécial, Racine peut être infiniment doux.)

Dangeau déclare que Racine était l'homme de la Cour ayant le plus d'esprit (pas un mot sur son cœur ni sur son caractère).

Valincour : « La trop grande place donnée à l'amour dans ses tragédies vient de son caractère qui était plein de passion. »

Pour Saint-Évremond, Racine est aussi méchant que ses personnages. Fontenelle renchérit, mais Fontenelle tenait de près à Corneille, — ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, qu'il vit faux de parti-pris. Pour lui, « Racine est un transfuge de Lucifer », autrement dit un Satan manqué — ou masqué. « Boileau, dévot et méchant, Racine plus dévot et plus méchant ».

« Corneille est plus moral, Racine plus *naturel* (La Bruyère). » « Racine est l'écrivain le plus naturaliste du XVIIe siècle *au fond* ». (Deschanel, cité par Jules Lemaître).

Or, un écrivain réaliste, encore plus un naturaliste, est toujours un peu immoral.

Sainte-Beuve, cette grande honnêteté critique, a dit le premier, à propos de Racine, que l'opinion devait se renouveler, se rafraîchir. Il réservait son opinion, comme, je crois, M. Faguet, et attendait de nouvelles découvertes ; voilà pourquoi le portrait en pied manque chez lui. En revanche il a jeté quantité de petits coups de crayon, dont peu — à la vérité — esquissent

le caractère. Sauf erreur, je ne vois guère que celui-ci à prendre en note : « On se perd (sous Louis XIV) dans les infiniment petits de la flatterie courtisanesque... Fadeur et impertinences de tous côtés (*impertinences* s'entend de flatteries telles qu'elles diminuent à dessein le mérite de tel ou tel afin de grandir le roi) *on est fâché d'y voir mêlé le nom de Racine.* »

Taine : « Pour moi, chez Racine, tous les sentiments naissent moins d'eux-mêmes (chez les personnages) que de leur état, — sont ceux qui conviennent à leur rang. Ce qui touche les femmes, dans leur amant, c'est leur rang. Une des causes du sentiment d'Iphigénie pour Achille c'est qu'il est de meilleure maison qu'elle. Elle est moins amoureuse que glorieuse d'une telle union. » Autrement dit individualisme (égoïsme) prédominant. Plus d'ambition que de cœur.

Nous ne donnons qu'après celle de Taine l'opinion de Gœthe, parce que les deux semblent se compléter :

« Les personnages d'un rang élevé doivent estimer un poète qui sait peindre avec tant de justesse et de perfection leur état et leurs relations augustes.

« Corneille a peint les grands hommes, et Racine les grands seigneurs.

« Quand je lis ses ouvrages, je puis toujours me représenter le poète au milieu d'une Cour brillante, ayant devant ses yeux un grand roi et vivant dans la société des hommes les plus distingués et pénétrant dans les *secrets de l'humanité*, tels qu'ils se cachent derrières de précieuses tentures... Je vois par les yeux d'un Français délicat des rois que tout un peuple adore, des courtisans que la foule envie, représentés *dans*

leur figure NATURELLE[1], *avec leurs souffrances et leurs vices.*

« *Il était impossible* qu'un homme si éminent, dont la vie et la mort dépendaient du regard du roi, *n'eût pas écrit* des ouvrages dignes de l'approbation des rois et des princes. »

On voit que le grand penseur a surtout songé au peu de liberté qu'aurait eue Racine s'il eût prétendu n'écouter que son inspiration. Gœthe n'a d'ailleurs aucun parti pris contre Racine ; au contraire, car, à côté de ce passage, emprunté à *Wilhelm Meister*, il dit dans ses *Mémoires* qu'il goûte peu Shakespeare, à cause de ses monstruosités, et que Racine, le demi-dieu des Français, a été aussi le sien. Gœthe est, de tous les étrangers (races germaniques ou anglo-saxonnes), le plus aimable pour Racine.

M. Deltour avoue n'avoir fait son livre, *Les Ennemis de Racine,* que pour prouver que Racine valait mieux que sa réputation d'autrefois, qui ne fut pas bonne. Or, tout au contraire, son livre laisse au lecteur l'impression que les ennemis de Racine furent plutôt indulgents. En effet, tout le monde s'accorde à définir ainsi le haineux : « Un être habituellement irritable, très coléreux. » Eh bien, M. Deltour dira : « Je reconnais qu'il n'y avait pas plus irritable que lui, — toujours en colère ! » Il ajoute que sa « conversion ne l'avait pas amélioré ! qu'il ne se guérit

1. Pour qui connaît la langue de Gœthe, *naturelle* a ici le sens que Rousseau donnerait au mot : *la figure telle que la nature l'a faite.* Donc Gœthe semble deviner que pour Racine ses personnages sont surtout de beaux animaux avec leurs souffrances et leurs instincts. Gœthe est ici assez près de Jules Lemaître. (Tout ceci me vient du regretté Edouard Rod, qui connaissait à fond Gœthe et qui voulut bien revoir lui-même quelques pages de ce livre).

jamais de sa malignité. » Or *malignité* veut dire, au grand siècle, méchanceté voilée d'hypocrisie : le « noir venin de la malignité » dira Boileau.

•

Brunetière dit voir chez Racine des personnages occupés à se donner le change sur la moralité des moyens qu'ils emploient. Il soutient même que Racine ne travailla pendant dix ans à rien d'autre qu'à envelopper du charme de ses vers des horreurs, le meurtre et l'impudicité, l'adultère et l'inceste, le délire des sens, la folie homicide. « Car c'était cela qu'il essayait de faire applaudir. Et ce qu'il y avait de plus grave c'est que tout cela était d'une vérité telle chez Racine qu'on sentait que c'était de la vie. »

L'abbé Vignot, l'érudit racinien qui, seul, depuis Sainte-Beuve, est allé aux sources, ne voit en Racine qu'un très habile artiste et un homme de goût. Moralité déplorable : « Racine a renchéri encore sur la réalité même quant à la place qu'il donne à l'amour sensuel et passionnel dans la vie des personnages. »

P. Janet (*La psychologie de quelques maîtres écrivains*) est pénétré de la grande sécheresse de cœur de Racine. Il conteste même parfois sa délicatesse. Racine n'aurait jamais dû s'exprimer ainsi sur la mort de la Champmeslé, qu'en somme, il avait aimée. Sans doute elle lui avait attiré cette raillerie, et Racine ne pardonnait jamais d'être raillé : « Le *tonnerre* l'a *déracinée* » (ce qui voulait dire : « M. de Clermont-Tonnerre l'a enlevée à Racine. ») Mais rien n'excuse Racine d'avoir été installer sa famille — lui converti,

soi-disant — dans le logis même témoin de ses amours, — et quelles amours !

« On est affligé de ne pas rencontrer l'amour vrai dans les passions de jeunesse de Racine ; on l'est encore de ne pas le rencontrer davantage dans la maturité... Son mariage est affligeant. *Il n'y a pas eu de roman dans la vie de Racine.* (Racine avoue n'en avoir pas eu l'ombre, même à Uzès.)

« Comment, dans l'âme du « tendre » Racine, la poésie ne sera pas représentée par la femme qu'*il choisit,* mais par... Boileau !! »

M. Paul Albert déplore le parti pris unanime des critiques à vouloir que Racine fût bon, cela *sans preuves à l'appui.* Il leur reproche de laisser dans l'ombre, exprès,ce qu'ils trouvent de vilain dans son caractère.

Il remarque que Louis XIV n'a jamais aimé qu'un homme de lettres, Racine. Il n'a pas aimé Molière, celui-là point Latin du tout, mais Français et bon et aimant. Donc affinité de nature entre ces deux égoïstes, Louis et Racine, qui ont d'ailleurs bien des traits de ressemblance, même physiques.

Il dit qu'il n'existe rien d'aussi féroce dans notre littérature que les deux lettres de l'auteur des *Hérésies imaginaires* (contre Port-Royal) lettres si méchantes que rien dans les *Provinciales* n'en approche, « cela, dit-il, emporte la pièce ». Et ceux que cherchait à tuer ainsi le tendre Racine étaient ses bienfaiteurs.

Ici il faudrait placer le résumé des « conférences d'impression » que le grand poëte, Leconte de Lisle, fit si souvent à ses amis sur Racine. Malheureusement je n'ai pas connaissance que ces causeries aient été recueillies. (?) Elles concluaient à l'amoralité profonde de Racine.

Albert Sorel (un peu à côté de Racine, mais ses hautes vues sont si saisissantes !)

« L'auteur (il veut parler de lui-même, historien) s'il dit tout, passera pour dénaturer...

« Le spectateur a gardé des études classiques, un fonds de critique bourgeoise par où il décide pour le XVIIe siècle du degré de vérité des caractères. Malgré Saint-Simon, malgré Michelet, la plupart persistent à considérer l'histoire du grand siècle comme un spectacle pompeux et régulier, donné sur un théâtre qui n'aurait pas de *dessous*. Le splendide décor de Versailles, la divine poésie de Racine ont fait *et feront encore longtemps ce prestige*. Qui voudrait croire que ces beaux jardins étaient souillés d'ordure, que ces palais d'or et de marbre étaient traversés de couloirs obscurs, sales, de canaux nauséabonds, qui empestaient...

« Racine et Bourdaloue ont regardé au fond de tous les abîmes, — mais on les lit comme on lit le latin, on *ne ressent plus.* »

M. Lanson, à qui je demandais quelle sorte de sensibilité il *voyait* en Racine, a bien voulu me répondre : « Pas sentimental, sensible : il a *compris*, au moins — éprouvé ? *je ne sais* — la tendresse dans l'amour ; et il a connu la douceur de jouir de ses impressions même tristes : la passion n'a pas été chez lui *uniquement*, impulsion, ressort d'action. »

Et voici maintenant, comme petit intermède, ceux à qui Racine est fort sympathique :

Selon M. Larroumet, le trait principal du caractère de Racine, c'est la sensibilité : sensibilité de cœur.

Pour M. Gazier, Racine est expliqué en tous points

par Port-Royal. Racine c'est Port-Royal. Donc toutes les vertus... (Vous voyez d'ici la suite...)

M. Jules Lemaître est infiniment plus prudent. De ci, de-là, de petites touches qui sont d'une main fort adroite, qui griffent doucement, de façon espiègle. S'il n'y a pas encore de portrait il y a déjà un cadre, — un amour de cadre...

Il nous montre d'abord Racine, avant même la fin de ses études, se demandant à lui-même s'il lui sera possible de concilier l'idée chrétienne de morale et de devoir, et l'idée grecque d'obéissance à la nature, car il y a bien en lui deux traditions opposées (Leçon II).

L'amour dans Racine, c'est le degré supérieur de l'amour des sens, c'est la pure folie passionnelle. C'est le grand amour, celui qui rend idiot ou méchant, qui mène au meurtre ou au suicide, et qui n'est qu'une forme détournée et furieuse de *l'égoïsme*. Vous aimez une créature comme une proie avec l'éternelle terreur de la partager. Vous la haïssez en la désirant. *La jalousie en est presque le tout.* (Leçon IV.)

(Retenons cela : chez Racine, la jalousie est presque tout.)

Cet amour-là on ne l'avait pas vu avant Racine. (C'est donc un trait très particulier et remarquable de son caractère.)

Puis brusquement, ô savoureuse antithèse ! ceci :

« Racine est une âme très douce — et très féroce — une bonne âme... dévorante. » (Leçon VII.)

« Racine n'est chrétien que fort indirectement... Les personnages n'ont de chrétien que ce que le poète, produit lui-même d'une civilisation chrétienne, en a fait couler en eux sans le savoir. » (Leçon X.)

Pour M. Paul Mesnard, Racine est bien énigmatique. Par instants il se demande si Racine a réellement dit, fait, écrit telle et telle chose, lancé telle raillerie contre la religion. Et alors il s'indigne : « Si vraiment il est cet homme-là, quand il veut se donner comme converti, quelle indignité ! »

Il ajoute que la méchanceté de langue de Racine resta incurable jusqu'à la fin de ses jours, mais que, cependant, c'est durant son séjour à Port-Royal qu'il paraît avoir montré le plus de « malignité ».

Revenons au clan des sévères.

M. Haraucourt a fait en 1889, à l'Odéon, une remarquable conférence sur la cruauté et l'amoralité de Racine.

Un professeur, M. Bellessort, écrivain au style très coloré, enseigne hardiment à ses futurs normaliens, que presque tout reste à découvrir sur Racine, mais que, sûrement, on devra nous faire apparaître un être cruel, violemment haïsseur, féroce : « Voyez-moi, ce « tendre Racine » à qui Mme de Maintenon demande quelque chose *de gentil pour jeunes filles*, et qui écrit la féroce pièce d'*Esther :* des haines frénétiques, l'égorgement, l'extermination d'un peuple ; puis, comme dénouement *agréable* — afin de finir en bonté — la pendaison du premier ministre [1] ! »

1. Nous n'avons pas voulu citer certains épanchements de critiques sentimentaux : pourtant il semble que l'on puisse ici accorder la palme à M. Cherbuliez. Pour lui, Racine représente la *passion douce et mesurée !...*

Parmi les conférenciers raciniens depuis Jules Lemaître, le plus vraiment original est M. Charles Martel. Lui ne croit pas une minute à la bonté ni à la moralité de Racine.

Tel autre à l'Odéon nous a confondu par le pompeux de sa rhétorique et la banalité de ses onctueuses homélies. De la critique à la vaseline...

Quand on a écouté tous ces critiques si divers, il semble qu'on soit bien déconcerté. Racine n'est pas aimé. On ne croit guère à sa moralité, on doute aussi un peu de sa sincérité,—mais pas du tout de sa dextérité de main. Il inquiète, il effraie. Ce qui est le plus frappant, — à mon sens — c'est qu'on ne le cherche guère : même on détruit à mesure, on efface tout ce que Sainte-Beuve et Mesnard avaient découvert.

Peut-être craint-on qu'il ne perde encore à être plus connu...

*

Et quand il serait l'homme abominable et fourbe que Diderot aurait entrevu, est-ce que vraiment cela diminuerait *sa beauté?*... Et est-ce qu'il y a, humainement parlant, quelque chose au-dessus de la Beauté ?

Benvenuto Cellini fut un bandit : en est-il moins superbe ? Un tigre royal est splendide !... Enfin, quel risque, je vous le demande un peu, quel risque courons-nous à *chercher* Racine? Jamais nous n'arriverons à douter qu'*Andromaque, Britannicus, Bajazet* et *Athalie* ne soient bien de lui.

Alors... ?

Mais, de même qu'avant d'aller interroger chez elle la vénérable mère de Racine — La Ferté — nous avons cru utile de risquer d'abord quelques promenades d'exploration dans les alentours, — de même, avant de rechercher quels traits de caractère, quels coups de passion pourront nous éclairer cette âme obscure, nous allons essayer de *surprendre* Racine. Est-il partout aussi bien gardé, de face, de côté, sur

les derrières ? N'aurait-il pas été trahi à son insu par quelque geste furtif, par son air, par l'expression de son visage, par son écriture aussi ? N'oublions pas que lui et nous en sommes à la première entrevue — au coup d'œil furtif que l'on risque en wagon, au début d'un long voyage sur le compagnon, d'aspect pas très rassurant, avec qui l'on restera longtemps en tête-à-tête.

Oh ! pas d'illusion !... Il nous faudra l'épier sans répit, relever les plus légers indices. Son secret, Racine ne le livrera pas volontairement. Il nous faudra faire bien attention, marcher à pas de loup pour arriver à le lui dérober...

II

RACINE DANS QUELQUES MANIFESTATIONS GESTES, ÉCRITURE, LARMES

Avant de nous attaquer directement à Racine, observons certaines manifestations extérieures. — Racine a des gestes. — Racine a une écriture. — Racine a des larmes. — Dans tout cela ne peut-on déjà surprendre quelque chose?

Brunetière, dans ses *Époques du Théâtre Français*, attira l'attention sur cette particularité que les vers de Racine, non seulement comportaient des gestes, mais *ne pouvaient se passer de gestes*. Ainsi, disait-il, on ne saurait, entre bien d'autres, réciter ces vers de *Phèdre*,

> Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent!
> Quelle importune main... etc.

sans que, malgré soi, on esquisse des gestes, les gestes les plus expressifs.

La remarque parut juste. Seulement, de cette remarque, l'éminent critique ne tira *aucune conclusion*. Il n'expliqua, ni ce que signifie, en général, le geste dans la vie et à la scène, ni quelles races d'hommes ont le geste et quelles autres en sont dépourvues.

Pas davantage il ne lui vint à la pensée de rechercher si, par hasard, Racine n'aurait pas imposé tel ou tel geste spécial à son acteur.

Eh bien, nous estimons que tout, à propos du geste chez Racine, est du plus haut intérêt, tout ! Car rien ne nous livre plus complètement un homme que son geste. Le savant à qui, aujourd'hui, l'on doit malgré tous leurs efforts pour la dissimuler, la véritable identité de tant de gens, ne fait aucune difficulté d'avouer[1] que ce n'est qu'au geste de l'homme qu'on amène devant lui, qu'il peut deviner ce qu'il est, d'où il sort et ce qu'il vaut. Il ajoute que les êtres les plus malaisés à identifier sont les Anglo-Saxons, parce que l'homme de cette race n'a pas de gestes, alors que l'Italien en a quantité. De sorte que l'étude minutieuse du geste chez Racine, la recherche des sources d'où il lui vient, le tableau des effets qu'il en a su tirer devraient nous donner d'utiles indications, tout au moins sur le tempérament de l'auteur d'*Andromaque*, les penchants secrets de l'âme la plus fermée qui soit.

*

Etudions donc les gestes que Racine a mis dans son théâtre. Seulement, geste, le mot ne se présente pas avec un sens suffisamment précis.

Cela tient à ce qu'il n'est point de matière qui, du moins en France, ait été aussi rarement traitée. Quand on songe qu'un Legouvé, expert en l'art de

1. M. Alphonse Bertillon, le si consciencieux « identificateur judiciaire. »

la conférence, et écrivant un livre sur *l'art de dire*, a pu oublier de parler du geste ! Il y a donc de bons orateurs, de bons diseurs sans gestes?...

Bien mieux, nous vivons en un temps où l'on ne parle que de « beaux gestes », où le geste triomphe partout, puisque, non content d'inspirer au théâtre des artistes qui, souvent, *ne sont plus que gestes*, il a suscité l'art du cinématographe, lequel s'ingénie à tout rendre par le geste.

Eh bien, il y a, sur le geste, un livre remarquable que Brunetière mit à profit [1].

*

Le geste est ce par quoi survit en nous l'homme primitif, qui ne parlait pas. Il agissait. Tout d'abord « gester » et faire furent synonymes. Encore au moyen âge, chanson de Geste veut dire récit d'exploits.

Aujourd'hui cette survivance mimée d'un temps où l'on agissait sans cesse, *nous est bien plus utile que l'action même*. Le geste nous sert à souligner, à rendre plus péremptoires, plus probantes, — et aussi plus personnelles, — certaines paroles qui, sans cela, ne seraient pas comprises, ou manqueraient de force persuasive. Jamais nous ne gesticulons davantage que lorsque nous voulons séduire ou convaincre quelqu'un qui résiste. Le « je vous aime » ne peut se passer de gestes ; le « je suis innocent » encore moins. Et pour demander grâce !... Chargé, auprès

1. *Le Geste*, qui parut, il y a quelque vingt ans, est l'œuvre d'un médecin, écrivain de talent, le Dr Hacks, un passionné de la mimique antique qu'il a reconstituée.

de quelqu'un, d'une mission désagréable dont le résultat nous indiffère, nous resterons sans gestes pour l'exposer. C'est aussi la pierre de touche de la sincérité. Si nous ne croyons pas le récit qu'on nous fait, nous demandons qu'il soit recommencé. Cette fois nous ne perdons pas un geste du narrateur.

Qu'est-ce alors? Tout mouvement voulu ou involontaire, qui signifie quelque chose. *Tout dire sans parler.*

*

Le mouvement est la caractéristique de la vie. Le langage est un geste, les jeux de physionomie, un geste, l'écriture, un geste, — et fort expressif.

La femme a besoin de plus de gestes que nous. Elle joue de la prunelle, du sourire, de l'éventail, fait mal les gestes de la royauté du mâle : ceux qui signifient frapper, ordonner, bénir, pardonner. Les grands hommes dans l'histoire abolissent le plus possible le geste. César n'en a pas.

Un homme sans gestes est antiscénique. C'est ce que n'a saisi aucun de ceux qui ont mis Napoléon en scène avant Sardou. Sardou, lui, a fait vivre et acclamer son *Napoléon* avec gestes (de *Madame Sans-Gêne*), un Napoléon faux selon l'histoire, vrai seulement pour le théâtre.

Chez Napoléon, l'attitude remplaçait, en effet, le geste. La main dans le revers de l'habit, les bras croisés, les mains derrière le dos, c'est *l'abolition du geste* qui *trahirait*. Car le geste trahit. Empereur, il n'eut que trois gestes : deux voulus, un qu'il ne put retenir. Au couronnement, quand il saisit la cou-

ronne des mains du pape ; à la naissance du Roi de Rome, quand il présente l'enfant à la foule, des fenêtres des Tuileries,

Et lui! l'orgueil gonflait sa puissante narine,
Ses deux bras jusqu'alors croisés sur sa poitrine
S'étaient enfin ouverts !

Le troisième, découvert par M. d'Esparbès, c'est à Fontainebleau, en 1814. Il vient d'être contraint de signer l'abdication. Il est seul, c'est fini ! Alors ce passionné qui a tout perdu, saisit un poinçon et, de toute sa force, l'enfonce dans l'ébène ciselé.

*

Le geste fut en quelque sorte le maître de la Rome antique, qui l'employa à tout traduire.

Après l'invasion des Barbares, rien ne subsista plus en Italie, hormis les mimes latins. Il y a alors *séparation.* Arlequin est le restant du mime (Arlequin et sa troupe dont n'a jamais fait partie Pierrot, qui est *français*).

On sait que les Italiens donnèrent une représentation de mimes qui nous coûta cher : *les Vêpres siciliennes*, préparées, discutées, concertées à la barbe des Français, lesquels comprenaient la langue du pays mais pas ses gestes.

Or, Racine a, du côté paternel, une ascendance latine, du côté maternel, une ascendance franque. Les Francs sont des violents, très prompts à agi . Ils ont surtout les gestes de la haine, gestes fort abon-

dants. Racine sera donc porté, plus que des êtres de sang celtique, à *exprimer* par des simulacres.

Voilà sans doute pourquoi il va joindre, pour la première fois sur notre théâtre, à la comédie noble ou tragédie, la mimique qui n'était pas entièrement ignorée en France, mais ne servait qu'au bas peuple.

Comment Racine eut-il l'idée de reprendre à la pantomime romaine quelques effets? Grâce à ce qu'une troupe de comédie italienne vint à Paris sous Louis XIV, ainsi que semble le dire une lettre de Mme de Sévigné [1]. (Boileau, du reste, nous crie son exécration des mimes italiens venus derrière Mazarin.) Tout de suite Racine, qui avait, de nature, l'instinct du geste, comprit qu'on pouvait emprunter quelques effets à ces Italiens.

Il faut le noter : le geste entre en scène, en scène noble, par Racine, avec Racine, pour ses pièces, il ne sert qu'à ses pièces. Lui disparu, on respecte encore — parce que c'est lui — les indications qu'il a données à ses acteurs, mais on ne mettra pas un geste de plus dans les tragédies.

Le geste a donc ici une signification de la plus haute importance.

*

Pour être bien joué, ou même simplement pour être joué, Racine exige *le geste* ; Corneille, pour le

1. Spirituellement commentée naguère, en un article de revue, par M. L. Brunel, professeur de rhétorique supérieure à Henri IV.

Les Italiens étaient venus déjà avec Catherine de Médicis. L'abbé Hazard croyait que, dans les mystères que cette reine se faisait jouer, l'intermède était fourni par des mimes italiens.

même objet, exige *l'absence de geste* — ou, si l'on veut, le geste figé dans l'attitude.

Un Italien, Noverre, qui savait combien Voltaire regrettait de n'avoir point essayé à la scène l'effet d'une mimique animée, en parle à Napoléon, lequel, tout de suite, se passionne pour l'idée.

Donc, Napoléon choisit son tragique — celui qu'il « eût fait prince », — et une scène, — le meurtre de Camille.

Eh bien, nous dit l'abbé Debos [1] l'effet fut pitoyable. Napoléon pensait que cette mimique évoquerait chez le spectateur le souvenir de vers connus et que, de mémoire, chacun les murmurerait devant les gestes qui les auraient traduits. Or, il se trouva que personne, pas même l'Empereur ne put rien reconstituer, du moins lorsque les idées furent aussi abstraites que Rome

.... sur soi renverse ses murailles
Et de ses propres mains déchire ses entrailles...
Puissé-je de mes yeux, etc... ?

L'échec fut complet [2]. Une gazette proposa grave-

1. *Réflexions sur les arts.*

2. En un temps et chez un peuple qui ne croit plus qu'en Napoéon, on nous en voudrait trop de montrer à propos du geste un Napoléon se trompant.

Eh bien, je crois que Napoléon, en fait, a été victime de la pauvreté de notre langue. Nous n'avons qu'un mot, *geste*, aussi bien pour rendre le mouvement furtif et instinctif de l'homme et le mouvement artificiel de l'acteur. Si nous convenons que le geste, dit de théâtre, n'est pas vraiment un geste, alors, non, Napoléon ne s'est pas trompé. « Je voudrais que vous fassiez moins de gestes, disait-il à Talma. » Il lui reprochait de ne pas avoir remarqué que les hauts personnages ont peu de gestes. « Vous fatiguez trop vos bras ; les chefs d'empire

ment de mettre en mimique les *Maximes* de La Rochefoucauld. Personne ne soupçonna deux choses : c'est d'abord que le geste doit surtout rendre des sentiments, des passions, des états physiques, des conflits, mais non des choses sans vie ; — et c'est que Corneille *ne voulait pas de gestes.*

Naturellement !...Le geste est un restant d'animalité. C'est le tressaillement de la chair qui vibre et souffre. Mais les héros de Corneille sont en bois, en bronze, en marbre. Ils ont souvent des sentiments *pas nature du tout.* Ils peuvent dire de fort belles choses, mais ils sont, la plupart du temps, hors la réalité, Corneille ne désire pas du tout que le spectateur s'écrie : « Comme c'est cela ! » mais bien qu'il réfléchisse, puis admire la belle âme vertueuse qui a imaginé des tours de force pareils. On lui nuit en essayant de donner des gestes à ses héros, car il les leur a interdits, composant à leur intention des attitudes figées de tableaux vivants. Ainsi, qu'on prenne

sont moins prodigues de mouvements. Ils savent que leur moindre signe est un ordre et qu'on les guette. Dès lors ils ménagent le geste et même le regard. »

Il blâmait Talma de mettre de grands effets sur ces mots de César :

Pour moi qui tiens le trône égal à l'infamie !

Oui, disait-il, si c'était Brutus qui parlât ; car, lui, le penserait. mais César, quand il le dit, n'en pense pas un mot ; *alors quel geste lui donner* ? »

Enfin il avait senti combien il était indispensable d'ajouter les gestes — des vrais — à certains rôles muets, par exemple à celui de Néron pendant l'apostrophe de sa mère. Et voici dit M. Alfred Copin, ce qu'il avait trouvé. « Il ne s'agit pas de peindre l'ennui de Néron tandis que sa mère le sermonne. Il y a mieux à faire. Que Néron joue avec son manteau ; qu'il ait l'air d'en examiner la richesse, comme s'il remuait ce manteau machinalement. » On voit que Napoléon avait inventé jusqu'à la psychologie du geste !

la grande scène de *Cinna*, on apprend que Corneille avait adopté certaines mesures pour statufier son Auguste.

Auguste va nous contraindre d'admirer son invraisemblable clémence (invraisemblable, puisque surhumaine) envers le favori qu'il a comblé de bienfaits et qui a formé le projet de l'égorger.

La scène débute par ces deux vers :

> Prends un siège, Cinna, prends ! et sur toute chose,
> Observe exactement la loi que je t'impose.

Pour prononcer ces deux vers majestueusement, voici ce que Corneille a imaginé :

L'acteur allonge d'abord le bras droit, main ouverte, doigts serrés, puis il débite le premier hémistiche. Après le mot « Cinna », il s'arrête. Mais alors, comme il pourrait s'oublier et gesticuler pendant le *temps*, le souffleur avait ordre de compter à demi-voix, « un, deux, trois, quatre, cinq » — sortes de *texte pour immobilité* — puis, alors seulement, il achevait le vers. Après « toute chose », il relevait la main, pliait le coude, levait l'index et, lentement, disait :

> Observe... exactement... la loi... que JE t'impose.

Donc pas de geste ! Remarquez d'ailleurs qu'on n'en saurait trouver un seul à placer là. Ces deux vers *excluent le geste*.

Alors, nous savons, maintenant, pourquoi les *Horaces* gesticulés devant Napoléon échouèrent. Les gestes ici venaient à contre-sens : les statues n'ont pas de gestes.

Corneille d'ailleurs aurait eu vraiment par trop d'ingéniosité, lui qui vaut surtout par sa hauteur de pensée, s'il avait songé, pour ses nobles personnages, au geste, lequel, il faut bien le dire, est un peu vulgaire. (De nos jours les artistes à gestes — je ne veux citer aucun nom — s'ils ont *la vie*, n'ont pas la distinction. Le plus *vivant* de nos écrivains, Maupassant, n'est ni *noble* ni *distingué*, au moins dans ses nouvelles, — pleines de gestes). Corneille donc n'alla point fureter dans les bas-fonds parisiens, ni dans les souvenirs de la Rome du Bas-Empire. De plus, son tempérament flegmatique de demi-Normand ne lui inspirait aucun goût du geste. Il préféra en rester à l'attitude figée du Mystère sacré, comme il est encore joué à Oberammergau, — où l'action est trop lente, et, dans la moitié des tableaux — ceux tirés de l'Écriture — absolument nulle.

*

Et maintenant Racine devant le geste.

Voici une expérience que j'ai tentée, au cours de conférences à l'étranger, notamment à l'Université de Genève.

J'ai dit ceci : « Racine, même dans la tragédie sacrée, même dans *Athalie*, déborde tellement de vie vraie, les sentiments de ses personnages sont si essentiellement *nature* (c'est-à-dire tirés du fonds commun à tous les hommes), que je vais choisir, la scène qui semble le moins propre à inspirer, à exiger — ou si vous voulez — à tolérer une adjonction de gestes, et, cette scène, rien qu'avec quelques mots explicatifs, vous *la verrez* par gestes.

« Je vais prendre la visite d'Athalie au temple. Athalie a été troublée par un songe. Elle soupçonne qu'un ennemi est caché dans ce temple. La féroce femme, (féroce mais correcte, comme tous les personnages de Louis XIV), qui a fait massacrer tous les fils d'Ochosias, roi légitime de Judée, — du moins elle le croit, — visitant ce temple suspect, se trouve en face d'un enfant qu'elle ne connaît pas. (Nous, nous savons que c'est Joas, fils du roi, caché sous le nom d'Éliacin). Athalie va poser de brèves questions.

« Eh bien ! après chaque question, je vous *mimerai* avec des gestes instinctifs, les réponses d'Éliacin, et je suis sûr, qu'à voix basse, vous les murmurerez tous. Cette épreuve démontrera, si elle réussit, que Racine veut des gestes, que chez lui les mots sont si justes et si pleins de vie, qu'on n'eût pu en trouver d'autres plus justes, plus humains :

ATHALIE

Vous êtes sans parents ?

ÉLIACIN, *par gestes.*

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE

Comment et depuis quand ?

ÉLIACIN, *par gestes.*

Depuis... que je suis né !

ATHALIE

Ne sait-on pas, au moins, quel pays est le vôtre ?

ÉLIACIN

Ce temple est mon pays : je n'en connais pas d'autre.

ATHALIE

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

ÉLIACIN

Parmi les loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE

Qui vous mit dans ce temple ?

ÉLIACIN

... Une femme inconnue
Qui ne dit point son nom et qu'on n'a pas revue.

ATHALIE

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

ÉLIACIN

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux, il donne la pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours, je l'invoque...

La réussite fut parfaite. Des chuchotements nombreux prouvaient que beaucoup de personnes retrouvaient au vol les vers de la tragédie.

*

Donc, il faut des gestes à Racine [1]. Pourquoi lui en faut-il ?

1. « Hermione est une vraie femme. Il faut pour ce merveilleux rôle bien plus de variété de gestes qu'on n'en donne » (Sarcey).

Parce que, étant donné son sang, il pense, il sent, avec une véhémence, une extériorisation particulièrement marquée.

Parce que voulant être sobre, simple, court, employant peu de mots pour exprimer des sentiments, et ces sentiments étant assez souvent généraux, il lui faut les concréter, les préciser, les retenir ou les prolonger, — ou les déguiser, ou les éteindre, — ou les faire éclater, au delà, à côté, en deçà du mot. *De général, le sentiment devient alors individuel, personnel.* Racine a, par là, créé, oui créé, un instant de vie vraie chez des êtres qui ne peuvent point *ne pas avoir de gestes,* — mais ne peuvent avoir que certains gestes. Ces gestes, comme tous *vrais* gestes — arrivent fatalement. (Charcot a montré dans ses expériences, que trois femmes d'âge, de condition sociale, de nationalité différentes, à qui il suggérait d'avoir froid, puis chaud, exprimaient toutes les diverses sensations par des gestes *identiques*).

Parce que, lorsqu'il compose ses tragédies, Racine est dévoré d'amour, s'épuise, devient neurasthénique, et qu'il a, comme tous les névropathes, trop de gestes.

*

Et peut-être bien que, chez Racine, il n'y a point que ses héros qui ont la haine facile. M. Jules Lemaître nous dit que les tragédies de Racine, c'est une « ménagerie de fauves bien disants, mais féroces ».

Quand on se donne la peine de relever les mots *haine, haïr* chez Racine, — même dans ses tragédies

les moins cruelles, — on reste stupéfait de l'énorme récolte qu'on fait.

Rien que les *doublés* de haine y sont très nombreux. Ne les cherchons que dans sa première pièce, *les Frères ennemis :*

> ... que chacun le *hait* comme le *hait* son père
> L'on *hait* avec excès lorsque l'on *hait* un frère
> Quand il *hait* une fois, il veut *haïr* toujours.

Quels vers effrayants !

Mais il y a mieux, les principaux gestes indiqués par Racine, exigés par lui et notés encore dans la Maison de Molière, sont atroces !

Oui, et il nous suffira d'en citer deux.

Le premier fut imposé par Racine à son acteur de *Britannicus*. Cette pièce, c'est une heure de la vie du monstre naissant que sera Néron. Il s'est affranchi de sa mère, prépare ses crimes. Il commencerait par son frère, Britannicus, lorsque Agrippine apparaît, lui parle en face. Le jeune tigre rentre un instant ses griffes. Il dira, en effet :

> Allez donc et portez cette joie à mon frère...
> Gardes ! Qu'on obéisse aux ordres de ma mère !

Avec Corneille, à ce moment, comme toute personne, quel que fût son rang, ne pouvait prendre congé d'un monarque que par un baise-main, Néron eût tendu la main, l'eût tenue immobile, et Agrippine se fût cérémonieusement inclinée. C'eût été quelconque, et, avouons-le, banal.

Au lieu de cela, voyez donc ce que va imaginer notre beau tigre.

Il tend sa main d'empereur : Agrippine se penche. Alors cette main frémissante, d'avoir paru céder, se baisse, se baisse encore, et Agrippine *ne va pouvoir la rencontrer qu'en s'agenouillant presque.*

Cela c'était voulu. Racine avait *ajouté* ce geste à son texte.

*

Maintenant nous allons le voir mettre de la colère furieuse dans une situation scénique où, tous, non seulement nous n'en aurions jamais mis, mais nous ne concevons même pas que Racine en ait voulu mettre.

C'est dans *Mithridate.*

Le nom de Monime évoque une douce, adorable, mais bien timide créature. Comme on la plaint de la voir en péril entre sa tendresse pour Xipharès, et la passion qu'elle inspire au terrible roi ! Or Mithridate, — si soigneusement que Monime cache ses sentiments pour Xipharès, — se doute que, si elle ne l'écoute pas, c'est qu'elle pense à un autre. Cet autre, quel qu'il soit, Mithridate est résolu à le supprimer. Alors, avec sa perfidie doucereuse, il feint de renoncer à Monime ; il se sacrifie au bonheur de celle-ci ; qu'elle dise qui elle souhaite épouser et ses vœux seront comblés.

La pauvre femme le croit sincère et voici qu'elle parle. Soudain elle s'arrête :

« ... Seigneur, vous... changez de visage ! »

Comment, de quel air, sur quel ton, avec quel geste prononcer ces paroles ? Inutile de beaucoup chercher ;

Monime, à ce moment de crise tragique, n'a, n'est-ce pas? qu'une pensée: demander grâce, grâce pour Xipharès.

Eh bien Racine entend tout autrement le sentiment qui animera Monime : ce sentiment doit être, advienne que pourra, l'indignation irritée.

(Pas de doute ! Il y a quelques mois, Mme Silvain ayant joué cette scène, en élevant la voix, fronçant le sourcil, brandissant le bras, demandant un compte sévère à Mithridate, un chroniqueur théâtral écrivit qu'elle s'était entièrement méprise. Mme Silvain l'eut belle, alors, d'apporter le texte même où Du Bos, confident de Boileau, atteste que c'est ainsi que Racine entendait qu'on jouât sa Monime...)

Quel trait ! quelle indication révélatrice sur le caractère vrai de Racine ! et comme on s'explique que son biographe, M. Paul Mesnard, ait conclu mélancoliquement que, voir en Racine un tendre, ou dans ses héroïnes des êtres de faiblesse plaintive, c'est céder *à un préjugé*.

Si attentif qu'il ait été à ne rien livrer de lui, qui pût permettre un jour de déchiffrer l'énigme vivante qu'il fut, Racine pourrait bien avoir été trahi par son geste, trahi par son écriture [1], dès lors, si nous ne le

1. Il y paraît bien en effet, au moins pour quiconque a pratiqué l'analyse psychologique des caractères graphiques. Mais qui ose aujourd'hui déclarer tout haut que la graphologie peut, à son avis, donner de sérieux renseignements sur un homme ? Cependant, comme plus loin, on verra un spécimen de l'écriture de Racine ; comme le plus renommé des graphologues, Mme la baronne de Ungern-Sternberg (grande dame russe de qui les études sur Gœthe, son caractère, les crises de sa vie morale, publiées en Allemagne y furent fort admirées) a bien voulu étudier Racine sous ce rapport, prenons quelques lignes dans le travail de cette subtile analyste. Un diplomate français, M. G...,

déchiffrons pas, c'est que nous ne savons pas interpréter les documents intimes qu'il a, par mégarde, à son insu, laissés aux mains de la postérité.

*

Racine s'est fort surveillé en vue de la postérité. Dans ses lettres il compose son personnage. D'ailleurs, à l'époque, une lettre venant de loin faisait toujours son tour de ville, le tour des amis : on la rédigeait

lui a envoyé une photographie de la lettre de Racine. Mme de Sternberg a répondu :

« Un esprit fin et observateur qui cumule le souci du détail avec « la subtilité. Pas de vague à l'âme. Une précision qui va être la « force de son génie et sa limitation.

« Résistance et dureté d'un caractère irritable, malin et satirique, « aspirant, en son for intérieur, à jouer librement des coudes dès « que l'occasion s'offre.

« Se constituant le secrétaire de sa raison, il doit réagir contre son « tempérament; il n'est point susceptible de sentimentalité compatis- « sante. Il calcule, visant à la modération, la retenue, la réserve.

« Il doit être dogmatique, voire entiché de pédanterie, revers du « sens constant d'une discipline.

« Sensuel en raison de sa vitalité manifeste, mais délicat, pudibond, « plein de secrétivité.

« Une étonnante aptitude à l'assimilation, une rare sensibilité *intel-* « *lectuelle.*

« Personnalité faite de deux couches en contraste parfait. De là for- « cément combat perpétuel entre deux tendances produisant dans son « âme un drame mouvementé mais secret, si secret qu'il ne voudra « pas avoir de témoins.

« On m'a indiqué qu'il y aurait deux races en lui. En ce cas son « esprit est latin, si latin qu'il ne pourra jamais être goûté pleine- « ment des races du Nord, mais son tempérament peut être germain.

« Cet homme a dû avoir la divination de la vie passionnelle. Il a « dû la pratiquer, mais il la connaissait sans doute avant. Quand la « passion entre dans sa vie il n'est plus qu'une proie pour cette pas- « sion. Mais chez lui ne cherchez pas le cœur, vous ne trouveriez « qu'intellectualisme. »

en conséquence. Or, si Racine ne parvient pas à introduire dans ses missives une sensibilité compatissante vraie, du moins de temps en temps, il joue la sensibilité avec larmes, genre qui séduira les femmes, — lesquelles ont facilement des larmes, et s'en savent un gré infini.

Devrions-nous, pour mieux pénétrer Racine, étudier spécialement les larmes dans la vie de Racine, les larmes dans ses vers ?

Nous ne l'avons pas pensé. A l'époque, on disait couramment : « ce récit est plein de larmes », « je mèle mes larmes aux vôtres ». Au théâtre l'appel aux larmes est un moyen, de goût souvent douteux, mais efficace, de forcer l'émotion physique. Car les larmes de l'acteur à la scène amènent les larmes dans la salle. Il est trop facile de « jouer de la larme ». Nous savons qu'un genre, le mélodrame, est destiné à nous noyer de larmes ; et si, l'écoutant, nous pleurons, nous nous en voudrons ensuite de notre molle et un peu niaise sensiblerie.

La larme, d'ailleurs, comme l'enseignait Charcot, a plus souvent des causes physiques que morales. Souvent on pleure de fatigue. Nul ne pleure plus abondamment que les êtres épuisés d'excès. Messaline, sur sa fin, réclamant la condamnation d'un sénateur dont elle convoite les richesses, se prend à pleurer, car elle entend cet innocent parler de ses enfants ; alors, comme on lui demande s'il faut *tout de même* condamner, Messaline, s'essuyant les yeux : « Mais certainement ! »

Racine, avec sa sensibilité toute physique, pleurait aux vètures de ses filles ; mais on plaisantait volontiers ses pleurs, Mme de Sévigné en tête. Cette mar-

quise, qui elle aussi, a dans ses lettres, des larmes, *mais n'en a que là.* D'ailleurs, ainsi que le fait observer M. Edmond Pilon « les larmes de Racine sont transparentes et légères comme la rosée des champs ». Elles sont donc de l'art, avant tout [1].

Enfin, à une certaine époque de la vie de Racine, quand il commence à s'acheminer vers le repentir, ses larmes ne font-elles pas un peu partie de la nécessaire mise en scène ? les *larmes du repentir !* Le seul moyen d'expier ses fautes, c'est en effet de « les pleurer. »

1. Plus belles, semble-t-il, que celles de George Sand. On sait, sur elle, le terrible mot de Chopin mourant : « Je ne crois plus aux larmes, depuis que je t'ai vue pleurer. »

« *Les larmes de Racine* », de Sainte-Beuve, œuvre fort banale, furent commencées au collège.

III

BEAUTÉ DE RACINE
SES PASSIONS
SA HAINE AMOUREUSE

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

Racine ne serait-il pas exposé à perdre de sa perfection esthétique, s'il apparaissait sous d'autres traits ? — Les plus merveilleuses créations du génie humain ont été d'une amoralité absolue. — L'iconographie de Racine. Le Mignard brûlé. Le prétendu Racine de Rigaud. Un faux de Louis Racine. Le portrait de Racine par Santerre. Le buste. — Le de Troy de Langres. — Son authenticité. — Son mérite artistique. — Son histoire. — L'âge de Racine sur ce portrait. — Psychologie selon nombre d'appréciateurs. — Qu'est-ce que la passion ? — Extraordinaires manifestations de haine chez les grands amoureux des tragédies de Racine. — Racine ne ressemble-t-il pas un peu aux êtres qu'il crée ?

— Dites tout ce que vous voudrez de Racine, racontez-nous, de lui, les actes les plus inattendus, mais, de grâce, ne portez pas atteinte à sa merveilleuse beauté d'art. Il n'y a pas plus séduisant que Racine. Au fond, en ce temps de dilettantisme, il est le dieu de ceux qui n'en ont aucun.

Nous soupçonnons infiniment de mensonges dans sa vie ; enlevez-en, si vous croyez la chose indispensable, mais *seulement les mensonges laids.*

— Loin d'en enlever, des mensonges, je vais en

rajouter, mais des beaux, — de ceux dont nous rafollons. Nous adorons en effet le mensonge arrogant, celui qui s'épanouit triomphal, éclatant. Un franc mensonge, mais c'est beau comme une belle panthère, comme une belle tempête, une belle bataille, un beau crime.

Manon n'est vraiment ravissante qu'au moment où elle répond aux cris de rage de des Grieux par son joli mensonge : « Je te jure, mon cher chevalier, que je ne pense qu'à la fortune de nos amours ! » C'est le suprême de l'art ; aussi n'y a-t-il pas de femme plus exquise, plus adorée que Manon. Nous l'aimons tous [1]. Qui sait ? Peut-être un jour, de tout le XVIIe siècle ne subsistera-t-il, que Racine, — de tout le XVIIIe, que Manon. Et savez-vous leurs rapports : *le père et la fille !..* Mais oui, c'est Brunetière qui nous l'a dit, Brunetière se livrant, une fois de plus, à une recherche de paternité littéraire, et avouant : « La fille de Racine... c'est Manon ! »

Aussi, rassurez-vous. La dernière chose à quoi je songe c'est à faire *avouer* Racine ?.. Je sais trop qu'il n'y a de vraiment laid que le mensonge qui s'humilie. Témoin une célèbre affaire où, sur cent quatre, un seul avoua. Que celui-là fit piteuse figure, alors que ses complices rebondissaient — très haut ! Ils n'avaient pas avoué.

Ce à quoi je m'efforce, c'est à faire entrevoir quel délicieux artiste en ruses infinies, veloutées, fut Racine, ce Racine de qui tant de fois Sarcey, Faguet, Sardou ont dit l'étonnante « malice ».

Racine est l'homme le plus malin qui ait jamais

1. Hormis M. Faguet... Mais il y viendra !

existé, et, — je le dis tout de suite, — les dernières pages de ce livre montreront en Racine un stratège bien autrement habile que Bonaparte qui, lui, a mal fini, tandis que Racine, ce terrible loup, a fini gavé de bien-être — et canonisé d'avance !

Racine, mais j'entends qu'on l'aime plus encore ! Car enfin, qu'il ait été vertueux, comme on le racontait, cela, n'est-ce pas, jetait un froid ; cela l'éloignait de nous, nous qui, de vertu, n'avons trace.

Racine avec des défauts terribles, éclatants, orgueilleux, provocants, Racine paraissant tout de même un saint, c'est la férocité *touchante*, l'immoralité *édifiante*. Et, cela, comme c'est savoureux !

Tenez, prenez dans l'œuvre d'un jeune romancier de talent [1], cette déclaration d'un Levantin de Stamboul, menteur comme pas un, perfide, haineux, mais poli et caressant :

« Racine, mais c'est le plus insinuant, le plus inquiétant, le plus délicieusement immoral, celui qui passe le plus exquisement l'éponge sur toutes les horreurs de la vie, sur les adultères, les incestes, les assassinats, les trahisons, les guets-apens... Tenez, cet excellent Bajazet, si sympathique, n'est à dire le vrai qu'un (...). Dame ! il vit par les femmes, ce monsieur ! Sans Roxane, il y a belle lurette qu'il serait réduit à pas grand'chose.

Ajoutez que, pour comble, il n'a même pas l'honnêteté de sa profession. Il refuse de payer sa... — en nature ! Bien pis, il ne refuse pas carrément, il se dérobe hypocritement derrière de faux prétextes, mais il prodigue les bonnes paroles :

1. Comment, dira-t-on, vous faites *déposer* M. Farrère sur Racine ! Pourquoi pas ? Sainte-Beuve a bien invoqué l'avis de Tœppfer pour apprécier Ronsard.

Peut-être... avec le temps... j'oserai davantage.
Ne précipitons rien, et daignez commencer
A me mettre en état de vous... *récompenser*...

Eh bien! ce Racine que les Orientaux se sont mis à adorer quand ils eurent réussi à le pénétrer, ce Racine, amoral parfait, égoïste intégral, je veux qu'on l'admire plus encore.

C'est l'amoralité qui donne seule la perfection esthétique, car, — pas de doute possible, les plus merveilleuses créations du génie humain ont toutes été d'une amoralité absolue, effrayante. Nous n'admirons vraiment que les êtres qui nous font peur. De là notre culte pour ces grands carnassiers, César et Napoléon.

Alors, n'ayez crainte! Si je réussis à faire accepter le Racine que je vois, on l'admirera plus passionnément encore. Personne n'a vu Racine plus amoral que Diderot : personne n'a été plus certain de la splendeur de son génie.

*

La première chose à faire, si nous voulons connaître un homme, c'est de regarder ses traits.

La figure de Racine, quelle est-elle ?

Est-ce que vraiment ce serait Racine, ce piteux « gardien de nécropole », ou encore ce « Louis-Philippe un peu moins vulgaire que l'autre », que railla un jour M. de Vogüé ?

Quoi ! Toute la Cour se serait extasiée devant la beauté de Racine, de « si heureuse figure », disait Louis XIV, — et ce ne serait que *ça*, Racine ? Mais

alors, ces gens de Cour étaient donc bien laids eux-mêmes — ou tout-à-fait sans goût ?

Non, heureusement non! Ce n'est pas cela, Racine, le Racine des tragédies d'amour, le seul Racine qui mérite que nous nous passionnions pour lui. Aussi devons-nous plaindre tous ces bons raciniens, de Voltaire à Jules Lemaître, qui ne connurent jamais les traits de l'être meurtri, ravagé, de moralité suspecte, à qui nous devons *Phèdre*.

Pourquoi ne virent-ils jamais Racine ?

Pour plusieurs raisons dont la principale était que les continuateurs de Port-Royal n'avaient pu accaparer Racine qu'à la condition de le défigurer au préalable. Le vrai Racine, il eût suffi de le regarder attentivement, bien en face, bien au fond des yeux, pour que l'imposture des « rattacheurs à Port-Royal » s'écroulât du coup. Cacher la figure de Racine fut une précaution qui s'imposait.

UN PEU D'ICONOGRAPHIE

Si l'on consulte à la Bibliothèque nationale les « images » de Racine, on se trouve en face d'environ 80 gravures dont 79 pourraient être supprimées sans inconvénient, car, dans tout ce lot, il n'y a qu'une œuvre à peu près nature. C'est le profil d'un buste, gravure de Saint-Aubin. Là, Racine doit avoir quarante-deux ans environ. Quarante-deux ans! c'est déjà tard, car Racine a écrit *Phèdre*, la dernière de ses tragédies d'amour, à trente-cinq et à trente-six ans. Et il ne peut nous passionner que jusqu'à *Phèdre*, pas plus loin.

Enfin ce buste serait encore intéressant si... le Louvre, le Musée du Trocadéro, M. Couët, (le savant archiviste de la Comédie-Française), et enfin ceux des descendants de Racine — ils sont peu nombreux mais bien renseignés — qui nous aident de leurs recherches, n'étaient d'accord pour affirmer que ce buste est du XVIIIe [1].

Et avec cela une suite de mauvaises gravures d'après (?) on ne sait quoi, — peut-être le portrait de Santerre, d'ailleurs ne lui ressemblant en rien.

Car, le Santerre, le public l'ignore. La Bibliothèque Nationale n'en possède pas même une héliogravure !

Au reste, il paraît superbe. Seulement Racine y est vraiment trop usé, trop vieux, empâté. Et puis on dirait un atrabilaire provocant. Ce Racine-là c'est sans doute le ciseleur des terribles épigrammes.

Il y a aussi un Racine au musée de Versailles. Il est laid, commun, et ne ressemble en rien ni au Santerre, ni au de Troy. Il dut, ce serait l'avis de M. de Nolhac, être imaginé au XVIIIe siècle, lequel manquant de portraits de Racine, en fabriqua.

Il y a un buste de Racine à la Comédie-Française, au grand foyer à droite du *Voltaire* d'Houdon. Ce buste (fin du XVIIIe) passe pour avoir été fait avec les deux dessins gouachés de Jean-Baptiste Racine. En effet, la ressemblance entre ces dessins et ce buste est extrêmement frappante.

1. Il paraît que le XVIIe n'a pas laissé de bustes de particuliers, même des plus célèbres écrivains. Le premier buste de Molière est de 1778. Tout de même je croirais volontiers que l'auteur de ce buste a eu des documents en main. Le profil est remarquable. Ce Racine-là est *très près* du Racine de Langres.

2. Nous donnons ici le Santerre en regard du beau Chardin représentant Constance de la Groue-Aubry.

Et comme cette ressemblance existe également entre ces dessins et le Santerre, la question se pose de savoir si Santerre peignit *d'après nature*.

Grave question, car alors il n'y aurait plus qu'un seul vrai portrait de Racine celui dont nous parlerons plus loin, le de Troy.

M. Anatole France, très érudit racinien, est convaincu que les dessins de Jean-Baptiste furent destinés à permettre d'établir plus tard un portrait. Reste à savoir si c'est *avant* ou *après* la mort du poète que le Santerre fut peint. Racine en somme, s'était fait très peu portraicturer. Le de Troy et le Mignard — dont nous allons parler — devaient lui suffire. Ils l'exprimaient, le présentaient dans toute sa beauté élégante. Mais sa dévote et lourde famille ne s'intéressait, elle, qu'au seul Racine qu'elle eût connu, le Racine marguillier, le Racine des dernières années.

Jean-Baptiste dessinait assez bien. Il dut composer ses dessins de souvenir. C'est l'opinion de plusieurs artistes, opinion fondée sur des raisons techniques [1].

Enfin, étant riche, la veuve de Racine devait chercher à s'adresser plutôt à un peintre très connu. Vers 1696, Santerre n'avait point encore de notoriété : il ne perce qu'en 1704.

Ce tableau, bon comme métier, serait donc peu intéressant comme document.

Il se trouve à Paris dans un hôtel presque toujours

1. On ne peut non plus supposer que Jean-Baptiste ait copié le Santerre, attendu que dans ce cas, dit M. Anatole France, il eût fait les boucles de cheveux conformes à son modèle. *Or elles sont entièrement différentes*. Eh bien ! supposons Santerre travaillant après la mort de Racine ; en ce cas il aura eu soin de faire poser une perruque, un habit. Et en effet la perruque et l'habit sont très poussés — plus poussés que la figure, ce qui n'était pas le faire habituel de Santerre.

fermé. Son propriétaire, un officier, porte un grand nom.

Et le Rigaud de Toulouse ?

Le faux « Racine de Rigaud » sévit vers la fin du XVIII[e] siècle, où il illustra — chose inouïe — une très belle édition du poète. Aujourd'hui il n'a plus qu'un champion, un seul.

Nous donnons ici une photographie de cette toile, qui, comme peinture, est des meilleures œuvres du grand peintre. Seulement... l'honnête musée qui l'expose est le premier à confesser que le personnage baptisé Jean Racine sur le cartouche est simplement un citoyen de Perpignan, probablement le secrétaire de l'échevinage [1].

Et le musée de Toulouse ne nous avouerait pas la supercherie commise que nous nous refuserions à voir dans ce fin matois à museau de renard, le grand passionné qui a écrit — et vécu *Phèdre*.

•

Arrivons à d'autres et plus jeunes portraits de Racine. Il y eut un Racine de la main de Mignard. Mignard était le protégé de M[me] de Montespan. De

1. Personne ne se consolera qu'un fin connaisseur comme M. Salomon Reinach, l'auteur d'*Apollo*, ait poussé la prévention contre le Racine de Langres jusqu'à nous reprocher de ne pas voir, *comme lui et ses amis*, dans le Racine de Rigaud, le poète d'*Andromaque* (qu'il se refuse à trouver dans le portrait de de Troy). Ah! s'il avait eu la curiosité d'ouvrir Louis Gonse, il y eût vu que ce portrait représentant Racine, — lequel est mort en 1699 — est de... 1727 !!... Sa perruque est poudrée! Une perruque Louis XV !... Racine sous Louis XV!!... n'est-ce point par trop *saïtaphernesque ?*



L'UN DES FAUX RACINE
(Musée de Toulouse)

1677 à 1682, Racine est très avant dans les bonnes grâces de la favorite. Il ne lui refuse pas (elle l'a fait nommer historiographe) un voluptueux livret d'opéra, *Phaëton* : il ne peut donc lui refuser de poser devant son cher Mignard.

Parmi les descendants de Louis j'ai recueilli une tradition selon laquelle leur dévot aïeul, s'il alla cacher à Langres certain portrait de son père, conserva soigneusement toute sa vie deux Mignard, à peu près contemporains, l'un représentant son père, l'autre le roi.

Ces portraits ont disparu. Que sont-ils devenus? De plusieurs côtés on m'a assuré [1] (j'ai conté l'histoire) que ce portrait aurait été détruit par un certain des Radrets [2].

Le faux portrait imaginé par Louis. — Nous ne pouvons nous décider à reproduire un certain « Racine à trente-cinq ans ». Cette pitoyable image — le portrait appartient à l'un des petits-fils de Marie Racine (branche belge), dut être livré à notre aïeule Constance de la Groue, laquelle souhaitait posséder un portrait de son grand-oncle aux belles années. — On ne s'imagine pas comment Louis se représentait la beauté !... Il fait Racine, (il paraît que la miniature est de sa main) sous les traits d'une femme, une femme grasse et pas belle !... Oui, mais ce Racine-là cadrait avec le fade personnage dont il avait fabriqué la biographie.

1. Voir la première partie. Je peux citer entre autres, parmi mes « renseigneurs », un arrière descendant de Louis, l'aimable M. de Sachy, qui possède encore la pendule même du poète.

2. Dont quelques fort honorables descendants appartiennent à l'armée.

LE DE TROY. — Il est à Langres. C'est la perle de ce petit musée d'où, l'an dernier, des amateurs voulurent le faire sortir — on en offrit des sommes énormes.

Ce fut en vain. Le musée de Langres n'appartient pas à la ville mais à une petite société artistique, dont tous les membres sont, dès lors, copropriétaires de ce tableau.

AUTHENTICITÉ. — Il provient de la famille même de Racine. L'indication (du cartouche) qu'il « appartint aux demoiselles d'Ablancourt, *petites-nièces* de Racine » est erronée. MMlles d'Ablancourt étaient ses arrière-petites-filles (par Dorothée d'Ablancourt de Naurois, leur mère, fille de Mme de Moramber, née Catherine Racine).

La dernière des d'Ablancourt, prénommée aussi Dorothée, une spirituelle et mordante vieille fille, légua à sa mort (1809) ce portrait à un gentilhomme érudit, M. de Giey [1], qui, bientôt, en fit lui-même legs au musée.

Depuis soixante-dix ans (1844) qu'il est exposé aux regards du public, il n'a jamais été discuté [2]. La *Société historique*, les journaux de Langres, l'ont toujours présenté comme le vrai *et le seul* portrait de Racine durant les jeunes années. On sait qu'il est à Langres depuis le second tiers du XVIIIe siècle. Louis y serait venu le cacher, (Louis cachait, grattait, maquillait mais détruisait peu) chez son neveu de Mo-

1. De son vrai nom Guyot de Valpelle, petit-gendre du maréchal de Villars, qui se fit appeler Giey de Villars. Les Langrois abrégèrent...

2. Le *Larousse* le mentionne.

ramber, agent des fermes générales, ou chez Mme d'Ablancourt de Naurois.

Le cadre, en bois sculpté, est bien de l'époque.

Son authenticité n'est pas discutable. Ce Racine porte à la tempe gauche son *affidavit*. Racine, nous dit Louis, portait près de l'œil gauche la profonde cicatrice d'une blessure à laquelle il faillit succomber. S'étant livré avec violence, au collège de Beauvais avec des camarades, à une rixe à coups de pierres, il eut la tempe défoncée[1]. Près de cinquante ans après, une dépression restait visible. (Racine la cachait en prenant soin d'y ramener une mèche de sa perruque. Le Santerre porte cette cicatrice profonde. Ici Racine n'a pas plus de trente-six ans. Donc vingt-trois ans après la date de l'accident, la dépression était encore très marquée. Elle l'est en effet dans le de Troy. Le Dr Cabanès n'a pas voulu donner d'avis sur l'homme de ce portrait, avant d'être mis à même de savoir d'où lui venait ce « renfoncement ».

Enfin le pendant de ce tableau, mêmes dimensions, mêmes tons, même coup de pinceau, même attitude du modèle, est le La Fontaine de de Troy (père), une des meilleures œuvres du musée de Genève. Là encore cadre Louis XIV, presque pareil. (On dirait que la toile a subi un changement de cadre.) Les dimensions originaires paraissent être juste les mêmes que celles du de Troy de Langres. Le conservateur du musée de Genève et quelques notabilités du monde des arts, telles que M. Georges Lafenestre ne se refu-

1. Dans son *Racine enfant*, M. Jules Lemaître a placé cette rixe à La Ferté, lorsque le petit Jean n'a que sept ans. M. Jules Lemaître rajeunit ainsi de cinq ans la guerre de la Fronde. Si M. Lavisse n'a pas d'objection, nous n'en aurons pas plus que lui.

sent pas à tenir les deux portraits pour deux pendants [1].

Son mérite artistique. — Cela nous touche un peu moins. Cependant autant vaut que l'auteur ait été un vrai grand peintre, car, alors, on a plus de chance que la ressemblance y ait été fidèlement rendue.

De qui est-il ? D'un peintre hors ligne, tout le monde s'accorde à le reconnaître. Au Louvre, à l'Académie des Beaux-Arts, les grands collectionneurs, tous répètent que c'est un pur chef-d'œuvre.

Or ça, quel homme fut ce grand peintre ? Très probablement de Troy.

De Troy, un beau Toulousain venu à Paris vers 1671, a peint d'assez nombreux portraits, mais il ne les signait jamais, vivait loin de la Cour, n'a rempli aucune fonction publique, de sorte qu'il est moins connu que son fils, lequel fut, sous Louis XV, directeur de l'Académie Royale et dessina nombre de cartons pour les Gobelins (ainsi ceux d'*Esther* qu'on voit à Versailles).

Les gens de goût qui aiment à se rendre compte pourront aller admirer, galerie Lacaze, au Louvre, un vrai et beau de Troy père. Les autres de Troy sont des de Troy fils. *Le Louvre a confondu les deux peintres* [2] !

1. C'était en outre l'avis très étudié, très documenté de M. Ed. Rod, racinien passionné, grand amateur de documents nouveaux sur Racine. Chacun des habitués du salon littéraire de M. Rod sait avec quelle verve l'écrivain suisse expliquait à ses amis le « Racine nouveau » qu'il devinait dans l'homme de ce portrait, montré par lui à tous ses visiteurs. Il avait même la conviction que le Molière de Chantilly, et le Louis XIV en manteau rouge et or, du Louvre, l'un et l'autre *infiniment trop bien dessinés pour être de Mignard* — peintre surfait, pense-t-on généralement — devraient être attribués à de Troy.

2. La conséquence de cette confusion est plaisante : le pauvre grand

Son histoire. — Il semble bien, *quant à présent*, que les deux portraits aient orné le salon de la Champmeslé, laquelle successivement, à un an (?) d'intervalle, aurait demandé au beau de Troy (son ami de cœur préféré) le portrait de ses deux amants de gloire, La Fontaine, puis Racine. Celui de Racine aurait été peint peu de temps avant que la Champmeslé n'eût pris le parti de congédier un amant qui, ne payant qu'en rôles de théâtre, n'en avait justement plus un seul à lui offrir, — ses tiroirs d'écrivain tragique étant absolument vides. C'est donc un peu avant *Phèdre* que le portrait aurait été fait.

Il aurait été vendu, soit quand la Champmeslé se trouva sans ressources, soit à sa mort. Naturellement Racine, riche comme il l'était, aurait fait en sorte que ce portrait lui revînt, sans cependant vouloir l'admettre chez lui. Plus tard, Louis aurait secrètement donné la toile à ses parents de Langres.

Le portrait est ovale: 0 m.68 sur 0 m. 55. Racine y a les yeux d'un bleu commençant à se pailleter d'or. Il porte une petite moustache — trop sommairement traitée, (juste comme celle du Molière de Chantilly cette moustache pourrait avoir été rajoutée après coup — les boucles de la perruque aussi sont pareilles). Les perruques de ville, au rebours des perruques de Cour étaient un peu de la couleur naturelle des cheveux de la personne. Racine apparaît là comme un blond châtain — pas un brun, certainement [1] !

de Troy se voit, pour les fins connaisseurs, tenu jusqu'ici pour un peintre *très inégal...*

1. M. Bertillon, dit un homme du Nord.

Le fait qu'on était blond, (blond ardent de préférence) rehaussait alors le précieux de la beauté. Ce n'est que de nos jours que l'on met sur

La peinture est fort éteinte, et, dans le musée, étant placée auprès de tableaux modernes éclatants qui la tuent, elle passe inaperçue. M. Gonse, visitant il y a vingt ans tous les musées de province, ne *vit pas* cette toile.

En 1878 (Quantin, édit.) une détestable eau-forte la reproduisit alors dans l'ouvrage de M. Pons.

Selon M. Pons ce portrait date du temps où Racine va quitter le théâtre pour passer à la Cour ; Louis Racine l'a très bien connu. M. Pons ajoute qu'au moment du changement de vie (1677) il y eut chez Racine bien des changements physiques, notamment celui de l'expression de la physionomie. (Il eût pu ajouter : changement d'écriture, ce qui a frappé M. P. Mesnard — or, notons ceci, on ne connaît point de changement (naturel) d'écriture chez un homme dont le genre de vie et la santé ne sont point fortement modifiés.)

Age du poète. — Il y a déjà trois ou quatre avis un peu différents sur l'âge de ce Racine.

Une remarque que chacun pourrait faire *d'abord*, c'est que selon que la reproduction (photographique) fut plus ou moins poussée comme tirage, l'âge apparent de Racine y varie entre trente-deux et trente-neuf ans !

A Langres l'opinion est que ce Racine a trente-huit ans. Le service anthropométrique de M. A. Bertillon, (collaborant à ce travail avec son chef), estime

le même rang la beauté blonde et la beauté brune. Au Moyen-Age, et encore à la Renaissance souvent, l'idéale beauté, — les troubadours comme les chanteurs florentins nous le disent, — ne se concevait jamais qu'avec des cheveux blonds un peu roux, de grands cils sombres et des yeux bleus.

— tout en disant qu'on juge mal de l'état d'un malade, « et cet homme est malade » — « de trente-sept à trente-neuf ».

Pour moi j'adopte l'âge de trente-six ans au plus, peut-être trente-cinq[1].

Racine n'y peut pas être plus âgé. A trente-sept ans et cinq mois il est marié ; à trente-sept ans et deux mois il est historiographe du roi. Ce « Racine à femmes », en habit gorge-de-pigeon trop surchargé d'or, doublure de satin émeraude, cravate molle fort riche, n'est ni marié, ni haut fonctionnaire de la Cour, — n'en doutez pas !

Psychologie. — Ici chacun, à sa guise, peut chercher. Nous tenons à ne rien dire. Il serait bien prétentieux de donner notre propre opinion, alors que tous les lettrés, tous les observateurs, tous les gens d'affaires, quiconque a vécu — les femmes surtout, plus fines que les hommes — tous sont au moins aussi capables que nous de voir le vrai Racine derrière ce masque[2].

*

« Il a trop de passion », disent à l'envi tous ceux qui ont cherché à pénétrer le fond de cette âme.

1. M. Jules Lemaître, m'ont attesté plusieurs écrivains, ne veut pas que ce Racine ait plus de vingt-cinq ans. « Donc ce portrait ne nuirait pas à la version pieuse des causes de la retraite du théâtre. »

2. A la Renaissance, on se serait contenté de scruter le visage de Racine, et l'on eut appris bientôt, par cette étude, tout ce qu'il importait de savoir de l'homme. C'est Cosme de Médicis, grand connaisseur en hommes, à qui l'on demandait comment il arrivait à pénétrer les hommes : « Je les regarde. Leur visage me suffit. Qui ne sait y lire est un sot ! »

Hélas nous sommes beaucoup de sots aujourd'hui !... Pourtant

Trop de passion, cela veut dire : de la passion toujours, et toujours avec violence.

Mais qu'est donc cela, *la passion ?*

Quelque chose que les Français ne soupçonnent

comme je rêverais d'un essai d'analyse psychologique de Bourget ou d'une synthèse de France sur ce beau portrait !

M. de Vogüé déclarait que ce portrait était l' « événement (littéraire) le plus considérable de ce début de siècle ».

M. Faguet : « Il contient peut-être une révolution dans Racine. »

M. Bertillon (personnellement) : « Cet homme avec ce grand nez à très larges narines mobiles sort d'une race qui vivait au grand air : guerriers, chasseurs, que sais-je, mais ce nez-là n'est pas celui d'une race de scribes urbains, j'en réponds ! »

— Et la moralité ?

— Je me réserve, car il me manque ses gestes et je juge beaucoup l'homme à ses gestes. »

Et maintenant, deux actrices connues :

L'une qui ne veut pas signer son impression, — un peu compromettante, dit-elle : « Trop beau, irrésistible !... Ses héroïnes, c'étaient sûrement ses maîtresses, ses actrices. Plus de femmes... plus de pièces ! ».

(La rencontre est jolie ! Mme de Sévigné, si fine, fut une voyante quand, après *Andromaque* elle prédisait : « Si jamais Racine n'est plus jeune et qu'il cesse d'être amoureux, *ce ne sera plus la même chose*. »)

Mme Thénard, de la Comédie-Française, qui a une si alerte plume.

« Il est troublant, mais, à mon humble avis, assez clair en même temps. L'œil très beau est voluptueux, humide ; on le sent charmeur et tendre quand il le voulait. La descente du cartilage sur la lèvre supérieure indique ce que jadis nos grand'mères nommaient la *narine émue et palpitante*... Mais la bouche n'est pas bonne... Quelle dureté dédaigneuse et quels appétits cythéréens ! Bref amoureux, tendre dur, cruel volontaire — et génial, et *très homme !* oh *oui, très homme !* ...Voilà mon impression. »

Du Dr Podevin, médecin de la Société des Gens de Lettres :

«... Cet homme est incontestablement fatigué, déprimé, amaigri : état de misère physiologique ! Mille détails le trahissent : les traits émaciés, les yeux cernés et brillants, la paupière inférieure humide et luisante sur les bords, les paupières supérieures tombantes, surtout sur l'œil gauche dont il semble que la pupille ne soit découverte que juste ce qu'il faut pour voir. Enfin, la raie de misère, sillon d'amaigrissement à la partie inférieure de la joue gauche, — un peu en de-

guère, je crois, si vraiment, comme, il y paraît, ils sont, — eux, si mesurés en tout, — les gens les moins passionnés de la terre. (M. de Vogüé a magistralement développé ces idées dans la préface de *l'Idiot* de Dostoïewski).

Enfin voyons cela de très près. Tant pis si nous ne nous y connaissons pas et qu'il nous faille aller nous documenter auprès des autres nations ; mais, avant de juger la sorte de passion qui a possédé le très passionné Racine, encore nous faut-il savoir ce qu'elle est, au juste, — la Passion!

*

Dans la passion, — que nous prenions pour exemple la passion d'amour ou toute autre — il n'y a guère comme substance, comme dessous, que la haine.

L'amour-passion devrait s'appeler *haine d'amour* [1].

hors de la commissure des lèvres, — viennent compléter le tableau clinique d'un *facies* débilité, — au moins passagèrement.

« Cet homme traverse donc, en ce moment, une crise physiologique grave.

« La fatigue résultant d'excès physiques *de toute nature* a-t-elle pu, à elle seule, produire de tels ravages ? Oui, si ces excès sont encore récents, et surtout si le surmenage a été de longue durée. Dans ce cas, il suffira que la cause disparaisse, pour que l'embonpoint se montre un peu plus tard. »

Allons, Racine n'a rien d'ordinaire dans sa vie, pas même le visage! Excessif, démesuré en tout, *il est trop beau*. Voilà qui est acquis.

Retenons cela. Le cas n'est point banal. Cette rare beauté ne permettra peut-être pas à Racine — me dit une femme du monde — d'être « un homme comme les autres *en aucune circonstance de sa vie*. »

Dire que pas un critique, en deux siècles et demi, n'a compris cela !

Décidément il faut faire juger Racine par des femmes ! (Je demande un concours, mais avec un jury d'hommes.)

1. Nous n'avons pas su rendre justice au beau drame de Sardou :

Une inclination vous porte vers quelqu'un ou quelque chose (prenons l'une des passions modernes les plus répandues : la soif de renommée) ; bientôt, grâce à notre imagination (sans forte imagination et sans émotivité vibrante, pas d'ardente passion), l'inclination devient un vif désir. Nous nous repaissons avidement des images qui surgissent devant nos yeux. Dès lors une passion est née ; elle va abolir ou, au moins, assujettir tous nos sentiments, toutes nos autres passions.

Seul le roman nous offrira le spectacle d'êtres menant de front une ambition folle et un amour fou. Dans la vie réelle, dix fois sur dix, cet amour ne serait qu'un aliment, qu'une proie pour l'ambition.

Passionnés, nous devenons sombres, hostiles, irritables ; on ne peut plus nous aborder. Quiconque désapprouve nos convoitises devient un ennemi. Ennemi aussi qui n'épouse pas notre fureur. Nous entrons en lutte, et, comme *il nous faut un adversaire* (afin d'alimenter notre flamme intérieure), s'il n'est pas là, sous notre main, ce seront les dieux, le genre humain, la fatalité à qui nous crierons notre furieuse colère.

C'est pour cela que ce bon Corneille, passionné en chambre (car la passion *vers le devoir* n'est qu'un mot), et, en réalité, grandiloquent échauffé de ses propres périodes, nous fait assister à l'apothéose de la volonté. Peut-on voir là de la passion, au sens vrai du mot ? Avant la passion déclarée, lutte, soit ! Mais

la Haine. « L'amour contient de la haine. » (Faguet.) Le plus récent métaphysicien de la passion est M. Étienne Rey qui a publié sur la passion des pages remarquables.

après, celui qui est saisi par sa passion ne sait plus qu'une chose : il souffre, — et refuse de souffrir plus longtemps. Il ne délibère pas : il veut, exige, s'empare, dût-il ne happer la proie qu'avec ses ongles, avec ses dents !

Car c'est cela, la passion ! Eh oui ! elle est bestiale. Moralement, c'est hideux ; esthétiquement, théâtralement, c'est superbe *puisque émouvant*. Voyez les faits épiques de notre histoire, quelles explosions de haine, quels carnages ? La Révolution, cette rage d'un peuple qui s'est juré, *non de vaincre ou de mourir*, — cela n'est que le moyen, — mais d'assouvir, qui ses haines, qui ses rancunes, qui sa passion féroce de liberté. La Révolution, ce n'est que du sang — dans ce que nous appelons la belle époque, la période de passion !

Et c'est pour cela que la femme la plus passionnée de toutes les passionnées du théâtre de Racine, c'est Hermione. Celle-là, oui, elle amène sa passion à son terme, à sa fin logique. Rachel a dit : « C'est une qui bisque ! » Allons donc !... C'est une qui, toute haletante, hurle : « Je t'aurai, mort ou vif ! »

Le plus beau cri de passion que jamais grand poète ait trouvé, est dans le *Paradis Perdu*.

Avant la création de l'homme, Dieu vit entouré des anges. L'un, trop ambitieux, jaloux, est chassé ; il part, tout frémissant de rage. Et voici que ce passionné voit, un jour, apparaître en pleine lumière un être inconnu, mais de toute beauté : l'Homme ! Satan est ébloui. Puis il tressaille de convoitise : « Oh ! celui-là il est trop beau pour que je ne l'aie pas !... Je le veux !... » Et rien n'existe plus que son désir. Il tente de s'approcher, de remplir ses yeux

de formes si pures. Oh !... Il voudrait le toucher... Mais comment ? Comment ? Car l'Homme appartient à Dieu...

Alors, devant l'obstacle, sa passion se déchaîne. Satan halète, gémit, désespéré de son impuissance.

Et cependant... il y aurait un moyen : l'arracher à Dieu par la ruse... Seulement, alors,... ce serait *le malheur éternel de l'être, objet de son amour !*

Satan hésite. Oh ! pas longtemps : « Puisque c'est mon seul moyen de l'avoir ! »... Maudit, soit ! *mais à moi!* »

*

Eh bien ! ces quelques lignes de Milton, voilà toute la psychologie, à la fois de l'amour-passion et de la haine.

Aussi, pourquoi les grandes passions sont-elles, toutes, semées de drames de haine ?... Pourquoi les amants de Venise se haïssent ? Mais parce que George Sand, avec le terrible sang qu'elle doit à ses ancêtres de Saxe, ne connaît que l'amour sans frein.

L'avant-coureur ordinaire de la haine d'amour est la haine dépitée. Cette haine n'est que l'affleurement de l'irritation continuelle de tout être passionné, s'il ne possède pas assez vite ce qu'il convoite. Voyez donc ce qu'il y a de haine brûlante déjà, dans la première des *Lettres de la religieuse portugaise* ! Cela ira *crescendo*, deviendra le râle d'angoisse d'une tigresse dans la jungle... Et voilà des lettres, vieilles de trois siècles, qui nous font trembler !

C'est que l'amour-passion est un combat où la victoire — et, par suite la haine — change de camp.

Chénier, ce cœur affamé d'amour et de justice, est après les massacres, après ses déceptions, un cœur plein de haine.

Les trop calmes, comme Taine, incapables de soupçonner que la haine *est dans l'amour*, s'arrètent déconcertés en lisant Racine, et se demandent si l'amour de cette sorte, *c'est bien de l'amour !*

En vérité il faut ne vivre que parmi les livres pour se poser de telles questions. Eh bien, qu'ils prennent donc, ceux-là, nos vieux auteurs du moyen-âge « Amor, dit le *Roman de la Rose*, amor est haine amoreuse. » Ah ! en vérité, comment lit-on Racine pour n'y pas avoir été frappé de ce cri qui jaillit des lèvres enflammées d'Hermione: *La haine est un effort d'amour* !

*

Et puis, en dehors de ce qu'elle l'exalte, la haine, encore, serait nécessaire à l'amour comme moyen de défense. On ne se défend bien qu'à coups de haine.

Brunetière, un vrai passionné, l'a fort bien dit: « Il y a des races douces et des races hardies et féroces, les unes faites pour obéir, les autres pour commander... La prospérité des unes est faite de la destruction des autres... La guerre, la haine, n'est que la manifestation des tendances et forces régnantes. » Entre êtres très différents, il n'y a qu'un sentiment naturel, a dit Stendhal, la haine !

Victor Hugo, n'est pas, par nature, un méchant : cependant le voilà, semble-t-il, comme un volcan de haine. *Les Châtiments* tout un livre, bien mieux — vingt années de haine !

Avisez-vous de retirer la haine des beaux hymnes, et, au lieu de *la Marseillaise* vous avez « Partant pour la Syrie ».

Est-ce que vous ne pensez pas que nous avons élargi le sens du mot passion, qui ne devrait être employé que pour exprimer un frénétique désir? L'instinct sexuel féroce et l'amour, nous les englobons tous deux dans le terme passion. Or Racine a peint plus souvent la passion (passion-maladie, dit M. Jules Lemaître) que l'amour. Ces deux choses peuvent d'autant plus facilement être confondues l'une avec l'autre, que tous les passionnés qui ont quelque affinement, prétendent voiler la sauvagerie de leurs appétits.

En attendant, Racine « féroce », ne serait-ce pas une gloire des plus rares pour nous ? Taine, après Mérimée, dit que notre littérature du moyen-âge et de la Renaissance, et encore celle du XVIIIe siècle, ont trop ignoré la violente détestation, n'ont pas su nous donner de secousses tragiques. Trop souvent « nos écrivains écrivent tranquillement, avec la suite « d'une eau claire et coulante. Ils trouvent à l'ins- « tant l'expression juste, sans être troublés par l'af- « flux trop grand des émotions... Leur discours ne « bondit pas... Souvent on se dit : mais c'est fait avec « rien ! c'est gracieux, délicat, mais fade. »

Alors, en faisant entrer Racine parmi les beaux exaltés de haine, notre « indigence nationale » disparaît ; et nous n'en serons plus réduits, pour frissonner, au Dante, au Romancero, aux Niebelungen et aux sagas scandinaves, aux romans de Dostoïewski.

*

Eh bien, Jules Lemaître eut raison de le qualifier de « féroce », ce passionné.

Racine débute au théâtre par les *Frères Ennemis* qui ne sont rien qu'égorgements et atrocités.

Et ensuite, (hormis dans *Alexandre* où il exalte une façon de demi-dieu planant au-dessus des hommes, si haut qu'il lui serait impossible d'envier, ni de jalouser qui que ce soit), dans toutes les tragédies la haine déborde.

Dès *Andromaque*, nous entendons de furieux cris. Il y en a même trop : Hermione aurait dû suffire comme haine ! Et cependant tous, *même Andromaque*, ont leur couplet haïsseur. Oui, Andromaque, celle de toutes les héroïnes de Racine que nous affadissons le plus, — oubliant que Racine lui prête une forte insensibilité et « un artifice infini »,

CLÉONE à HERMIONE

Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez ?

HERMIONE

Si je le hais, Cléone, — il y va de ma gloire !
. . . .
Ah ! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr !
. . . .
Qu'elle le perde ou bien qu'il le fasse périr !
. . . .
Ah ! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus !
Je vous haïrais trop !

ORESTE

Vous seule pour Pyrrhus disputez aujourd'hui
Car enfin il vous hait !

HERMIONE

Que m'importe sa haine !

ORESTE

Faisons de notre haine une commune attaque !

PYRRHUS

Moi l'aimer, une ingrate,
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte !
. . . .
Et vous le haïssez, avouez-le, madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en son âme !

(*Donc, selon Racine, l'amour exige la haine quand il n'est pas partagé.*)

ORESTE

Méritons leur courroux, justifions leur haine !

PYRRHUS à ANDROMAQUE

Non, vous me haïssez...
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble ;
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.

ANDROMAQUE

Ah si...
... finissant là sa haine et nos misères

PYRRHUS

Je croyais apporter plus de haine en ces lieux
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr
. . . .
Combien je vais sur moi faire éclater de haines !

ANDROMAQUE

Si je le hais est-il coupable de ma haine ?
. . . .
Sur le courroux des Grecs je m'en repose encore

Leur haine...
J'ai pour le fils d'Hector...
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour

HERMIONE

... Quoi votre haine chancelle ?
Qu'il meure chargé de la haine publique !
. . . .
Ne vous suffit-il pas.....
Que je le hais ?
Mais quoi, déjà leur haine est égale à la mienne,
. . . .
Dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat
Qu'on l'immole à ma haine
. . . .
Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?

CLÉONE

Andromaque est...
Incapable, toujours, d'aimer et de haïr.

*

Dans *Britannicus*, que de haine ! Dans *Mithridate*, voici un héros dont la vie entière ne fut que haine. Si Jules Lemaître « ignore », confesse-t-il, « pourquoi Racine a écrit les *Frères Ennemis* », il sait pourquoi Racine a écrit *Bajazet* : « Parce qu'il était féroce ! »

Et en effet la tragédie de *Bajazet* est féroce.

Racine a écrit une « farce », les *Plaideurs*. C'est d'une gaieté... féroce ! Les plaisanteries y sont étranges. Il nous dit que torturer un malheureux est, pour le juge, un agréable moyen de *passer une heure ou deux*.

Et ce bonheur dans *Iphigénie*, de faire égorger Eryphile, quand la tragédie grecque lui offrait une

biche pour victime... Non, Racine semble faire massacrer une amoureuse passionnée et frémissante pour le plaisir cruel de *voir couler son sang*.

Et *Esther* !... Esther, est une atroce créature.

Et il est tellement vrai que, chez Racine, — par cela seul qu'il est passionné —, tout sentiment prend la forme de la haine, que, lorsque beaucoup plus tard, il écrira des cantiques d'après saint Paul, — le doux saint Paul, — nous verrons Racine traduire les paroles les plus calmes avec des mots de haine :

Saint Paul : « Ce mal que je *ne veux*, je le fais. »

Racine : « Et je fais le mal que je *hais !* »

En somme certainement Racine identifiait la haine et l'amour. S'il en fallait encore une dernière preuve, nous la trouverions dans les *Frères Ennemis*.

Nous savons que cette pièce fut remaniée par Molière. Nous savons aussi, n'est-ce pas, que Racine savait sa grammaire, parlait français.

Eh bien voici une variante introduite par Molière, — ou sur sa réclamation.

Racine avait écrit :

Tout ce qu'a de plus noir et la haine et l'amour,

l'amour et la haine *ne faisant qu'un*.

Molière a soutenu que cela faisait deux. Il a conseillé de modifier le vers « la haine *ou* l'amour ». Quel brave homme que ce Molière!

Eh bien, maintenant que nous savons de quoi est faite la passion chez Racine, entrons donc dans sa vie, mêlons-nous à ses moindres actes.

Ce ne sera pas bien long : on sait si peu de chose sur lui, — j'entends de choses prouvées où son caractère se manifeste franchement. Or, des autres actes de Racine, nous n'avons cure en ce moment.

Une précaution utile tout d'abord ! Dressons un tableau des actes principaux de la vie de Racine *avec leur date en marge*. Jamais on ne s'imaginerait la désinvolture avec laquelle *maint critique,* — sauf M. Mesnard et Sainte-Beuve — ont « accommodé » les dates. Pensez que nous verrons un critique aussi probe que Brunetière, un chroniqueur-historien tel que M. Funck-Brentano, l'un rajeunir de trois ans l'arrestation de la Voisin, l'autre vieillir du même laps de temps la première de *Phèdre*...

On nous reprochera, sans doute, lorsque l'on critiquera ce livre, d'avoir pris trop de libertés avec Racine, du moins on ne nous reprochera pas d'en avoir pris avec les dates de sa vie. Or, dans Racine, les dates ont une importance capitale.

CHRONOLOGIE DE LA VIE DE RACINE

Décembre 1639 21 (?).	Naissance à La Ferté-Milon. (En une maison ignorée. Erreur de supputation chaque fois que l'on calcule l'âge de Racine, l'année 1639 étant comptée pour une année entière.)
Janvier 1641.	Naissance de Marie Racine. Jeanne Sconin ou Skonin, la mère de Jean et de Marie, meurt peu après.
Février 1644.	Mort de leur père, remarié. (Racine alors n'a pas six ans, mais quatre.)
1646 (?).	Racine entre au petit collège de La Ferté.

1649	Mort du grand-père Racine, (époux de Marie Des Moulins, père de Claude Racine et de Sainte-Thècle).
1652 (Mai (?)	Racine quitte La Ferté, probablement avec son oncle Adrien Skonin, et entre au collège de Beauvais. Il est gravement blessé dans une rixe. (La blessure laissera une trace profonde près de l'œil gauche.)
1652 (20 (?) août à fin octobre).	? En vacances à La Ferté durant la guerre de la Fronde. Assaut infructueux de la ville par l'armée des Princes sous les yeux (?) de Racine.
Juin 1654.	Le jeune roi (allant au sacre), Mazarin et la Cour s'arrêtent à La Ferté pour la féliciter de son loyalisme.
Août 1655.	Racine quitte Beauvais où il a achevé ses humanités.
Fin (?) Oct. 1655.	Racine rejoint à Port-Royal sa famille paternelle.
Fin 1655 et début 1656	Les Solitaires sont chassés de Port-Royal où Racine reste seul avec sa famille.
Août 1658.	Racine quitte Port-Royal.
D'oct. 1658 à août 1659.	Au collège d'Harcourt.(A cette époque et jusqu'en 1662, fréquents voyages à La Ferté.)
Fin 1659.	Racine s'installe à Paris, confié aux Vitart ses cousins.
1660	Chapelain le fait couronner pour une Ode sur le mariage du roi.
1660-1668	Persécutions contre Port-Royal.(Racine se joindra bientôt aux persécuteurs. Excommunications répétées des Racine contre le futur poète.)
Septembre 1661.	Départ pour Uzès où Racine doit em-

	brasser l'état religieux. (Il y fut probablement consacré.)
1663 (Début).	Retour d'Uzès.
1663 (Août).	Mort de Marie Des Moulins.
	Excommunication définitive lancée par Sainte-Thècle.
1664	Molière fournit des subsides à Racine et le conseille.
1666	*Les Frères Ennemis.* (Les dates données aux pièces sont celles de leur apparition, non de leur confection, laquelle fut toujours ignorée.)
1667	*Alexandre.*
	Mort de Pierre Skonin, grand-père. (Racine hérite d'une partie de ferme à Dampmard-en-Valois.)
1668	*Andromaque.*
	Les Jansénistes et Port-Royal obtiennent la « paix de l'Eglise ».
	Mort suspecte de la Du Parc.
1669	*Les Plaideurs.*
1670	*Britannicus.*
1671	*Bérénice.*
1672	*Bajazet.*
1673	*Mithridate.* Académie française.
1674	Racine nommé, par libéralité du roi, trésorier de France à Moulins.
1675	*Iphigénie.* (« L'étoile de la future Maintenon s'élève à l'horizon. »)
1er janvier 1677.	*Phèdre.*
Février (début de)	Chute de la *Phèdre* de Racine. Celle de Pradon triomphe.
	Rupture avec la Champmeslé.
	Racine est nommé historiographe du roi.
1er juin 1677.	Racine se marie. (Il aura 2 fils et 5 filles; il habite alors l'Ile Saint-Louis.)

1678	Campagne derrière le roi.
1679	La Chambre Ardente (affaire des Poisons).
Novembre à	La Voisin arrêtée accuse Racine d'empoisonnement.
Janvier 1680.	Racine menacé d'arrestation.
(?)	Racine travaille à l'opéra de *Phaéton* pour Mme de Montespan. (Il l'abandonne quand la faveur de Mme de Maintenon s'accroît.)
1683	Racine fait campagne derrière le roi.
1684	Racine entre dans la cabale dévote. Il s'installe rue Saint-André-des-Arts.
1689	*Esther*.
1691	*Athalie*. (Après l'échec il devient grand favori du roi.)
	Campagne derrière le roi. (Il y eut davantage de campagnes suivies par Racine ; nous ne mentionnons que les plus longues.)
1692	Campagne derrière le roi.
1693	*Idem*.
	Il s'installe lui et sa famille dans l'ancienne maison de la Champmeslé.
1694	Il commence l'*Histoire de Port-Royal* (qui restera dissimulée jusqu'en 1741). *Les cantiques spirituels*.
1695	Apogée de la faveur de Racine.
1696	Il achète une charge de conseiller du roi.
1698	Maladie du foie. Grandes manifestations de dévotion. Racine marguillier. Demi-disgrâce (?). Mort de la Champmeslé.
22 avril 1699.	Mort de Racine.

IV

CE QUE POURRAIT BIEN ÊTRE RACINE SELON LES ACTES DE SA VIE

Première Période. — De l'enfance à 1670. A La Ferté, à Beauvais, à Port-Royal. L'histoire apocryphe du roman grec de *Theagène et Chariclée*. — Racine jeune homme, à Paris et à Uzès. Son goût pour la froide scolastique et les cruautés tragiques. — La lettre du *manchon*. Conduite de Racine envers sa sœur. — Attitude envers Molière, envers Corneille. — Son plan de vie. — Ses passions frénétiques. A-t-il empoisonné la Du Parc? — Libertés prises avec les dates pour rattacher la retraite du Théâtre, après *Phèdre*, à l'affaire des Poisons.

Deuxième Période. — De 1670 à sa mort. — Sa jalousie. Une explication plausible de la fameuse diatribe : « De six amants... » et de toute sa conduite avec la Champmeslé, ainsi que de son installation, dans la maison de la courtisane. — Racine à cette période de sa vie. — Sa richesse. Tableau de son intérieur. — Sa seconde comédie secrète des *Plaideurs*, un faux procès Boileau. Son entente des affaires. — Sa servilité avec les grands. Histoire de la *vieille carpe en famille*, fondement de sa tendresse de cœur.

PREMIÈRE PÉRIODE

Comment Racine a-t-il vécu?

On ne sait que peu de choses de la première enfance, hormis ceci (qui dut influer sur son caractère), qu'il fut élevé dans l'église Notre-Dame, en jeune lévite (enfant de chœur).

« Ce temple est mon pays, je n'en connais pas d'autre.

Cet « enfant merveilleux »

Et qui de ses parents n'eut jamais connaissance.

Cela chez son grand-père Racine (qui devait alors habiter sur la pente de la colline, dans la ruelle appelée aujourd'hui rue Racine). Nous avons dit, en parlant de la famille de Racine, combien ses ascendants paternels étaient religieux.

Quand il va aller à l'école — ou, si l'on veut, au collège — il sera encore tout contre l'église. En effet, ce que les Milonais baptisaient ambitieusement du nom de collège était une grande maison de pierre, bâtie sur l'emplacement de l'ancien monastère des Templiers. Cette maison était au haut de la rue aux Juifs, à droite et au-dessous de l'église [1].

Quelles impressions frappèrent sa jeune âme devant cette église aux splendides verrières? Quelles pouvaient être les pensées de l'enfant — un peu distrait sans doute — quand il regardait, durant la longue grand'messe et les vêpres, les assistants, les fidèles, ses petits camarades, les gracieuses fillettes vêtues de blanc [2] ?

A quel âge le petit Racine est-il entré à ce collège que dirigeait à La Ferté messire Renaut ? On l'ignore, mais M. Gazier va nous aider à le découvrir.

Cet auteur explique, dans ses *Mélanges*, que Racine, quand il arriva en octobre 1655, avait « achevé ses humanités : il ne lui restait plus à faire que sa

1. Cependant M. Lecomte placerait plutôt le collège dans un autre quartier.

2. La race milonaise était élégante, le regard un peu sombre mais éclatant.

philosophie.» Or, il était entré à Beauvais, selon toute vraisemblance, à Pâques 1652 [1]. Cela lui donne trois ans trois mois de séjour à Beauvais, (fin de quatrième, la troisième, la seconde et la rhétorique), puisque M. Gazier a écrit : « Le jeune Racine ne fit à Port-Royal qu'une rhétorique supérieure. »

Comme avant de se rendre à Beauvais il n'avait pas encore quitté La Ferté, il me semble qu'on eût pu, qu'on eût dû, — pour être complet, — relater que Racine, avant Beauvais, avait déjà fort avancé ses études, *à La Ferté même...*

Donc il débuta à La Ferté. A quel âge ? Puisqu'il fut très précoce, il dut entrer au petit collège de sa bourgade à six ou sept ans.

L'abbé Hazard (le bon renseigneur de M. P. Mesnard [2]), disait que, pour qu'on fît les frais d'envoyer

1. Plutôt à la Pentecôte seulement. Il est singulier qu'un petit-fils de Racine, l'abbé de la Roque, ait pu supposer Racine quittant sa dévote famille quelques semaines *avant* sa première communion. Non! Il était de tradition, dans ces familles de clercs, que jamais l'enfant ne devait s'éloigner avant la confirmation. Or Racine, à douze ans et demi, a-t-il été confirmé ? Peut-être, en prévision de ce départ pour Beauvais du brillant élève, les Racine (Marie Des Moulins) avaient-ils fait faire à Jean sa première communion dès onze ans. Mais si Racine n'a fait sa première communion qu'à douze ans, je ne pense pas qu'il ait pu partir avant la Fête-Dieu.

2. Et de tout le monde. Ces pages lui doivent infiniment. Il avait deviné la vie que dut mener Jean à La Ferté durant toute son enfance, car, on s'en doute bien, ici le document authentique manque. On procède donc par simples présomptions.

Aussi ai-je été un peu surpris de lire dans le *Fénelon* de M. Jules Lemaître : « Les documents abondants que nous avons sur l'enfance de Racine nous ont beaucoup aidé naguère à comprendre son caractère. » Quoi ? Il y a des documents ? M. Lemaître les connaît ? Où sont-ils ?

Documents abondants sur l'enfance de Racine servant à comprendre le *caractère* !!... Mais le caractère de Racine où, quand M. J. Lemaître l'a-t-il *dépeint* ?

Jean à Beauvais, il fallait qu'il eût déjà dévoré tout le savoir de messire Renaut. Du moins, il paraît certain qu'il avait déjà « pioché à fond » les *Géorgiques*, qu'étudiaient alors les élèves de sixième. (On va voir l'intérêt de cette remarque). En tous cas, l'émulation ne dut pas lui manquer au milieu de camarades ayant toute la fièvre d'âme habituelle aux Milonais [1].

Nous avons dit, dans un autre chapitre, que Beauvais passait pour le meilleur collège du royaume. Il fallait qu'il en fût ainsi, car, à l'époque, si l'on allait en une journée — une longue journée — de La Ferté à Paris, il en fallait deux pour gagner Beauvais. On couchait en route à Clermont, après avoir pris à Crépy-en-Valois la diligence de Montdidier qu'on laissait à Estrées. Grosse affaire, dès lors, et, — répétons-le encore, — le père de Jean n'avait laissé que des dettes. Il fallut alors que la famille fût bien assurée que cette lourde dépense ne serait pas perdue [2]...

•

A Beauvais nous savons qu'il fit preuve de dispositions littéraires merveilleuses. On possède à cet égard un document [3], certain exemplaire des *Géor-*

1. Dans les comptes de l'échevinage, on ne trouve de dépenses pour le collège qu'à partir de 1700. Sans doute, le bon renom qu'il devait à la gloire d'un élève fameux, Racine, fut-il la cause d'une réorganisation de la maison, devenue trop petite pour l'affluence des élèves. Sans doute, aussi, passa-t-elle en des mains laïques, après n'avoir longtemps servi qu'à l'instruction des futurs religieux. Au XVIII[e] siècle, au siècle de Voltaire, et des encyclopédistes, quelques monastères disparaissent de La Ferté.

2. Pour plus de détails voir notre article au *Mercure de France*, 1[er] avril 1910.

3. Article au *Correspondant*, 1887 (Henriet).

giques, livre de classe, ayant appartenu à Racine, qui, de sa belle écriture claire et si reconnaissable, y a mis son nom et beaucoup de notes dans les marges[1]. Du reste les gloses sont déjà de la façon, et dans le goût un peu pédant de celles qu'il tracera plus tard en marge de ses livres de grec à Port-Royal.

D'où viennent ces *Géorgiques ?* Que ce soit du collège de Beauvais ou de celui de La Ferté, elles ont, au point de vue de la psychologie de l'enfant, la même signification ; cependant, il serait plus probant, au point de vue de sa précocité (réputée, mais dont les preuves directes n'abondent pas), que ce livre datât de La Ferté. Or, il est *probable* — oh, pas plus ! — qu'il vient de La Ferté. En effet, il fut découvert à Clermont. Pourquoi vouloir que ce classique, dont évidemment Racine s'est défait, afin, lui si pauvre, d'en tirer quelque menue monnaie, ait été transporté de Beauvais à Clermont ? Il est tellement plus simple de supposer que, apporté là, il n'a jamais quitté Clermont ! Et voici, en ce cas, l'explication que je propose. Racine savait qu'il n'aurait pas besoin des *Géorgiques* à Beauvais, mais n'avait pas osé, (ou pas pu), les vendre à La Ferté. Il s'arrêtait à Clermont, y passait un ou deux jours[2] ; pendant ce petit séjour, il « réalise » sans risque ce livre inutile. C'est à Beauvais qu'il eut la tempe gauche défoncée[3].

1. Il ne paraît pas que l'on se soit encore donné la peine de rechercher l'âge des diverses écritures de Racine, ce Racine dont l'écriture s'est encore plus modifiée, dit Mme de Sternberg, que celle de Gœthe.

2. Probablement au couvent des dames de Fontevrault, qui avaient une filiale à La Ferté. C'est à ce même couvent de Clermont que, plus tard, Racine donnera une de ses filles.

3. Qu'il ait survécu à une telle blessure prouve, paraît-il, qu'il avait

•

Quant à Port-Royal, nous avons, sur le séjour qu'il y fit, une anecdote qui, au point de vue du caractère, montre chez Racine, quand il demeure chez des gens dont il est l'obligé, des allures provocantes.

Rappelons l'anecdote d'abord, comme la conte Louis Racine. L'étudiant s'est emparé en cachette d'un roman grec trouvé dans la bibliothèque d'un de ces messieurs, *Théagène et Chariclée.* Lancelot, le sacristain, le surprend, confisque et brûle le livre; Racine en fait acheter un autre, lequel subit le même *autodafé.* Il s'obstine, se procure un nouvel exemplaire, l'apprend tout entier, et, alors, se venge orgueilleusement en allant dire à son maître: « Tenez, vous pouvez encore brûler celui-ci: je le sais par cœur! »

Or *Théagène* est un très gros livre grec — six-cent-vingt pages — On ne pouvait s'en procurer que très difficilement un nouvel exemplaire, puisqu'il eût fallu, pour l'acheter, dépêcher un exprès à Paris. Enfin, impossible de l'apprendre par cœur; sans compter que c'eût été vraiment un procédé bien étrange que celui de détruire ainsi un livre de valeur. Est-ce que, vraiment, vous voyez ce sous-ordre, ce sacristain, jetant ce livre grec aux flammes? Le détruire! et pourquoi donc? Il n'avait donc pas sa valeur d'art,

une ossature bien vigoureuse. Encore un détail qui le relie plutôt aux Sconin qu'aux Racine.

Dans son discours à la Ferté-Milon (2 oct. 1910) M. Jules Lemaître, qui avait annoncé (dans son *Fénélon*) posséder d'abondants documents sur l'enfance de Racine, en a été réduit, *pour pouvoir seulement en citer un,* de transposer de Beauvais à la Ferté l'épisode de la rixe durant la Fronde et de la blessure.

ce livre ? Il déshonorait donc la bibliothèque *où Racine l'avait dérobé* ?... Et puis *qui* l'aurait brûlé ? Pas le propriétaire du livre ? Pas quelqu'un à qui il n'appartenait point, car alors, c'eût été fort indélicat ? Les religieuses ? Elles ne comprenaient pas le grec !... Et d'ailleurs, à Port-Royal, les sexes étaient soigneusement séparés... Alors qui ?

L'histoire est, d'un bout à l'autre, d'une invraisemblance criante. Où le jeune homme, d'ailleurs, eût-il trouvé l'exprès qui, à franc-étrier, de l'or en poche, fût allé *deux fois* à Paris acheter — et sur quel marché ? — cette rare denrée.

Cependant quelqu'un, en Sorbonne, continue à enseigner cette puérilité. Pourquoi ?... C'est facile à deviner.

Racine, unique [1] élève de ces Messieurs, traité en benjamin, peut librement pénétrer dans leur bibliothèque, feuilleter leurs livres, qui tous sont des classiques, mais classiques aussi médiocrement moraux que peuvent l'être des ouvrages écrits par ces tranquilles impudiques que furent les Grecs.

Racine a donc, un jour, emporté ce roman, et, — comme il n'est pas un enfant — encore une invention que *Racine enfant* quand il est à Port-Royal —, comme ce qu'on appelle alors « roman » veut dire tout simplement (nous l'avons vu) « récit à la belle manière antique » personne n'en fait reproche à un étudiant qui cherche très légitimement à perfectionner son savoir de fin helléniste [2].

1. *Unique*, non ! d'après M. Strowski.

2. Pourquoi lui eût-on interdit ce livre ? En un temps où toute la production littéraire de l'antiquité était excommuniée, Agrippa d'Aubigné, dans un collège religieux, pouvait librement lire *Théagène* et

Seulement, voici où les choses vont se gâter. Les Solitaires ont l'horreur du théâtre. Ils savent combien de ce côté, un petit Milonais, d'une famille où de père en fils l'on fait des tragédies, a besoin d'être surveillé. Notez que la tante Thècle, la terrible tante Thècle, sans doute aussi ignorante que sa mère, est là. Notez encore qu'il n'est pas très heureux d'oublier, juste à point nommé et pour les besoins de la cause, que nous sommes en un temps où tout rhétoricien fait couramment sa petite tragédie ; que nous savons qu'elle exista, cette tragédie de *Théagène...*, par Racine. En effet lorsqu'en 1664 Molière fournira au jeune homme les subsides qui lui permettront de se consacrer au théâtre, et qu'alors il le décidera à détruire de mauvaises pièces (qu'il a en poche), dans le lot sacrifié se trouvera une *Théagène*.

Eh bien alors, nous comprenons tout maintenant. Le jeune Milonais qui, par atavisme, a la tragédie « dans le sang », qui sans doute en a déjà *commis* plusieurs, n'a eu rien de plus pressé, aussitôt sa lecture du gros roman grec, que d'en tirer le plan d'une pièce. Ce plan est, dans le pupitre, découvert, par un de ces Messieurs, qui aussitôt jette au feu cette élucubration satanique. Avec son sang d'indomptable, le fils de Jeanne Skonin ne peut pas céder à la violence : il refait donc son *scénario*. S'il l'a caché chez sa grand'mère, la tante l'aura retrouvé, et compris, — car, il n'était pas en grec, le *scénario*. En tout cas, de nouveau, au feu !

Alors, résolu à ne pas rester en affront, Racine

Chariclée. Cette affaire a été traitée par nous avec beaucoup plus de développements dans un article de la *Revue* (15 août 1910).

le récrit encore, et revient braver ses persécuteurs : « Je le sais par cœur ! » C'est vrai ! Évidemment, il le sait par cœur !.. Nul n'en doute, et, si l'on faisait l'épreuve, elle tournerait à la confusion du sacristain.

Au lieu de cela, supposez Racine soutenant à Lancelot qu'il *sait par cœur* un volume énorme de grec, mais tout aussitôt, le maître dirait : « Ah bah ! voyons cela ! » L'épreuve serait désastreuse pour le jeune *bluffeur*.

Non, cette histoire, ainsi présentée, est par trop niaise, en vérité ! Seulement... seulement... Pensez donc aux conséquences ! Racine, *parce que Milonais*, faisant déjà une tragédie, malgré ces Messieurs, et à Port-Royal même, — cela démolissait tout l'échafaudage de Louis. Alors il a *arrangé*... Et voilà deux cents ans que cet *arrangement* est servi, sans retouche, aux élèves de nos lycées [1].

•

A Harcourt, le beau diseur se déplaît fort. Il n'a guère de goût pour les sciences [2]. Un autre serait humilié de son impuissance ; lui, il s'en targuerait plutôt. « Les sciences ne conviennent pas à mon génie. Je ne me sens pas fait pour ce genre d'étude. »

1. Racine a écrit de petites œuvres à Port-Royal. Elles sont d'un gentil chat-tigre. M. Mesnard en convient, mais, assure-t-il, on ne retrouvera plus autant de méchanceté plus tard.

Soit !.. Pourtant il faudra voir. En attendant, *la formation de l'âme de Racine*, enfant de Port-Royal, n'a pas été très réussie, semble-t-il...

2. Parmi les Racine de La Ferté, cette inaptitude à goûter les sciences a toujours été frappante.

Maintenant, peut-être, faut-il tenir compte de ce que la philosophie enseignée en un collège aimable où fréquentaient les bonnes familles bourgeoises de Paris, s'accordait sans doute assez mal avec les rudes idées milonaises. Peut-être, en effet, la théodicée, qui tenait une place considérable, alors, dans la philosophie, enseignait-elle à Harcourt un Dieu moins farouche que celui que nous retrouverons dans *Athalie.*

Et puis, la philosophie, ce sont des considérations abstraites, et l'esprit de Racine devait répugner aux généralités de ce genre.

Mais son penchant au sarcasme se donne déjà carrière. Dans une lettre du manuscrit dit d'Hermant, Racine, qui a alors dix-neuf ans [1], nous raconte trop longuement, avec trop de complaisance, en y jetant trop de pointes, la mascarade dont il a été témoin dans une chapelle de jésuites, où l'on cherche à attirer le populaire par de gros effets de théâtre. Cela choque son goût, lui paraît stupide et il nous dépeint le jésuite avec la verve la plus malveillante.

Rien de doux n'apparaît jusqu'ici en lui. On se sent agacé de le voir toujours aussi tendu ; car, enfin, il est à l'âge normal des tendres abandons...

Qu'adore-t-il alors ? Ses maîtres de Port-Royal ? Pas du tout ! Il se moque dédaigneusement d'eux dans une pièce de vers sur « *les pauvres Augustiniens qu'on appelle des Janséniens* ». Il adore les poètes antiques. Avouons-le, ces poètes manquent souvent de sensibilité de bonté et de tendresse... D'autant que ce qui séduit Racine dans l'antique, ce sont les

1. Ce serait sa première lettre, mais comme nul n'en possède l'original, M. Mesnard, méfiant, ne l'a insérée qu'à la fin de la correspondance.

tragédies. Or, la tragédie grecque, c'est de *l'horreur et du sang*.

« Je suis du sentiment d'Aristote. Il faut dans la tragédie, exciter la terreur. Si je m'étais attaché au théâtre je n'aurais jamais mis à la scène que des princes sanguinaires, que des héros assassins : je me serais baigné dans le sang. » (Le Sage dans *Gil Blas*).

Eh bien, nous le verrons, en bon tragique, Racine s'est baigné dans le sang : ses tragédies sont féroces. Or, dit la sagesse des Brahmanes : « *Tout être est semblable à ce en quoi il se plaît.* »

Retenons cette sentence qui pourrait servir d'épigraphe pour tout ce que nous dirons de la fin de la vie de Racine, en servir pour les férocités de sa tragédie, pour l'amoralité absolue de ses héroïnes, et aussi pour le faste hautain, la pourpre romaine étalée dans son intérieur de soi-disant converti [1] !

•

Racine a quitté Harcourt, sans regret. Maintenant il est à Paris, libre, car il n'a plus à compter qu'avec la vague surveillance de son aimable cousin Vitart, assez peu Milonais, celui-là, — hormis que le sire de Mosloy et de Passy, est ambitieux.

A vingt ans, surtout chez un précoce, le caractère est bien formé. Qu'est au juste celui de Racine ? Il faudrait le surprendre dans l'intimité des rapports familiaux ! Là on est « nature ». De sorte que si, par hasard,

1. On pourrait ne chercher Racine que « dans tout ce qu'il a aimé. » Je vois là un sujet de thèse demain pour quelque jeune érudit.

il nous y apparaît vaniteux, irritable, de mauvaise foi, injuste, mais plein de dextérité, et aussi de jactance, nous devrons avouer que ses ennemis, qui le jugeaient ainsi (Ne sont-ce pas nos ennemis qui devinent le plus vite nos défauts ?), n'étaient point si injustes ?

Eh bien ! voici la lettre du *Manchon de Racine*. Elle ouvre la série des missives du poète publiée par M. Mesnard dans l'édition des *Grands Écrivains*.

Lisons-la ensemble. Elle est du 4 mars 1660 [1].

Lisons-la d'un trait ; sans nous préoccuper du sens des mots ; nous y reviendrons ensuite. Ne considérons que l'aspect, que le graphisme général, la physionomie. Qu'on me laisse seulement signaler que le cliché a forcément alourdi l'écriture, et que, d'ailleurs, l'encre de la lettre a pâli. Donc dans l'original les contours sont plus marqués mais en même temps la tournure plus svelte.

Racine écrit de Paris. La suscription porte : A Madame (on appelait *madame* les jeunes filles de la bourgeoisie) Marie Racine, chez Monsieur le Commissaire (il s'agit du grand-père Racine).

Rapidement, esquissons sur cette écriture non pas la graphologie de tout le monde, car on sent bien que l'écriture, comme tout geste de l'homme, trahit un peu celui-ci, — et que par exemple le fantasque et le

1. Mal renseigné sur les lettres de famille, dont il n'a jamais eu une seule entre les mains, M. Mesnard a dit que, « selon son habitude », Racine n'avait point ici indiqué d'année. Il ne sait pas, non plus, qu'il y a dans le texte, des ratures dont l'une est bien amusante...

(Ces lettres étant aujourd'hui dispersées, je demande aux détenteurs de vouloir bien m'en indiquer les dates précises. Ces dates sont de haute importance).

a Paris ce 4. Mars 1660.

Ma tres chere soeur

Je m'attens bien que dans la colere ou vous estes contre moy vous deschirerez cette lettre sans la lire. C'est pourquoy ~~que~~ je ne m'excuse point d'auoir esté deux mois sans vous escrire Car aussi bien vous ne verrez pas mes excuses, et quand vous les verriez vous estes assez entiere pour ne les pas croire. Je ne vous di donc point que j'ay esté à la campagne, et que j'ay esté accablé d'affaires à Paris. Car vous prendrez tout cela pour des contes. D'ailleurs vous ne deuez pas ce me semble vous plaindre beaucoup, Quand je vous aurois écrit vous n'auriez pas eû le temps de lire mes lettres. Vous estiez aux noces, c'est assez. Je croy que vous vous serez bien diuertie, je suis rauy que ma Cousine soit mariée, je voudrois que vous fussiez à la peine de l'estre, mais cela viendra s'il plaist à Dieu. Ma Tante Vitart m'a dit qu'elle vous auoit écrit pour vostre manchon. Mon Cousin Vitart a esté cause que je n'en ay pas pris, il me ~~dit~~ fit reuenir cõe j'estois déja dans la rue, en me disant que je ne m'y connoissois pas, et que je vous enuoyerois quelque mauuaise marchandise.

Si bien qu'il dit qu'il falloit que ma Tante l'achetast
Mais elle voyant l'hyuer fort auancé, crût qu'il valoit
mieux vous demander si vous ne voudriez point quel
que autre chose pour l'Eté. Mandez luy donc ce que
vous voulez qu'elle vous achete pour deux escus d'or
Et vous l'aurez à l'heure mesme. Je vous escriray
apres demain et je mettray la lettre dans celle de mon
Oncle Sconin. Dites luy je vous prie que j'ay esté
5. ou 6. jours hors de Paris, et que je luy écriray
sans faute apresdemain Adieu je suis à vous de
tout mon coeur. Ma Mere se recomande à vous
et Ma Tante aussi. Racine j. Je vous escriray sans
manquer

mesuré, le nerveux et le calme, le brouillon et l'ordonné, le négligent et le soigneux, le magnifique et le très humble n'écrivent pas de la même façon. Le plus grandiloquent des poètes, Heredia, fut aussi l'homme de notre époque qui eut la plus fastueuse écriture.

Eh bien! cette écriture-ci ne nous dit-elle pas que ce jeune homme est un esprit limpide, clair, mesuré, bien ordonné?

*

Si nous essayions de deviner la psychologie de l'auteur de la lettre! Seulement pour l'intelligence du texte, il est indispensable de préciser dans quelles circonstances elle fut écrite.

Racine et sa sœur sont orphelins. Marie est à La Ferté, où elle mène l'existence la plus morose et la plus exiguë, la plus humiliée surtout, — ce qui, pour une jeune fille fière, doit être bien cruel. Elle est seule chez son brutal grand-père Sconin, où elle vit parmi des gens bien moins affinés qu'elle.

Toute sa famille, et aussi toutes ses espérances, se résument en cet unique frère qu'elle a peu vu depuis six à sept ans [1]. Elle pense à lui, — pas à elle-même la pauvre enfant! Pour elle, fille sans dot l'avenir est sombre. Lui, est ambitieux, très doué;

1. Il vient assez souvent à La Ferté, mais une autre lettre nous apprendra que, lors d'un voyage, en un séjour assez prolongé, il n'a daigné qu'une seule fois apparaître chez les Sconin où est sa sœur. A cette date (je crois cette lettre très vieille : Racine n'aurait eu alors que dix-huit ans) il ne s'est pas encore tourné vers les Sconin. Il flatte toujours les Racine. Leur hôte dans ces premiers voyages, il ne met guère les pieds chez les Sconin.

il compte arriver ! Si Marie pouvait se réchauffer parfois aux rayons de sa réputation naissante ! Au moins qu'il lui donne de ses nouvelles, des nouvelles de la grande ville. Marie, que pourrait-elle lui dire? Il ne se passe rien à La Ferté !

Lui, il a bonne mine, il est jeune, il est beau, il est avantageux, il a une confiance superbe en son étoile ; elle lui a valu déjà un succès brillant. Une seule ombre au tableau ! Sa bourse est parfois légère, malgré de gros emprunts à Vitart. Or la vie qu'il mène est grande mangeuse d'écus.

Sa sœur, au 1er janvier, — cela se doit, — lui a envoyé cérémonieusement des vœux, et aussi quelque travail de ses doigts, car elle est adroite et a du goût. Racine a condescendu à remercier par une belle, une fastueuse lettre, qui annonce une libéralité peu ordinaire. Il va en effet, expédier, d'un jour à l'autre, assure-t-il (dès que ses loisirs le lui permettront), un manchon de fine fourrure, ce qui est le plus à la mode. Marie, — alors elle a dix-neuf ans, — n'a pas manqué de se vanter auprès de ses petites amies de La Ferté du beau cadeau qu'elle va recevoir. On l'envie déjà...

Mais le temps s'écoule. Sans doute Jean tient à choisir ce qu'il y a de mieux. Et puis le coche est long à apporter les paquets parfois...

Oui, mais janvier s'est terminé, le Carnaval est venu, et nous voici en mars que la fourrure n'est pas arrivée. Et, depuis deux mois, Jean n'a pas même écrit à sa sœur !...

La jeune fille exaspérée se plaint. A qui? *à la famille.* La famille s'en mêle. On est de parole chez les Racine. Finalement Jean est mis catégoriquement en

demeure de s'exécuter — et de s'expliquer... Des explications, il n'en peut donner aucune, car il ne voudra jamais avouer que sa poche était vide, qu'il a fait des embarras, jeté de la poudre aux yeux.

Oui, il est au pied du mur ! Tout autre, à sa place, paraîtrait bien penaud, s'excuserait. Et aussi tout autre que lui compatirait au chagrin de la pauvre fille, sa sœur, si bien déçue devant ses amies.

Pas du tout, Racine n'est ni embarrassé, ni ému. Il est *irrité*. On prétend lui infliger une leçon, à lui !

Alors, voici sa missive, traduite en clair :

Exquise sœur que j'adore,

Je n'ai rien à vous expliquer, car vous êtes affligée d'un abominable caractère, et l'on n'est tenu de rien expliquer aux êtres de cette sorte. Sachez que je suis accablé d'affaires (à vingt ans !) Que je suis tout le temps à la campagne (en janvier !) Ah ! il y a eu un mariage dans la famille. Mais pas le vôtre... Vous, il faudra que Dieu s'en mêle... (Remarquez que la pauvre fille, vu sa misère, n'a guère chance de trouver épouseur. Et quel ton de mépris !)

. . . .

Voilà !... Ah ! à propos, oui, le manchon !... Oh ! une petite, une misérable question. D'abord s'il n'y avait eu que moi à m'en être occupé, vous l'auriez depuis longtemps, ce manchon ! Mais Vitart, comme je venais justement de lui en parler, m'a dit (non, rayons *m'a dit*, ça ne prendrait pas, ça n'est pas assez probant ; et puis *ça ne fait pas voir :* ici il y a une vraie scène de théâtre possible, la scène à faire, comme dira Sarcey, faisons-la)... mais Vitart, *alors que j'étais déjà descendu dans la rue*, pour acheter ce fameux manchon, *m'a rappelé par la fenêtre...*

Donc, prenez-vous-en à lui et à mon aimable tante [1].

1. On m'a fait remarquer que Racine avait là une tante bien peu dans

D'ailleurs vous n'y perdrez pas, et quelques écus d'or que je tiens à disposition, vous vaudront pour l'été quelque chose de plus flatteur.

Maintenant, comme cette question de manchon n'a aucun intérêt, parlons de choses sérieuses. Je suis surmené. J'ai des occupations de la plus haute importance, ce qui m'oblige à retarder mon courrier avec la famille. Chaque chose à son tour. Représentez cela à mes oncles, puisque vous avez plus de loisirs. Au revoir, je suis à vous, bien entendu, de toute mon âme.

Avouez que celui qui, à vingt ans, dit cela, — car c'est cela qu'il dit — a plus d'habileté que de scrupules, — est bien insupportable... même éprouve grand plaisir à faire du mal...

— Oh ! oh ! comme vous y allez !... Le voilà bien le fâcheux penchant français aux généralisations tendancieuses. Qu'est-ce que cela prouve, une querelle de frère à sœur ? Une sœur est une ennemie donnée par la nature ! Tout autre eût été notre impression si la personne, ainsi hostilement traitée, était un ami, un protecteur, un bienfaiteur !

— Très bien ! Alors... voyons Racine *trois ans plus tard*, avec son illustre aîné Molière [1], en présence

le type désagréable, vieux milonais. C'est possible, mais... mais... Mme Vitart n'est pas du tout la tante de Racine. Cette appellation est de pure amitié...

Je ne sais si je me trompe, mais la Milonaise type, on dirait que notre grand Flaubert en ait eu l'intuition : « La veuve était maigre ; elle avait les dents longues ; elle portait en toute saison un petit châle noir dont la pointe lui descendait entre les omoplates ; sa taille dure était engainée dans des robes trop courtes, qui découvraient ses chevilles, avec les rubans de ses souliers larges s'entre-croisant sur des bas gris. »

1. De dix-neuf ans plus âgé que lui. Et « Molière, nous dira J. Lemaître, c'est plus qu'un grand aîné, c'est un maître, déjà un personnage ».

de deux autres écrivains connus, estimés, ses aînés également. Ils sont là, quatre amis, Molière, La Fontaine, Boileau, Racine. De cette intimité qui règne entre eux tout l'honneur est pour Racine, car il n'a encore écrit pour le théâtre que ses haineux *Frères Ennemis*, — haineux et mauvais, — et reçoit, pour mieux faire dans l'avenir, les généreux subsides de Molière.

Le petit fait porte sa date par des vers de Racine, — et non par le roman du paresseux La Fontaine, si lent, si musard et qui a dû écrire bien tranquillement, d'autant que ce roman, *Psyché*, est fort long. C'est au retour d'Uzès après la vaine chasse au riche bénéfice, donc de 1663 ou 1665 au plus tard. L'incident dont nous parlons va être narré par le bon fabuliste, qui lui ne se froisse jamais, en termes fleuris et doux. Et son unique but, ici, est de charmer la duchesse de Bouillon, sa protectrice. Donc, s'il raconte un « attrapage » entre ceux de qui il rapporte les entretiens littéraires, ce sera en *l'atténuant* comme âpreté. Eh bien voici :

La Fontaine commence par dire — et nous comprenons la sagesse de cette précaution préalable, puisqu'il s'agit de réunir ensemble quatre poètes — *genus irritabile...*, que lui, La Fontaine, a fait prendre à chacun l'engagement d'éviter toute aigreur, toute malignité.

On cause, on disserte.

Et voici qu'au nez du grand maître du franc-rire, Molière, à la barbe du délicieux goguenard qu'est La

Personnage grave, ajoutera Grimaret, un personnage qu'on écoute avec déférence.

Fontaine, devant Boileau qui écrit de si gaies satires, Racine ose éreinter... *le rire* !

Molière se rebiffe. Ce paradoxe le blesse comme une petite perfidie : c'est tirer hypocritement à bout portant sur lui. Alors, nous rapporte le roman, il fronce son rude sourcil, et, regardant Racine : « Voyons, vous n'y pensez pas, vous savez que le rire, ami de l'homme, est de plus *mon ami particulier*... M'avez-vous cru capable d'abandonner sa défense sans vous contredire ?...

Pesez bien la réponse, — édulcorée, donc trahie par le bon La Fontaine, — du *doux et tendre* Racine :

> Hélas ! non, Molière, car, quand il n'y aurait que le plaisir de contredire, vous le trouvez assez grand pour nous engager en une très longue et opiniâtre dispute.

N'est-ce pas le cas de répliquer à Racine qu'il prête... ses qualités aux autres ? Et voilà bien deux fois que dans les mêmes conditions et presque avec les mêmes mots, en face d'êtres qu'il aime, il se montre un méchant *picmard*. « Le pic, cet animal obstiné, engage de longues et opiniâtres querelles avec l'écorce des arbres » (Toussenel).

Contre Corneille, le vieux et noble Corneille, il va être vilainement agressif, dans ses *Plaideurs* [1]. Cela ne lui suffit pas. Il reviendra à la charge dans la préface de *Britannicus*.

1. Et, cela, il ne l'enlèvera jamais. — Il ne pouvait pas l'enlever, dès que cela avait passé dans ses vers ! — L'honnête Boileau, sans se donner, lui, des airs de converti, prit soin de revoir et corriger plus tard quelques injustices. Il retira ainsi de ses satires ce qu'il avait dit contre Boursault, un bien petit personnage, cependant. (Saint-René-Taillandier).

Vous semble-t-il que ce ne soient là que d'insuffisantes preuves ? Alors continuons.

Voici encore deux lettres du tendre frère :

(Paris 1661 [1])

Ma très chère sœur,

. . . .

Plût à Dieu que vous fussiez dans la même disposition que moi et que vous me voulussiez écrire quand vous le pouvez ! Mais on voit bien que vous manquez plus de bonne volonté que d'autre chose. Car je vous ai déjà mandé mon adresse et il est assez aisé de me faire venir vos lettres... Mais je vois bien que vous êtes toujours en colère, et que vous me voulez punir de ce que je n'ai pas été, ce vous semble, assez diligent pour vous voir, tandis que j'étais à La Ferté. Je n'y veux plus retourner de ma vie, car je n'y ai pas fait encore un voyage qui ne m'ait mis mal avec vous. Et en cela je suis le plus malheureux du monde puisque c'était plus pour vous qui j'y allais que pour quelque chose que ce fût.

Quelle aigre, quelle lancinante raillerie ! Il adore sa sœur. Il est allé à la Ferté *rien* que pour la voir. Oui, mais en fait, bien qu'il n'eût point cent pas à faire — la vieille Ferté est en effet toute petite — il a à peine vu sa sœur. Et c'est elle qui a tort d'en avoir souffert !

Continuons. Il va sans doute maintenant finir plus tendrement sa missive :

Mais c'est temps perdu à moi de vous en parler ; vous

1. J'ai dit que je croyais cette lettre plus ancienne que ne le veut M. Mesnard. Le ton, l'écriture sont très jeunes.

n'oubliez pas si aisément votre colère. Il n'y aurait rien pourtant que je ne fisse pour vous apaiser. Mandez-moi ce qu'il faut faire, et s'il ne faut pas vous écrire tous les huit jours et faire un serment que, quand j'irai à La Ferté, ce qui ne sera de longtemps, je ne bougerai d'avec vous, je ferai tout cela du meilleur cœur du monde.

Je vous écris même avec du papier doré, tout exprès afin que cela puisse faire ma paix. Pour vous, quand vous me devriez écrire du plus gros papier qui se vende chez l'épicier, je le recevrai aussi bien que si la lettre était écrite *en lettres dorées !*

Ma grand'mère s'est trouvée mal et ne se porte pas encore fort bien. Vous passez ce temps-là plus à votre aise que moi.

(Cette grand'mère qu'il appelle *ma* est tout autant celle de sa sœur. Il n'est point nécessaire d'être bien susceptible pour se choquer de pareille inconvenance, car justement Marie est froissée que la grand'mère la néglige.)

Quand vous m'écrirez — *si vous le faites* — mandez-moi comment je suis dans l'esprit de mon grand-père Sconin, et si ce voyage-ci ne m'aura pas autant nui que l'autre. Mais au nom de Dieu écrivez-moi, et adressez votre lettre à moi-même. Je vous le répète encore afin que vous n'ayez point d'excuse. Adieu... Je serai à vous toute ma vie.

RACINE.

Le persiflage n'aura pas cessé un instant...

Voyons maintenant une lettre de 1665. Racine est en plein succès, cela dispose bien. Le plus sec se sentira alors porté à la tendresse, surtout avec son unique proche parente (la grand'mère n'est plus). Or çà écoutons le tendre Racine en ses épanchements fraternels. Il y a trois mois qu'ils n'ont correspondu!

Ma très chère sœur,

J'ai vu *ma* cousine de Sacy par qui j'ai eu de vos nouvelles ; car il n'y a pas moyen d'en apprendre autrement. Je ne sais pas ce que je vous ai fait pour vous *dépiter de telle sorte contre moi.* J'ai vu le temps que les lettres ne vous coûtaient pas si cher. Il ne vous coûterait pas beaucoup de m'en écrire au moins une en trois mois ; cependant il y a bien cela que je n'en ai reçu de vous. Mandez-moi pourquoi vous êtes fâchée contre moi et je tâcherai de vous apaiser ; car vous êtes assez souvent d'humeur à croire les choses autrement qu'elles ne sont.

. . . .

Si vous voulez la moindre chose, vous n'avez qu'à me le mander *sans faire de façons.* Je n'ai pas si peu de crédit que je ne vous puisse contenter, quelque opinion que vous ayez de moi. J'ai vu toutes les brouilleries de la famille. Faites-moi savoir de vos nouvelles et aimez-moi toujours.

Racine.

Mais nous en avions omis une ! Et la voici...

Bast ! s'écriera le bon abbé de La Roque, à cette époque la tendresse de Racine « se cherchait ». Plus tard, quand elle s'est trouvée, quelle exquise délicatesse !

(En fait de délicatesse Racine se borne à vanter celle... des fromages que lui envoie sa sœur.)

Il reste rogue, méprisant, très distant. Il est, avec toute cette famille de La Ferté, que maintenant — car il est arrivé — il domine, comme le sénateur romain avec ses *clients*, sa *gens*. Il daigne obliger, mais ne tolère pas qu'on oublie les rangs respectifs, sinon il vous rappelle à l'ordre du haut d'une sécheresse qui

sent son pédant d'une lieue ; surtout avec les femmes.

Ainsi, cette pauvre Marie reçoit constamment (nous sommes en 1697, et Racine est plongé dans la « pénitence », il s'y est même « précipité »... selon Louis) des lettres de Jean qui s'occupe d'une affaire de la gabelle pour son beau-frère, M. Rivière : « J'ai remué ciel et terre pour vos intérêts. Vous voyez bien, par *toutes* mes démarches que je m'intéresse plus à vos affaires qu'aux miennes ; d'ailleurs je serais peu capable de faire *pour moi toutes* les sollicitations que je fais *pour vous*.

... Croyez que votre affaire me tient plus au cœur que *toutes* les miennes. »

Est-ce assez appuyé? Qui ne serait profondément froissé de cette insistance à faire valoir — vrais ou prétendus — les services rendus (un trait que Racine doit bien à sa race).

Alors Mme Rivière, qui, comme tous les Racine, a quelques bons tableaux chez elle, en envoie un[1], non à son frère, mais, (comme c'est délicat et féminin) ! au fils de son frère.

Naturellement, en pareil cas, il suffit d'avoir quelque notion de politesse pour répondre, j'imagine, à peu près ceci : « Mais vous gâtez Jean-Baptiste, ma chère sœur ; enfin ce joli tableau, en lui rappelant sa bonne tante, parera sa chambre trop peu ornée... etc. »

1. On a dit que le très beau tableau Renaissance française que nous reproduisons, avait appartenu aux Racine, et aussi qu'il provenait de Bourgfontaine. J'ignore d'où il vient, d'où le général Dumas l'avait tiré, mais je tiens à dire ce qu'il a survécu il le doit à un membre de l'Académie française, M. Guillaume, et à mon père — qui fut un vrai Racine, et, comme tel, artiste délicat, très épris des vieilles choses. (Je puis le dire n'étant plus, moi-même, qu'un sang-croisé, un demi-Normand.)

Eh bien voici le compliment du Racine *converti, humble et attendri* : « Nous avons reçu, ma chère sœur, la toile dont vous *prétendez* faire présent à mon fils. Vous jugez bien que nous ne sommes pas gens qu'il faille gagner par des présents : c'est plutôt à *moi* à *vous* en faire[1] ! »

C'est tout...

Et à cette époque, sa sœur Marie est tout ce qui lui reste comme très proche famille...

*

Le vrai caractère de Racine — peut encore, jusqu'à un certain point, s'induire de notes marginales, dont, habitude bien latine, il accompagne ses lectures de jeune homme. D'abord, n'y a-t-il pas quelque présomption, une trop forte complaisance en soi-même à contredire ainsi ou à critiquer des auteurs célèbres, à batailler avec eux ? Oui, n'est-ce pas ? Aussi, M. Mesnard, qui, chemin faisant, devient le plus désenchanté des désenchantés de Racine (et pourtant qui donc le connaît comme lui ?) nous donne cette appréciation navrée des notes marginales : « On tombe dans le désappointement quand on lit ces notes, lorsque, au lieu d'un vif sentiment des beautés poétiques de Pindare, on ne trouve que ce que mettraient de froids scoliastes. »

Voyez l'embarras du pauvre homme ! En désespoir

1. Remarquez un trait assez germain : jamais une rogue impertinence de ce genre n'empêchera Racine d'achever quand même sa lettre par une formule presque obséquieuse : il *baise les mains de M. Rivière* (de dix ans plus jeune que lui, et bien mince personnage).

de cause, il écrit : « Racine a dû tout de même être transporté... mais il gardait son enthousiasme [1]. »

Pour d'autres livres annotés Racine apparaît déjà à vingt-deux ans, dit M. Mesnard, plein de finesse, de jugement. Nulle part on ne le verra bon, tendre, doux, sensible.

Voici quelques pensées du jeune Racine :

« Quand on aime quelque chose avec une passion violente on aime froidement le reste. » (C'est bien un passionné qui écrit cela! On est tout à ce qu'on aime.) « *Monde*. **C'est une grande bête dont on étudie les inclinations. On appelle bon ce qui lui plaît et mauvais ce qui lui déplaît.** » (Voilà n'est-ce pas un jeune homme sans illusion qui fera un bon courtisan, un « arriviste »[2].)

« **Aimer tant qu'on est jeune.** » (A l'âge où *il se retira*, 37 ans, selon l'appréciation de l'époque on n'était plus jeune.)

Depuis le *Racine* de l'Edition des Grands Écrivains, il a été publié de nouveaux textes.

C'est ainsi que je trouve encore quelques notes à glaner, dans le livre de M. Henriet[3].

1. Que les critiques sont donc ingénieux! Pour tout autre que Racine, on se fût écrié : « Mais il est sec comme pas un, sec comme cotret, ce jeune homme ! »

Et puisque ce mot *cotret* vient sous notre plume, apprenons aux lexicographes (qui en ont vainement cherché l'étymologie,) que le mot fut inventé par les boulangers parisiens, quand, après les travaux faits à la rivière, sur l'ordre de Catherine de Médicis, arrivèrent les premiers bois des Côtes de Retz (cotret), apportés par « les flûtes » (le terme, donné aussi par les boulangers, est resté) de La Ferté-Milon.

2. Seulement .. pas très Port-Royal, peut-être!

3. Consacré à l'exposition racinienne (livres, manuscrits, gravures, portraits, qui au deuxième centenaire (1889) fut organisée par la Bibliothèque Nationale ; exposition d'où le portrait de Langres —

Ces notes sont calmes, pompeuses, hautaines. Jamais une émotion, pas un mot tendre, pas une minute d'abandon. Par instants un sarcasme. Ainsi en marge d'un *Horace,* on lit que Racine n'aime rien tant que les *pointes*. Il en prête aux antiques : « Cette pointe paraît détestable, mais celle qu'emploie Plutarque pour la blâmer est encore plus *froide.* » (Racine aimerait bien qu'on blamât *avec chaleur.*) Encore çà et là : « Mauvais railleur ! mauvais plaisant !... Ah ! ce devin aveugle qui juge des couleurs !... Voilà des huîtres pleines en pleine lune !... » Ici un compliment : « Homme chaud dans la dispute !... »

Du moins une pensée à noter, à encadrer même car je craindrais que les amis de Port-Royal ne la vissent pas : « *Le caractère de l'homme se forme dès l'enfance.* » Racine nous déclare donc que son caractère était formé avant sa dix-septième année, l'année de son entrée à Port-Royal.

« Le caractère de l'homme se forme dès l'enfance. » Retenons cette pensée.

*

A Uzès, où il reste un an et demi, nous apparaît un avantageux peu dévot, impatient de secouer une fois pour toutes le joug de ses tyrans d'hier, les Racine,

bien que mentionné dans le *Larousse*, fut soigneusement écarté !

M. Henriet n'a pas voulu reproduire des notes marginales d'une crudité à faire « rougir un singe ». Le bon M. Troubat qui, tout seul sans doute, venait lire ces notes, dut réclamer. « Pensez donc, Monsieur le Conservateur, s'il entrait ici des jeunes filles... Si elles se mettaient à lire cela ! »

Ces notes de Racine, même en latin, nous ne les pouvons reproduire... Et l'influence pieuse et moralisatrice de Port-Royal là-dedans ?

s'entendant bien avec l'oncle de Sconin, d'ailleurs fort obséquieux envers lui. L'obséquiosité sans mesure ce sera, toute sa vie, son défaut capital (le roi lui-même s'en plaindra).

Envers les femmes, d'une galanterie affectée, froide, toujours un peu méprisante. On est même choqué de le voir nous parler de *l'éternelle malade*, un jour qu'il rencontre une jeune fille tout à fait agréable.

Ce passage est si...choquant que je n'oserais le citer, si M. Jules Lemaître ne l'avait fait lui-même en ces termes :

Il écrit à l'abbé Levasseur : qu'il avait remarqué une demoiselle fort bien faite, « la gorge et le reste de ce qui se découvre en ce pays, fort blanc ». Mais il ne la voyait qu'à l'église. Un jour pourtant il saisit une occasion de lui parler. Mais il trouve sur son visage « de certaines bigarrures, comme si elle eût relevé de maladie ». — « Il faut, dit-il, que je l'aie prise *en quelqu'un de ces jours fâcheux et incommodes où le sexe est sujet*, car elle passe pour belle dans la ville. » Racine voit et dit les choses comme elles sont : c'est un BON réaliste. Et il s'en tient là. »

L'abbé, croyant cependant que le jeune homme a des aventures, un roman, insiste : Racine lui atteste qu'il n'en a pas trace [1]. Il apparaît, alors, déjà fort sensuel, mais encore plus méfiant. Aimer, c'est bien

1. Cela s'accorde assez bien avec la légende répandue encore à Uzès d'après laquelle une Estelle lui aurait fait une déclaration, à quoi il aurait répondu : « Excusez-moi, je suis fiancé — A qui? — A la gloire. — Où habite-t-elle? » aurait demandé la naïve jouvencelle.

Selon nous, Racine, à Uzès, s'étire au soleil comme une chatte. Il savoure des impressions toutes sensuelles dans la magnifique lumière qui le grise. Il est allègre. Il ne rêve pas, il jouit de la vie.

souvent... se donner! Non, il n'aimera pas! Il ne se donnera jamais : il prendra, il étreindra. Les femmes seront à lui : lui ne sera pas à elles.

Peut-être bien, si nous en croyons ses notes, que son plan de vie fut de n'appartenir jamais à personne. Dès lors, il ne pouvait désirer recevoir les ordres [1].

*

Et maintenant, quelques années se sont écoulées. Plus nous approcherons de la période des pièces de passion, moins nous en saurons sur son être intime. Ce que nous surprendrons, de-ci, de-là, ne sera que marques d'une fatuité inconcevable.

Sa correspondance (pourquoi donc l'a-t-on dédaignée ?) [2] est à cet égard singulièrement expressive. Ne prenons qu'un trait, un tout petit, et que le lecteur se demande ce qu'il en pense tout bas, — et non ce qu'il se croirait obligé d'en dire tout haut par déférence pour les lieux communs officiels.

Voici la lettre 39. Racine a vingt-trois ans. Il revient

1. Racine ne les reçut pas à Uzès, par mauvaise volonté de son oncle Adrien Sconin ; les reçut-il à Paris ? La question a été très débattue (voir M. Mesnard, p. 43). Il nous paraît bien qu'il fut prêtre ; mais les idées du temps, *sauf chez les jansénistes*, étaient larges sur ce point ; de sorte que l'on n'en pourrait rien inférer au regard de son caractère, — et, nous le répétons, c'est le caractère seul que nous cherchons. Quant aux idées, il est déjà violemment anti-Port-Royal, car « ces Messieurs » refusent humblement, eux, de recevoir les ordres, estimant que seul un homme très vertueux est digne de faire un prêtre.

2. Trop de jeunes érudits cherchent l'occasion d'écrire sur Racine, pour que je ne les pousse pas à travailler sa correspondance. C'est un des possibles nouveaux chemins dans Racine. Et J.-J. Weiss a dit que, de ces chemins, il y en aurait toujours.

d'Uzès. Il n'est... rien du tout, — ce qui ne le gène pas pour le prendre de haut avec des écrivains fort cotés. Déjà, à vingt et un ans, il avait — c'est lui qui nous l'apprend, — démontré à Perrault, de l'Académie française, que celui-ci avait assez mal composé une ode au roi. Et maintenant, voyons-le à la Cour. Il nous dit qu'il s'y est rendu pour saluer un protecteur en qui il espère. A ce moment, c'est le lever royal ; et Molière y a été mandé. Voici le roi. Il complimente à haute voix Molière. Racine s'approche, assiste, lui centième, à l'honneur insigne fait à Molière. Et voici comment il narre la scène : « Au Lever j'ai trouvé Molière à qui le roi a donné *assez* de louanges, et j'en ai été bien aise pour lui : il a été bien aise aussi *que j'y fusse présent*...! »

Maintenant ce sont les années de « dissipation »... On a, alors, tout détruit sur lui et de lui, afin de pouvoir inventer le Racine *doux enfant de Port-Royal*.

Glanons pourtant encore quelques riens.

On joue, à peu près en même temps, *les Plaideurs* et *l'Avare*. Racine est emmené par Boileau voir la pièce de Molière, l'ami Molière, qui, en galant homme, fait partout un chaud éloge des *Plaideurs*. Racine écoute pincé, — jaune — car on rit !... Et voici que Boileau lui-même rit ! C'en est trop... Alors Racine déclare qu'il trouve sots ceux qui rient à cette pièce ! — Vous n'êtes pas sincère, fait doucement Boileau[1].

En 1668, Racine, qui s'est déjà fort mal conduit avec

1. Quel brave homme que Boileau, et comme il a du goût ! Selon M. Remy de Gourmont, l'*Avare* fut presque un échec.

Un critique qui ose applaudir et faire applaudir... un four !

Comme Boileau est plus « français » — et Molière aussi — que Racine !

Molière, rompt avec lui. « La brouille vint de Racine, dit le bibliophile Jacob. Il ne voulut jamais croire que *la Folle Querelle* (ou *Critique d'Andromaque*) ne fût pas de Molière. On ne dit pas si, à cette occasion, il rendit à Molière les cent louis que ce généreux ami lui avait donnés lors des *Frères Ennemis* pour l'encourager dans la carrière dramatique. »

•

Et voici les passions frénétiques. Racine vit avec la Du Parc qui, à son sentiment, lui doit tout, d'abord parce qu'il l'honore de ses faveurs, ensuite parce que, sans lui, elle ne vaudrait rien comme actrice. Ces amours ne nous ont pas été contées, et l'on en parlerait bien peu aujourd'hui, si, la Du Parc étant morte en 1668, Racine n'avait pas été, plus tard, accusé de l'avoir empoisonnée.

Cette accusation lancée, *dix ans après* par des misérables, n'eût pas dû être écoutée un instant. Mais, au milieu de ces amours passionnées de Racine, alors que rien ne nous a été conservé de cette période que Louis a enfouie, ce coup de théâtre sensationnel, — un Racine empoisonnant sa maîtresse, — était si avantageux que, simultanément, un critique et un historien, n'ont pu se retenir de clamer, de tambouriner, qu'on tenait enfin la clef de la vie de Racine !

« Écoutez, écoutez tous ! Racine a quitté le théâtre et s'est jeté dans la dévotion après *Phèdre*, parce qu'il avait eu peur d'être arrêté, mis à la question, pendu comme assassin de sa maîtresse. »

A l'heure actuelle, après le bruit fait autour de cette « découverte », beaucoup de gens timides, ne

parlent plus que d'un air honteux, des amours de Racine... Eh bien! il est infiniment regrettable qu'on ait placé, par artifice, l'affaire des Poisons à la même date que *Phèdre*.

Phèdre est de fin 1676. Retardée, au dernier moment, la première n'eut lieu que le 1er janvier suivant.

Et la Voisin fut arrêtée le 12 novembre 1679. Le mandat qui eût été lancé contre Racine est de 1680. Donc, entre l'affaire des Poisons (dénonciation contre Racine) et *Phèdre*, TROIS ANS!

Comment s'y est-on pris pour appliquer la date de *Phèdre* sur celle de l'arrestation de la Voisin?

Brunetière a, tranquillement, avancé de trois ans la date de l'arrestation de la Voisin[1].

Rabroué par la critique *étrangère*, il a répondu : « Bah! *ça ne fait rien...* L'arrestation de la Voisin n'explique plus le retrait du théâtre profane chez Racine? Elle expliquera, alors... qu'il n'y soit pas rentré...! »

[Comme si cela nous avait jamais préoccupé de savoir pourquoi Racine, retiré du théâtre, marié richement, pourvu de charges, père de famille, *attaché à vie* à un roi qui ne tolérait pas le partage, d'ailleurs occupé au loin à suivre les campagnes du roi, donc

1. Le lecteur ne le croirait pas s'il ne le voyait de ses yeux : Volume *Époques du Théâtre français*. « Il est possible que la cabale de *Phèdre* l'eût dégoûté des hommes... mais la **vraie raison, la toute-puissante**, c'est qu'il a tremblé... quand l'*éclat* d'une terrible affaire est venu lui faire voir toute l'horreur du mal dont il se sentait complice... On avait institué la chambre ardente... Cette affaire salit d'une horrible tache la période la plus brillante de notre histoire. Représentez-vous Racine quand ce procès éclata. Ces crimes... il travaillait à les déguiser, etc.... Alors il quitta le théâtre, se retira dans un mariage chrétien. »

soudé à une existence nouvelle, n'a pas tout brisé pour *reprendre* — après l'avoir interrompue — la vie désargentée et exténuante qu'il menait avec ses actrices !

D'ailleurs ce n'est pas cela que M. Brunetière voulait nous expliquer. Il entendait nous établir que ceux qui s'étonnaient que Racine ne continuât pas la même vie après *Phèdre*, ne savaient pas ce que lui, Brunetière, avait enfin découvert et, courageusement, allait leur annoncer : « Racine ressentit les affres de la petite mort [1], craignant d'être impliqué dans le procès ! »

Impliqué dans le procès de la Voisin, quand ce procès ne devait s'ouvrir que près de trois ans plus tard !]

— Et M. Funck-Brentano, comment a-t-il fait ?

La date de *Phèdre*, il la place en 1679 !...

Gagné par l'exemple, M. Jules Lemaître place l'affaire des Poisons... au milieu de 1678 ! [2].

1. Ces « affres de la petite mort » avaient déjà servi depuis deux siècles à dépeindre la terreur de Pascal, lors de son accident au pont Neuilly, — affres le jetant converti au pied des autels. Or l'accident n'a jamais existé, — comme l'a prouvé M. Guiraud. Il sort de chez le même fabricant que l'empoisonnement de Du Parc. (La Du Parc, Racine n'a pas dû l'empoisonner, mais seulement la décider à se faire avorter, ce qui n'était, alors, même pas un péché, étant donnée la qualité de la Du Parc.)

Les derniers travaux sur Pascal (le *Correspondant*, 10 sept. 1910) semblent indiquer que Port-Royal aurait commis des actes fort indélicats pour nous persuader que Pascal fut janséniste, alors qu'il n'aurait jamais été qu'ennemi des jésuites, — sans plus.

2. « *Un peu plus d'un an après* qu'il eut pris sa retraite » (retraite février ou mars 1677, mariage 1er juin 1677) « éclata l'affaire des Poisons. La principale accusée... » Rectifions : « *Un peu moins de trois ans après* qu'il eut pris sa retraite éclata... »

DEUXIÈME PÉRIODE

Vers 1670, comme nous l'avons dit, une obscurité profonde enténèbre la vie privée de Racine. On a les dates (et encore, pas toujours) des *premières* de ses pièces, on sait qu'il vit avec la Champmeslé, son étoile, son actrice principale, — on sait qu'il abuse des plaisirs cythéréens, qu'il n'a pas un roman, pas une idylle, pas une amourette, — *et c'est tout.*

Qu'il soit, comme on dit, « fou des femmes », non seulement cela ne surprend pas, mais le contraire semblerait bien singulier. Un être que tout le monde voit ardent, passionné, jaloux, — n'eût-il point aux veines une seule goutte du terrible sang des ancêtres que nous lui connaissons, un tel être ne peut mener qu'une existence très individualiste et désordonnée.

Il est, d'ailleurs, libre. Il s'est débarrassé des Racine, c'est-à-dire de Port-Royal. Il s'est rué férocement sur eux, les a ridiculisés, traités de niais et d'incapables « bons tout au plus à faire des traductions ». Il leur a déchiré le cœur en bafouant la mère Angélique. Maintenant nulle gène, aucune entrave. Il s'est délivré de Molière avec désinvolture. Un ami lui reste, Boileau, ami, mais surtout collaborateur précieux car gratuit. Boileau a enseigné à Racine l'art du vers parfait, du « vers facile fait difficilement », — et il révise les pièces de Racine. De plus, c'est, pour l'époque, le maître de la critique, il est d'ailleurs, d'un aimable caractère [1].

1. Si Racine se fâchait également avec Boileau, Boileau ne lui rendrait plus le service de rompre des lances en faveur des pièces tom-

Cette liberté péniblement conquise sur les Racine, je dis que nous ignorons l'usage qu'en a fait le poète. Tout ce qu'on daigne nous donner pour cette époque se réduit à une répugnante pièce de vers sur les mœurs intimes de celle que partageait Racine.

Cette pièce, généralement si l'on y fait allusion, on la cache (comme texte) car elle est... regrettable. Mais M. Jules Lemaître l'ayant insérée, dans son cours, rappelons-la, avec le commentaire dont il l'a enguirlandée amoureusement :

« De six amants contents et non jaloux
Qui tour à tour *servaient* Madame Claude,
Le moins volage était Jean son époux.
Un jour, pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serrait de près sa servante aux yeux doux,
Lorsqu'un des six lui dit : « Que faites-vous?
Le jeu n'est sûr avec cette ribaude
Ah! voulez-vous, Jeanjean, nous *gâter* tous? »

(Je pense que vous comprenez : « Le jeu n'est sûr » et « nous gâter tous », et que vous donnez à ces mots tout leur sens.)

[Eh bien, ici, arrêtons-nous. Je cherche, on le voit bien, à classer l'un après l'autre, comme documents

bées. Boileau lui est, à tous points de vue, *indispensable*, ne nous y trompons pas. Et ce n'est point parce qu'aujourd'hui la gloire de Boileau pâlit et que celle de Racine éblouit, que nous devons oublier ce fait capital : sans Racine, Boileau restait ce qu'il était, — et Boileau était quelqu'un de très arrivé ; au contraire sans Boileau, Racine se fût brisé les reins en route. Cheval de sang, oui! Mais il s'agissait de l'atteler, de le diriger, ce cheval de sang... Boileau s'en chargea.

Boileau doit peu à Racine — Racine doit infiniment à Boileau

sur le caractère de Racine, tous les petits faits échappés à l'auto-da-fé de Louis, ou révélés par des témoignages plus ou moins vagues ; mais, de même — et pour le même motif — que je n'admettais pas tout-à-l'heure que le lecteur gardât un doute sur la question de l'empoisonnement de la Du Parc, je tiens à apporter ici une explication vraisemblable, décente, de cette diatribe. S'appeler Racine, être un délicat, occuper le rang qu'il occupait, manifester à chaque instant une dignité si susceptible ; et en même temps annoncer à tout venant, crier sur les toits que la femme qu'on aime est à tous, qu'on le sait et qu'on s'en accommode !...

Eh bien, me réservant, là encore, de revenir sur le sujet Racine-Champmeslé [1] en une étude plus développée, je dirai ceci :

Racine, auteur en vue — mais non à éclatants succès comme on l'a dit trop légèrement [2] eut successivement deux maîtresses — et non pas deux amours, ainsi que l'a très bien marqué M. Paul Janet. Il éprouva pour la Du Parc, comme pour la Champmeslé de violentes convoitises, — c'est le mot, puisqu'il ne pouvait rien *ressentir* que par passion. Or toute passion est convoiteuse, exclusive et jalouse. Fut-il jaloux à l'égard de la Du Parc ? On n'en doute pas une minute.

1. Probablement avec un collaborateur. Je mets entre parenthèses cette longue explication, précisément parce que je n'en donne ici que le sommaire.

2. M. Remy de Gourmont, « renseigneur » toujours très sûr, a établi, *sans réplique*, que Racine n'eut, en moyenne, que de très modestes succès de public. Quand on nota de gros succès, c'était que le roi avait *exigé* qu'on applaudît. Il ne gagna pas d'argent avec ses pièces. Aucun rapport, à cet égard, entre Racine, simplement auteur, — et Molière, à la fois directeur, acteur, auteur. (Voir aux *Annexes*).

Le fut-il autant de la Champmeslé ? Ici on croit *juste le contraire*. Pourquoi ?

Un caractère étant donné, ce caractère ne fera, avec l'âge, que marquer davantage ses angles. Racine devait donc devenir de plus en plus jaloux. Racine, qui, visiblement, ne désirait que des femmes de théâtre à succès, des « reines de la rampe » — et nous savons quelles violentes passions ces femmes suscitent, — ne put empêcher la Champmeslé, (que sa situation mettait en rapport avec beaucoup de gens et de tous les mondes) d'accepter, en secret, d'autres amants. C'était là nécessité de son état. Racine ne pouvait non plus ignorer que, pour n'en citer qu'un, La Fontaine l'avait précédé dans ses bonnes grâces. La Champmeslé, n'était donc à Racine qu'avec un passé et un présent plutôt... chargés !

Mais, de ce partage, Racine ne pouvait que souffrir. Il dut gronder, exiger, qu'on observât, *au moins* certaines formes envers lui, *lui*, *sensible par dessus tout aux formes*. Or, ne l'oublions pas, il avait le droit de parler assez haut. La Champmeslé lui devait beaucoup. Assez sotte, il l'avait formée et par quel labeur ! C'était j'imagine (cette femme) le violon de Bouilhet, ce violon qui ne rendrait rien sans un « archet vainqueur ». Et tant que l'actrice put espérer de beaux rôles, elle dut rester, par intérêt, aimable, prévenante avec Racine.

Mais il y eut, comme on dit, des flottements dans leurs rapports. Vers *Bajazet*, Racine dut régner en maître dans la maison de la rue des Marais, car c'est *Bajazet* qui correspond à l'époque de sa plus belle vigueur intellectuelle. Lui, à qui bientôt l'on reprochera son peu de fécondité, produit alors beaucoup.

Une pièce par an, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate* ! Et ce ne sont pas là quelques-uns des vieux scénarios restés en souffrance dans ses tiroirs depuis sa vingtième année auxquels il retravaillera péniblement quand les idées se feront rares. Ici la sève créatrice coule abondamment, sans effort aucun.

De Troy arrivait de Toulouse, de Troy de qui le portrait (au salon des portraits de peintres du Louvre) montre un bel homme, très ardent, très entreprenant (?). Il devint l'amant secret de la Champmeslé. Racine surveillait les grands seigneurs, les financiers, les épiait, cherchait à les écarter (bien que lui-même, peu généreux, ne contribuât en rien (a dit La Fontaine) aux dépenses de l'hôtel de Ranes), mais il ne soupçonna pas de Troy. Le beau peintre ne semblait fréquenter chez les Champmeslé que pour s'y faire bien voir des gens de lettres, afin d'obtenir, par leur entremise, des portraits de gens de Cour [1]. Racine, j'imagine, devait se considérer comme le Mécène de ce de Troy, lequel, dès lors, selon lui, n'eût eu garde de l'offenser.

Aussi quand l'actrice exprima à Racine le désir d'un pendant au portrait de son ami La Fontaine, Racine n'eut aucune raison de refuser la pose.

Mais déjà sa santé s'altérait, et son caractère s'en ressentait. Il ne trouvait plus — lui qui les trouvait toujours assez difficilement — de sujets de pièces. Après *Mithridate*, ce fut la crise. Il ne lui restait plus qu'un projet d'*Hippolyte et Phèdre*, sujet difficile à reprendre d'une façon bien neuve, tant il avait été souvent traité.

1. Au dix-septième siècle ne sont portraiturés que des *personnages*. Il faudra Chardin pour voir apparaître le portrait bourgeois.

Il en fut réduit à se resservir d'une *Iphigénie* à laquelle il avait travaillé dès Port-Royal — ou dès Harcourt. Il la remit sur pied, refit nombre de vers, sans arriver à effacer toute trace de ce raccord. Il donna ainsi une pièce si peu originale que les contemporains reprochèrent à Racine de *reculer*, de retomber à des travaux d'écolier, à des traductions de l'antique.

Après *Iphigénie*, il fallut bon gré malgré, en dépit d'une récente tragédie, pas trop faible, ma foi, et qui venait de traiter le même sujet, que le poète se remît à *Phèdre*.

On sait qu'il ne venait pas à bout de la terminer. Le public se lassa d'attendre, à ce point que des personnes de haut rang qui, jadis, comme la duchesse de Bouillon, l'avaient protégé, commencèrent à le railler, plaisantant le chef-d'œuvre éternellement en chantier.

C'est ainsi que vint au clan dénigreur de Racine l'idée de le contraindre à se hâter. On pousserait quelque tragédien à traiter, lui aussi, *Phèdre*.

A peine Racine eut-il vent de ce projet qu'il fit l'impossible — il n'était pas prêt encore — pour empêcher son rival de se faire jouer le premier. Racine recourut à des procédés dont le roi dut faire justice. Malgré tout, la pièce de Pradon réussit. En revanche, en dépit des efforts de Racine pour composer sa propre salle (laquelle ne fut nullement louée, le premier jour, par la duchesse de Bouillon), le succès de sa *Phèdre* à lui avait été médiocre. Le sujet était trop peu nouveau, et, à la scène, si peu de spectateurs peuvent saisir les beaux vers assez vite pour les savourer et les applaudir !

Racine fut désespéré. Cette fois le roi ne lui viendrait pas en aide — loin de là !

Alors de méchants *à propos*, construits sur les mêmes rimes, sont tirés de chaque bord. On se bombarde. Racine, qui cherche le scandale, — pour relever sa pièce — s'attaque au duc de Nevers, à la duchesse de Bouillon, lesquels étaient de fort dignes gens (Sainte-Beuve).

Condé, ce haineux, n'a jamais pardonné à la duchesse de Nevers la cour ridicule qu'il lui a faite en vain. Aussi Condé protège Racine. Nevers et sa sœur — alors seulement, et *non pas à la première représentation* — ripostent en louant la salle pour faire tomber la pièce de Racine, pièce qui en effet, ne se maintient plus guère, tandis que la *Phèdre* de Pradon a nombre de représentations. (La *Phèdre* de Pradon vivra même jusqu'à la Révolution...)

La Champmeslé n'a pas attendu la chute complète de sa pièce pour briser avec le poète.

(Déjà ils avaient eu des scènes très vives. La Champmeslé, précisément parce qu'elle menait une vie peu honorable, ne pouvait se décider — redoutant d'être huée par le parterre — à braver l'opinion en déclamant : « Je ne suis pas de ces femmes hardies, qui goûtant dans le crime une tranquille paix... »

Elle voulait, elle exigeait que Racine biffât de son rôle ces vers imprudents. Racine refusant[1], la lutte avait été chaude.)

Elle le remplace par M. de Clermont-Tonnerre, qui déjà était son amant, mais sans doute obligé de se cacher, à cause de la jalousie de Racine. En même temps qu'il est expulsé, Racine se voit chansonné. Il apprend — ce qu'il était seul à ignorer — que le rôle

1. S'il refusait c'est que, *évidemment*, il n'avait pas encore annoncé au public que la Champmeslé était... (Voir plus haut.)

d'amant de cœur est tenu par ce de Troy, devant qui il a posé, avec une si naïve confiance ! Quel affront ! Comment se venger ?

Eh ! mon Dieu... Une flèche du Parthe ! Cette Champmeslé, perdue pour lui, il va la décrier par des vers cruels. Il la déchire avec sa féroce épigramme.

Il est vengé de la Champmeslé ! Le public apprend en effet que les amants de cette femme sont innombrables, et la méprisent au point d'être tous volages.

Et lui, cela lui donne une attitude. Paris eût pu s'amuser longtemps d'un Racine expulsé de l'hôtel de Ranes. Mais, un Racine qui déclare, en quelques vers bien frappés que, vraiment, on était trop dans l'alcôve... Qu'il s'en est allé faire un tour, respirer un peu... Ce n'est pas de lui qu'on rira !

Bientôt d'ailleurs on annoncera son mariage sérieux, riche, et son entrée à la Cour.

Alors, dira le public, qu'a-t-il donc perdu, ce Racine? Une maîtresse devenue trop *dangereuse*. Mais est-ce bien elle qui l'a chassé? En tous cas il a, aujourd'hui, beaucoup mieux qu'elle.]

Selon cette version Racine se serait assuré une belle sortie.

Il aurait ainsi sauvé la face, mais naturellement, au fond de lui-même il serait resté outré. Un Racine outragé ne pardonne pas.

Sa vengeance, il l'aura en 1692 quand la Champmeslé vieillie, pauvre, a dû quitter l'hôtel de Ranes. Alors il y rentre lui-même triomphalement avec tous les siens, avec son nombreux domestique, son luxueux mobilier, sa vaisselle plate, ses carrosses garnis de gros velours d'Allemagne.

Il couronnera sa vengeance par l'immense mépris avec lequel en 1698, il piétinera la morte de la veille (Je fais allusion à la fameuse oraison funèbre sur la *Chamélé*, dont il feint, tout à coup, d'ignorer jusqu'au nom).

En attendant que l'on connaisse les derniers billets échangés entre la Champmeslé et Racine (on m'atteste leur existence, mais... je ne les ai pas vus), on pourra lire plusieurs références aux annexes.

Voici déjà, au surplus, sur certains points, quelques indications :

Pour ce qui touche de Troy, rien du rôle qu'on lui prête ne me paraît impossible. C'était bien, à sa figure, l'homme de cette intrigue.

Entre les deux récits que l'on nous oppose sur les premières de *Phèdre*, celui de Louis, (celui de la tradition) est le moins vraisemblable.

En ce qui concerne les lettres de Racine à la Champmeslé, Racine aurait-il réussi à les ravoir, en même temps que le portrait?

Si oui, elles ont été détruites, — n'en doutons pas. Si non, ces lettres apparaîtront un jour.

*

Racine a quitté le théâtre, mais, si l'on veut, les raisons de ce départ restent obscures, troublantes. Eh bien, *voyons alors vers quoi il va tendre.*

Soit! il n'a dû rêver rien d'autre que de « faire pénitence ». Voyons alors s'il y a réussi, voyons si ses actes furent à la hauteur de sa bonne volonté. Reprenons donc la suite de son existence. Regardons-

le à la Cour et dans sa vie privée ; et, puisque *pénitent il y a,* contemplons le pénitent.

Dans sa nouvelle vie, va-t-il nous étonner par *sa bonté ?*

Cette bonté, M. Mesnard la cherchera sans la trouver. Jamais Racine ne fut si sarcastique que durant cette période, même avec son unique ami, Boileau, à qui il devait tant. Plus d'une fois le brave homme se plaint amèrement des attaques de Racine. Racine l'offense même en pleine Académie.

L'abbé Irailh nous rapporte que Racine, qui, à la Cour, n'osait pas lancer tous les mots cruels qui lui venaient aux lèvres, les écrivait, une fois rentré chez lui, puis les mettait dans un tiroir où il allait les reprendre, de temps à autre, les façonnant, les ciselant, les disposant en épigrammes bien rimées.

— Mais on assure qu'il soutenait de son argent des cousins pauvres. — Sans doute, mais beaucoup plus tard, et Dieu sait dans quelle mesure ! Racine, qui mourra dans l'opulence — ce qu'on nous a caché — Racine va nous donner la mesure de ses largesses.

Un jour, son oncle Claude, se trouvant à court, lors de l'un de ses voyages à Paris, lui emprunte trente francs. Racine, qui n'a pas de reçu, n'attend pas que l'oncle s'en aille porter les trente francs chez Mme Rivière. Il prévient sa sœur pour qu'elle les réclame [1]. Le prétexte sera, vis-à-vis de l'oncle, que, à même cette somme, Mme Rivière a mandat de son frère d'effectuer *des* libéralités pour secourir *les* pauvres gens de la famille ! Recommandé aussi de faire entendre dire à

1. *Racine*, Edition des Grands Ecrivains, VI, p. 530.

l'oncle que une autre fois, on préfèrerait avoir un reçu.

Voilà un homme bien regardant !

Louis Racine nous expliquera cela :

Nul n'était moins avare, seulement...il ne pouvait pas se dessaisir de son argent !

En effet ! Une jeune cousine très pauvre, dont Racine avait promis *sur sa parole* de faciliter le mariage, s'en aperçut. Racine, le quart d'heure de Rabelais venu, lui donna *cent francs* de dot. Et à sa sœur Marie, qui allait avoir la corvée d'expliquer aux deux familles que son frère « ne pouvait pas davantage, malgré toute sa bonne volonté », il donnait cette savoureuse raison :

Je viens d'acheter une troisième charge de Cour ; j'ai donc je l'avoue, dû emprunter pour la payer. Oh ! vous ne l'ignorez pas, *on m'a prêté sans intérêts*, mais cela me crée le devoir de délicatesse de rembourser très vite ; alors, *le cadeau d'intérêts qu'on m'a fait* me met, à mon immense regret, dans l'impossibilité de donner plus à ma cousine [1].

— On a fait observer que le testament contenait des dons.

— Oui à Port-Royal, afin que la communauté priât pour lui.

— Et la vieille nourrice, que c'est touchant d'avoir pensé à elle !

— Touchant !.. Sa nourrice a tenu lieu de mère à

1. *Id.*, Lettre 149. Cette lettre semblait désopilante à Sardou.

Racine orphelin. Elle a *quatre-vingt-un* ans, est impotente. Racine lui lègue quatre francs par... mois ! Il paraît que cela coûta... jusqu'à douze francs à la succession [1] !

•

Passons à la plus chrétienne des vertus, l'humilité.

Racine entasse dignité sur dignité, chamarrure sur chamarrure, vit loin des pauvres et des petites gens, rien qu'avec les grands seigneurs, ne quitte pas les maîtresses du roi.

La Champmeslé, la « partagée », habitait (quand il était « amant-auteur »), un bien joli hôtel. Le mauvais état de ses affaires... de galanterie l'a obligée de l'abandonner. Racine alors s'installe, lui, sa femme et les jeunes vierges dont il va faire des religieuses, dans la demeure même de la courtisane. Au moins il sera maintenant le maître là où il ne fut jamais que... « grappilleur » [2].

1. D'après un autre renseignement, la « bonne nourrice » aurait même précédé Racine dans la tombe.

2. M. Paul Janet dit que les deux grandes hontes de Racine on ne doit pas les chercher dans sa vie de jeune homme mais dans sa vie de « converti », et qu'elles sont *son mariage* et *son logis*. Comme cette installation de Racine dans l'appartement de la Champmeslé en plein repentir, que dis-je, au paroxysme du repentir (169), est très désagréable aux tenants de Port-Royal, ils insinuent que *peut-être* la chose n'est-elle pas absolument prouvée : « Comment une femme galante aurait-elle choisi cet hôtel si retiré? »

M. Georges Cain, dans ses *Promenades*, répond vertement à l'insinuation. L'hôtel de la rue Visconti, dit hôtel de Ranes, somptueuse maison avec de ravissants jardins, avait été construit sur l'emplacement du galant Pré-aux-Clercs par Nicolas des Yveteaux, « luxueuse retraite au milieu des fleurs, où il avait installé un sérail »: La Champmeslé vint dans cet hôtel, sans doute à cause de la réputation et du

Et quelle pauvre vie on va mener là ! Point de parure, n'est-ce pas ? Saint Augustin dit que l'or et les diamants mènent en enfer par leur éblouissement ; aussi les interdit-il aux dévotes sincères. Or, nous avons l'inventaire après la mort de Racine. Il a déjà doté plusieurs enfants. Eh bien ! en multipliant par cinq, — le calcul d'usage, — le montant de ce qu'il laisse (et l'on dissimulait alors, plus qu'aujourd'hui, au fisc l'argent comptant, toujours abondant, toujours mis en réserve, car chacun avait chez soi, à l'écart, son petit trésor caché), il ne semble pas que Racine ait laissé moins d'un gros million et demi, car une seule de ses charges, celle de gentilhomme, doit être comptée pour plus de deux cent mille francs[1].

Sa femme (mariage de pénitence !) a beaucoup de diamants, colliers de perles, ceintures d'or et diamants.

Il y a un carrosse à intérieur en soie pourpre : des chevaux. Ici, quelqu'un a eu une défaillance à force d'attendrissement :

Sans doute, certains détails choqueraient par leur faste confortable de la discrète demeure. Après Racine, Adrienne Lecouvreur y habita, et y mourut dans les bras du maréchal de Saxe. Après elle la Clairon, autre déesse du même monde, y vécut dix-huit années... ! Allons. pas d'erreur, *maison galante* !

Un détail du livre de M. Cain montre combien est pleurard notre état d'âme à l'égard de Racine. Le propriétaire de l'hôtel a tout changé. Rien n'y rappelle plus Racine, — il a fait argent de tout — Mais cet homme sentimental éprouve le besoin de s'indigner contre l'accusation d'empoisonnement portée contre Racine en 1679, accusation qui abrégea les jours de Racine. Or *Racine survécut* vingt ans à cette accusation...

M. Hanotaux (*le Journal*, 9 mars 1910) a souligné le caractère scandaleux de cette maison, mais sa sévérité n'a pas été plus loin que ceci : « De la part de Racine, c'est *curieux*. »

1. Et celle de trésorier de France cent quatre-vingt mille.

si l'on ne remarquait ce témoignage de la grande bonté de Racine : *les chevaux du carrosse sont hors d'âge !* Est-ce qu'on ne trouve pas que ce *hors d'âge* met ici une note d'humilité et de bonhomie ?

Il y a une batterie de cuisine superbe, des tapisseries innombrables de Bruges, de Perse, des Indes, de Bergame, de Hongrie. Une chaise à porteur pourpre, avec glaces. Sa chambre, celle même où il avait aimé l'actrice (à qui il fera une si brutale oraison funèbre[1], la chambre a toujours de belles étoffes d'or. (En quoi donc étaient les étoffes au temps de la courtisane ?)

Il y a des tableaux, des glaces de Venise.

M. et Mme Racine font pénitence, dans des robes de chambre pourpres chamarrées d'or. Oui, quand Racine en son oratoire rime un cantique, verse un pleur sur une « vêture » prochaine ou sur la misère du peuple, il porte une toque de satin garnie d'or et une robe de chambre velours et or. Tout cela de couleur pourpre, la pourpre romaine, les couleurs même de l'orgueilleuse Ferté.

Quelle humilité !... « Mon père était alors tout en Dieu », nous affirmera Louis.

C'est ce détachement qui va lui inspirer de devenir seigneur de La Ferté-Milon. Il s'efforce, en effet (nous le voyons dans sa correspondance), d'acquérir le très beau château de Silly, toujours possédé par de grands personnages.

Mais une conséquence de cet achat atteindrait sa

1. M. Jules Lemaître fait observer qu'une maîtresse *qu'on a oubliée depuis dix-sept ans*... Mais, cher maître, voyons, comment pouvait-il l'oublier? *il habitait chez elle !*

femme, — et le projet échoue. Un fief, au décès du titulaire, devient, par le droit féodal, majorat du fils aîné. Or Racine est malade... Madame prévoit... Voilà ce qui empêchera Racine de s'affubler d'une superbe seigneurie...

N'est-ce pas l'instant de nous remémorer cette pensée notée par lui à vingt-deux ans? « Le monde, une grande bête!... On étudie ses inclinations; on appelle bon ce qui lui plaît, mauvais ce qui lui déplaît. »

*

Oh oui, une grande bête! Et comme il est sûr de cette immense bêtise, celui qui va nous fabriquer le faux procès Boileau!

Car il y a, de la main de Racine, un faux procès Boileau, autre comédie des *Plaideurs*, comédie qui jamais ne vit les chandelles de Melpomène, mais celles de Thémis.

Le 1er octobre 1684, Boileau faisait remontrer aux maîtres des requêtes ordinaires de l'Hôtel du Roy, juridiction spéciale instituée pour juger les différends qui s'élevaient dans le personnel de la maison du Roi, que le 13 janvier de l'année précédente il avait prêté à Racine une somme de 3.000 livres et n'avait pu, malgré ses réclamations, être remboursé, ce pourquoi il demandait contrainte contre icelui.

Le 16 octobre la Cour condamnait Racine. Pour l'exécution de la sentence, Boileau, après avoir constitué domicile en la maison de maître Prieur, employa le ministère de Lisouard, huissier rue Bour-de-Brie. Le 18 octobre, l'huissier faisait commandement de par le Roy nostre Sire au dit sieur Racine de

bailler lors présentement au dit sieur Boileau ladite somme de 3.000 livres [1].

Racine se déclara de payer refusant. Alors Lisouard déclara que sa « partie » se pourvoirait à l'encontre de lui par saisie de ses immeubles ainsi qu'elle verrait être à faire par raison, cela en présence de deux recors.

Aussi à la requête dudit sieur Boileau, dès le 19 octobre, l'huissier Lisouard se transporta exprès en et au dedans d'une maison sise rue de la Grande-Friperie et rue de la Petite-Chausseterie, portant pour enseigne *le Chat* et occupée par la veuve Rondelle. Alors, armé de la sentence, il saisit actuellement et de fait met en la main du Roy nostre dit seigneur, et de justice, le fonds et tréfonds de ladite maison. Puis la saisie est affichée et annonce est faite de la vente ultérieure au plus offrant et dernier enchérisseur.

Racine s'obstinant à ne pas payer, l'huissier se transporta quatre fois de quatorzaine en quatorzaine à la porte de Saint-Eustache, et là, à haute et intelligible voix et cri public, il déclara que ceux qui auraient des droits sur icelle maison devraient le déclarer incontinent, faute de quoi ils seraient déchus. Quatre sergents à verge du Châtelet assistaient à la criée et arrêtaient les plus notables paroissiens requis comme témoins, tels que le duc de Charost, Louis Bouret, avocat au Conseil, Jacques Favier, échevin.

Mais alors Racine intervint, argua les opérations d'irrégularités et s'opposa à la vente. Le prévôt de

1. *Revue de Paris*, 1897.

Paris déclara cependant les criées bonnes et valables, parfaites suivant les us, style et coutume de Paris.

Il y eut appel de Racine devant la Cour des requêtes. Il fut débouté.

Enfin, le 29 janvier 1685, il fut ordonné que l'adjudication aurait lieu le 22 février 1685. Ce jour-là, la maison fut adjugée à Boileau sur une enchère de 4.000 livres ; mais l'adjudication ne pouvait être définitive que si, dans le délai de quarante jours, aucune enchère ne se produisait. A cet effet les curés de Saint-Barthelémy et Saint-Eustache lurent en chaire l'annonce de ladite vente à 4.000 livres (Le drôle de prône !).

Des surenchères furent portées. Alors la vente définitive fut fixée au 5 juillet. Ce jour-là, les enchères s'élevèrent à 18.400 livres (environ 100.000 fr. d'aujourd'hui) et l'adjudication fut prononcée au profit de maître Prieur qui se réserve seulement de faire connaître pour qui il était adjudicataire. Et à l'instant ledit Prieur s'étant transporté au greffe, déclara que l'acheteur était... le sieur Jean Racine !

Un coup de théâtre, car Prieur est l'homme de Boileau. Mais Prieur déclare que Boileau viendrait le lendemain expliquer la chose. Et en effet Boileau déclara qu'il avait été payé de sa créance intégralement. Alors la Cour ratifia l'adjudication à Racine, à charge par lui d'acquitter tous les frais et dépens du procès. (Celui-ci avait duré dix mois.)

Dénouement excellent !

Comment s'expliquait-il ? Voici, Racine avait acheté bon marché en 1681 la maison de la rue de la Grande-Friperie, — bon marché, *vu que l'origine de propriété*

en était discutable. Mais, fin chicanier, il s'était ingénié à réparer les irrégularités. Or il avait fini par trouver que le seul bon moyen était de tenir sa maison, non d'un particulier, mais de la Cour de Paris. Comme cela, sa jouissance ne serait pas troublée. Il y avait quelques centaines de livres à dépenser, une procédure longue, coûteuse et compliquée, à entamer mais peu importait, puisque Racine n'avait pas payé cher sa maison en 1681.

L'opération fut habilement menée et tout le monde, juges et bons bourgeois, y furent pris, à preuve les nombreuses enchères des assistants à l'adjudication. La comédie avait été très bien jouée par les deux *plaideurs* de marque... et de masque.

Racine avait-il été l'inventeur d'une procédure si ingénieuse?... On ne le peut croire. Il créait peu. Il utilisait... Toujours est-il que bientôt son amie, Mme de Maintenon, ayant fait, à son tour, une riche acquisition de maison de rapport, et redoutant des irrégularités, demanda à son homme d'affaires d'imiter la petite comédie Boileau-Racine. Seulement, elle, la veuve Scarron, n'avait pas autant à redouter que la Cour ne découvrît le pot-aux-roses...

En tous cas, pour ce qui nous touche ici, on remarquera combien M. Antoine Lemaître avait vu juste quand il appréciait que Racine était bien plutôt né pour les intrigues de la procédure que pour l'état ecclésiastique.

Racine, en effet, est très habile, non seulement au théâtre, non seulement à la Cour, mais aussi et plus encore dans ses affaires d'argent. Ce qui frappe, c'est combien il est soigneux, minutieux, attentif aux précautions, ce poète ! Et, dans sa préface des *Plaideurs*

il prendra un air détaché, rêveur, insouciant, à l'égard du procès qu'il vient de perdre quant à son prieuré d'Épinay[1] !

Mais si Racine témoigne d'une si rare dextérité pour la défense de ses intérêts privés, s'il est si âpre, si retors, si madré, est-ce l'effet de sa soi-disant conversion? Ce serait pour se punir? Singulière pénitence! Non! Tout cela c'est de l'intrigue. Partout, sur la scène, à Versailles, à la ville, au Palais, dans sa famille, il joue au plus fin...

*

Pour être complet il faut parler un peu des rapports de Racine avec ses amis.

1. Oh oui, Racine se connaît en hommes. La lettre 84 le prouve. Sa sœur, pour faire une petite économie de port (les lettres coûtaient cher à envoyer) lui a adressé une missive par un jeune homme que Racine ne connaît pas. Cette lettre apprend à Racine qu'il doit dix louis à sa sœur. Cela l'humilie. (« J'étais fâché de vous voir avancer de l'argent pour moi. ») Le jeune porteur, retourne à La Ferté. C'est une occasion et une occasion économique... Mais de ce qu'il est *bon* pour une lettre ordinaire, est-il bon pour porter dix louis? C'est à voir... Alors Racine, bon apôtre, offre un verre de vin, entre en conversation. Il apprend ainsi que ce jeune homme a été chargé par Mme Rivière d'apporter à Paris de l'argenterie pour en faire des fonds et qu'il repart avec l'argent — une forte somme. Cela devrait suffire à lui inspirer confiance. A vous, cher lecteur, cela suffirait n'est-ce pas? Oui mais Racine ne s'en contente pas. Il fait jaser longuement son homme ; il l'observe, l'étudie, le juge à « sa mine », à ses « manières ». Finalement il se décide à lui confier ses dix louis. Tout de même, dès l'arrivée, sa sœur « devra lui écrire si elle les a bien reçus... »

Non! Il n'est pas bohème, notre poète. Il est très ferré sur le Code. Il aime les choses de droit. Dès lors les *Plaideurs* doivent beaucoup servir à deviner le vrai Racine. Racine doit être *dans cette pièce...*

En tous cas, ceux qui, cherchant Racine, négligent de questionner les *Plaideurs* risquent de se tromper.

Ses amis!... Disons ses belles relations, car Racine n'eut pas d'amis, nous l'avons vu; Boileau est un mentor et non un ami[1].

Ouvrons donc la correspondance générale (vol. VI et VII de l'Édition des Grands Écrivains.)

Ici M. Mesnard va mettre de bien curieuses notes au bas des pages. Il s'exaspère contre l'obséquiosité de Racine. A chaque instant il semble dire: « Quoi! C'était *cela*, Racine! »

Prenons, par exemple, la lettre où Racine félicite le maréchal de Luxembourg (son ami, — un bon client de la Voisin, celui-là), de la bataille de Nerwinde.

A Marly, le 4 d'août 1693.

Voici un billet que Mme de Maintenon..., etc... Et je sais qu'aujourd'hui à Saint-Germain, elle a parlé de votre victoire *comme de la plus grande action qui se soit faite de tout le règne du roi...*

(Ici M. Mesnard ne peut s'empêcher de protester : il est bien invraisemblable que la prudente et circonspecte Maintenon ait dit une chose qui ravalait autant les précédentes victoires du règne. Remarquons que cela ravale Turenne, ravale Condé — Condé à qui Racine doit tant! Mais Condé et Turenne sont morts...)

(Suivent quatre pages sur « les transports et les ravissements » de tout le monde devant les détails

1. Si! dans la seconde partie de sa vie, Racine a un ami, un gendarme, Cavoie!

merveilleux de cette prodigieuse action. Il supprime absolument tout le mérite des officiers et des soldats — or, selon les critiques militaires d'aujourd'hui, cette action fut fort ordinaire et Luxembourg, d'après Napoléon, était un pauvre général.)

On voit bien qu'après Dieu, *comme on dit*, vous ne devez votre gloire qu'à vous seul.

(Ici M. Mesnard se demande quel chrétien est donc Racine : *après Dieu, comme on dit!*)

Le maréchal a précédemment écrit une lettre sur sa victoire : Racine l'a lue à des amis :

Que de nouveaux sujets nous avons trouvés de vous admirer! Nous étions forcés de nous écrier à chaque ligne : quel homme, quel courage, quelle grandeur d'âme, et en même temps quelle tendresse pour ses... (soldats?) (non!) ... *amis!* (dont moi, Racine). J'avais à tout moment les larmes aux yeux, je pleurais de joie, d'amitié et de reconnaissance.

(Et maintenant ce mot, qui va frapper de stupeur le biographe, si peu d'illusions qu'il ait encore sur l'humilité de Racine :)

Votre lettre (si bien écrite), je ne crois pas que, de ma vie j'aie rien vu qui m'ait tant *humilié!*

(Quand quelqu'un écrit très bien, cela humilie Racine. Ici M. Mesnard gourmande sévèrement Racine.)

— Mais enfin, tout de même, il est dévot et c'est, dit-on, une vertu que la dévotion.

D'abord il n'y entrera que petit à petit, dans la dévotion. Son ami Valincour dit : « Dans les *dernières* années de sa vie la piété dont *il faisait profession* l'avait porté à se modérer (sur les méchancetés). » Et puis, avoue M. Mesnard, il ne remporta du moins sur lui-même qu'une victoire très imparfaite, et l'on était en droit d'attendre plus. Racine a porté la peine de ces manquements *assez étranges pour un converti*. Ce serait alors une conversion à échelons, et le premier échelon n'engageait pas à grand'chose [1].

Du reste la sincère dévotion, c'est-à-dire la piété, n'est morale que si elle s'alimente d'indulgence, de dévouement aux êtres qui souffrent. Donner tous ses soins, *le plus clair de son bien* et tout son cœur aux autres, oui c'est méritoire.

Mais, auprès d'une Cour où la dévotion est *le sûr moyen* d'assurer sa faveur, faire des génuflexions, s'agenouiller, marmotter des patenôtres, puis rester d'âme mauvaise, magnifiquement assouvir son orgueil, se charrier dans la pourpre, tout cela ne suppose *aucune vertu*.

Qu'a donc fait Racine ?

1. En voici la preuve bien nette. Racine en 1687 écrit à Boileau et raille quelqu'un *qui est dans la dévotion*. Il n'y est donc lui-même (du moins au regard de Boileau) que peu engagé réellement. *Dix ans après* la soi-disant conversion, il n'est encore qu'un petit dévot.

« M. Rose m'avait dit de vous mander de sa part qu'après Dieu le Roi était le plus grand médecin du monde, et je fus même fort édifié que M. Rose voulût bien mettre Dieu devant le Roi : Je commence à soupçonner qu'il pourrait bien être en effet dans la dévotion. » Il s'agit de la dévotion proclamée, « de la dévotion à directeurs. »

La grande dévotion, dit Louis Racine, obligé parfois de se démentir, n'*arriva qu'après Athalie*.

Inquiet, tremblant pour son sort dans l'autre monde, Racine s'y assure, par la dévotion, par « un sacrifice d'Abraham » (il met ses filles en religion) une existence confortable et capitonnée. Mais, ici-bas, il n'a pas fait acte de chrétien, ne s'étant pas sacrifié. « Le royaume de Dieu n'est pas de ce monde » répète le chrétien. Est-ce cela, Racine ?

En résumé il ne semble pas s'être vraiment converti — à aucun moment. Il a bien plutôt pris le parti que lui conseillait son intérêt, le parti qu'imposaient à ce traditionnaliste, les immuables traditions de sa race [1].

1. M. Jules Sageret a écrit une remarquable étude sur *les grands convertis* parmi lesquels il ne range pas Racine, traitant plutôt des convertis contemporains. Mais son livre est à lire pour qui veut se rendre compte de quoi est faite une vraie conversion.

Je note cette remarque que tous les convertis vont naturellement à la religion vers la cinquantaine, et l'évolution se fait en eux fatalement parce que traditionnalistes. Or Jules Lemaître a dit que Racine était avant tout traditionnaliste. M. Sageret montre aussi que tout monarchiste est un dévot virtuel, de conviction ou de politique, car tout est devenu monarchique dans l'Église, — si tout est antimonarchique dans l'Évangile.

Et cette obligation de conversion — sincère ou pas sincère — sera d'autant plus étroite dans un État et à une époque où se pratique la religion d'État.

(D'ailleurs, à ceux qui soutiennent que Racine aurait pu s'épargner de jouer les gestes de la dévotion, nous demanderons de nous indiquer *un seul* des familiers du roi qui ne fût pas du « clan des dévots. »)

Notons ce mot que l'historien des vraies conversions applique aux êtres sincères qui se sont convertis sans trouver profit à ce changement. « Celui qui rentre ainsi au giron de l'Église ne le fait pas sans de longues disputes intérieures. »

Or personne, pas même M. Gazier, n'a encore pensé à nous faire assister aux longues disputes intérieures qui, au début de 1677, en un clin d'œil, amenèrent Racine à épouser Catherine de Romanet.

Enfin rien de plus mélancolique, n'est-il pas vrai, qu'un renoncement. Je voudrais bien qu'on nous montrât la mélancolie du renoncement de Racine ?...

Enfin Racine ne peut pas avoir été un vrai dévot, *puisqu'il vivait*

Notez que ses enfants feront exactement, de leur côté, ce qu'eût fait tout bon Milonais à leur place. Trois filles, et cela devenait rare à Paris, se sont faites religieuses ; Louis entrera dans une charge, après avoir réussi le mariage richissime. Très Milonais, tout cela !

Pour ceux qui croient que ce sont souvent les petits faits intimes qui nous livrent le mieux les hommes, parlons aussi de cette vanité d'armoiries qui va saisir Racine au moment où il est, soi-disant, tout en religion. Ces armoiries vont lui coûter fort cher [1] — car

à la Cour parmi les dévots. Or quelqu'un qui connaissait à fond la Cour et mieux encore l'âme humaine jusque dans ses profondeurs, ce grand seigneur sceptique aux yeux clairs, La Rochefoucauld nous a dit que le plus sûr moyen de cesser d'être un dévot sincère est de fréquenter les dévots. « Le dévot dégoûte de la dévotion ». Racine vivait parmi les dévots : il ne pouvait donc être dévot *que d'apparence.*

1. Les armoiries de Racine ont beaucoup servi à prouver *sa bonté.* Voici le cliché : « Il était si doux qu'il tint à retirer de l'écu de ses armes le rat à cause de la méchanceté de cet animal, et il ne laissa que le cygne, doux et gracieux emblème de son âme. » Le cygne un animal doux !... Enfin, soit, Racine a eu cette illusion zoologique...

Mais est-ce bien pour la méchanceté du rat qu'il a retiré cet animal ? N'a-t-il vraiment gardé comme armoiries qu'un doux cygne ? Demandons-le-lui. Ouvrons sa lettre à sa sœur du 16 janvier 1697 (deux ans avant sa mort ; il est donc en pleine humilité chrétienne). Un édit vient d'obliger ceux qui veulent avoir des armoiries sur leur vaisselle, leur carrosse, leur sceau, à payer une taxe de vingt-cinq francs (environ cent francs de nos jours). Racine n'hésite pas à payer cette somme, car il a ses armes parlantes. Il explique à sa sœur qu'il va lui falloir reproduire ces armes avec exactitude ; or, lui, il les a modifiées. Quelles étaient *au juste* les armes du grand-père ? Il y avait un rat, oui. Lui, Racine, l'a enlevé, *car sa laideur choquait.* Oh ! s'il avait été un sanglier, bête noble ! Si même ce n'eut été qu'une tête de sanglier, hure et boutoirs « en place de ce vilain rat » ! Il demande donc à sa sœur de faire des recherches.

En attendant c'est bien, depuis 1680, c'est-à-dire, postérieurement à son entrée en *douceur et humilité,* depuis qu'il est tout à Dieu, qu'il

il y avait impôt sur les armoiries et ces armoiries comme il gémissait qu'elles ne continssent qu'un cygne et non une « bête fauve » (*sic*) il les surmonta de deux vautours. Voilà du moins par quoi il se symbolisait...

Il y a une histoire,(une seule) sur laquelle on s'attendrit de la façon la plus touchante. Racine âgé, ayant passé huit jours à Versailles, rentrant chez lui, harassé et malade du foie, reçoit à l'improviste la visite d'un grand seigneur qui voudrait l'avoir à sa table. Racine va à la cuisine, en rapporte une grosse carpe et dit : « Monseigneur, mes enfants se faisaient une telle joie de la manger avec moi. »

Là-dessus, tous ceux qui jamais ne se décideraient à manger de la vieille carpe, aliment insipide, versent une larme sur l'excellent cœur de Racine !...

— Mais, dira-t-on, voyons, est-ce que vous ne *chargez* pas un peu le tableau ? Cette carpe qui... — Je ne charge point. Cette carpe est tout ce qui prouve la tendresse de cœur de Racine. En voici la preuve : le pauvre M. Mesnard arrive à la fin de sa biographie ; il a été chercher la *tendreté* de Racine dans sa vie et dans ses tragédies. Il est revenu les mains vides...

Heureusement la carpe est là : (Pesez bien tous les mots !)

Dans la jeunesse de Racine nous avons été embarrassés (*sic*) pour *reconnaître* la trace de la *sensibilité* que supposent (*sic*) ses écrits. Ici elle est visible et l'âme du poète

s'est composé des armoiries selon son rêve : un petit cygne soutenu par deux gros « oiseaux de proie »... dit M. Mesnard!

se révèle : le tendre Racine est *tout entier* dans son amour paternel... Tout le monde sait l'histoire de la belle carpe mangée en famille...

Une tendre âme de poète qui se « révèle » dans une vieille carpe !

*

Encore un trait de flagornerie [1], non plus de Racine — cette fois — mais de la critique envers Racine.

Supposez un artiste très couru.

Un jour il réunit ses enfants et, pour les mûrir, leur donne une leçon pratique : « Vous voyez, mes enfants, comme on se dispute ma personne. Vous croyez peut-être que si l'on me goûte autant c'est parce que je fais de magnifiques statues. Erreur, erreur profonde ! Je réussis à plaire par... ma dextérité. Partout où je suis reçu, j'accable les gens de compliments, j'ai l'air de les admirer. Voilà mon secret. Ce n'est pas mon génie qu'ils goûtent, c'est ma flatterie... »

Que penserez-vous de cet homme !

Eh bien Racine disant exactement la même chose à ses enfants, on s'extasie : « Oh ! quelle tendre modestie ! Quelle humble *délicatesse !* »

Oui, on a appelé cela *délicatesse...*

On a encore l'habitude de reproduire ce passage de l'abbé Prévost, qui, plus que personne, a fait de Racine une sorte de fondant, de sorbet à la Berquin.

« La tendresse qui règne dans les tragédies de

1. Celle de Racine envers le roi indigne Sainte-Beuve. M. Jules Lemaître a une expression exquise pour la qualifier : « C'est du loyalisme amoureux ! »

Racine doit être attribuée à ce que le poète ne manquait jamais, avant d'écrire quelque chose de *tendre et de touchant*, de monter s'inspirer auprès de sa tendre femme en la caressant. »

Si toute la *tendresse* de Racine se réduit à ce que lui inspira pour *Britannicus* la femme qu'il n'épousera que DIX ANS PLUS TARD, qu'est-ce qui en reste?

M. Faguet s'est d'ailleurs chargé d'exécuter — comme il sait le faire — les critiques qui parlent encore aujourd'hui de la tendresse de Racine : « On a *sottement* dit que Racine était, comme génie dramatique, un tendre : c'est un TERRIBLE ! »

*

Nous ne parlons point de la disgrâce ou demi-disgrâce de Racine vers 1698. Ce qu'on en sait — bien peu de chose ! — ne montre chez lui qu'humble servilité envers la veuve Scarron. Cela ne nous apporte aucun trait nouveau de caractère. Et puis, il faudrait d'abord être sûr que le coup ne partait pas de Mme de Maintenon elle-même[1]... Eh ! Eh ! quand elle aurait voulu se venger de la fameuse épigramme : « Il eut peur de l'enfer, le lâche, et je fus reine ! »

Si l'on avait le loisir de tout envisager, de tout approfondir en Racine, comme on se dirait qu'il y a peut-être ici un problème psychologique à démêler. Racine s'est adressé à Mme de Maintenon, comme négociatrice ; l'a-t-il choisie par ruse ? Examinons cela !

1. Le Jules Lemaître de *Racine* ne le pensait pas, mais le Jules Lemaître de *Fénelon* le dit formellement. « Mme de Maintenon *lâcha Fénelon* comme elle avait lâché Racine ».

Il voudrait bien, à ce moment, ressaisir un roi infidèle, qui lui échappe ; mais il redoute, comme imprudente, une démarche engagée par un tiers, démarche que Mme de Maintenon n'apprécierait pas, dont peut-être elle prendrait ombrage. Il se résigne donc à user de celle qu'il croit, qu'il veut croire encore, une amie.

Sommes-nous bien sûrs que Mme de Maintenon ne garde pas rancune à Racine de la faveur unique, faveur inouïe dont il jouissait en 96 et 97, alors qu'il passait souvent sa nuit dans la chambre royale, occupant une place qu'il n'eût pas dû occuper. Alors vindicative — qu'on se souvienne de quelle haineuse race elle sort ! — très adroite, très femme, elle laisse peut-être croire à Racine, qu'il a encouru une disgrâce entière, alors qu'il n'y a qu'un froid, — mais un froid *dont elle est l'auteur*.

Pourquoi pas ! Louis XIV a paru très sincèrement désolé de la mort de Racine ; on en peut, ce semble, conclure que Racine s'est trompé, en pensant que le roi l'avait disgracié.

Racine a dû être « encouragé » à se tromper...

Oui, il peut bien y avoir là un drame intime, poignant, que la postérité, devant qui Racine ne va cesser de grandir, souhaitera d'écrire quelque jour...

V

LA CRISE PHYSIOLOGIQUE AVANT 1677

Examen de la sourde crise physiologique qui dut commencer à perturber la vie de Racine vers trente-deux ans. — Traces de cet état de misère physiologique dans *Mithridate*, dans son discours de réception à l'Académie française, dans *Iphigénie* et dans *Phèdre*. — Contraste entre l'infécondité, l'inactivité de Racine à cette période de la vie, et l'intense productivité de ses vingt dernières années.

« Il se consume lentement, il a moins de confiance dans la vie. »

SHELLEY.

L'une des plus fâcheuses erreurs sur Racine — l'un des « trous » les plus énormes, comme dit M. Faguet — me paraît être qu'on n'a pas remarqué combien, passé trente ans, Racine produit peu, produit péniblement.

Et cependant, c'est un fait : de trente-deux à trente-six ans, ses œuvres se font rares et elles trahissent de l'épuisement.

Tout d'abord (1673) lors de sa réception à l'Académie, lui qui a tant d'amour-propre, lui qui sait si bien sa langue, lui excellent discoureur, fait un discours insignifiant, très court.

Ne pouvant supposer que ce discours fût insuffisant

à dessein, nous devons penser que, si Racine le fit mauvais, c'est qu'il ne put arriver à le mieux faire. Ou il manqua d'idées ou il manqua de forces.

La première explication, la plus naturelle qui s'offre à l'esprit, c'est qu'il était très las, anémié par la vie qu'il menait. Il *abusait*, il avait « exercé », (comme on disait alors), ses passions jusqu'à l'abus, et sa santé s'en ressentait. Cette hypothèse est d'autant plus plausible que, justement, le beau portrait de Langres nous montre un être exténué. Cet homme a, sur le visage, les cernes et les rides de quelqu'un de trente-huit à trente-neuf ans ; et, certainement, il n'en a pas plus de trente-cinq à trente-six.

— Mais, à ce point anémié, il ne doit plus guère produire ?

— C'est bien le cas. Il y eut, comme on dit, des « hauts et des bas », dans son activité poëtique.

Bajazet ne serait-il pas, de toutes ses pièces, celle qui témoigne de la plus ardente énergie ? Quelle concentration d'action, quelle concision de style !

Non seulement Racine tire de son fonds *toute la donnée de la pièce*, sans que personne lui ait fourni l'idée d'aucune scène, ne lui ait suggéré aucune image. Il n'imite pas, il n'emprunte pas, lui qui, si souvent, imite et emprunte. Mais il écrit même des vers incomparables, — les plus rares, à mon sens — non plus comme musique, comme rythme, mais comme *essence de vie*.

Supposons, quelqu'un qui ne connaîtrait rien du sujet de *Bajazet*. Vous le lui dites en peu de mots : une sultane, ardente et belle, Roxane, à qui l'absence d'Amurat, — il fait la guerre au loin — a donné des pouvoirs souverains, veut que, de gré ou de force, un

jeune prince, Bajazet, partage l'amour violent, brutal, qu'il lui inspire. Bajazet sait les périls mortels qu'il court aussi bien s'il accepte que s'il refuse. Son sentiment — et son intérêt véritable — le portent vers la jeune Atalide; et Atalide et lui cherchent à gagner du temps en flattant Roxane. La crise éclatera, effroyable, quand Roxane s'apercevra qu'on la joue.

Eh bien, maintenant marchons ! Toute la pièce (le prodrome de la crise, la crise même), est ramassée en deux vers étonnants de sourde violence ? On tremble quand on entend Roxane dire :

> Il y va de sa vie, au moins, que je le croie !

Puis, quand elle l'interroge :

> Écoutez, Bajazet, je sens que je vous aime:
> Vous vous perdez !

Eh bien ! de ces vers, qui sont *toute action*, nous n'en reverrons plus, n'est-il pas vrai, avant *Athalie*. Il n'y en a pas d'égaux en vigueur dans *Mithridate*; ni dans *Iphigénie* ; ni — ce me semble — dans *Phèdre*.

Étudions cela ensemble, si vous voulez bien.

Mithridate est une pièce déconcertante, parce que le personnage, une hyène formidable, ne reste plus lui-même, se dément à la fin. A ce point amoral, qu'il se prépare à tuer son fils, n'hésitant que parce que les Romains « en seraient trop contents » ; puis il s'engage tout à coup dans le sentier de la vertu. D'abord tout instinct sauvage, ce héros se mue en un con-

verti, qui se frappe la poitrine et vocalise sur le devoir !

Pourquoi cette défaillance d'énergie sauvage à la fin de la pièce ? Peut-être, parce que Racine avait lui-même moins de vigueur. On a déjà dit que des *traces de lassitude y apparaissaient*.

Iphigénie est pleine d'énigmes à ce point de vue.

Pourquoi Racine revient-il, vers trente-quatre ans, à une tragédie rappelant *la Thébaïde*, pièce de sa toute jeunesse ? rappelant une autre adaptation déjà faite par Rotrou, ce Rotrou à qui, jadis, il empruntait si volontiers, à qui, depuis, il n'avait plus rien pris ?

Pourquoi si peu de personnalité dans la conception ? Les contemporains ne virent guère dans *Iphigénie* qu'une adaptation de l'antique [1].

Pourquoi cette inégalité de qualité (entre tel ou tel vers) chez un poète qui devait être parvenu, à la maîtrise de son art ?

D'où provient ce je ne sais quoi de plus ampoulé, de plus raffiné en galanterie, de plus pompeux, de plus maniéré que dans les pièces qui l'ont précédée ?

Enfin certaines naïvetés, certaines marques de faux goût rappellent *la Thébaïde* et *Alexandre*. Mais Racine, passé trente ans, est trop intelligent, trop formé, trop affiné pour commettre des imperfections ! S'il en commet, cela exige une explication.

1. M. Mesnard ne peut pas nier qu'il y ait là une sorte de copie : « Dans *Iphigénie* il semble que (toujours des euphémismes embarrassés) Racine ait suivi *de très près* son modèle. »

Eh bien ! à son avant-dernière tragédie nous nous demandons comment Racine ne peut pas encore se passer de travailler d'après un modèle.

Or *Iphigénie* contient quelques vers qui arrêtent le lecteur.

Hugo, qui sera si enthousiaste sur *Athalie*, n'a-t-il pas vraiment le droit de parler ici de galimatias puéril?

Voyons! Iphigénie dira :

> D'un air aussi content, d'un œil aussi soumis
> Que j'acceptai l'époux que vous m'aviez promis,
> Je saurai s'il le faut, victime obéissante,
> Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

« Voici une femme qui va tendre sa tête au fer (on *tend* le cou) d'un œil content et d'un cœur soumis, — du même œil et du même cœur (*sic*) dont elle aurait voulu se marier! **Et c'est du Racine!...** »

Nous avions déjà trouvé du mauvais goût et du maniéré chez Racine, mais c'était dans sa « très jeune » *Thébaïde*. Si nous en retrouvons encore après *Bajazet*, d'une langue si sûre, d'un art si accompli, c'est qu'*Iphigénie*, peut-être, serait une œuvre commencée bien auparavant — quelque part vers la vingtième année.

Mais, dira-t-on, vous ne citez qu'un passage de ce genre! — Vous en trouverez d'autres, par exemple (toujours la critique de Hugo) :

> ... Et la rame inutile
> Fatigua vainement une mer immobile.

« Mais c'est justement quand la mer est immobile que la rame est utile, plus qu'utile. »

Quand donc fut essayée l'*Iphigénie en Tauride* dont il subsiste de la main de Racine un plan partiel?

M. Mesnard pense que c'est *un peu avant* de traiter l'*Iphigénie en Aulide.*

D'accord, mais *de quand*, au juste, est ce plan? Si nous le savions, du même coup, nous supputerions quand Racine dut se mettre à cette *Iphigénie en Aulide* qu'il préféra.

De quand? On ne le sait pas.

Mais l'a-t-on cherché sérieusement?

M. l'abbé Hazard croyait que l'*Iphigénie en Tauride* et l'*Iphigénie en Aulide,* (entre lesquelles Racine hésita) dataient de la jeunesse du poëte, au moins comme *mise en route.* C'est ainsi qu'il pria mon père, bon racinien, (il prépara les lettres de Racine que publia l'abbé de la Roque) de comparer l'écriture du plan de l'*Iphigénie en Tauride* avec celui de quelques lettres de Racine. Je vois, dans ses notes que l'écriture du *scenario* lui parut *encore plus jeune* que l'écriture de notre lettre du Manchon [1].

Alors Racine aurait commencé *très jeune*, les deux *Iphigénie.* Cela est fort important. Jusqu'où les aurait-il poussées à ce moment? Cela l'est moins.

N'y a-t-il pas dans *Iphigénie* au moins des... timidités? On dirait parfois d'un bon étudiant, qui n'a pas encore la hardiesse de tenter plus que des imitations de l'antique, mais est ravi de l'occasion de placer des vers très ouvragés qu'il tient en réserve [2].

S'il *y a de cela,* si peu que ce soit, dans le cas d'*Iphi-*

1. Chez tous les libraires on trouve une collection de cartes postales sur Racine où le plan d'*Iphigénie* est reproduit en photo-cliché.

2. Une conférence que M. Haraucourt, racinien consommé, fit à l'Odéon, conférence qui n'a point été publiée, concluait qu'*Iphigénie*

génie, si *Iphigénie* a été retirée du tiroir où elle dormait, c'est, sans doute, que Racine commençait à trouver plus difficilement des idées de pièce, et même des images, des effets. Il lui fallut, alors, utiliser des travaux qui ne l'avaient que médiocrement satisfait[1].

*

Que je me permette maintenant de hasarder les mêmes suppositions pour *Phèdre,* et l'on criera à l'abomination, au sacrilège. Eh bien ceux qui protesteraient ainsi prouveraient seulement qu'ils n'ont pas consulté les notes de M. Mesnard[2].

A lire ces notes on acquiert vite la conviction que *Phèdre* trahit, sinon de l'épuisement chez Racine, au moins *plus de difficulté à bien faire*; elle semble la pièce qu'il fut le plus lent à écrire (au moins deux ans); or Racine assurait jadis écrire très vite. Très lent ?... Pourtant est-ce que *Phèdre* ne porte pas quelque trace d'un effort un peu hâtif?... Si elle a de

est peut-être la plus *jeune* des pièces amoureuses de Racine. Or elle apparut à la scène comme si elle était l'avant-dernière.

Remarquez que Boileau — qui ne ment pas — nous apprend que c'est grâce à lui, que, sur le tard, son ami apprit à écrire des vers purs et faciles. Or, pas mal de vers d'*Iphigénie* ne sont ni purs ni faciles.

1. Nous avons eu la curiosité de rechercher quelle est la pièce de Racine que le public a toujours goûtée *le moins*. La palme, à cet égard, s'est longtemps disputée entre *Bérénice* et *Iphigénie.* En notre temps *Iphigénie* l'emporte... Elle reste bonne dernière !

En somme, au point de vue de la représentation, *Iphigénie* est comme inexistante.

2. Je ne me console pas que M. Jules Lemaître paraisse les ignorer absolument, ces notes. Et cependant il nous atteste (page 5) qu'il a « relu Racine cent fois, sans exagération, et s'est pénétré de toutes les notes de l'admirable édition Mesnard. »

très beaux vers, du meilleur Racine, elle présente des idées qui ne sont pas toujours siennes. Racine se serait, *à la fin surtout*, trop aidé des autres, — j'entends trop aidé d'auteurs modernes pour arriver à achever *Phèdre*.

Et d'abord Brunetière a posé en principe — et cela ne se discute plus — que Racine a beaucoup de peine à trouver des sujets qui lui conviennent. Il ne devait donc, il ne pouvait donc jamais écrire — qu'il fût bien ou mal portant — que très peu de pièces.

Pourquoi très peu ? Parce que, démontre Brunetière, Racine ne peut faire une tragédie qu'à des conditions fort malaisées à rencontrer.

Comme il est *avant tout* artiste, il lui faut une matière où sa virtuosité trouvera à se déployer.

De toute nécessité, il lui faut des sujets historiques antiques.

Il veut que ces événements inspirent des émotions nature, humaines, générales. (Cette condition suffirait à lui faire écarter le sujet bien particulier d'*Alceste* ou autres analogues.)

Que ces sujets lui aient déjà été préparés par d'autres auteurs tragiques.

Que ces autres les aient « ratés ».

Il semble bien que Brunetière, ici, ait vu remarquablement juste. Racine serait surtout un merveilleux arrangeur, un « plagiaire de génie », a dit Lamartine, — qui, après tout, a bien le droit d'émettre une opinion sur Racine. Joubert exprime la même idée, quand il nous dit que « le génie de Racine est dans son goût » et que « son mérite est fait d'un beau choix dans l'imitation ».

*

Soit! dira-t-on, nous acceptons que Racine ne soit qu'un merveilleux artiste, mais en quoi voyez-vous que sa *Phèdre*, l'œuvre sur laquelle il va s'arrêter, donc la plus intéressante à étudier de très près dans sa facture, trahisse plus de fatigue, de trouble d'âme chez le poëte que *Britannicus* ou *Bérénice?*

Voici : il a un peu trop emprunté ! Il a même, ayons le courage de le dire, copié, copié parfois sans génie [1]. Certains passages, tels que le récit de Théramène ne sont pas assez de lui et trop... des autres — des autres modernes. Enfin il a, semble-t-il, écrit la fin trop vite, commettant une ou deux grosses erreurs, voulant à tout prix achever rapidement cette pièce — sur le chantier cependant depuis tant d'années. Enfin, il y a laissé des longueurs. Avec plus de facilité de travail, plus d'énergie, plus de santé, il eût, selon toute vraisemblance, consenti les mêmes sacrifices qu'il avait consentis ailleurs.

M. Mesnard, qui, déjà, paraît bien ennuyé chaque fois, que, dans les autres tragédies, il lui faut signaler des emprunts trop indiscrets, est, pour *Phèdre* absolument navré.

Il nous énumère pourtant, sans en omettre, tout ce que Racine prit à Sénèque ; puis il reconnaît que bon nombre de modernes pièces d'*Hippolyte*, (*Hippolyte* fut d'abord le titre adopté par Racine) couraient la ville, avaient précédé *Phèdre,* et que « Racine, en

1. M. Mesnard est obligé d'avouer que Racine cache ici ses emprunts, même ceux faits à Sénèque, et cependant il doit à Sénèque pas mal « de ses plus belles inspirations » (*sic*).

écrivant, les avait *évidemment* toutes sous les yeux... »

Eh bien Racine leur emprunte, à ces *Hippolyte*, beaucoup trop de tournures, d'images, d'idées. Par exemple le récit de Théramène. Il est, on le sait, fort développé chez Racine, infiniment trop. Quantité de mots « enflés » y paraissent dater d'un temps plus ancien.

Pourquoi ? si Racine *pouvait* se passer d'emprunter...

Si l'on veut se rendre compte de la gravité de cette défaillance, disons de cet arrêt de sève créatrice, qu'on lise, d'abord, les notes Mesnard sur toutes les autres tragédies de Racine.

Sauf trois ou quatre passages d'*Andromaque* (et c'est dans *Andromaque*, les *Frères Ennemis* mis à part, qu'il *utilisa* le plus ses contemporains) d'*Andromaque* où il a serré de près Corneille, il n'y a, en effet, rien qui indique que Racine ait, de la tragédie qu'il consultait, fait autre chose que la reconstruire en lui donnant une forme tirée tout entière de son fonds. C'est que, même en un temps où la propriété littéraire n'était pas protégée [1], Racine, cependant, d'ordinaire, « buvait dans son verre ».

On n'en saurait dire autant pour *Phèdre*, où il eut toujours, à chaque acte, recours à deux des tragédies qu'il refaisait... Avec les deux antiques cela lui faisait au moins quatre sources « d'inspiration... »

Des deux modernes, M. Mesnard ne cite guère qu'une, celle de Gilbert (1647). Il mentionne tout juste la tragédie de Bidar, jouée et imprimée à Lille en 1675, soit deux ans avant *Phèdre*.

1. C'est la Convention qui proclama l'existence d'une propriété littéraire (1793).

Pour Gilbert, afin de diminuer la portée des ressemblances — qu'il ne signalera que par intermittences, — M. Mesnard déclare qu'il ne faut pas *s'exagérer l'importance du fait* que Racine se soit permis autant d'emprunts. Pourquoi donc, si c'est *un fait?*... Puis, mélancoliquement, en bas des pages, il reproduit quelques vers de Gilbert — le moins possible — et chaque fois se précautionne d'un euphémisme : « Ces vers ne sont pas sans quelque rapport avec ceux de Racine »... « Racine s'est peut-être servi de ces vers... » « On voudrait supposer qu'ici Racine aurait plutôt emprunté directement à Euripide, *malgré l'identité d'expression avec Gilbert.* »

Le lecteur fera bien d'y aller voir lui-même. Trois ou quatre spécimens des fort désagréables rencontres qu'il subira !

GILBERT

Possible qu'avec vous le même soin le *touche*
Qu'un respect paternel lui fait fermer la *bouche.*

RACINE

Seigneur ! mais je supprime un secret qui vous *touche*
Approuvez le respect qui me ferme la *bouche.*

Voici quelque chose qui n'est ni dans Euripide ni dans Sénèque, quelque chose dont on a loué Racine d'avoir eu l'idée (*sic.*), c'est Hippolyte disant à Thésée que sa vie chaste suffit à le justifier. Brutalement Thésée réplique que, justement, c'est une feinte. Oui, la trouvaille est heureuse. Mais... elle est de Gilbert !

L'idée de Racine de faire éclater Phèdre en reproches contre Œnone n'est pas chez les Antiques, c'est

vrai. Mais... elle est chez Gilbert : — L'idée de *noyer* Œnone, neuve aussi. Et seul Racine sut l'avoir... — Attendez !

GILBERT

Dans *les flots* de la mer elle a fini ses jours,

RACINE

Et *les flots* pour jamais l'ont ravie à mes yeux.

Il est permis, avoue tout penaud Mesnard, de *ne pas* considérer ces rencontres *comme fortuites*...

Voici un passage où *rien dans Euripide* (confesse-t-il) n'a pu servir de modèle à Gilbert :

THÉRAMÈNE A HIPPOLYTE

Dites-moi, seriez-vous du nombre des vivants,
Auriez-vous de lauriers la tête couronnée,
Si la belle Antiope...

Et cependant Racine va dire :

Vous-même où seriez-vous...
Si toujours Antiope...
D'une publique ardeur n'eût brûlé pour Thésée [1].

*

Et maintenant quelques mots de l'*Hippolyte* de Bidar, lequel paraît avoir été un compatriote de Racine.

1. Avant nous, M. Remy de Gourmont avait bien marqué sa surprise de ces *emprunts* à Gilbert.

Ici nous avons un truchement : le bibliophile Jacob, à défaut de M. Mesnard (qui, sans doute, n'a pas pu se résigner à encombrer ses bas de pages de ce que Racine devait à ce Bidar, *auteur joué,* par la troupe « de M. le Prince », le 25 janvier 1675, la même qui jouait à la cour de Villers-Cotterets).

Il est resté confondu des pillages auxquels Racine s'est livré :

« La tragédie de Bidard est remarquable par la conduite de quelques scènes et par l'intrigue, mais de style inégal et incorrect. Ici *Phèdre* est moins choquante. Elle n'a pas encore épousé Thésée, donc point d'inceste. Lorsque Phèdre accuse Hippolyte, celui-ci répond avec noblesse aux malédictions de son père qui le presse d'avouer :

Je vous ai dit seigneur, que je suis innocent !

« Racine s'est souvenu, *plus d'une fois*, de cette tragédie, en composant la sienne. Il a eu le bon goût de ne pas imiter certains vers dans le récit de Théramène :

Mais dans ce temps, la mer fait un nouveau fracas :
D'un bruit affreux, perçant, on se sent l'âme émue ;
On voit des rochers d'eau s'élever à la nue,
Et dedans ce chaos un monstre furieux
Chasse la nuit des feux qui sortent de ses yeux..
..... Le monstre en fureur de se voir attaqué,
Ouvre l'affreux cercueil du bras qui l'a manqué :
Une gueule béante, écumeuse et livide.

« Du moins, le mouvement de ce morceau, quelques expressions, et, surtout la fin du discours d'Hippolyte, sont *reproduits* (*sic*) dans la tragédie de Racine. »

En effet ! D'abord Phèdre était venue demander la grâce d'Hippolyte, dans cet *Hippolyte* avant Racine...

(Dire que les commentateurs avaient, à l'unanimité, trouvé ce mouvement *très racinien*...)

Puis ceci de Bidar :

Ce prince avec effort ouvre enfin la paupière
Et tournant dessus moi la mourante lumière
Qui reste dans ses yeux...

De Racine

Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain

Dans l'une et l'autre pièce Hippolyte expire en pensant à son Aricie, et suspend la phrase *au même point*.

Si, dans Sénèque, Phèdre se tue d'un coup d'épée, dans Bidar elle s'empoisonne... comme chez Racine.

Evidemment, Racine est fatigué, très fatigué [1]...

*

Voici qui ne dément pas cette supposition.

On a remarqué bien des fois — Voltaire entre autres — que Racine a commis à la fin de *Phèdre*, une énorme faute. On a même dit que, si *Phèdre* apparais-

1. Je crois que le plus racinien de nos critiques (j'entends le plus amoureux de Racine), M. Anatole France, n'est pas trop désolé que le récit de Theramène soit peu de Racine. Peut-être en est-il même assez satisfait. Je me souviens qu'un jour il m'interrompit : « Il y a quand même un vers dans ce récit qui ne peut être que de Racine :

« Elle voit Hippolyte *et le demande encore*... »

En effet, Racine, du moins, n'a point emprunté ce beau vers.

sait aujourd'hui à la rampe pour la première fois, toute la critique, la lui reprocherait. — « Quoi ! le pauvre Hippolyte n'a plus, dites-vous, d'asile ?.. mais si ! car vous venez de lui en préparer un, très renommé et très sûr : « Aux portes de Trézène est un temple sacré...

Ce temple est bien mieux qu'un asile : il est l'endroit où l'imposture est confondue, où la vérité éclate. *C'est à cela — à cela seulement — qu'il sert.*

(Je sais, pour avoir plusieurs fois causé de Racine avec le si merveilleux homme de théâtre que fut Sardou[1], qu'ici la faute de Racine le confondait.)

Quoi !

> Aux portes de Trézène...
> Est un temple sacré formidable aux parjures :
> C'est là que les mortels n'osent jurer en vain.
> Le perfide y reçoit un châtiment soudain ;
> Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
> Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.

Alors Hippolyte va proposer à Thésée d'y confondre Phèdre. Pas du tout ! Ce *terrible ennemi des menteurs* dont Racine nous ménage, nous machine dans la coulisse la brusque et souveraine intervention ; qui, logiquement, doit nous amener la confusion du *parjure*, de la *perfide*, car elle mourrait au moment même où elle mentirait devant le dieu, — et une telle mort serait fort scénique — *sert à quoi* ?... à rien ! Hippolyte propose à Aricie d'aller s'y fiancer, *afin que* plus tard, (Comment *plus tard ?* mais il se

1. Ah ! que Sardou n'y croyait pas au Racine janséniste !

sait condamné) celui des deux qui deviendrait infidèle reçoive son châtiment !

Non ! la seule explication, c'est que Racine n'a pas eu assez de temps pour « perler » à son gré la fin de pièce. De là le lamentable style du récit de Théramène, de là l'inutile évocation de ce temple où ne pourrait impunément pénétrer Phèdre, et Phèdre seule. Car il n'y a dans la pièce, d'autre parjure qu'elle « Pourquoi ne pas laisser Phèdre seule à sa fureur, au lieu de tout développer des soupirs d'Hippolyte. »

Et encore la faute de goût que Fénelon, autre bon juge, lui reprochait :

« Deux fins de la pièce (car elle finit deux fois), quand une suffisait ! [1] »

1. Ne pas oublier que ce récit de Théramène est, avec cela, invraisemblable. En annonçant à un père la mort de son fils, s'amuser à faire la description des *beaux* chevaux qui l'ont tué, friser jusqu'au moindre de leurs crins, leur faire, de chagrin, baisser la tête et les oreilles comme des rosses ; et peindre leurs harnais !!

Bien mieux ! Nous ne rencontrons plus ici la logique des héros de Racine. Que doit chercher cet Hippolyte, qui a peur, qui supplie, qui, oubliant sa fermeté ordinaire, chancelle, tremble pour ses jours ? un asile sûr. Cet asile, il le connaît. Tous les héros de Racine, beaux *animaux instinctifs*, font toujours infailliblement ce que la nature, ce que leur instinct — (et le plus fort de tous les instincts n'est-il pas celui de la conservation ?), exige d'eux. Ici Hippolyte devient *illogique*. Ce n'est donc plus *du vrai Racine*.

Pourquoi ? Je propose, à tout risque, une autre explication. L'*Hippolyte* de Gilbert est vieux. Dès 18 ans, 20 ans, Racine le connaissait. Supposons qu'il ait alors bâti une pièce, en s'aidant fort de celle de Gilbert. Alors cette pièce, où *Hippolyte tient le principal rôle*, Hippolyte qui — on l'a dit, — paraît avoir été le héros cher au cœur de Racine, quand Racine avait dix-huit ans), est écrite (étant donné l'âge de l'auteur) dans une langue emphatique, trop chargée, ayant justement tous les défauts que nous trouvons au récit de Théramène, tous ceux que nous avons trouvés aussi aux vers de jeunesse de l'étudiant de Port-Royal. Plus tard Racine refait la pièce, (« Racine utilise infi-

Concluons: Ou Racine ne voyait plus les choses avec la même netteté, ou encore sa mémoire avait d'étranges défaillances, — et la mémoire est la première atteinte en cas de neurasthénie profonde. De toute façon Racine devait être très diminué.

C'est d'ailleurs *l'unique conclusion* à laquelle nous tendions. Quelques années avant *Phèdre* Racine paraît subir une crise qui l'affaiblit, appauvrit sa faculté de création, doit le décourager, le rendre nerveux, mélancolique, moins sûr de lui, plus irritable encore. Dès lors il va s'exaspérer sans doute, devenir insupportable pour son entourage.

Si à ce moment on nous révèle qu'un événement malaisé à expliquer modifie la vie de Racine, (un changement de carrière par exemple), pourquoi nous défendrait-on de penser que la crise physiologique *accidentelle* y aura été pour quelque chose ?

Surtout si cette dépression, cet arrêt de sève n'auront été qu'éphémères.

Or, justement une reprise de vitalité va progressivement renouveler Racine à partir de 1677.

Car, maintenant qu'il est libéré de la terrible sensualité amoureuse dont il avait été la proie pitoyable, il va nous étonner par sa dévorante fécondité. Comme historiographe du roi il fera de longues campagnes de guerre à cheval, écrira chaque jour durant de longues heures, puis, rentré à Paris, arrivera le premier à Versailles pour le lever, verra beaucoup de monde, sera de toutes les coteries, suivra assidûment les tra-

niment ») compose mieux, amène à la perfection le personnage de *Phèdre*, mais, pressé de finir, ne sabre pas assez de ses essais d'autrefois et n'a pas le temps de faire disparaître une fin qui, mal *préparée*, n'est pas digne de lui.

vaux de l'Académie. Entre temps il écrira deux tragédies sacrées, fortes, très « poussées » comme travail, et puis des odes, des cantiques, des traités, fera de la philologie, des poèmes sacrés, des placets, des mémoires, l'Histoire de Port-Royal. Enfin il mènera de front, avec tout cela, la défense ingénieuse, difficile, tenace de ses intérêts, la direction de ses nombreux enfants. Une vie de feu !

Et comparez le Racine de son dernier portrait (le Santerre) avec celui si blême et si ravagé de 1676. Comme l'œil a repris son arrogance ! Quelle satisfaction de soi éclate sur cet ardent visage !

Seulement, *comment* s'y prend le même Racine qui a ce regard orgueilleux pour être, comme on nous le jure, un « doux et humble converti, plongé dans la pénitence, ne vivant que de privations» ?...

Ce mystère, nous allons essayer de le pénétrer. Peut-être réussirons-nous à montrer que ceux qui ont lancé la fameuse conversion nous en ont, vraiment « un peu trop donné à garder », — ainsi qu'on disait en un siècle moins naïvement crédule que le nôtre.

VI

RACINE JUGÉ D'APRÈS SES PERSONNAGES

Il n'en existe nulle part d'aussi frénétiques et d'aussi passionnés ; nulle part de plus amoraux et plus dissimulés ; il n'en est point, enfin, qui soient hantés, à un tel degré, du sentiment altier, violent, ombrageux de leur dignité individuelle.

L'homme de la civilisation et des principes n'est qu'une ombre. L'homme vrai passe dans les tréfonds, c'est le primitif, l'animal tout en appétits, aux yeux luisants comme ceux du loup sous halliers.

E. M. de Vogüé.

Mais, avant de proposer au lecteur d'apprécier si la prétendue conversion de 1677 ne serait pas une monumentale mystification, vérifions, pour plus de précaution, si nous n'avons négligé aucune recherche.

Eh bien, il semble que notre voyage d'exploration resterait incomplet, nos fouilles tout *autour* de Racine trop sommaires, si nous négligions de chercher à le *saisir* — cet insaisissable, — non pas, comme on l'a fait, en s'ingéniant à découvrir le sens secret de tel ou tel vers gracieux qu'il a rimé, mais bien dans

les *sentiments essentiels communs à tous ses personnages*. Si des sentiments de ce genre existent, *s'ils sont constants*, on conviendra qu'il n'y aurait aucune témérité à présumer qu'ils doivent être ceux mêmes de Racine.

Tous ses personnages ! (Mais entendons-nous. Il ne va s'agir que de ceux qu'il a créés — ou recréés —, non de ceux qu'il a imités, par exemple *Alexandre,* ou tels personnages de la *Thébaïde* et d'*Iphigénie.*)

Or il nous apparaît — et nous allons tenter de l'établir — que ce par quoi les personnages de Racine sont purement *à lui*, que l'essentiel de ces personnages, est *à part* et fait d'eux des êtres infiniment rares en littérature, rares surtout dans notre littérature française.

*

Sainte-Beuve nous déclare, qu'aux deux siècles classiques, la véritable passion n'a été réussie que trois ou quatre fois, et par des très sensuels. Ils se sont appelés : l'auteur longtemps ignoré des *Lettres de la Religieuse portugaise*, l'auteur de *Manon*, Mlle de Lespinasse, et surtout Racine [1]. Remarquez la particularité : TOUS ÊTRES AYANT D'ABORD CHERCHÉ L'ÉMOTION RELIGIEUSE ! Remarquez aussi que c'est chez la femme que la passion est la plus fréquente, la femme, moins que l'homme, menée par une idée, da-

1. « L'amour sur lequel vit toute notre littérature est une contrefaçon de l'amour. L'amour vrai, le grand, qui prend l'être entier, en fait sa chose, est fort rare... C'est que le spectacle de la passion (vraie) nous déconcerte : il nous met mal à l'aise. » (Doumic)

vantage par l'impulsion (sentiment ou tempérament).

C'est justement pour cela que les plus violemment passionnés des personnages de Racine, sont des femmes. Est-ce à dire que, selon une formule courante, Racine aurait en lui quelque chose de *féminin* ? Pas nécessairement ! Tous les grands séducteurs, pour amener dans leurs rêts celles sur qui ils avaient jeté leur dévolu, ont déployé, avec beaucoup de ruse, une infinie douceur ; mais cette douceur voilait, masquait une force puissante. Les femmes, qui ne sont attirées que par les forts, leur savent un gré infini de sembler vouloir se laisser désarmer. Cela est tellement vrai que, dans le peuple, une crise de colère, même brutale, de l'amant ne déplaira pas à l'amante, — parfois la ravira d'aise, si, après la violence, l'amant redevient doux ; car, alors, elle n'en savourera que plus délicieusement la joie intime de devenir *maîtresse* d'une force, naguère impatiente du joug. La femme, en effet, a, bien plus que l'homme, le respect de tout ce qui est puissance. Le vigoureux mâle qui la regarde d'en haut avec une douceur légèrement dédaigneuse est bien autrement aimé que le blême soupirant qui adore à genoux. Et c'est parce qu'elle est telle, que la femme s'incline si facilement devant le fait. Le fait, mais c'est la *force !*

Cherchons donc de quoi relèvent, soit les forces de la passion, soit les mobiles d'impulsion les plus habituels aux personnages de Racine.

Comme toute la critique s'accorde à le tenir pour très réaliste, voyons donc un peu si l'art de Racine n'aurait pas consisté principalement — ce serait d'un

bon réaliste — à tenter de faire jaillir toute la beauté d'épanouissement des forces naturelles.

Et pourquoi pas ? Est-ce que les plus populaires figures de femmes créées par la littérature moderne, Manon, Carmen, l'Arlésienne, Emma Bovary [1], évoquent autre chose que des *très nature?* Enlevez-leur cette belle animalité, cette qualité d'être infiniment voluptueuses, donc infiniment désirables, — désirables au même titre que Phèdre, Hermione ou Roxane, que leur reste-t-il ?

Manon est vile, Carmen est sans cœur, mais l'une et l'autre possèdent la plus irritante, la plus victorieuse toute-puissance, celle de la beauté.

— Comment, Manon et Carmen représenteraient *la beauté !*... Non, la beauté, c'est quelque chose de mieux que... deux filles !

— Vraiment ?... Et quel est donc le symbole de la beauté ?

— Mais...

— Voulez-vous que nous consultions Socrate ou le divin Platon.

Ouvrons les fameux *Dialogues?* Qu'est-ce que le Beau, demande le maître? Les disciples proposent diverses réponses. Hippias dit : « *Le beau c'est une belle fille !* »

Le maître approuve...

Quelle leçon de modestie pour les précieux !... Ainsi, ce sera le rustre de la campagne, l'ouvrier illettré, simplement parce qu'ils ne sont point trop loin de nature, qui auront le mieux jugé.

1. Brunetière : « Mme Bovary, odieuse si vous parlez morale, d'une rare valeur si vous parlez esthétique ».

Et c'est parce qu'elles sont de *belles filles* que Phèdre, Manon et Roxane sont la Beauté, — beauté que leur infamie ne diminue en rien, tant elles vivent ; or, a dit M. de Vogüé, la vie est une qualité telle qu'elle supplée *toutes les autres qualités*.

Alors, le suprême artiste est celui qui, d'une « belle fille » arrive à faire une « très belle fille [1] ».

Est-ce donc si surprenant ? De tous les animaux, ceux qui nous semblent les plus beaux ne sont-ils pas précisément ceux-là mêmes que nous sentons les plus cruels ? Y a-t-il plus beau qu'une tigresse ? Oui, il y a cette même tigresse *en fureur* !... Plus féroce, elle semblera plus belle.

Quelqu'un qu'on ne taxera pas d'amoral, Brunetière, a osé dire : « Ces tragédies ne seraient que des faits-divers, *même Andromaque*, si l'on enlevait aux personnages leur auréole de mythologie. » Autrement dit : « ressembleraient fort à ces batailles à coups de couteau de la rue et des bouges » ; avec toutefois ceci de défavorable au fait-divers que la liberté des personnages y est bien éphémère, même assez réduite, tandis que le personnage de Racine est aussi libre d'abattre son ennemi qu'un fauve l'est d'étrangler, d'anéantir sa proie. Et Fontenelle va ajouter : « Ce sont des faits d'une vérité *commune* » (commune à tous les hommes). Or, ce par quoi tous les hommes sont *communs*, c'est leur fonds d'animalité [2]...

1. L'art, a dit fort justement M. Péladan, *consiste en superlatifs*.

2. L'homme nature ne peut être montré que dans la tragédie — ou dans des histoires à la Kipling. Dans l'un et l'autre cas l'écrivain dispose de personnages libres, (libres socialement, moralement, intellectuellement). Ils font ce qu'ils veulent. Or c'est ce que lui suggère son instinct que l'homme fait le plus naturellement. Cette suggestion est

Maintenant, étudions le libre jeu des instincts dans les tragédies de Racine.

toujours violente, d'une force magnifique. Qui sait si Bonaparte ne nous paraît si beau qu'à titre de « débrideur » d'instincts ?

En effet dans la plus célèbre de ses proclamations à l'armée d'Italie il exalte surtout les instincts de convoitise : « Soldats, vous êtes nus...je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde : vous y trouverez... ! »

C'est un langage de chef de hordes, c'est de l'Attila. Or Attila est d'une splendeur tragique. A force de cruauté, il devient beau à nos yeux ; et cependant sa passion ne s'assouvit que de destruction et de carnage. Mais, devant lui les peuples fuient épouvantés. Et ces horreurs font qu'Attila devient un héros dans les légendes des *Niebelungen*, un saint dans celles de la Hongrie.

Théâtralement parlant, ce « débridement des instincts » sera d'autant plus effarant que ces héros seront plus élégants, plus empanachés, plus polis, plus *bien-disants*. Le tigre ne nous semble le plus féroce des animaux que parce qu'il est le plus paré, alors que l'ours blanc, nous semble bonasse, tandis qu'il est le plus cruel et le plus fourbe de tous. Aussi est-ce une folie que de vouloir simplifier, appauvrir l'habit de cour dans la tragédie de Racine. Peut-être que si nous aimons tant l'homme-nature c'est que nous sommes, au fond, tous individualistes, tous antisociaux. On a dit (Darwin) que l'homme paraît issu d'une des espèces animales où la sociabilité-instinct était à l'origine le plus défectueuse. L'homme s'y est pris trop tard, au cours de son évolution, pour chercher à devenir social. Son *péché originel* vrai, c'est l'individualisme primitif, sorte d'anarchisme. Plus l'homme est moderne d'idées, plus il est « communautaire ». Plus il est arriéré, plus il est individualiste. Le barbare est toujours individualiste, sauf en temps de guerre. Les Germains ne concevaient même pas — à la stupeur des Romains — qu'on crût qu'ils avaient des chefs autre part qu'au combat. (De là, après la conquête franque, les *Rois fainéants*, — des rois qu'on ne reconnaît plus.)

Nous pensons qu'il doit y avoir en Racine, à bien des points de vue, deux hommes : un être individualiste, un être « socialisé ». Toujours l'individu, plus il est individuel (égoïste) est aussi, comme dit Weiss, enclin à la colère, à l'assouvissement de l'instinct sensuel, de la jalousie. Et aussi, moins il est hostile au crime, plus il désire voir couler le sang. Le grand criminel ne déplaît pas à la partie primitive d'une nation, au populaire. Tout grand criminel — et le vrai tragique n'est qu'un criminel, — pourrait bien n'être que homme d'un

Les Frères Ennemis. — D'abord deux fils, Étéocle et Polynice, et l'ami de l'un, Créon. Comme la nature ne connaît pas d'amis, mais seulement des compagnons, ou encore de moindres fauves qui suivent les grands pour ramasser les lambeaux, disons *deux loups vigoureux et un loup plus faible.*

Devant les deux grands loups, une proie que tous convoitent irrésistiblement : *le pouvoir*. Leurs titres à l'obtenir ?... Simplement leur appétit ! Les deux grands loups *doivent* se battre, car la nature n'a jamais vu deux fauves s'entendre sur un partage.

Appelez-vous régner, *partager* la couronne?

Intervient la mère louve, la mère (c'est-à-dire celle qui représente l'instinct de préservation de la race). Elle veut exposer sa vie pour sa progéniture, non pour

passé reculé, reparaissant à peu près tel que ses aïeux cannibales.

La révolution dans la vie de Racine se fait de 1677 à 1689. D'individualiste il devient socialisé. *Esther*, *Athalie*, sont d'un collectiviste (si l'on peut dire). Il n'y a plus dans ces pièces-là une femelle excitée, comme Roxane ou Phèdre, — mais une tribu, où les individus ne comptent pas.

Racine pouvait, sans danger pour l'art, finir socialisé. Au contraire, s'il avait commencé ainsi, son génie n'eût jamais pu se manifester, car toute communauté hait les individus originaux de qui l'existence serait une menace pour le corps organisé. Nietzsche a eu raison de dire: « *La marque sociale est toujours écrite sur nous avec le fer.* » La société à qui nous appartenons nous diminue. C'est ainsi que, Drumont a avoué, un jour, la navrante insignifiance des individus dans les communautés religieuses *rigides.*

Nous combattrons plus loin l'idée banale d'une conversion de Racine, en 1677 ; mais il y a bien eu, semble-t-il, une autre *conversion*, dans le sens d'évolution, d'adaptation à des fonctions nouvelles. Toutefois je crois que cette évolution n'a commencé qu'avec *Esther* et *Athalie.*

obéir à un sentiment quelconque — puisque toute femelle, qui est mère, s'expose en pareil cas — mais parce que son instinct l'y contraint.

Cette intervention de la mère louve doit-elle arrêter les louveteaux? Non! le respect filial n'existe pas dans le règne animal. Donc, nous prévoyons que les deux grands loups, étant aussi forts l'un que l'autre, plus forts que la mère, vont s'entre-tuer ; et, qu'après, le chacal (Créon) s'emparera de la proie.

Et c'est bien exactement cela qui se passera, — et rien que cela. Voilà, en effet, toute la substance des *Frères Ennemis*. Pas une minute, il n'y sera question d'un devoir moral de ces deux rois envers leurs peuples ou envers leur mère. Aucun sentiment n'est apparu. L'instinct a été pour tous l'unique loi.

— Mais si par hasard le bon et doux Racine avait été trahi par son sujet antique? — En ce cas, dans sa préface, il ne nous déclarerait pas que, vainement, on lui a conseillé de glisser un peu de sentiment, mais qu'il s'y est refusé :

« Quelle apparence de leur donner d'autres intérêts que ceux de leur haine *qui les occupe tout entiers?* Je suis persuadé que les tendresses des amants ne sauraient trouver que fort peu de place parmi toutes ces horreurs (passionnelles). »

Il a raison ; rien que des êtres nature, par cela même *de toujours ;* car, nous aurons beau vouloir essayer de nous transformer, nous humains, et, dans ce but, nous interdire ceci, cela, de par les religions, les lois, les convenances, le savoir-vivre, les astreintes de caste, nous n'empêcherons jamais que la bête humaine, aux heures où elle souffre trop, où elle se croit en trop grand péril, ne se défende haineusement,

avec ses crocs, ses dents et ses ongles, tout comme aux temps préhistoriques.

On ne l'a, hélas ! que trop bien vu en cette cruelle tragédie du Bazar de la Charité.

Qu'y avait-il là ? La fleur de l'aristocratie, l'élite de la dévotion.

Ils viennent d'ouvrir la séance par des prières, ils sont là pour faire le bien ; jamais groupe humain n'a réuni des dévouements affectifs plus entiers et plus nobles. Et voici qu'une étincelle jaillit... Un peu de fumée, et déjà des fauves se déchirent à qui fuira le plus vite.

Eh quoi ! Voilà donc tout ce que nous avons gagné sur notre animalité ? C'est pour de tels résultats que, tant de générations ont travaillé, peiné, aidées des religions, à museler la bête féroce !

Aussi notre trouble aux heures tragiques (dont nous contemplons le tableau) sera en raison directe *de la quantité, de la puissance ordinaire des mêmes devoirs que nous verrons l'animal humain rejeter d'un coup.* La preuve, c'est que, si nous lisons successivement dans les journaux, que deux filles ont l'une et l'autre, — chacune dans un monde différent, — pour en hériter, assassiné leur mère, nous serons assez indifférents au « fait-divers », déroulé au milieu d'une scène d'ivresse, en on ne sait quel bouge ; mais, devant l'autre crime, commis dans le monde le plus élégant, nous serons bouleversés. En effet, devant celle-là, tout devait se mettre en travers pour l'empêcher de commettre une telle action. Et nous restons béants ! Cependant, en y revenant, en y regardant bien, peut-être, tout de même, tel détail bien atroce nous semblera empreint de farouche

grandeur. Esthétisme des grands crimes! « C'est beau, un beau crime! » a dit J.-J. Weiss.

*

Andromaque. — Ici, une fine mère biche, *fine*, — la ruse est une des défenses de l'instinct animal ; Darwin dit que nous avons beaucoup perdu comme ruse en nous civilisant — a, de par l'instinct naturel, l'impérieuse obligation, pour sauver son faon de tout tenter *d'utile*.

Or voici qu'un formidable dix cors s'approche.

Elle doit se refuser. Certes il est beau, ce mâle, très beau ; et ce ne serait point un obstacle absolu à leur union que ce dix cors ait supprimé l'autre mâle qui l'a rendue mère, mais elle a son petit! « La biche, nous disent les naturalistes, ne se laissera approcher par aucun cerf, tant que son faon n'est pas encore en état de *pourvoir seul à sa nourriture* [1]. »

Ce refus exaspère le dix cors qui menace le faon, — *naturellement*, puisque le faon est l'obstacle. Donc elle doit défendre le petit sans offenser ce dangereux animal. Or elle est très habile. Elle l'a prouvé... La preuve c'est qu'une fois, il y a longtemps, un autre ennemi (Ulysse) voulant déjà tuer son petit, elle a imaginé un stratagème, *le change* (justement le cerf, poursuivi par le chasseur débusque un cerf moins fort, et, à coups de cornes, le met dans sa piste ; la *bête de change* périt à sa place). A la prise de Troie, Andromaque a caché son fils et, à la place, a mis l'enfant d'une autre mère. Cet enfant a été égorgé. (Pas

1. « La femme destinée à élever son enfant a *l'instinct monogamique*. La civilisation *seule* pourrait la détourner de cet instinct, *pas la nature* » (Faguet).

un mot de pitié pour cet enfant, *naturellement!*) Mais cette fois il faut trouver autre chose, car le dix cors, s'il en fait la menace, ne désire nullement égorger le petit faon. Ce qu'il vise — et ce qu'il exige c'est la mère. Or celle-ci l'instinct lui interdit de se donner.

Alors elle s'ingénie à faire comprendre au redoutable cerf que, sans lui être le moins du monde hostile, — *mère*, elle ne doit point céder.

Le beau dix cors, à son tour, ruse : « Vous avez raison de le vouloir protéger, en effet ses ennemis sont dangereux ; eh bien, son salut, *votre sécurité de mère, c'est moi !* » Et justement les ennemis de son petit débouchent. La mère essaie de les calmer. Vains efforts !

Mais, puisque le péril est extrême, qu'il faut y pourvoir, si elle tentait une diversion ! Eh oui !... Elle pourrait peut-être transformer en protecteur le plus vigoureux parmi les ennemis. Celui-là, pour le décider, elle se promet à lui, — décidée à trouver ensuite un biais pour ne pas s'exécuter.

Voilà toute la pièce !

D'un bout à l'autre Andromaque a agi *en mère* que la nature astreint à ruser pour sauver son petit. Aussi ce qu'elle fait est-il ce que la loi de l'instinct prescrirait de plus ingénieux à toute femelle. (Remarquez que, dans cette tragédie, l'instinct a mené aussi tous les autres personnages. Oreste a tué Pyrrhus, simplement parce que, *sans cela*, il ne pouvait posséder Hermione. Et Hermione a fait tuer son amant qui, *sans cela,* fût devenu l'époux d'Andromaque, — donc eût été perdu pour elle-même [1].)

1. Hermione, Roxane, les deux *femmes* les plus admirables, je crois

Mais, et la passion pieuse et inextinguible d'Andromaque pour son Hector adoré ? C'est un sentiment purement moral, celui-là ! Or ce sentiment paralyse Andromaque. Racine l'a voulu. Il ne nous a pas, *sans motifs*, parlé de la passion sentimentale d'Andromaque pour Hector... Une passion pour un mort, y a-t-il rien de moins sensuel ?

— Alors, vous croyez que cette passion est *dans la pièce?* S'il me fallait vous citer tous ceux qui la cherchent depuis plus de deux siècles, *et ne la trouvent pas*, ce serait bien long. Convenez au moins que, si elle existe, c'est à l'état bien... calme. En effet, dans une tragédie, et la tragédie est toute action, ce sont les faits qui comptent. Nous ne nous demanderons jamais si, *sincèrement* Hermione éprouve une passion, car ce ne sont pas ses paroles qui nous l'ont prouvée, cette passion, mais ses actes. Eh bien, nous n'avons pas, chez Andromaque, d'actes tels que, pour nous devenir intelligibles, ils exigent de n'être motivés, déterminés, *que* par une passion pour son « cher défunt ».

Ce qui pourrait faire croire un instant à cette passion, ce sont quelques paroles habiles d'Andromaque.

du théâtre de Racine. Hermione, personnage secondaire, pour les professeurs, personnage principal pour le public, Hermione, la vraie héroïne du drame ; Hermione, Roxane, les femmes les plus amoureuses qu'on puisse concevoir, puisqu'elles sont les plus cruellement jalouses.

Or, il faut bien que nous nous y résignions, nous autres hommes, « la jalousie féroce, homicide, est, de toutes les preuves d'amour, la plus péremptoire », a fort bien dit une femme d'infiniment de talent, Mme Myriam Harry.

Un moment, affolée par les instances menaçantes de Pyrrhus qui a l'air de ne pas vouloir lui accorder le moindre répit, elle exagère son attendrissement de mère, feint d'avoir dans ses bras, d'enlacer tendrement son fils (qui cependant est absent), et s'écrie qu'il ressemble à Hector, cet Hector qu'elle pleure encore. Nous croirions bien autrement à ce violent amour de veuve si Hermione, devant nous, jetait à la tête de Pyrrhus : « Y pensez-vous ? Andromaque vous aimer ! mais son cœur n'est pas libre. Elle en aime toujours un autre ! Et, comme celui qu'elle aime est mort, votre rival est invincible. » Si Hermione — qui aurait *tant d'intérêt* à dire cela — ne le dit pas, c'est que, pour tout le monde, le sentiment d'Andromaque envers Hector n'a jamais atteint la véhémence, qui, seule, eût constitué l'obstacle [1].

1. On parle devant Hermione du cœur d'Andromaque. Qu'en dit-on ? que ce cœur est accablé de déplaisir.

Pyrrhus se demande, au cas où il épouserait Hermione, si Andromaque ne serait pas jalouse...

Donc ni Pyrrhus ni Hermione ne considèrent que le cœur d'Andromaque appartiendrait à Hector. Tous deux le tiennent pour libre.

Tout cela Sarcey l'a dit aux lecteurs du *Temps* avec son gros bon sens : « Voici la psychologie d'Andromaque. Je vous donne le fil qui doit vous guider. Andromaque est une maligne. Tout est manège chez elle *en vue de protéger son petit*. Un homme est très amoureux d'une femme. Il est tout puissant et tient entre les mains le sort de l'enfant, et dit à la mère, car il est de nature violente : « Si vous me refusez je le tue. » Il est toujours après elle : il ne fait que lui répéter : « Vous savez, c'est demain que je le tue. »

« Elle ne veut rien lui accorder et elle trouve moyen de le renvoyer toujours furieux, mais jamais désespéré. C'est une maligne ! Ce qu'elle veut c'est prolonger la situation. Elle fait de la diplomatie. Cette diplomatie appelez-la du nom que vous voulez.

« Comment s'y prend-elle ? Libre, elle dirait : « Laissez-moi tranquille ! » Pas libre, elle dit : « J'aime mon mari ! »

« Alors l'homme espère que, puisqu'elle aime quelqu'un, c'est demain

Mais, comme voici deux siècles que nous affadissons Racine, (ainsi qu'a bien voulu me l'écrire Jules Lemaître) nous avons ajouté à la pièce le monologue suivant : « Mon adoration pour Hector me crée le devoir moral de lui rester toujours fidèle, que j'aie ou non un enfant. » Certes la fidélité, à tout prix gardée à un défunt époux peut être chose admirable à traiter, mais ce n'est pas la pièce de Racine !

Sa pièce, c'est une biche qui se devait toute à son faon, qu'on a cherché à détacher de lui, et qui lui reste rivée. Étant naturel cela n'est pas admirable du tout.

Buchner dit que l'amour maternel est *le même* chez les animaux et chez les humains, aussi intelligent, aussi ingénieux. En quoi une femme qui, pour sauver son enfant se jette dans les flammes, est-elle plus

lui qu'elle aimera. « S'il n'y a que cela entre nous », se dit-il. Et il pousse sa pointe.

« La maligne lui glisse des compliments ;

... Je me suis quelquefois consolée
Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée
. . . .
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille
J'attendais de son fils encore plus de bonté.

« Quelle ingénieuse manière de lui dire : « Je vous tiens pour un plus grand cœur qu'Achille lui-même. »

« *Elle ment, cela est certain.* Andromaque se dérobe derrière sa douleur en femme qui sait que les larmes embellissent. Elle pleure *parce que* ses larmes retardent l'instant fatal où il livrera son fils au bourreau. Le manège est d'un effet certain, infaillible. Pourquoi donc pas? *Il s'agit de sauver son fils !*

« Décidément, chez Racine, sous la phrase, vivent des hommes qui sont *l'homme éternel*.

... Sous les vers nous entendons, *nous*, une foule de sentiments et d'idées dont Racine *ne s'est jamais douté.* »

héroïque que la cigogne, qui, attaquée par un rapace, étend ses ailes et meurt sur ses petits? Ou que cette femelle d'éléphant, citée par Schweinfurt, qui, dans un hallier, — auquel on a mis le feu pour la prendre elle et son petit, — court à une mare, prend de l'eau, inonde avec sa trompe le petit être, et périt quand, lui, n'est que blessé ?

Darwin signale que chez nombre d'espèces d'oiseaux la femelle ne survit pas au mâle quand elle a été fécondée et a produit, ne fût-ce qu'une fois. Chez d'autres espèces la veuve survit mais refuse l'approche de tout mâle.

Brehm observe que chez toutes les espèces où la protection du petit est difficile, la veuve ne se remarie pas.

Si ces veuves-là ne sont pas héroïques, est-ce qu'Andromaque *pourrait ne point faire ce qu'elle fait...?*

(Rappelons enfin ce détail que Racine est d'une race où le remariage de la femme ne s'étant jamais produit, constituerait une anomalie morale, une monstruosité qui équivaut à une impossibilité matérielle.)

*

BRITANNICUS. — Ici, une étonnante, une splendide création de Racine !

Il a éventé (dans Tacite), la plus amorale mais la plus *animalement* femme des femmes, Agrippine. Cette bête féroce est arrivée à s'emparer des plus belles proies par les caresses énervantes qu'elle a prodiguées à des mâles puissants. Elle n'est que femme, donc que bête de proie. Elle fut mère (vraiment mère)

tant que Néron n'était qu'un faible enfant. Mais maintenant, c'est un adulte et on ne peut plus fort. Les autres le craignent : lui ne craint personne. Ce jeune tigre n'a donc plus besoin d'une mère. Au contraire, car il lui voit entre les dents une proie que lui-même convoite : le pouvoir !

La tigresse tient à garder cette belle proie. Le jeune tigre, aussi fort, bientôt plus fort, devient menaçant.

Alors les deux adversaires se frôlent, se flairent, se guettent. Lui, rusé, comme tout animal, — répétons-le, l'animal est foncièrement fourbe — joue au petit qui aurait encore un penchant filial. Elle, elle n'y croit pas du tout, à cette voix du sang. Cependant, un instant, elle essaie de « répondre sur le même air » ; puis, sentant qu'en somme, il n'y a plus devant elle qu'un mâle, elle qui se souvient d'en avoir séduit tant d'autres, elle essaie encore une fois l'effet de son sexe. Elle se pare magnifiquement pour éveiller des désirs voluptueux. Elle croit avoir vaincu...

On eut pu s'y tromper. Le jeune tigre s'est retiré tête basse, à reculons. Elle reprend alors sa délectation gourmande. Soudain un formidable coup de griffe la broie...

C'est de la pure animalité. Aucun autre ressort n'a agi que celui des appétits.

*

Bajazet. — Et cette Roxane, Jules Lemaître nous l'a montrée « affolée de luxure ». Elle jouit de humer l'odeur du beau mâle, geint amoureusement, pleure, puis, le voyant la dédaigner et frôler une autre

femelle, s'embusque jusqu'à ce que, sûre d'être trahie, elle bondit et l'étrangle.

Qu'y a-t-il d'humain dans cette Roxane et dans ce Bajazet? Ont-ils un instant paru se douter qu'ils avaient une conscience? Mais ils n'ont même pas cette demi-loyauté qu'on rencontre déjà chez le sauvage. Jules Lemaître va nous dire que *Bajazet* c'est la pièce « où tout le monde ment »; que Bajazet serait moins laid s'il disait qu'il a honte, mais « malheureusement il ne le dit pas du tout. »

Quant à Atalide, c'est celle qui ment encore le plus. « Et quel rôle ! Cette femme amoureuse qui s'*entremet* pour son amant, auprès d'une autre femme, et le lui vante, et le lui offre, et le lui envoie !... »

Pour Roxane, une femme sensuelle, grasse, aux paupières lourdes ; son amour est charnel, furieux. Elle adore Bajazet avant de lui avoir jamais parlé : vous pensez donc bien que ce n'est pas de son âme qu'elle est éprise. Elle n'en veut qu'à son corps. *Mais sur quelles étranges caresses compte-t-elle pour s'emparer de lui ?...* Roxane est un des animaux les plus élémentaires, les plus effrénés qu'on ait mis sur la scène, une bête qui halète. »

Et si de pareils êtres nous apparaissaient sans ces beaux vêtements orientaux qui les parent, jamais nous ne soupçonnerions qu'ils tiennent à une époque aussi rapprochée; nous croirions qu'il s'agit d'êtres primitifs.

•

BÉRÉNICE. — Bérénice naquit d'un sujet *imposé* à Racine.

Jules Lemaître pense qu'elle fut un succès, tout en avouant que la critique l'avait ridiculisée. Nous établirons qu'elle ne fut pas du tout un succès de public. Alors succès de quoi?... Il semble qu'on pourrait dire que *Bérénice* n'existe que pour le livre, puisque, chaque fois qu'on a essayé de la jouer — même à notre époque, — elle a été délaissée. Elle ne porta même pas au bi-centenaire de Racine, bien que jouée par une troupe d'élite [1].

•

MITHRIDATE. — Celui-là est un grand massacreur, passionné de la puissance.

Au lieu de voir en lui un roi, voyons un simple loup-cervier, un de ces animaux destructeurs qui tuent pour tuer, puisque, parfois, toute une bergerie est

1. Par Mmes Bartet et Moréno, MM. Albert Lambert fils, Paul Mounet et Fenoux. Les *Plaideurs*, joués par des seconds rôles, venaient de remporter un succès éclatant, et cependant *Bérénice* ne porta pas. Je me souviens que plusieurs raciniens connus, académiques même, en retournant à Paris, et, comme nous causions de ce demi-échec, l'expliquèrent par une raison que je n'osai contredire : « La représentation a eu lieu sous une tente, donc en plein air, tout contre une ferme. On entendait les chants des coqs, les beuglements des animaux d'étable. C'était une note moqueuse de franc réalisme ; or, Racine est un peu conventionnel ; il vaut surtout par la forme. » Aujourd'hui, plus audacieux, je proposerais ceci : Racine est réaliste, la plupart de ses hommes, de ses femmes ont *vécu*, seulement ni Titus ni Bérénice n'ont *vécu*. Ces deux-là, sont les seuls des héros de Racine qui ne valent que par la forme. Et le voisinage de la réalité avait rappelé avec insistance aux spectateurs, même lettrés, que *Bérénice* (*Bérénice* seule de tout le théâtre de Racine) était aussi conventionnelle que les *Plaideurs* étaient « nature ».

Bérénice est à part. Racine, d'ordinaire, n'était pas actualiste dans le choix de ses sujets. Il le fut, nous le savons tous, pour Bérénice.

égorgée par un seul loup en une seule nuit. Mithridate qui exècre tout le monde, même ses enfants, est le plus féroce de tous ceux que M. Lemaître appelle « les fauves de la ménagerie de Racine ». Il a un fils, Xipharès, qui aime la même femme que lui. Aussitôt qu'il s'en doute Mithridate le condamne à mort.

Mais, avant, il a, trois minutes durant, délibéré dans sa conscience. Et vous allez voir ce qu'il y a dans une conscience de loup-cervier :

Tu vas sacrifier qui ?...
Un fils que Rome craint, qui peut venger son père !
J'ai *besoin* d'un vengeur...
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire ?...

Non, les Romains seraient trop contents ! De sorte que s'il avait un autre lieutenant, Mithridate *n'hésiterait pas à tuer*. Donc Mithridate n'est pas un père. Et pourquoi ne l'est-il pas ? Le plus naturellement du monde : parce que son fils est déjà adulte et que dans la nature la paternité *n'existe pas longtemps* [1].

*

IPHIGÉNIE. — Une jolie jeune fille va être jetée en pâture à des affamés de carnage. Qui la défend ?

1. Dans le beau portrait de *Mithridate* par M. Jules Lemaître nous ne voyons qu'un mot à critiquer, *car, ce mot, rien dans les faits de la pièce ne l'a justifié*, c'est le mot en italique : « Le rival de Mithridate est un fils qu'il estime et *affectionne* ;... tout cela poussé à l'atroce par la condition, la race et le passé de Mithridate, habitué au sang, traqué comme une bête et qui a dû répondre aux crimes par des crimes et trahir pour se défendre de la trahison : homme de désir et de volonté indomptable, homme de dissimulation et de ruse. » Relisez la pièce ! *Affectionne* ?... Pas un acte qui le prouve !

Le jeune mâle (Achille) qui la désire avec fureur. Ensuite sa mère. Cette mère (Clytemnestre) fait moins « du sentiment » qu'elle ne montre les dents.

Et le père ? Le père, dans la nature, ne penserait qu'à lui-même, à son intérêt. Si, au contraire, c'était un homme très civilisé peut-être défendrait-il sa fille avec plus de dévouement encore que la mère.

Eh bien Agamemnon se conduit-il en homme ou en bête sauvage — bête sauvage infiniment vaniteuse, quand il exige que sa fille se laisse tuer :

> Ma fille, il faut céder
> Montrez, en expirant, de qui vous êtes née,
> Songez donc dans quel rang vous êtes *élevée !*

En somme rien d'humain !

*

Phèdre. — Cette femme incestueuse a commis le crime le plus odieux : faire condamner exprès un innocent. A-t-elle la stupeur muette que donne le remords ? Non ! Elle se borne à phraser ; puisqu'il faut passer son ennui sur quelqu'un, elle s'en prend à sa confidente : « Misérable, c'est ta faute ! »

Si elle avait eu l'ombre de ce qu'on appelle remords, au lieu de mentir en se bornant à prononcer le mot, — qu'est-ce qu'un mot ! — elle eût couru avouer son crime à Thésée.

Mais elle pousse la férocité jusqu'à examiner si elle va laisser périr Hippolyte. Et, aussitôt : « Puisqu'il ne m'aime pas, tant pis pour lui ! » Et on a voulu que Phèdre, *par un côté*, fût un peu chrétienne... Drôle de côté, drôle de chrétienne !

*

Athalie. — Quel misérable que ce grand-prêtre Joad[1], qui, au mépris des lois de l'hospitalité, attire par fourberie Athalie chez lui — et l'assassine.

*

Eh bien qu'est-ce que cela signifie ? Nous bornerons-nous à répéter, avec Jules Lemaître, que cela prouve que Racine est féroce ?

Mais, *féroce*, cela ne définit pas, cela ne nous donne pas la raison d'être de cette chose, peu répandue de nos jours, qu'est la férocité ?

Cette source, cherchons-la. Racine fait agir les êtres qu'il recrée (oui, qu'il recrée, qu'il pétrit à son gré — car on a constaté que ses personnages sont souvent plus durs que leurs modèles antiques) comme si aucun d'eux n'avait jamais eu la moindre notion du bien et du mal. Racine qui aime, *puisqu'il les fait tels,* ces enfants de sa pensée, est décidément un amoral. (Combien aveugles ont donc été les romantiques, eux qui niaient le devoir et proclamaient les droits de la passion, de ne pas avoir su reconnaître en Racine un beau type d'anarchiste moral !) Peut-on être plus négateur que celui qui, dit Brunetière, excuse toutes les infamies et les glorifie ? Chez Racine chacun des héros prend ce qu'il convoite. Il le prend avec de belles paroles, mais il le prend. Chez Racine,

1. Pour Sarcey, Joad était un monstre, un prêtre fanatique, hypocrite et sanguinaire qui attire son ennemie dans le piège le plus odieux et extermine sans pitié tous ceux qui ne pensent pas comme lui.

le plus naturellement du monde, *on tue qui l'on hait.*

Chez lui tout est proie. La femme la proie de l'homme. L'homme la proie de sa passion. C'est un long, un indéfini festin de fauves. Dans les sombres forêts, au temps de l'âge de pierre, cela ne devait point se passer autrement. Voyez les héros des romans préhistoriques des frères Rosny ! Oui l'amoralité, ici comme là-bas, est intégrale.

Jules Lemaître exprime absolument les mêmes idées, voit le même féroce Racine. « Les héros de Racine n'ont de chrétien que ce que le poète, produit d'une civilisation chrétienne, a fait couler en eux SANS LE SAVOIR. »

(Remarquez qu'on a dit exactement la même chose de Maupassant. Seulement, après avoir relevé cela, on a du moins conclu que Maupassant, artiste passionné, réaliste résolu, était amoral et pas chrétien. Racine, après avoir été qualifié *d'aussi peu chrétien que possible,* par Jules Lemaître, va nous reparaître, ô prodige ! — en très chrétien.)

Il nous dit aussi que ces histoires des tragédies de Racine sont vraies et *nature* comme des « faits divers. » (Parfaitement ! Le « fait divers » pourrait être qualifié, je crois, *un acte de revanche de l'instinct individuel contre l'organisation sociale et religieuse.*)

« Racine montre l'homme naturel. »

« C'est parce que les femmes s'affranchissent moins de l'instinct animal (sont plus serves de l'instinct) que le théâtre de Racine aura surtout des passions de femme (sera féminin), alors que celui de Corneille (où l'instinct animal est dompté) sera viril. » Il eût pu ajouter que, pourtant, c'est un théâtre très mâle, — mais oui, puisqu'il s'occupe tant de la femme !

Mais M. Jules Lemaître, effaré de son audace, va bientôt ne plus rien garder de ces indications si vraies.

Il rejette son « Racine féroce ». Dommage, car il était superbe...

Eh bien, alors, nous, nous le reprenons !

Et nous essayons d'expliquer Racine féroce, c'est-à-dire, plus exactement, amoral.

D'où vient cette amoralité, d'autant plus navrante aux yeux du moraliste, que *jamais* vous ne verrez dans Racine ce que vous voyez dans Corneille : la protestation vaillante de l'idéal contre le train fâcheux du monde.

— Eh bien, après ?... Racine était un réaliste !

— Pardon ! Un réaliste, c'est quelqu'un pour qui *le fait prime le devoir.* Les réalistes sont toujours de faible moralité, et éprouvent le besoin de donner à leurs personnages favoris les idées dirigeantes de leur âme. Dès lors, les principaux personnages de Racine, n'en doutons pas, *c'est lui-même.*

Oui, d'où lui vient-elle, cette amoralité ?

De quatre sources principales, je crois. (Je me borne à énumérer, laissant au lecteur le soin de développer un peu plus le thème s'il ratifie l'idée.)

I. — *Son atavisme Skonin. Le sang franc semble celui d'êtres que l'histoire nous montre sensuels, violents, car ils sont forts.*

II. — *La discipline automatique de sa ville natale, discipline qui leur tenait lieu de tout. — même de règle morale.*

(On l'a remarqué, les très disciplinés sont peu moraux, car, pour eux l'ordre du chef de l'association

tient lieu de tous autres motifs déterminant leurs actes.

Au surplus, peut-être pourrait-on se contenter de cette raison, simple mais décisive : Racine était extraordinairement passionné ; un passionné se considère toujours comme le centre et le but de l'univers ; alors comment s'asservir à une morale ? Tout passionné (vraiment passionné) est amoral par cela même. « Vertueux, Racine n'eût pas écrit » (Sainte-Beuve).

III. — *Sa passion d'art, ses préoccupations esthétiques qui entre le beau et le bien ne lui eussent pas permis d'hésiter.*

IV. — *Ses trop rapides succès en tout genre.*

(Il fut, tout de suite, un enfant gâté du succès. Il était *quelqu'un* dès vingt ans, puisque son *Ode sur le Mariage du Roi*, lui valait une bourse d'or et une pension, avec l'estime des plus marquants parmi les écrivains. A ces succès de gloire durent s'ajouter des succès galants extraordinaires. Il était trop beau ! De tels succès sont singulièrement corrupteurs.

C'est alors qu'il devint l'arriviste que montre Jules Lemaître. Il marcha tête haute vers son étoile, foulant aux pieds tout obstacle, ainsi que le bel Alexandre, son héros, son dieu !

L'âme de Racine, c'est donc l'âme même des « fauves de sa ménagerie ». Il serait un primitif amoral — ce qui expliquerait que, comme dit J. Lemaître, il ait exprimé l'homme de partout et de toujours.)

Nous voilà de plus en plus loin d'une âme de Port-Royal...

Eh oui!... Et comment ne voyons-nous pas que Racine est... païen?

Oui, païen ! Pourquoi n'aurait-il pas dit tout bas ce que dit tout haut notre très admirable Loti : « Il n'y a pas de dieux, il n'y a pas de morale; rien n'existe de tout ce qu'on nous a enseigné à respecter; il y a une vie qui passe. A cette vie il est logique de demander le plus de jouissances possible, en attendant l'épouvante finale : la mort ! »

Tenez, voici, je crois, Racine : un païen qui eut très peur de la mort — comme ses aïeux francs, mais, comme eux aussi, n'en eut peur que *très tard*...

Ce *très tard*, je le trouve essentiel...

Quel dommage que M. Jules Lemaître ait attendu son cours sur Fénelon pour nous avouer que, dans ce temps-là (Louis XIV), *il n'arrivait guère qu'on revînt à Dieu autrement que par terreur*, — quand la mort approchait!

*

Il y a aussi autre chose dans le « sentiment » de presque tous les personnages de Racine.

Ils ne sont pas seulement des êtres « formidablement armés » (aux fins d'assouvir leur désirs naturels), ils sont, en plus, d'une fierté individuelle extrême. Ils ont *d'abord* la fierté de leur sang; plus encore l'orgueil de la dignité que leur ambition a acquise ou de celle qu'ils convoitent. Personne n'oubliera leur rang, ne leur « manquera », — ou il s'en repentira!

C'est ainsi que Racine a créé une passion nouvelle : la passion de la dignité...

Bérénice la personnifie à merveille. Bérénice veut un titre, — un titre, et non un homme. Si elle ne voulait que l'homme [1], elle le pousserait à s'aller cacher dans quelque doux asile écarté.

Elle veut une couronne. Elle vit d'ailleurs parmi des gens qui ne pensent à rien qu'à mesurer leurs fiertés sur les variations de leur fortune.

Le cas d'Antiochus est curieux, sous ce rapport.

Connaissez-vous posture plus ridicule que celle de cet amoureux transi, simple « utilité » servant à rehausser la dignité de Bérénice? Grâce à lui Bérénice occupe, dès le début de la pièce, le rang enviable d'une femme qui, née reine — mais reine de rang moyen — pourrait *déjà* être une très puissante souveraine. Il lui suffirait pour cela de consentir à accepter la main de ce monarque d'Asie.

Lui, cet Antiochus, repoussé par Bérénice, apprenant le prochain mariage de la femme qu'il aime, n'a plus qu'une chose à faire : s'éloigner.

C'est bien cela qu'il annonce. Aussitôt son confident de protester. « Comment, vous ne voyez pas, sire, que dans l'occurrence, il y a — ce qui prime tout, — occasion pour vous de monter en dignité.

Titus devenant son époux
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous [2]

1. Idée de M. Ed. Rod. De lui également la remarque que Racine ne pouvait qu'être infiniment goûté de Saint-Simon, ce duc et pair si féru de vanité nobilaire.

2. Il n'y a pas que dans *Bérénice*!... Qu'on se rappelle la confidente d'Andromaque disant à la veuve d'Hector qu'épousant Pyrrhus, elle recevrait, en somme, de l'avancement en honneur. Hiérarchiquement Pyrrhus, le tueur, est, en effet, le supérieur d'Hector, la victime !

(Plus on étudie le caractère scandinave et plus l'on est frappé d'y

. . . .

Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant...

rencontrer certaines tendances que nous retrouvons ici chez Racine. M. Bellessort, qui connaît bien le pays d'origine des Francs, nous apprend que les Scandinaves ont le culte de la force véhémente. Une brutalité dominatrice est chez eux le *soutènement d'une fierté nobiliaire extrême.* Il y a toujours, un *étonnant* souci de la dignité de la race d'où l'homme est issu.

M. Bellessort résume ainsi Bjœrsterne-Bjœrnson, l'un des deux épiques modernes de la Scandinavie : « un violent, roué, sans franchise, passionné, en même temps théologien biblique. Avec une imperturbable assurance il considère comme étant à lui ce qu'il a lu, — et le prend. Il hait frénétiquement ses proches (Ibsen notamment, un proche parent, mais un rival !) Il apparaît les yeux brûlants de vengeance. Ses plaisanteries sont trop lourdes, d'un gros comique. L'attitude est présomptueuse, méprisante, quelque chose de la grandesse espagnole. »

N'est-ce pas un peu cela parfois, Racine, comme caractère, et aussi comme génie ?

Si j'insiste sur ce point c'est que je vois, nous autres Français, nous méprendre souvent sur les héroïnes de Racine. On dit : « Hermione?... une névrosée, car elle est à demi détraquée, Roxane une hystérique. » Mais non ! Hermione est d'une autre race que nous, mais c'est une âme saine, vigoureuse ; pas trace de neurasthénie chez elle. Roxane non plus n'est pas une malade. Pas davantage la femme mûre qui voit ses charmes décroître. Roxane est jeune. M. L. Brunel a bien voulu m'envoyer une étude psychologique et physiologique sur Roxane. Roxane, — il le prouve, — est la femme d'Orient jeune, saine, sans tare aucune).

Hermione et Roxane ont été, plus qu'on ne pense, atteintes dans leur dignité : elles se vengent. (Pour Roxane, voir aux *Annexes.*)

Augustin Thierry prétend que ce par quoi le Franc ne ressemble *à aucun peuple,* son trait signalétique, est que son orgueil consiste surtout dans la vanité du rang, de la condition. Le Franc, dit-il, est le seul de tous les barbares qui osa établir par ses lois une différence de valeur légale entre le Gallo-Romain et le Franc. Il a un mépris intraitable, une aversion allant jusqu'au dégoût, jusqu'à la haine féroce pour qui n'est pas de sa race. L'excès d'orgueil qui devait perdre la noblesse féodale française est d'origine franque. La morgue anglaise fut une importation franque par les Normands.)

Comment, *triomphant ?...* Oui,

... Chargé des titres souverains.

Antiochus ne proteste pas !

Et voici Bérénice qui, depuis trois ans, se laissait courtiser par lui. Aujourd'hui, elle se croit déjà impératrice. Elle a donc, *virtuellement,* préséance sur Antiochus. Or celui-ci se permet de l'oublier !

Je n'aurais jamais cru, lui dit-elle

... que dans une journée
Qui doit avec César unir ma destinée
Il fut quelque mortel...

(*Mortel ?* un pareil roi...)

... qui put impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.

Sa confidente lui fait alors des reproches sur sa dureté. On n'est pas si pointilleux !... Ce qui l'étonne le plus c'est la hâte de Bérénice à écarter Antiochus. Quelle imprudence !

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.

Du tout, réplique Bérénice, je tiens à ma gloire !

On a, je ne sais comment, qualifié *Bérénice* de « douce élégie. »

Douce élégie ? avec des vers comme :

Cette haine, seigneur, reste de sa fierté,

(En vérité, comment lit-on Racine ?)

Quand, à la fin, son rêve d'orgueil se sera écroulé,

Bérénice, par un effort de superbe se relèvera. Elle clamera qu'elle va servir *d'exemple à l'univers,* — ce qui n'est pas un mince honneur !... Et la voilà consolée !

Iphigénie tient à la vie, mais davantage à sa gloire. En effet elle finit par accepter de se laisser égorger, frappée de la valeur de cette considération que, un jour son

... trépas...
Ouvrira le récit d'une belle histoire !

(On comprend que le public n'ait jamais beaucoup goûté pareille pièce !)

Phèdre vient effrontément s'offrir à Hippolyte. Jamais la passion n'à déliré à ce point. Mais Hippolyte :

... oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

Cette réponse, Phèdre l'a dix fois méritée. Cependant, *comme Hippolyte n'a pas un rang comparable au sien* — puisqu'elle est reine — elle bondit !

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire[1] ?

1. Un professeur me demandait de ne pas insister sur cette « petitesse » de Racine *tenant tellement au préjugé du rang social* ; cela le diminuerait devant l'opinion. J'ai répondu que le seul défaut de ce préjugé du rang est de dater un peu trop. Notre démocratie française met aujourd'hui tous les humains sur un même plan, sans vénérer le moins du monde leurs titres et leur sang, mais cet irrespect est relativement récent. Au temps de la monarchie il y avait en France, même sous le second empire, un souci des hiérarchies, en tout et partout, qui nous paraît aujourd'hui saugrenu.

Qu'on relise, en effet, le réquisitoire de Pinard contre Flaubert,

Athalie tombe sur un cri de reine orgueilleuse et encore arrogante. En effet, ce n'est pas un homme, c'est un Dieu qui triomphe d'elle. Or elle a lutté contre lui, longtemps, d'égal à égal. L'honneur est sauf!

On se souvient de l'attitude de Monime, telle que Racine l'a voulue, Monime qui aime mieux s'exposer à périr, elle et son amant, que de ne pas demander, sur l'heure, à Mithridate raison de son insolence.

Je n'insiste pas. Depuis Taine, depuis Anatole France, cela a été marqué trop de fois et en des termes trop heureux — que, chez les personnages de Racine, le souci de leur vie est moindre que celui de leur amour-propre, — pour qu'il faille appuyer.

Alors retenons ceci : les héros de Racine ne font jamais que ce que la nature leur commande, — hormis quand leur amour-propre est en jeu. Alors tout, plutôt que de s'humilier! A ce moment ils ne sont plus du tout « nature ». Sauf cette modalité — un peu singulière, qui les fera parfois paraître *convenus*, — ils sont admirablement vrais, vivants et naturels.

Racine est le plus grand des *naturistes*. Voilà pourquoi il est terrible, mais voilà pourquoi il est immortel[1].

(*procès de Madame Bovary*) on y trouvera, à cet égard, des choses qui ne heurtèrent point à l'époque. Aujourd'hui nous n'en croyons pas nos yeux, quand nous lisons : « Emma arrive à Yonville, et, là, qui fixe ses regards? Ce n'est pas l'honorable notaire, MAIS UN SIMPLE CLERC. *N'y a-t-il pas là une offense aux convenances !* »

1. Ah! comme il semble que M. Paul Albert — que Sainte-Beuve estimait tant — n'eut pas eu tort de dire que les tragédies de Racine ce sont « des nappes de sang jonchées de fleurs ».

Aussitôt certains protestèrent. Savez-vous contre quoi? Contre la vulgarité de l'expression!... Elle est pourtant très XVII[e] siècle. M[lle] de Sully, carmélite voulant peindre aux yeux de la comtesse de Brégy ce qu'est, au vrai, la vie élégante, la vie de Cour, — lui adresse une tête de mort à demi pourrie dans un panier doré comblé de roses aux plus doux parfums.

VII

LA CRISE DE CONSCIENCE DE 1677.

Après la cabale de *Phèdre,* Racine se serait retiré du théâtre par remords afin de se convertir. — Le sens qu'avait alors le mot *conversion.* — Il n'y a conversion qu'à de certaines conditions. — Il faut aussi des sacrifices et il faut des remords. — Après la date de sa soi-disant conversion, il écrit un opéra, *Phaéton,* et traduit le *Banquet de Platon.* La vie qu'il mène. — Les contemporains ont-ils soupçonné la « conversion » de Racine? — Racine a peut-être fourni lui-même la preuve que « sa conversion » était apocryphe.

« Ce n'est pas une réforme de son âme que celle où l'intérêt est du même côté que la foi qu'on arbore. »

J. Lemaitre, *Fénelon.* (Dans le morceau contre la Réforme française du XVIe siècle.)

« La conversion de Pascal ?... *Là encore* il faut se garder de la légende. »

Lanson.

*

— Mais, comment admettre que Racine ait pu être ce magnifique artiste amoral païen alors que Port-Royal était en son âme ? Car — c'est un fait — Racine, en 1677, quitte le théâtre par remords, par horreur de lui-même, et se précipite, des bras de la Champmeslé, dans ceux de la religion.

— Non!... La conversion, les conversions — une première, *petite*, préparant la *grande* — tout cela n'est rien qu'une mystification imaginée par Louis Racine, Louis qui voulut nous représenter son père sous les traits d'un pénitent de Port-Royal! La conversion de Racine au lendemain de *Phèdre* est purement apocryphe.

Si je parle aussi net c'est que je sais — comme on dit au palais — je sais ce qu'il y a dans le dossier de cette pseudo-conversion.

*

Procédons cependant comme si elle était sérieusement discutable [1].

Que peut bien être, que doit être une conversion ? Quand nous saurons à quels caractères on reconnaît une conversion, en quoi elle consiste, par quoi elle se manifeste nécessairement, essentiellement, — faute de quoi elle n'existerait pas, — nous comparerons avec le cas particulier de Racine.

Et tout d'abord, attention! Un fureteur qui a balayé l'imposture traditionnelle de l'accident détermi-

1. Disons tout de suite que Racine, à ses derniers moments, ne fut pas quitté par M. Vuillard, un janséniste sûr. Or Vuillard tient pour prouvé que Racine ne se convertit que très peu avant sa mort.

Disons aussi que, pour croire à la première conversion de Racine, il faut un parti-pris inouï. S'il n'y a encore eu qu'une biographie sérieuse (en deux siècles) de Racine, il y en a vingt excellentes de Calvin. Or ces biographies ont, toutes, fait justice de la prétendue première conversion de Calvin, *car sa vertu ne prouvait pas qu'il y ait eu révolution dans son âme.*

Pour Racine, on ne demande pas de preuves. La conversion est un dogme !

nant chez Pascal une première *petite conversion* [1], M. Giraud, professeur à l'Université très catholique de Fribourg, commence par ce conseil : « Soyez très méfiants en matière de conversion ! » Et il explique que l'on eut la manie de vouloir que tous nos grands hommes du XVIIe siècle se fussent convertis par échelons, cela afin de faire croire que leur éducation très chrétienne les avait fortement impressionnés.

Ce qui a beaucoup facilité la croyance à ces pseudo-conversions, dit-il, c'est que le sens du mot conversion était alors *très faible.* Aux temps de la féodalité l'Église, par politique, avait facilement accepté des simagrées de repentir. Tout de suite, au premier geste d'un grand pécheur, on annonçait sa conversion, espérant lui en donner l'idée. (C'est ainsi que Frédégonde, avait déjà « éprouvé » quatre crises de conscience (?), qualifiées *conversions*, avant de faire assassiner l'évêque Prétextat.)

Remarquez que M. Jules Lemaître parlant hier de la conversion du duc de Bourgogne, — fougueuse nature, haineuse, brutale, mais voilant ses haines, — se refuse à être la dupe des apparences. « Saint-Simon (qui nous parle de cette conversion) exagère... afin de produire plus d'effet. La conversion fut moins rapide. »

C'est, je crois, juste le cas de Racine... Mais n'est-il pas permis de se demander pourquoi ce scepticisme (en matière de conversion) est venu si tard à M. Lemaître, — si tard après le *Racine?*

Et cependant son confrère à l'Académie, Mgr Du-

1. Avant M. Giraud il y avait : 1° un pont de Neuilly ; 2° un carrosse retenu par miracle au bord de l'abîme ; 3° une conversion de Pascal. Après M. Giraud, il ne reste plus... que le pont de Neuilly.

chesne, lui avait fait remarquer combien il faut être méfiant quant à la sincérité de la religion des gens « en un temps, au XVIIe, où tout le monde est chrétien ». On était alors trop tenté de « s'arranger pour être chrétien à bon compte ».

Maintenant voyons un peu ce que Bourdaloue, — il s'y connaît ! — appelle conversion.

Celui qui veut se sanctifier doit d'abord commencer par une humilité profonde, aimer son prochain par des œuvres, crucifier sa chair, être sévère à soi-même.

Et à quoi s'aperçoit-on qu'un homme est converti ? A beaucoup de génuflexions, d'austérités ? Non ! A une seule chose : *à ce qu'il devient bon* [1].

Le converti vit *dans* la religion, il vit *avec* elle, il vit *pour* elle. (Gerson.)

Et où fait-on sa conversion ?

Mais loin des hommes, loin des tentations, toujours dans des maisons religieuses où l'on est pauvre avec des pauvres.

Pourrait-on faire son salut à la Cour ?

Bourdaloue se plaint, avec La Bruyère, que les courtisans — Racine en est — fassent du visage du prince toute leur félicité, — à tel point qu'ils tournent le dos au prêtre et aux saints mystères pour élever leurs faces vers le roi à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqués.

Quelles consciences a-t-on à la Cour ? « Monstrueu-

1. « La principale de toutes les vertus chrétiennes, est la charité » ont dit deux grands papes, Bourdaloue et M. Faguet. (Entendez bien : cela fait *quatre* personnes...)

ses ! » dit Bourdaloue. « On a toujours raison de se défier d'un homme de Cour. »

Et que sont les grands aux pieds de qui l'on vivrait?

« Les grands ne sont que tyrannies, duretés, injustices, violences, concussions, brigandages, désordre de vie, débauche... Voilà ce qui les avilit. »

« Dans les palais des rois on ne peut être sincèrement religieux, car la sensualité y est sans cesse écoutée et flattée et l'on y a le spectacle de la vertu succombant aux plus vicieuses passions. »

Peut-on, au moins, rester honnête homme à la Cour? C'est bien difficile, répondent et La Bruyère et Bossuet.

« L'homme qui est depuis quelque temps à la Cour et qui, secrètement, veut sa fortune, ne nomme plus les choses par leur nom ; il n'y a plus pour lui de fripons, de sots ni de fourbes. »

Il n'est occupé qu'à faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune. A quoi se ramène la vie de Cour ? A renoncer à ses plus chères pensées et étudier sans cesse la volonté d'autrui.

— Mais il y a à la Cour un clan de dévots. On pourrait s'y confiner. — Justement ce sont les pires !

« Soyez-moi de vertus, non de soie habillés », voilà ce que Ronsard jetait déjà aux dévots de Cour.

« Le courtisan aujourd'hui porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot » (La Bruyère).

Qu'est-ce qu'un dévot ? Un homme religieux ? — *Le contraire :* « Celui qui sous un roi athée serait athée. »

(Bourdaloue) « Un dévot intéressé est capable de tout. » Il nous dit aussi qu'il n'y a pas « plus vindicatif, plus haineux qu'un dévot. »

On ne voit à la Cour que des comédiens de la dévotion, car « il ne faut rien moins, dans les Cours, qu'une vraie et naïve impudence pour y réussir » (La Bruyère).

D'ailleurs Racine lui-même n'a-t-il pas dit dans *Esther :*

Quiconque ne sait pas dévorer un affront
Ni de fausses couleurs se déguiser le front
Loin de l'aspect des rois, qu'il s'écarte, qu'il fuie !

*

Voilà qui est acquis, Racine, juste au lendemain de *Phèdre*, avant son mariage, longtemps *avant* sa cérémonieuse réconciliation avec Port-Royal, (car en fait, — bien que là encore on ait tenté de nous en faire accroire — elle est sensiblement *postérieure* à son mariage), Racine entre à la Cour. Le fait d'y entrer est inconciliable avec tout scrupule qui aurait déterminé chez lui une conversion. *Converti il eût fui la Cour à tout prix.*

Maintenant a-t-il été ravagé de remords ? Que cette question que l'on résout (depuis 1747, — elle n'existait pas avant) dans le sens de l'affirmative, est singulière ! Nous connaissons donc quelquefois les motifs intimes, le fond des âmes ? Non : nous voyons des actes et nous essayons de les analyser, — sans y réussir d'ordinaire, — cela, même quand il s'agit d'êtres simples qui se sont livrés à nous. Mais ce Racine compliqué, qui ne s'est livré à personne !

Alors cherchons à relever — il nous en faut — *des actes qui resteraient inexplicables pour nous si Racine ne s'était pas converti.*

La recherche sera aisée... M. Paul Mesnard, l'infatigable enquêteur qui, en dix années, ne parvint pas à découvrir **un seul acte** prouvant la bonté, la tendresse de cœur, la sensibilité affective de Racine, n'a jamais pu, davantage, avant *Athalie* — c'est-à-dire bien loin de 1677 — signaler un seul acte de sacrifice, d'humilité, de renoncement, d'austérité de vie chez Racine.

Il trouve *le contraire* tout le temps ! Il voit — et le rouge lui en monte au front — Racine vers 1681, céder, malgré Boileau, aux instances de la plus impudique des maîtresses du roi, et rimer pour elle un voluptueux *Phaéton*. Cet opéra est si peu œuvre d'art, que la Montespan, étant bientôt au déclin de la faveur, Racine brûle vite cet opéra, afin de ne pas déplaire à la veuve Scarron, nouvelle favorite.

Il voit encore Racine, sollicité par l'effrontée sœur de la Montespan — cette étonnante abbesse qui tenait, en grec, des propos de corps de garde, et osait promener son bandeau jusqu'à la cour — traduire avec elle le scandaleux *Banquet* de Platon [1].

Selon M. Mesnard, Racine pousse, nous l'avons dit, la courtisanerie envers le roi, au delà de toute limite. Il dit carrément — il l'écrira à Mme de Maintenon — « le roi et Dieu ».

Il est, plus que jamais, intolérable d'orgueil, n'hé-

1. Ici Louis Racine, est bien amusant. Il fait une scène à Boileau, qui aurait dû ne pas raconter l'histoire de l'opéra de *Phaéton*. Puis il prétend que la traduction du *Banquet* est antérieure à la conversion. Cela sauverait son roman pieux... Mais — on ne saurait penser à tout, — obligé de donner, alors, une autre date à cette traduction, il en jette une au hasard. Si la date qu'il donne alors était vraie, ce serait avec les Solitaires de Port-Royal et *sous leur direction* que son père aurait fait cette graveleuse traduction !!...

site jamais à blesser Boileau et même à mentir quand il y va de son intérêt [1].

Alors que la vie de Molière, de Boileau, de La Bruyère est remplie d'actes de désintéressement et de générosité délicats, que trouvons-nous en parallèle chez Racine ?

Même pas généreux avec ses enfants ! Il est extrêmement riche. Eh bien, quand il dote sa fille, il prie qu'on ne dise pas le chiffre très faible de sa donation ! Si on le savait cela le ferait taxer de ladrerie [2].

Qu'on se rappelle la lettre déjà citée où Racine, ayant prêté trente livres à son oncle Claude, recommande à sa sœur de faire rentrer, par à comptes, cette somme pour l'employer à soutenir tous ses cousins pauvres. Allons ! il y avait des cousins pauvres recevant alors de Racine quatre sous de rente par mois ! Et lui touche par an 41.000 livres du roi [3].

« Racine est très aumônier » soupire M. Larroumet. — Mais il oublie de le prouver...

1. Rappelons l'histoire du roi se faisant lire par ses deux historiographes, certain passage relatif à une bataille. Boileau lit : « L'ennemi rebroussa chemin. » Le roi interrompt : « Rebrousser !... » — Sire, le mot n'est pas très noble, mais... notre langue est pauvre ; il n'y en a pas d'autre ! » — « Voyons, Racine, dit le roi, acceptez-vous *rebrousser ?* » — « Jamais ! Votre Majesté a cent fois raison ! »

2. La mise au couvent de ses filles lui fut infiniment profitable. Les parents sincèrement pieux donnèrent, toujours, on le sait, comme dot de couvent, ce qu'ils eussent donné comme dot de mariage.

Or, à la fille qu'il dote en mariage Racine donne (en s'en cachant) 120.000 livres. De celles qu'il fait religieuse (Nanette à Melun, voir encore ces actes, étude Chagot, notaire) la plus généreusement traitée reçoit 5.000 livres. Et cela après quel aigre marchandage ! (Lettre 187, sept mois avant sa mort, au plus chaud de sa dévotion renforcée).

3. Rien que de 1677 à 1687 j'ai relevé 4.000 louis de bourses de faveur du roi, 20.000 louis d'aujourd'hui.

Racine va assister à des crises de misère populaire effroyables. Il fera un placet, — nous dirions aujourd'hui un article de journal — sur la misère du peuple : mais il ne lui vient pas à l'idée de vendre un peu de son encombrante vaisselle d'argent, un peu des diamants de celle qu'il a épousée par pénitence, et qui, *comme lui*, circule dans l'opulent hôtel de Ranes en robe de velours brodée d'or, constellée de pierreries.

*

Et puis, voyons donc quelles causes l'auraient déterminé à se convertir ?

« Enfant de Port-Royal, il avait été si profondément imprégné dès sa plus tendre jeunesse... » — Pardon ! nous cherchons les causes visibles, contrôlables de la conversion urgente. Des causes, en toute conversion, on en rencontre. Pour se convertir, il faut y être poussé par *quelque chose*. Qu'on étudie la conversion de cet « admirable Tolstoï », comme a dit un jour en chaire un vaillant prêtre, l'abbé Vignot [1], on voit qu'il eut sous les yeux, dans l'armée, dans l'administration, à la Cour et, ensuite au village, des spectacles qui l'indignèrent. Alors une lente révolution se prépara dans son âme. Apte à goûter autre chose que des satisfactions matérielles, cette âme noble et pure fut le *sujet* d'une crise et non la *cause* de la crise. On ne peut donc pas dire que l'âme de Racine (en supposant que Port-Royal eût formé cette âme) — est la cause de sa conversion.

1. Souvent cité dans les précédents chapitres.

Reconnaissons, si vous voulez, que cette âme était, grâce à Port-Royal, très apte à recevoir la bonne semence. Soit ! Mais quels faits ont donc amené dans Racine sa « commotion du pont de Neuilly » ?

Voyons successivement les diverses explications fournies depuis deux siècles :

Louis Racine. — Les bons sentimens dormaient en lui, ils se réveillèrent après les émotions de *Phèdre.*

Toujours la génération spontanée ! l'auto-conversion !

M. Gazier. — Ceux qui, alors, dirigeaient son âme, durent le sermonner. Il dut y avoir un retour offensif de Port-Royal.

I. — Retour offensif de Port-Royal.

Voyons un peu ! M. Gazier reconnaît que depuis quatorze ans, la tante Sainte-Thècle, bientôt supérieure de Port-Royal, Sainte-Thècle, la seule personne qui eût gardé quelque titre à lui faire de la morale, n'avait plus échangé une lettre avec son neveu. (Nous l'en croyons très facilement. Les Racine ne sont pas des « girouettes ». Sainte-Thècle avait pris un engagement : Tant que le neveu touchera au théâtre, comme il est deshonoré, avili, aucun rapport. *Non possumus*[1].)

1. Ici M. Jules Lemaître — plus royaliste que le roi — contredisant vertement M. Gazier *lui-même*, fait le raisonnement suivant : « Sainte-Thècle était tante ; une tante est bonne ; donc, étant bonne,

Alors, comment faire pour écrire ? Le retour offensif se manifeste de quelle façon ?

la tante écrivait en secret à son neveu. Puis, le neveu, étant bon et tendre, se sentait bouleversé... »

Sainte-Thècle bonne !

Pour qui connaît bien les Solitaires, la supposition qu'ils se seraient mis en quatre, ou à quatre, pour tâcher de repêcher une âme est invraisemblable. Ils étaient bien autrement distants et fiers !

En somme, comme l'a fort bien dit dans son *Pascal*, M. Giraud, ces messieurs étaient des conducteurs d'âme, infiniment plus que des professeurs. Quiconque les écoutait, les fréquentait, était par cela même leur disciple. Quiconque refusait de se laisser mener, ne leur était plus rien. C'est ce qu'a compris Sainte-Beuve, quand il a écrit que Racine est un étranger pour Port-Royal.

Et le Racine de la veille de *Phèdre*, ce Racine, dont l'âme les aurait « préoccupés » au point qu'ils la faisaient surveiller jusqu'au milieu de l'hôtel de Ranes !

Je suis, d'ailleurs, persuadé que Racine aura désiré qu'on le crût, sinon converti, au moins en voie de conversion. Et pourquoi, s'il l'a désiré n'y aurait-il pas réussi ? n'a-t-il pas réussi en tout — et toujours?

Oh l'habile homme ! Il fait jouer les *Plaideurs*, satire méprisante contre la magistrature. Le bruit court dans Paris qu'il va être arrêté. Racine aussitôt imprime sa pièce et la fait précéder d'une préface où il affirme avoir visé les justiciables. La magistrature s'apaise, tandis que tout Paris et aussi la Cour, se pâment d'aise devant le joli tour joué aux «chats fourrés de Thémis. »

Plusieurs années s'écoulent. Racine fait jouer *Phèdre* : un inceste, le meurtre d'un innocent, le mensonge effronté. (Brunetière dira que cette pièce est infâme.)

Alors on regarde la préface, que, quelques mois plus tard, Racine a glissée en tête du livret. On y lit avec stupeur ceci : « Ce que je puis assurer c'est que je n'ai point fait de pièce où la vertu soit plus mise au jour que celle-ci... et soit plus susceptible de réconcilier avec la tragédie des personnes célèbres par leur piété. »

Et aujourd'hui, il y a quelqu'un qui enseigne que *Phèdre* est l'annonciatrice de la prochaine conversion de Racine ! « La préface de *Phèdre* l'atteste. »

Mais Racine lui-même s'était d'avance moqué des niais qui prennent au sérieux les préfaces, les « intentions » des auteurs (V. celle des *Plaideurs*.)

Et qui donc dirigeait l'âme de Racine quand il soupait avec la Champmeslé ?

Pas un mot d'explication dans M. Gazier ! Silence complet. Il faut sans doute comprendre que Racine s'arracha à ses actrices par l'influence des personnes *qui dirigeaient son âme*.

Bizarre ! mais, alors, la joyeuse bande, qui, depuis quatorze ans, *dirigeait son âme* — (ou alors les mots n'ont plus aucun sens) — venait tout à coup de prendre en masse le voile ou la robe de bure, et, Racine suivait le mouvement ? Est-ce cela, M. Gazier ? Non ?... Alors, qui donc étaient ces directeurs ou directrices ? Est-ce qu'on les voyait dans les coulisses ? au cabaret ? au tripot ? Et, s'ils n'y allaient pas, où donc, sur quel tabouret, transformé en prie-Dieu, s'installaient-ils pour diriger commodément l'âme de Racine[1] ?

Alors comment parler si légèrement de *direction d'âme ?*

D'autant que l'on ne paraît pas savoir ce qu'était, en ce temps-là, un directeur de conscience.

On désignait ainsi les surveillants, les soutiens que se donnaient à dessein les ultras de la dévotion. Saint-Simon n'a pas manqué de nous parler des « dévots à directeurs » ; ce sont, dit-il, les *grands dévots*, les patentés. Et les biographes de Mme de Sévigné ont soin de bien préciser que la marquise était, si l'on veut, une dévote, mais pas de celles « qui avaient des personnes pour diriger leur âme », c'est-à-dire pas une « dévote proclamée ».

1. Et M. J. Lemaître, de nous parler de la « documentation si riche et si scrupuleuse » de M. Gazier !... Sa documentation sur Racine ?... La Sorbonne l'attend encore, — et le public aussi.

Et le Racine, « partageur » de la Champmeslé, aurait été, déjà, dans le galant hôtel de Ranes, un « dévot proclamé » !...

Qui ne voit que l'unique but de ce « retour offensif » était de nous préparer à réentendre l'éternel refrain : « D'ailleurs Racine est tout en Port-Royal et serait incompréhensible sans Port-Royal. »

Eh bien le « retour offensif » est purement imaginaire. Eût-il existé qu'on devrait encore nous expliquer où ce « retour » aurait puisé la force de convertir Racine.

II. — Le remords, ou plutôt les remords.

Remords de quoi ? De l'empoisonnement (?) de la Du Parc ?

Mais vous êtes sûr qu'il l'avait empoisonnée ? Pas un médecin n'a reconnu, dans la maladie, même une apparence d'arsenic, le seul poison usité alors.

Et puis, il y avait dix ans de cela !..

Ici apparaît Brunetière : « Remords en plus des pièces immorales ! » — Et aussi M. Lemaître : « Il fut épouvanté (*sic*) d'avoir créé *Phèdre!* »

Mais un remords de ce genre, outre qu'il exigerait une certaine préparation, ne pourrait germer que dans des conditions extraordinaires, sur un terrain extraordinaire aussi.

Il faudrait d'abord, de toute nécessité, une âme très morale. Ensuite une âme qui, tout en étant prouvée très morale n'aurait *jamais* manifesté cette moralité jusque-là purement virtuelle. Or çà, avant les *coupables* tragédies, où donc chez le Racine des premières années, des odes amoureuses, où voyons-nous briller la moralité ?

Alors la moralité de Racine, cette moralité *en puis-*

CHATEAU-FORT DE LA FERTÉ-MILON

Sculptures de la façade Sud

BOURGFONTAINE, abbaye royale de Chartreux

(d'après une gravure du XVIIIe)

sance de remords, serait... hypothétique et future ! A ce compte il doit y avoir dans les prisons un certain nombre d'âmes *morales*. Eh ! oui on peut dire qu'elles n'ont point encore atteint l'époque d'épanouissement de leur vertu. Soit ! l'âme de Racine était alors une *âme morale à l'état de chrysalide.*

Allons !... qui ne voit que cette horreur de ses pièces chez Racine, est inconciliable avec *Phaéton.*

III. — La peur d'être arrêté et mis a la torture. — Reportez-vous à ce que nous avons dit sur les singulières libertés prises avec des dates historiques.

Et après ?

Après ? mais c'est fini. Oui, en 1910, la Sorbonne avec regret, l'École normale, avec hésitation, l'entière Université de France, avec plus que de l'hésitation (« que de trous dans cette conversion ! » aurait dit un jour M. Faguet), sont encore obligés d'enseigner à leurs étudiants et élèves que c'est bien sous l'empire de ces *causes puissantes* (*sic*) que Racine se convertit.

Mais, dit M. Jules Lemaître, « il faut bien qu'il se soit passé quelque chose dans l'âme de Racine, puisqu'il y a, au moins, ce fait énorme qu'il voulut se faire *trappiste*. Trappiste — pensez donc ! »

— Pardon, cher maître, mais *où est-ce rapporté* que Racine voulut se faire trappiste ?

— ......

— Est-ce une allusion au passage où Louis dit que son père avait, un moment, *songé* à se faire chartreux? Eh bien, mais entre chartreux, et trappiste, il y a un abîme. La Trappe n'a cessé d'être un ordre terrible — voyez Huysmans — ! Chartreux, à La Ferté-Milon, à Bourgfontaine, dans l'opulente abbaye, enri-

chie par les Valois, mais c'était assez confortable. Oh!... le désert, le voisinage des grands bois, cela pouvait troubler une âme mystique et rèveuse. Mais personne, vous le savez, ne fut moins rèveur que Racine. Être très réaliste (chacun le répète à l'envi) il put, il dut, si en 1677 il se sentit à bout de forces, souhaiter trouver asile dans ce monastère confortable et riche, où la bibliothèque était réputée [1].

Eh bien cette conversion qui n'eut aucun des gestes de la piété vraie, qui n'eut non plus aucun témoin, aucun confident, cette conversion sans motifs connus, n'a jamais existé [2].

1. Que de fois j'ai entendu l'abbé Hazard plaisanter les velléités de Racine de se faire chartreux. Pour lui, cela détonnait, ce n'était pas vrai. Louis, avec son habitude de fausser tout, devait avoir transporté en 1677 un fait datant de 1662 ou 63. Les Racine, très liés avec Bourgfontaine, ont dû chercher alors à caser là ce jeune homme qui devenait si inquiétant. L'abbé faisait ce raisonnement : « Les brillantes qualités de Jean firent que les Sconin et les Racine se disputaient à qui le lancerait. Mais les deux familles ne connaissaient qu'une belle carrière, — les emplois religieux. Quand Jean revient les mains vides d'Uzès, je suis convaincu que les Racine font flèche de tout bois pour réussir là ou les Sconin ont échoué. Eh bien il y a là, sous la main, le riche couvent de Bourgfontaine. Que Jean y pénètre, et un jour il sera prieur! Cela est d'autant plus vraisemblable que l'on dit que Racine « refusa un poste religieux où il eut dû porter une *robe blanche*. Les Chartreux portent la robe blanche. »

Bourgfontaine devait être peu austère vers le temps de Racine, car le poëte envoya une de ses tragédies à ce monastère.

Il ne l'en eût pas envoyée à des Trappistes, lesquels, on le sait, vivent comme des bouviers et des laboureurs.

2. V. au *Correspondant* (10 sept. 1910), plusieurs érudits catholiques (*le Secret de Port-Royal*) dénonçant avec indignation, preuves en main, les audacieux procédés grâce auquel Port-Royal parvint à faire croire que Pascal était mort janséniste, alors qu'il a simplement prêté sa plume à des gens qui ne savaient guère écrire, et qu'il aimait, mais dont il ne partageait pas les idées.

Ah! si Port-Royal perd aussi Pascal, que va-t-il lui rester ?

LES CONTEMPORAINS ET LA CONVERSION

Qu'ont-ils vu, les contemporains ? Racine, dès 1674, entrant dans la finance (charge de trésorier de France à Moulins) titre précieux pour un mariage dans la finance [1], et Racine se mariera... *dans la finance !* Il épouse une riche orpheline — bête à souhait — de qui le père fut trésorier de France en Picardie.

En 1677 on ne vit là rien de plus qu'un changement d'occupations. Pouvait-il en être autrement ? Racine, dites-vous, se serait converti de février à mai 1677. Or, un événement capital se produit alors dans sa vie. C'est dès février (tout l'indique, dit Paul Mesnard) que Racine et Boileau sont nommés historiographes du roi, c'est-à-dire encenseurs officiels [2]. C'est Boileau qui aura le moindre travail et les moindres gages (4.000 livres). A Racine incombera le plus de besogne et de profit. Il touchera 6.000 livres (environ 25.000 francs d'aujourd'hui). Et Racine avait eu des pièces qui ne lui rapportèrent rien !

Boileau nous dira, — tout naturellement (sans que personne parle de conversion pour lui) qu'il a été ainsi « tiré de la poésie », et a terminé sa carrière.

Eh bien Racine est dans le même cas, le *Mercure galant* ne s'y trompe pas et annonce que Racine « passe du théâtre à l'histoire du roi ».

1. Et dont il tirera un orgueil fou. On connaît sa fameuse lettre (83) « Nous autres trésoriers de France... »

2. Exactement du 1er au 15 février, car le roi part pour l'armée le 15.

Mme de Sévigné précise ceci — de très vraisemblable — que le roi a ordonné à Racine de quitter le théâtre. Le roi n'aime pas le partage, on le sait, — le roi, ce formidable égoïste, celui-là qui, un jour obligera la duchesse de Bourgogne, (sa petite belle-fille, grosse de l'héritier du trône, et très malade), à se lever — et, malgré les tortures qu'elle endure, à se présenter à une fête. Elle en mourra d'ailleurs ! Ah !... Non il n'admet pas le partage, celui-là !

Mme de La Fayette nous dit que « ses fonctions officielles suffisent à occuper Racine ».

Pour d'Olivet, (qui fut renseigné par des contemporains,) c'est on ne peut plus simple : la renonciation au théâtre n'a eu rien de soudain ; elle s'est imposée *peu à peu*, et a été la conséquence, d'abord de son mariage, — qui forcément exigeait un changement de vie, — puis de sa fonction d'historiographe.

Des vers qui coururent alors la ville reprochèrent à Racine d'être un *profiteur*, qui sacrifiait un métier à qui il devait beaucoup, cela tout simplement parce qu'il se sentait vieillir.

Il est évident que la moindre charge à la Cour était alors infiniment absorbante. Quand Racine fait fonctions non plus même d'historiographe, mais simplement de conseiller-gentilhomme, son fils nous apprend *qu'il ne lui est pas toujours possible de quitter Versailles une fois la semaine* pour se retrouver à Paris avec sa famille.

Baillet répète, après d'autres, cette opinion, qui régnait alors : « La France regrette qu'on ôte à Racine ses délices pour en faire un historien. »

CE QUE GAGNAIT RACINE A NE PLUS FAIRE DE THÉATRE

Racine gagnait tout.

Il avait pu se marier richement. Il devenait un « honnête homme », — et Saint-Simon oppose l' « honnête homme » qu'est devenu Racine à l'« homme de théâtre » qu'il fut.

Il allait vivre à côté du roi. Or rien n'existe en France que le roi. Il est la source de tout profit, tout honneur, toute sécurité. Le roi prime la religion, le roi est Dieu.

Comment est-on grand en ce temps ? D'une seule manière (*Sur l'Ambition*) : Pesez bien tous les mots ! « On est grand par la prédilection du prince et la faveur où l'on se trouve auprès de lui ; on est grand par les privilèges du poste qu'on occupe et qu'on ne remplit pas : c'est-à-dire qu'on est grand par tout ce qui ne vient pas de nous et qui est hors de nous. »

Toutes les grandes fortunes sont dues à la bienveillance du monarque. Voyez un simple fauconnier comme Luynes sous Louis XIII. Bientôt duc et pair !

Nous avons quelques chiffres de ses bénéfices dans la carrière de Cour (environ deux cent mille francs d'aujourd'hui — par lustre).

Et, jusque-là sa carrière de théâtre ?

Au théâtre Racine, en moyenne, n'avait eu que des demi-succès, fait que des profits dérisoires [1].

1. Il ne gagnait pas de quoi vivre. (V. l'article déjà cité de M. R. de Gourmont.) Il était à bout d'argent. (V. aux *Annexes*).

Les auteurs alors joués furent, dans l'ordre de leurs succès : Thomas Corneille, Pierre Corneille, Molière, Boursault, Dancourt, Hauteroche, Campistron, Montfleuri, Pradon.

Racine n'eut que deux vrais succès, *Alexandre* et *Andromaque* ; ses autres pièces réussirent peu, notamment *Phèdre,* sur qui on nous trompe en racontant, — en dépit de Boileau (qui dit le contraire[1]) qu'elle triompha de celle de Pradon.

Racine a donc renoncé à peu de chose. Il a lâché l'ombre ! En revanche il a trouvé la proie...

Et il était trop intelligent pour ne pas voir que le théâtre ne le menait à rien, même si ses tiroirs regorgeaient alors d'œuvres commencées.

Racine a-t-il sacrifié des pièces prêtes ?

Ici nous passons vite, car M. Mesnard, *depuis un demi-siècle,* a prouvé péremptoirement que Racine n'avait *rien dans ses tiroirs,* rien *même en projet.*

— Et *Alceste?* On sait que vers 1685 on aurait vu une *Alceste* de lui. Il l'aurait lue.

— Eh bien ! D'abord *Alceste* était une imitation grecque, mi-tragédie, mi-charge-comique. Le sujet ne peut osciller qu'entre l'odieux et le bouffon : un mari à qui sa femme sauve la vie en se suicidant. Et le mari accepte ! On a écrit bien des *Alceste.* Jamais elles n'ont réussi. Racine eût-il décidé un public français à commencer par pleurer d'attendrissement, pour finir par pleurer... de rire ? En tous cas, ce travail est bien postérieur à 1677. Il ne cadre en

1. « Pradon reste maître du champ de bataille... »

rien avec le genre ordinaire de Racine : triomphe de l'instinct, assouvissement de la passion sensuelle.

— Et l'*Iphigénie en Tauride* qu'il avait dans son tiroir ?

— Vous vous trompez. Cela se dit, mais cela encore est imaginaire.

Donc Racine n'avait rien « dans ses tiroirs ». Là encore il n'a rien « sacrifié ».

— Mais il pouvait encore produire une infinité de chefs-d'œuvre !

— C'est bien vague. Il *pouvait* ?..

Nous avons dit à quelles conditions rares à rencontrer, Racine était astreint pour écrire des tragédies. Si M. Brunetière a raison, avouons que Racine était d'avance condamné à ne produire que peu de pièces ; que par conséquent il avait, peut-être, en 1677, épuisé ses matériaux [1].

(Ici, on le voit je vais rapidement. La matière est de pure critique littéraire, aussi me bornerai-je à indiquer que — dans telle ou telle direction des recherches nouvelles pourront être faites.)

Autre ordre d'idées : Racine avait peut-être achevé le *défilé des fauves de sa ménagerie*. L'image est jolie, Jules Lemaître, intuitif de génie [2], a *vu*, je crois,

1. Voir le chapitre V — chapitre inséparable de celui-ci. Et ajoutons ceci. A en croire Paul de Saint-Victor, Racine n'aurait plus eu de quoi alimenter son théâtre. « Le champ de la tragédie est *très étroit*. Très vite la matière humaine a donné à celui qui la pressait, tout ce qu'elle contient de sang, de boue et de larmes. » Alors le tragédien s'arrête.

Le « petit-fils de Racine », M. de Porto-Riche, ne s'est-il pas arrêté, ou presque, après deux pièces, — sans cependant s'être fait moine ? Et Becque ?...

2. Oui de génie ! Je déclare qu'un esprit comme le sien, qui dut aborder son personnage avec la volonté d'*y voir clair*, ne pouvait pas,

que Racine prend ses personnages dans une ménagerie, c'est-à-dire parmi de splendides spécimens de la force sensuelle, de la force instinctive féroce. Autrement dit que les héros de Racine agissent, à bien peu près. comme agirait dans sa férocité immuable de primitif, un tigre, un loup, une panthère, une hyène. Racine nous a restitué l'homme vrai jusque dans les tréfonds, le primitif effréné, tout en appétits aux yeux luisants comme ceux d'un loup sous halliers. L'œuvre de Racine c'est l'épopée de la toute-puissante nature.

Si c'est bien *cela* le théâtre de Racine, alors qu'on nous dise quelles passions il avait négligé de faire passer devant nos yeux, ou encore de quel autre bel animal il eût bien pu nous faire entendre les rugissements [1].

*

Enfin Racine n'était-il pas, PHYSIQUEMENT, hors

dans l'état où on lui présentait Racine, ne point tenter les grandes percées qu'il a pratiquées. On voit très bien son Racine, qui est un être logique ; seulement je ne crois pas que ce Racine-là... soit Racine ! Mais le futur vrai Racine devra beaucoup à M. Lemaître. Sa plus belle trouvaille me semble d'avoir deviné que Racine fit *Athalie* pour lui, pour son salut.

On m'assure qu'il devra presque autant à Leconte de Lisle qui, pendant vingt ans, ne cessa de répéter que Racine était un féroce, un amoral, un faux chrétien, un être plein de haines.

1. J'ai entendu formuler cette opinion que Racine a oublié une passion. Il a oublié de peindre le joueur dans l'horreur de ses frénésies. Mais le joueur ne rentrait pas dans la « matière » que pétrissait Racine. Il faut à Racine des êtres qui puissent être *au choix*, de belles bêtes ou des hommes. A propos, est-ce que Rudyard Kipling — comme M. Firmin Roz me le propose — ne ressemblerait pas à Racine, ne serait pas un peu son enfant *naturel* ?

d'état de continuer la vie passionnelle qu'il menait, alors que ses pièces, c'étaient ses actrices — comme l'a très justement dit M[me] de Sévigné, cette voyante, qui ne se trompait guère : « Quand il n'aimera plus ce ne sera pas la même chose ! »

Eh bien la question serait de savoir si Racine pouvait encore *aimer*, lui qui aimait de la façon furieuse, frénétique que nous avons dite — *et de celle-là seulement !*

Là encore je laisse le soin au lecteur d'analyser, lui-même, longuement [1] tout dans cette face amaigrie, décharnée, ces paupières lourdes, ces cernes, ces poches sous les yeux. Montrez, au besoin ce portrait à quelque vieux médecin de vos amis. Peut-être vous dira-t-il, comme l'a dit un illustre neurologiste : « Si cet homme entrait dans mon cabinet, je lui déclarerais qu'avant six mois la phtisie l'aura terrassé... Je lui ordonnerais, pour le sauver, de renoncer aux femmes, c'est-à-dire de faire un mariage d'intérêt avec une ménagère comme Catherine de Romanet. »

Je n'en dis pas plus. Chez Racine les influences physiologiques doivent avoir joué un rôle. M. Remy de Gourmont n'a-t-il pas démontré que la psychologie d'un homme est toujours lettre close sans sa physiologie pour base?

Voilà bien des raisons tendant toutes à démontrer — et une seule eût suffi, n'est-ce pas? — *que Racine ne pouvait plus mener la même vie.*

1. M. E. M. de Vogüé m'a dit avoir passé des *soirées entières* à scruter ce blême visage.

RESTER AU THÉATRE N'EÛT-IL POINT ÉTÉ MALADROIT ?

Même en supposant qu'il pût continuer à écrire des pièces, Racine n'était-il pas mieux avisé de renoncer au théâtre ?

Il avait l'exemple du vieux Corneille se diminuant chaque jour avec des œuvres qui compromettaient sa gloire. (*Agésilas*, hélas ! *Attila*, holà !)

Et puis, lui-même, semble-t-il, avait d'après ses notes, réglé sa vie, fixé son programme. Il s'était promis d'avoir un jour la sagesse de ne pas faire durer l'amour au delà de la jeunesse. Or déjà il se faisait tard. La jeunesse, en langage du temps, s'arrêtait à la trentaine. La vieillesse commençait avant cinquante ans. Racine arrivait à trente-sept ans !

Et Racine n'abandonnait rien au hasard.

Lisez attentivement *les Plaideurs*, la seule pièce où il se soit livré, vous y trouverez de quoi reconstituer son plan de vie [1].

1. Citons au hasard quelques aphorismes, bien dans le ton des notes que nous avons relevées sur ses livres favoris. Les tragédies certes, c'était de l'honneur,

> Mais, *sans argent*, l'honneur n'est qu'une *maladie*.

Et d'autre part :

> L'argent ne nous vient pas si vite que l'on pense.

C'était un métier épuisant que le théâtre, et Racine n'est pas de ceux qui ne songent point à prolonger le voyage, qui s'accommodent de « courte et bonne ».

> Qui veut voyager loin ménage sa monture
> Pour moi, je ne dors plus, aussi je deviens maigre,

etc..., etc...

Si je me permettais de donner un conseil aux futurs Sainte-Beuve,

Ses ancêtres francs avaient coutume de couper leur vie en trois. Ils rompaient brusquement avec leurs concubines et se mettaient alors à la poursuite de la richesse, cela jusqu'aux approches de la mort. A ce moment ils se couvraient d'un cilice et se plongeaient à grand bruit dans les exercices dévots. Racine n'avait lui — cet étonnant traditionnaliste comme l'a noté Jules Lemaître — qu'à suivre la tradition des Sconin.

Racine a toujours vécu les yeux sur le roi ; or le roi, qui l'avait souvent tiré d'affaire, l'abandonnait cette fois ; avertissement qu'un homme intelligent ne devait pas dédaigner.

Racine devait compter avec les innombrables animosités, plus aiguës chaque jour, que son caractère agressif lui avait amassées. Il n'avait plus la sécurité d'existence. Cette sécurité il la retrouverait auprès du roi et là seulement [1].

Renvoyé par la Champmeslé, Racine eût été ridicule, s'il n'avait pas pu répliquer hardiment que

je leur signalerais les trois pièces, qui selon moi, suffiront à donner un jour la clef du caractère, de la moralité et de l'esprit de Racine *les Plaideurs*, *Athalie*, et *Bajazet*, la première création intégrale de Racine.

1. M. Lange nous dit que l'existence des bourgeois était à la merci de la fantaisie des nobles. Un noble que Racine n'aurait pas salué dans la rue pouvait le souffleter.

Mais, dit-on, Racine était de l'Académie. Être de l'Académie ne grandissait guère un homme, en ce temps-là.

Racine, d'ailleurs, au milieu de tant de gens de qualité, n'y faisait guère figure. Il avait eu un discours de réception jugé très faible.

De cette faiblesse, on s'étonne encore. Nous avons montré qu'il devait être alors en pleine misère physiologique. Réfléchit-on aussi que Racine est *toute passion*. Donc il se détache peu de soi-même ; il manque singulièrement de larges aperçus, d'idées philosophiques, générales.

c'était lui qui la congédiait. Or il put tout à son aise le prétendre. Le congé donné à Racine par sa maîtresse doit être du début de février 1677.

Or, à ce moment même il est nommé historiographe du roi. Son amour-propre est sauf. Et l'amour-propre comptait infiniment pour Racine.

D'après les observateurs de l'époque, aujourd'hui pour tous nos historiens[1], un changement considérable se préparait chez le roi et à la Cour : la dévotion allait entrer en scène. L'étoile de la Maintenon se levait sur l'horizon. Le roi ne tolérait déjà plus les irrégularités de vie affichées. Cet hypocrite évoluait vers une demi-conversion bigote. Aussi les habiles prenaient déjà des airs vertueux. La congrégation, la *camarilla* apparaissait.

Pour entrer à la Cour il fallait être marié. Faiseur de comédies, comme tel décrié, Racine n'eût même pu se marier *dans la bourgeoisie*. Renonçant à la scène, il pouvait espérer un riche parti dans la noblesse de finance. Ce fut justement ce qui arriva.

D'ailleurs il suffirait que Racine eût voulu imiter sa famille, ses concitoyens, pour qu'il se soit mis à rechercher, en premier, les plaisirs poétiques (il l'avait fait), en second le mariage cossu[2] (on n'avait

1. Je citerai surtout Arvède Barine.

2. Racine avait cherché pour son fils, Jean-Baptiste le mariage riche. Il le trouva, mais sa femme protesta : la future était rousse ! Louis à son tour chercha — et trouva — le mariage très riche. Sa femme, à vrai dire, était intelligente. Mais Louis ne l'avait peut-être pas *fait exprès*.

En somme le mariage de Racine c'est le mariage même qu'avait fait son grand-père Racine avec la riche campagnarde Marie Des Moulins. Nous savons de plus que le père de Racine n'avait fait également qu'un mariage d'intérêt. C'est le cas de répéter avec Jules Lemaître

point à La Ferté, nous l'avons dit, d'autre moyen de s'enrichir) en troisième lieu les charges. (Depuis deux siècles ses deux familles ne vivaient que d'emplois du roi.)

•

Et maintenant voici, je crois, pour un homme de la finesse de Racine, le motif le plus pressant de sa renonciation au théâtre.

LES GOÛTS NOUVEAUX DU PUBLIC

Le public allait s'élargir. M. Normand [1] nous montre toute une bourgeoisie riche commençant à venir au théâtre, où, jusqu'alors, on ne voyait que des petits maîtres et des commis mêlés avec du populaire et des laquais. Ce public de riches marchands, public peu cultivé, ne pourra goûter le genre âpre, emporté et sombre de Racine.

Oui, dès 1680, on pressent les mœurs plus douces de la Régence. Les fureurs de la passion d'amour, nées dans de violentes âmes de féodaux, fureurs ignorées de la si mesurée et douce âme française, disparais-

qu'il n'y a pas plus traditionnaliste que Racine. Qui veut-on donc que le poète eût épousé ? Un bas-bleu comme La Fontaine ? Non ! L'infortune de son cousin ôtait à Racine toute velléité de songer à une femme cultivée.

Et puis enfin — donnons toutes les raisons possibles — l'on a dit (Taine) que l'homme du midi, en mariage, cherche le bonheur, l'homme du Nord, le confortable.

1. L'auteur de la *Bourgeoisie au XVII[e] siècle.*

saient absolument de la vie [1]. Alors on peut se demander si, continuant à parler le langage de la passion désordonnée, Racine eût encore été écouté, lui qui n'avait jamais, ce semble, été beaucoup goûté à la ville.

Enfin Racine n'a-t-il pas senti que désormais le roi et la Cour d'un côté, le public, de l'autre allaient chacun des voies très différentes? Si à Versailles, on commençait à devenir grave et dévot, à la ville on marchait vers la frivolité, les fadeurs et la dissolution des mœurs. Nombre d'auteurs ont signalé ces deux tendances bien différentes.

Que voulait le public quelques années après la « conversion de Racine » ? Voici qui nous le dit, — à défaut d'un ouvrage sur les goûts du public aux diverses époques, ouvrage qui manque et qu'il faut qu'on nous donne [2]: une préface de Thomas Corneille et de Don-

1. Deux gros succès, *Turcaret* et *Gil Blas* se préparent. Ne dirait-on point qu'un siècle sépare ces œuvres narquoises du théâtre sérieux, trop sérieux de Racine ?

Remarquez que les *Plaideurs,* cette simple grosse farce, ont eu plus de représentations à eux seuls que les *onze* tragédies ! Sans les *Plaideurs* Racine serait-il aussi connu du grand public ?

2. Il en manque un autre. Un ami de Racine et du théâtre, s'apercevra qu'à côté du joli *Voltaire et ses comédiens*, (de M. J.-J. Ollivier), il manque un *Racine et ses comédiens ;* — alors nous verrons quantité de menus détails curieux arriver à la connaissance du grand public. Ces détails lui permettront de saisir jusque dans leurs plus fugitives nuances les tragédies de Racine. A cet égard, la vigueur, la prestesse, l'âpreté de jeu que Racine réclame de ses comédiens est vraiment singulière. Un ou deux exemples. On connaît ce pâle vers du pâle Oreste : « Eh bien je meurs content et mon sort est rempli ! »

Or La Harpe dit que Le Kain, qui se piquait de toujours jouer selon les intentions de Racine, faisait de ces six mots d'Oreste *quelque chose d'effroyable*.

Encore ce détail : Voltaire, jeune homme, ayant vu jouer le rôle

neau de Visé, celle des *Dames vengées* : « Depuis quelques années les murmures du parterre, et même ses éclats un peu trop vifs pour condamner ce qui lui déplaisait dans une pièce *qui semblait approcher du sérieux*, avaient fait croire qu'il ne voulait rien souffrir au théâtre dont les plaisanteries ne fussent outrées [1]. » Donc, nous le savons, alors que la Maintenon ne veut plus que du théâtre sacré, tel qu'*Esther* et *Athalie*, le public se cabre, ne tolère plus, lui, que de la gaieté. Si cela est vrai, comment eût-on continué à applaudir Racine ?

Qu'on ne nous dise pas que son amour-propre était sauf, parce que Pradon avait été discrédité.

Après une période de dix ans où le genre doucement moral, bénin, larmoyant, léger, fait de rien, le genre La Chaussée, triompha follement, on revint à Pradon *plus qu'à Racine*. Mais oui ! Comme dit le bibliophile Jacob, Pradon avait le style commun, mais dès lors, très à la portée du public [2]. Enfin, tout

de Joad, fut très frappé d'apprendre que la tradition racinienne exigeait de le rendre « en démoniaque ».

Et aussi une lettre de Mme de Maintenon, qui, réglant la distribution à la Cour de la pièce d'*Athalie* (que Racine lui-même a fait jouer devant ses yeux), considère le rôle de la reine *ainsi compris*, comme un rôle de « furieuse ».

Une furieuse, Athalie? Nous n'en revenons pas...

1. « Plaisanteries outrées », non ! Ce qu'on veut c'est de *l'enjoué qui finit bien*. M. Paul Souday, le critique de l'*Eclair*, prétend qu'aucune pièce de fond, sérieuse, forte, grave, ne pourrait plus être jouée aujourd'hui.

Voyez-vous encore un public pour *la fille de Roland* ou *Les Jacobites* ?

2. Qu'on se rappelle la remarque de M. Faguet que le sonnet d'Oronte (*Misanthrope*) que nous trouvons si mauvais (sur la foi de nos régents), n'avait point déplu au parterre, précisément parce qu'il était un peu maniéré et assez plat.

de lui n'était pas mauvais. De sa *Phèdre* Jules Lemaître a cité les plus faibles passages. Pourquoi pas ceux qui charmèrent nos grand'mères, lesquelles n'étaient ni sottes, ni ignorantes. Ceci, que dit *Phèdre*, n'est donc pas très simple et émouvant :

Quand Thésée et son fils ont paru dans ces lieux,
Tremblante, j'ai voulu tourner sur lui les yeux,
J'ai rougi, j'ai pâli, languissante, interdite,
J'ai voulu voir Thésée... et n'ai vu qu'Hippolyte!

Est-il bien sûr que « le plus racinien de la *Phèdre* de Racine » soit, comme dit Jules Lemaître, qu'elle est *délicate ?* qu'elle est *languissante?* Nos jolies aïeules à cheveux poudrés ne le pensaient pas... [1]

Au XVIIIe siècle, Pradon intéresse même les érudits. Il est classique. On le jouera jusqu'à la Révolution (que Racine ne franchira triomphalement que grâce à *Athalie*). En 1722 on réimprima Pradon en même temps que Racine ; mais, dès 1732, Pradon est réimprimé et Racine ne le sera qu'en 1768.

Alors Jules Lemaître n'est-il pas trop dur pour le XVIIIe siècle, le siècle de l'esprit, (son siècle) quand il s'écrie « Pradon n'était qu'un imbécile! »

Jouée à l'Odéon, cet hiver, la *Phèdre* de Pradon remporta un gros succès. Le plus surpris fut le conférencier, qui avait cependant fait la part du feu : « Vous pouvez siffler si le cœur vous en dit ; cela réjouira les mânes de Racine. » Or, en fait de sif-

1. Comme Jules Lemaître nous l'a dit lui-même dans une autre partie de son livre, nos aïeules trouvèrent Racine brutal et violent. Il ne les faisait pas pleurer mais trembler.

flets, il y eut, aux trois premiers actes, des rappels chaque fois [1].

Et il n'y avait pas que le goût du public des théâtres qui allait changer. En vérité on eût dit que se préparait une de ces révolutions dans la direction de l'âme française que Taine a si bien marquées.

La Bruyère, plus jeune que Racine, nous assure que seuls les vieillards sont encore galants, polis et civils. « Des jeunes gens, sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir. »

On s'enivre beaucoup.

Chez le duc de Vendôme, même à Marly, près du roi, on chante :

J'ai promis à Bacchus, en lui donnant ma foi
De ne connaître de ma vie
Que des ivrognes comme moi.

A Chantilly le Dauphin applaudit des couplets où Gelon, se refusant à être « esclave d'amour », affirme que :

Il n'est rien tel que de bien boire.

Les Condé sortent, après une nuit d'orgie... salissant les escaliers de Versailles (V. Allaire).

On devient aussi effroyablement joueur, nous dit

1. M. Jules Lemaître, s'il connaissait bien la plus exquise femme du XVIIIe siècle, s'il avait lu sa correspondance, saurait que Mlle Aïssé aimait beaucoup aller pleurer en écoutant Pradon.

Le public s'engoua de Pradon. Aujourd'hui de tel de ses engouements sortent des réputations littéraires peut-être moins durables que celle de Pradon...

La Bruyère : « toutes les passions cèdent à une seule ».

Les femmes vont moins au théâtre. Ne se contentant pas de priser, elles fument et chiquent comme des soldats (Lange, p. 55) oui, les marquises !

Que peut fournir l'exquise et douce musique des vers de Racine à des affolés de tabac et de jeu ?

Enfin la flagornerie envers le roi devient telle qu'en 1687 (Lange) il ne peut être rien dit, *rien écrit* qui ne soit extase devant le monarque. « Cette année-là tous les sermons dans toutes les églises de France furent entièrement consacrés à encenser les pures vertus du roi. » Voilà pour la Cour et l'Église. Quant au public, moins plat, plus français, il gouaille.

Donc dissentiment absolu entre les grands et la bourgeoisie, goûts, idées et mœurs.

Racine trouva, dès lors, dans son changement de carrière un abri tutélaire contre une révolution prochaine dans les idées et dans les goûts, — cela sans qu'il soit besoin de parler de conversion [1].

*
* *

Encore une dernière hypothèse.

Admettons, que Racine n'eut aucune raison pour quitter le théâtre ; que, matériellement, il jouissait d'une excellente santé ; que le public lui restait fidèle. Bien ! Mais est-ce que *Phèdre* n'était pas, quand

1. Mais, dira-t-on, Pascal s'est converti. — Oui, pas la première fois, la seconde. D'ailleurs, je ne nie pas la conversion de Racine, seulement *je la situe quelque vingt années plus tard*.

D'ailleurs, Pascal était un penseur, un moraliste. Pascal, nous dit M. Giraud, a une conversion qui s'explique par le dégoût contre l'immoralité du monde. Il s'en éloigne. Mais Racine un moraliste !... Racine prenant en dégoût l'immoralité du monde, — d'où son entrée à la Cour !

même, *une fin ?* Est-ce que *Phèdre* ne prouve pas que le genre était épuisé, que Racine avait dit tout ce qu'il avait à dire ?

Oh ! je sais bien que M. Jules Lemaître estime que *jamais* Racine n'avait fait œuvre plus personnelle, mis plus de lui-même dans aucune pièce que dans *Phèdre*.

Mais est-ce bien démontré ?

D'autre part, Brunetière a prétendu que *Phèdre* n'était déjà plus de la bonne tragédie. Elle contenait, dit-il, des germes de décadence, décadence du genre. Si Racine continuait, il « tombait dans l'opéra », faisait du Quinault. Son style devenait moins sûr. Il arrivait à la tirade ampoulée. *Phèdre* n'est pas le chef-d'œuvre de Racine...

Alors ?...

Avant d'en terminer sur la fausse conversion, disons (c'est un tout autre point de vue) que peut-être Racine était-il satisfait de son œuvre, *satisfait*, dans le sens propre du mot : *fait assez*. Car enfin je n'ai pas encore compris comment nul critique, parlant de la conversion *du grand artiste* (les étrangers prétendent que : Racine serait plus artiste que poète) ne se soit demandé si l'artiste était content de son œuvre, — ou, tout au contraire, s'il murmura avec désespoir en voyant briser sa lyre, le mot du pauvre Chénier : « Et pourtant j'avais quelque chose là ! »

Racine n'a pas connu sa conversion

Encore un mot sur cette fameuse conversion : *Racine ne l'a jamais connue !*

Mais non ! Il n'y a jamais fait allusion. Loin de là : il semble même avoir prouvé à la postérité qu'il ne la connut jamais.

En effet le 16 octobre 1698 il va avouer dans son testament : « Qu'il se reconnaît indigne d'être enterré à Port-Royal (bien qu'il lègue une grosse somme au monastère) par *le peu d'usage* qu'il a fait de l'excellente éducation reçue autrefois dans cette maison. »

Or Louis, en nous annonçant la conversion, (à 37 ans) nous assure qu'elle provient de l'action de Port-Royal aux années d'éducation, et que c'est cette action qui, désormais, fait de Racine un pieux (oui dès l'âge de 37 ans !)

Si c'est exact, (que son père est converti dès 1677) comment Racine qui, depuis vingt et un ans est dévot, peut-il déclarer n'avoir fait que *si peu usage ?*

Ce n'est pas tout. Racine en 1691 écrit *Athalie.* Dans cette pièce, ainsi que nous pensons l'avoir établi en une monographie spéciale [1], Racine se flétrit lui-même sous les traits de Mathan.

Ce Mathan a mené exactement la vie de Racine. Il devait être prêtre. Il n'a pas voulu d'une position trop humble. Les passions, son ambition l'ont fait trahir l'autel. Aujourd'hui il se le reproche :

Qu'est-il besoin que je rappelle
. . . .
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir ?
Vaincu... j'entrai dans une autre carrière,
Et mon âme à la Cour s'attacha *toute entière.*
J'approchai par degrés de l'oreille des rois :

1. Au *Correspondant* (25 sept. 1910).

J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
... Je les charmais par ma dextérité
Toutefois je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur.

Comment? mais et la conversion ! « Vaincu, j'entrai dans une autre carrière, et mon âme à la Cour s'attacha toute entière ! »

Et *Athalie* n'est que de 1691, et la soi-disant conversion daterait de 1677 [1] !

1. Paris, qui ne croyait pas du tout à la conversion, — il était alors moins naïf qu'aujourd'hui — avait chanté le *Noël du poète de La Ferté-Milon*.

De faire la fortune
Les moyens sont divers :
Racine en trouvait une
Dans le fruit de ses vers;
Mais son ambition
N'étant pas satisfaite,
De la dévotion
Don, don !
Le masque il emprunta
La, la !

A noter que cette boutade est de 1696. Si dès 1677 Racine passait pour converti, elle retarderait fort...

VIII

HABILE TACTICIEN

SA MEILLEURE PIÈCE C'EST SA VIE

Racine, être infiniment logique, mena sa vie encore plus parfaitement qu'aucune de ses pièces, réussit tout ce qu'il entreprit. — Il maîtrisa sa famille, séduisit le public, la Cour et le roi, par des œuvres dont la forme charmait les uns, tandis que le fond ravissait d'aise le monarque et les grands seigneurs. — Il entra à la Cour, se mit de la dévotion, flatta Port-Royal, mais sans se compromettre. — Il valait infiniment mieux que ses ennemis et que son temps. — Et puis il a dû cruellement souffrir, car, il y eut deux hommes en lui. — Peut-être n'a-t-il eu d'autre tort, ce demi-dieu, que de venir « trop tard, en un siècle trop vieux. »

Racine, malin comme d'Ennery.
F. Sarcey.

Racine était extrêmement malin.
E. Faguet.

Racine, stratégiste comme Annibal et Bonaparte.
Capperon.

Et maintenant, ce livre si impertinent, pourquoi ne pas le terminer [1] en montrant l'impeccable stratégie

1. Terminaison bien brusque, surtout aux yeux de ceux qui n'auront pas lu *Athalie confession de Racine* (au *Correspondant*, 25 sept. 1910). Mais !... il fallait ne faire qu'un volume, et celui-ci est déjà bien gros !

de ce Racine, de qui, soi-disant, l'existence n'aurait été que troubles, ballottements, crises de conscience et orages. Je crois que ce prodigieux, génie, d'autant plus difficile à pénétrer qu'il est plus loin de notre douce mentalité française, dirigea en fait ses opérations, à tous les âges, avec un art, une maîtrise sans précédent, — car jamais ambitieux n'avait visé conquêtes plus difficiles à arracher à la fortune.

Il avait à livrer bataille contre trois adversaires également redoutables, en face de qui, avec qui, ni la même tactique, ni les mêmes armes ne pouvaient réussir : le public, la Cour, le roi.

Le public, c'est Paris, devenu plus libre, Paris « dont le cerveau a changé depuis Corneille » (Jules Lemaître). Paris, railleur, assez routinier, fin, délicat, répugnant aux violences, au contraire modéré, trop modéré en tout. C'est ce Français dont Taine nous a fait le portrait : un sceptique souriant, qui se laisse amuser de « riens » bien présentés[1] ; qui a du mal à

1. Ce portrait du Parisien, du très Français, a tant de fois été fait par des écrivains célèbres que je me mets, tout de suite, à l'abri derrière leur opinion.

Tout d'abord ceci sur quoi tout le monde est d'accord : un très Français est quelqu'un en qui la marque des provinces originaires n'apparaît plus. La Fontaine n'est pas très français, car le Champenois prédomine en lui (et, dit-on, le Poitevin). Mais Molière semble le parfait Français.

M. Gaston Boissier va préciser : « Un auteur très français est celui qui, en la forme apparaît clair, concis, ordonné » (cela peut être Racine) « mais, comme fond s'exprime de préférence avec malice et enjouement ». (Cela serait bien peu Racine, surtout le Racine des *Plaideurs* où la gaieté est âpre, forcée, — ce qui, au surplus, ne lui donne que plus de saveur, étant d'un genre presque unique chez nous).

Dans ses *Carnets de voyage*, Taine :

« S'amuser, causer, vivre en groupe, écouter des vaudevilles, courtiser de jolies femmes, rire et souper avec sa maîtresse, se battre de

s'éprendre de qualités fortes, qui même tout de suite les gouaille quand il les rencontre; le Français, qui, en somme, démolit plus de réputations qu'il n'en crée, et, qui goûtant tout avec quelque légèreté, ne saurait rien aimer très profondément. L'avoir contre soi est fort périlleux, mais l'avoir pour soi donne peu de chose.

La Cour, avec ces gentilshommes qui, hier encore, étaient à l'action, est remplie d'êtres sanguins violents, hautains, passionnés pour tout ce qui flatte leur orgueil. Ceux-là prennent volontiers le contre-pied des engouements des petites gens.

Pour le courtisan (et *courtisan* veut dire homme de Cour [1], rien n'existe en dehors des êtres « de qua-

bon cœur ; à la première occasion s'enthousiasmer pour un chef ; ne pas faire son devoir — ou faire plus que son devoir; se prodiguer dès que le but est éclatant ou que l'opinion le déclare tel... Subir l'organisation, le fonctionnaire. Manquer d'initiative morale et intellectuelle, prendre les idées toutes faites, et aimer les phrases, qui, justement, sont des idées toutes faites. Petites adresses et petits moyens. »

1. Parmi les méprises dues à une mauvaise interprétation du sens du mot courtisan — sens fixé par Molière, cependant — il s'est trouvé que des critiques ont mal saisi la phrase de Louis XIV : « Cavois avec Racine fait Racine courtisan. Racine avec Cavois fait Cavois bel esprit », ce qui veut dire que l'intimité des deux hommes, est telle qu'ils *échangent leur personnage*, — mais pas une minute, que Cavois était obligé de peser sur son ami afin de le décider à faire la cour au roi...

Racine ayant besoin d'un précepteur de courtisanerie ! Mais on le vit en pleine Académie, dire que la langue française *l'emporte en gloire sur toutes les autres, parce que c'est celle même qui a servi à célébrer les mérites du plus grand des rois.*

Non, Sainte-Beuve avait raison, ce qu'on a le plus de peine à pardonner à Racine, c'est sa platitude envers le roi !

Et certes ce ne sont pas les sonnets religieux découverts récemment à Saint-Pétersbourg — qui nous donneront une meilleure opinion de Racine courtisan. Dix sonnets consacrés à dire à Dieu que le roi est

lité », en dehors de ceux qui ont la naissance, et — par suite — les dignités. La souffrance, les luttes d'âme d'un être humain ne les intéressent qu'en proportion de son rang. Même ce « sang bleu » qui a un rang, cesserait brusquement d'intéresser la Cour s'il sacrifiait ce rang. En littérature, la Cour a des préjugés absolus; et, si puissant que soit le roi, il n'arriverait jamais à la décider à goûter une œuvre qui heurterait ses idées.

Inutile d'ajouter que sa moralité est déplorable, sa loyauté nulle [1].

Le roi, c'est surtout celui-là qu'il faut gagner, puisqu'il est la toute-puissance. Même à cette épo-

son chef-d'œuvre — et à lui recommander de ne pas l'oublier ! (*Sic*)

Ils sont d'ailleurs si quelconques que je me refuse — jusqu'à ce que j'en aie contrôlé l'écriture — à croire qu'ils sont de Racine. Mais jusqu'à cet examen pourquoi prendre parti? Rappelons-nous que ce fut à l'écriture seulement que, cinquante ans après la mort de Racine, son *Histoire de Port-Royal*, tenue d'abord pour apocryphe fut ensuite reconnue être bien de lui.

1. ... Dans cette Cour, Combien ce que l'on dit est loin de ce qu'on pense, Avec combien de joie on y trahit sa foi (sa parole)! (*Britannicus*).

Albert Sorel nous reproche de juger tout ce *vilain* monde du XVIIe siècle sur ses manières : « Le bon ton, le beau langage, les belles manières, l'inconscience et l'ironie de ces scélérats de haute volée (la Cour) nous empêchent de prendre leur scélératesse au sérieux. »

On sait la fière déclaration du grand seigneur qu'est La Rochefoucauld, lui qui a vu de près la Cour et Louis XIV : « Le siècle présent surpasse les précédents dans l'excès des crimes.»

Nous nous révoltons devant les *Caractères* que peint La Rochefoucauld. Les personnages de La Bruyère nous semblent des êtres moins méprisables. Mais La Bruyère peint plutôt le bourgeois, La Rochefoucauld le courtisan.

« Il faut se rendre à l'évidence : ce décor magnifique de la France monarchique et chrétienne (Louis XIV) cachait parfois des ruines, des choses usées, finies, n'ayant plus en elles qu'une *force apparente* » (*Ed. Drumont*).

que où il semble que la naissance soit tout, la faveur est davantage encore. Qu'un homme « de peu » se rende agréable, et aussitôt sa fortune peut devenir prodigieuse[1]. Cela, nul ne le sait mieux que le jeune cousin de Nicolas Vitart, l'intendant du duc de Luynes. Cent fois Racine a entendu conter par quelle rouerie un page, habile dans l'art de la vénerie, sut attirer l'attention de Louis XIII. Grand favori, il fait assassiner son rival, le maréchal d'Ancre, et prend sa place et ses dépouilles. Oui, mais, Luynes, pour se faire remarquer, n'avait qu'à se poster sur le passage du roi avec ses faucons ; tandis que le jeune Racine, qui vit loin de Versailles, n'a aucun moyen d'être aperçu. Il lui faut donc faire quelque bruit, lancer à Paris une œuvre que le roi voudra connaître, — où, tout de suite, d'instinct, il flairera un complaisant qui pourrait devenir l'émetteur de certaines idées. Ces idées, le roi, les voudrait voir proclamer par quelqu'un qui les ferait accepter, opérant d'une façon si adroite que personne ne soupçonnerait qu'elles sont celles mêmes du monarque.

*

Or çà, quelle sorte d'ouvrage le roi souhaiterait-il voir servir au public ?

Pour le savoir, étudions l'homme !

Il n'a rien d'un Français. Même, s'il n'est pas, comme certains le pensent, le fils de Mazarin[2], c'est

1. « Le roi, de rien, forma plusieurs géants de grandeur » (Saint-Simon).

2. On sait quel triste individu était ce Mazarin. Veuillot avoue qu'il eut tous les vices. L'honnête Boileau, (dans des vers, qu'il voulut

un Italien à tempérament ardent, un brutal. Ses sujets lui appartiennent; il ne doit de compte qu'à Dieu. C'est donc le type de l'autocrate et de l'amoral. Toutefois, parce que sensuel, il est artiste, et il goûte l'élégance de langage, les belles manières, la politesse, l'étiquette souriante.

En fait d'art et de littérature, on sait qu'il souhaite fort voir apparaître quelque genre nouveau, qu'on pourrait dire inspiré par lui, — genre franchement différent de celui, déjà un peu démodé, que le vieux Corneille a fait triompher.

Eh bien Racine va réussir à satisfaire entièrement le demi-dieu et la Cour, — sans cependant trop choquer le public, qui, lui, seul des trois, en fin de compte, est français.

Afin de gagner le monarque, Racine va paraître convaincu que les crimes royaux sont presque vertueux, par cela seul que ce sont actes de rois. Dès lors, — ne faisant jamais agir que des personnages du plus haut rang, du rang suprême, il consacrera la libre satisfaction des instincts, rendra légitimes, fussent-elles monstrueuses, les fantaisies d'êtres revêtus de la dignité souveraine [1].

détruire), nous dit son dégoût de la corruption dont Mazarin a gangrené la France.

Louis XIV aujourd'hui n'est plus défendu. Même M. Funck-Brentano, l'exécute en quelques mots : « Egoïsme absolu, rudesse, dureté, médiocrité d'intelligence. »

On sait qu'il était sale, « puant de partout » (lui dira en face Mme de Montespan), laid, de petits yeux de fouine, grêlé.

Pour M. Lavisse, Louis fut un Espagnol (par sa mère Anne d'Autriche). Tout orgueil, cruel et brutal, un fauve. Son goût de vouloir vivre loin de ses sujets — à Versailles — est plus qu'espagnol, presque arabe, — l'Escurial!

1. « Racine, avoue Jules Lemaître apparaît *un peu* poète de Cour;

Pour les grands, il tiendra à bien marquer que toutes les passions doivent s'incliner devant des considérations de rang. Il exaltera ainsi un Titus résistant à une mésalliance, il magnifiera des purs diamants de sa poésie un préjugé de caste. Les beaux animaux qu'il mettra sur la scène n'auront, ainsi, qu'une seule conscience, celle de la « sensibilité » à leur rang.

Quant au public français, pour lui, — surtout pour lui — il y aura, éparse sur l'œuvre, une subtile et tendre douceur, une modération, un tact, une réserve dans l'expression des sentiments les plus atroces, qui devront arracher, quand même, — malgré le fond — les applaudissements : « Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont dites ! »

Voilà pour la tactique imaginée, savamment combinée : Passons à son exécution.

Racine va se déployer, surtout, comme homme d'infiniment de goût. C'est peut-être — qui sait ? — *lui qui a créé le goût*... (On dirait que c'est l'opinion de Gœthe). Il est unique, en ce sens que, violent comme un homme du Nord, il a cependant au suprême degré le souci de la beauté plastique qu'igno-

ses admirateurs déclarés sont Condé, Colbert, Chevreuse, Mortemart, Vivonne, Mme de Montespan. » L'odieux Mithridate fut, paraît-il, le personnage de prédilection du roi (Dangeau). Lisez attentivement *Bérénice*, ce type de la pièce de Cour. Les personnages n'y semblent penser qu'à leurs panaches. Que de phrases de pure vanité ! Quel souci du rang, du *tabouret !*

M. Haraucourt, fut, je crois, le premier à deviner que certains passages et le ton d'*Iphigénie* tendaient à faire comprendre au roi que Racine serait tout à fait à sa place à la Cour. Quel beau discoureur que ce majestueux Agamemnon !

rent les septentrionaux, lesquels ne l'ont jamais trouvée, ne la cherchant même pas.

Sa muse sera toujours, en toute circonstance, de manières polies, de langage affiné, ciselé, — un rien précieux et, pourtant, simple, c'est-à-dire sans surcharge d'ornementation, sauf peut-être dans *Phèdre*.

« Parmi cette cohue de la Cour, toute en gros velours, en broderies et en rubans, dans ces salons épris de falbalas et de chamarrures »[1] où il y a trop de couleurs, trop de mauvais goût italien, trop de dorures, de pailleté et de clinquant, sa muse va rester « en robe grise et d'élégance unie »[2]. Au milieu de ces bruyants seigneurs dont la voix tient à rappeler qu'elle est habituée aux commandements et garde « la sonorité cornélienne », elle apporte la caresse de phrases murmurantes comme des sources, « remplies d'*e* muets, — molles comme si des bouches florentines les prononçaient », — si douces qu'on les dirait toutes rimées en rimes féminines, de cette poésie où abondent pour l'oreille, les vers de onze ou neuf pieds, rompant ainsi délicieusement « le rythme carré des alexandrins. » Il supprime la tirade dont se fatiguerait ce roi, obligé de subir si souvent l'éloquence ronflante de prédicateurs solennels.

Et, de la sorte, Racine, par une concision si nouvelle, par la modestie des tons de sa palette, par le nuancé

1. Ici nous faisons quelques emprunts à un orateur déjà maintes fois cité, l'abbé Vignot.

2. Comme le style si pur de la Renaissance française en offre, à La Ferté-Milon, de si merveilleux échantillons. Pour Courajod l'élégance unie, des sculptures du vieux château est *dorienne!* Au Trocadéro, on tient le couronnement de la Vierge comme une merveille égale au Puits de Moïse de Dijon. Sans doute provient-elle des mêmes artistes wallons.

de ses effets opalins, tout en demi-teinte, — par un je ne sais quoi d'élégant, de souriant, de pudique dans la forme, atténue la brutalité d'éclat des passions hideuses qu'il va déchaîner. On peut l'écouter en fermant les yeux, et alors, les crimes les plus monstrueux semblent acceptables. Ne sont-ils pas, après tout, nés des faiblesses humaines, faiblesses fatales ? Et puis, cette musique des mots est si exquise ! Elle vous transporte. Elle fait tout oublier. Est-ce qu'une femme peut rester odieuse, quand elle inspire cette mélodie ? :

La fille de Minos et de Pasiphaé
. . . .

Aux pieds de l'Eternel, je viens m'humilier,
Et goûter la douceur de me faire oublier.

Ou encore ces deux vers si goûtés de M. Anatole France — ces vers qui transportèrent Banville et Théophile Gautier :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée.

Celui-ci dont raffolait Hérédia :

Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

Le spectacle d'un égorgement peut-il encore choquer, traduit par cette image artiste ?

Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée

Nous serions choqués, si Hermione en furie criait à Oreste: « Éventre Pyrrhus, et aussitôt je me donne à toi ! » — Nous acceptons sans broncher :

Revenez tout couvert du sang de l'infidèle;
Allez !... En cet état, soyez sûr de mon cœur.

(C'est la même chose, mais... il y a ce que M. Lavedan a appelé *la manière*, — et la manière de Racine est si joliment française !...)

Celui-là seul, parmi les spectateurs, sera quand même heurté, de qui l'œil attentif aura surpris le très furtif geste, geste atroce, ajouté au texte, et qui va restituer à l'acte toute sa sauvage et fébrile animalité. Mais, à la lecture, ce geste échappe... Et ceux qui ignorent — ils sont légion — que Racine *ne devrait pas être lu, mais vu*, (car Racine n'est pas tout entier dans son texte) peuvent s'y méprendre. C'est ainsi que les lecteurs de Racine — surtout les professeurs — le croient doux, tandis que pas un de ses acteurs — j'entends, ses acteurs intelligents — ne le juge tel.

Et alors, comme sa pensée est plutôt générale, qu'il a représenté *des types de toujours*, personne ne veut voir combien lointains sont ses héros et combien amoraux, combien haïsseurs ! Il les a enguirlandés de tant de fleurs !

Et, nous Français, bon et doux peuple voué aux illusions, nous tenons si peu, si peu à savoir ce qu'on a caché sous les fleurs !... Celles qu'offre Racine sont, d'ailleurs d'un éclat si merveilleux, d'un parfum si troublant !... Le sang ?... Mais on ne le voit pas... Est-ce qu'il fait tache... sur la pourpre?

Racine a réussi — non sans peine. Oh ! le public de Paris, malgré tant de dextérité, a regimbé, — si effrayante, si menaçante est l'immoralité latente de ses tragédies. Mais du moins le roi, la Cour, Condé — et aussi les beaux esprits, les artistes en phrases, ont dit qu'il fallait applaudir, — et le public n'a plus autant protesté.

A cette difficile et laborieuse intrigue, Racine s'est formé, s'est fait la main. Il connaît désormais son monde — « Une grande bête ! On étudie ses inclinations ; on trouve bien ce qu'il trouve bien, mal ce qu'il trouve mal ! »

*

Dans la deuxième étape, — celle de l'apparente conversion, étape qui, très vite, va faire de lui un familier de Versailles et de Marly — il opérera avec non moins de maîtrise. Comment Napoléon, lui « merveilleux préparateur », n'a-t-il pas compris le savoir-faire et admiré le tactique de Racine ? Napoléon « pensait toujours deux ans d'avance » [1]. Eh bien, Racine, quinze ans avant tout mouvement vers la dévotion, trouve moyen d'employer la préface de *Phèdre,* Phèdre, la plus criminelle de ses héroïnes, à se frayer les voies. Il nous jure avoir fait cette pièce dans le but de réconcilier avec la tragédie des personnes célèbres par leur piété, « en mettant à jour la vertu » ; et cela prend [2] !

1. Fred. Masson.

2. On pourrait relever toutes les déclarations au public de Racine. Toutes elles sont de jolis mensonges — d'ailleurs fort élégants. Il tournait à ravir le « boniment »

Et voyez sa chance ! Racine ayant dit qu'il écrivait facilement ses

Cela prend, alors que le même Racine raillait, dans la préface des *Plaideurs*, ceux qui se laissent duper par des « intentions » d'auteur !

Ah ! le prodigieux jongleur !

C'est qu'il s'était essayé de bonne heure à la parade de comédien ! Sa famille, il la regardait comme si elle n'était là que pour lui offrir la comédie. Quel parti habile il a su tirer de l'animosité qui divise les Racine (c'est-à-dire Port-Royal) et les Sconin, — deux clans en guerre continuelle, en guerre nécessaire, puisque, tous deux énergiques, ils diffèrent en tout.

Attaqué par les Racine, le jeune homme a viré de bord et s'est appuyé sur les Sconin, lesquels le soutiennent en haine de Port-Royal, eux, jésuites [1] !

Quand il aura intérêt à donner des gages à la dévotion, il se rapprochera des Racine, se réconciliera avec Port-Royal. Mais avec quelle hauteur ! Comme il traite d'égal à égal [2] !

vers, nous le croyons. Pourtant Boileau nous assure que Racine les composait très difficilement. Entre l'honnête Boileau, *témoin*, et Racine, *intéressé*, c'est, malgré l'évidence, Racine que nous croyons !

Mais voilà, nous *aimons* Racine les yeux fermés — ce que jamais les étrangers n'ont pu comprendre.

1. Cette rivalité hostile des Racine et des Sconin que le poète exploite, tout le monde — j'entends tous les pontifes — la connaît. Pas un critique orthodoxe qui ne nous raconte, d'un côté la fureur excommunicatrice de la tante Sainte-Thècle et de Port-Royal, de l'autre la joie de l'oncle d'Uzès devant les succès de théâtre de son neveu. Mais personne n'en tire rien... Pourquoi?

2. Qu'on relise dans Louis la scène de la réconciliation avec Arnaud, *deux ans environ après le mariage*. Un homme comme Arnaud, le grand Arnaud se jetant aux genoux de Racine !... *Où est la pénitence de Racine* ?

Quant à Nicole, ce fut bien pis. Mais Nicole n'était pas Port-Royal,

D'ailleurs il ne craint rien. A ce moment, Port-Royal n'était pas encore mal vu du roi.

Plus tard il sera autrement prudent. Il écrira, certes, une apologie de Port-Royal mais nul ne le saura... que bien après sa mort !

Et les contemporains de Racine « pas plus sots que nous », dira Jules Lemaître (et c'est justement pour cela qu'ils n'ont, eux, jamais cru à la « petite conversion », et très peu à la seconde) éclateront de rire en apprenant — ô surprise — que Racine se fait enterrer à Port-Royal : « Ah ! le malin ! Il n'aurait pas fait cela de son vivant ! »

Mais — de grâce — qu'au moins cette géniale stratégie, cette magistrale mise en scène de sa vie épargne à Racine les moroses mercuriales des vertueux ! M. de Vogüé a dit un jour que la nature n'a jamais donné à chaque homme patente que pour un seul produit — ce qui revient à dire qu'un homme ne peut, ici-bas, faire bien *qu'une seule chose*. Racine avait reçu patente pour faire beau, pas du tout pour faire moral.

Et c'est justement là que la Petite Chapelle cause un tort immense à Racine. Elle le *berquinise*. Elle nous affirme qu'il est, *au fond*, très chrétien, que ceux qui

Nicole, un suspect, — car il était aimable — restait en marge de Port-Royal — ce que semble n'avoir pas assez vu M. Lemaître.

Ajoutons que Port-Royal dut être enchanté, à un moment où il était de nouveau menacé, de se faire un peu protéger par le tout puissant Racine. De sorte que, peut-être même les avances vinrent de Port-Royal. Or on nous assure que cette réconciliation est une des *preuves* du remords et de la conversion précipitée de Racine en 1677 !

ne voient pas en Racine comme un affleurement de *Port-Royal lui-même,* sont aveugles, car Racine « c'est Port-Royal » ! Alors, ainsi que devant la lanterne magique de la fable, après nous être écarquillé les yeux, si nous déclarons, docilement, voir *quelque chose,* ce que nous distinguons ressemble si peu à Port-Royal, que, déconcertés, nous finissons par ajouter *in petto* : « Oui, mais tout de même, Racine reste *un peu* énigmatique, tant sa vie et ses œuvres sont remplies de... pas très belles actions. »

Au contraire, si Racine n'a jamais cherché que l'art, alors, oui, il est, tout entier, très aisé à comprendre, car il n'a rien fait (œuvres et actes) que de purement artistique. En tant qu'artiste, il est si merveilleux que le seul sentiment qu'il nous doive inspirer est celui d'une infinie gratitude....

Et, du coup, comme tout ce que nous pensions avoir le droit de lui reprocher perd de son importance !

Il paraît avoir été un frère odieux ! Eh bien, est-ce que Marie n'avait pas épousé les jalousies de « la Famille », laquelle voulait étouffer son génie ? Et Racine, prétendait vivre, — c'était bien son droit ! Les coups qu'il portait à sa sœur c'était « le rendu » de ce qu'il avait souffert de ces flagellants, de ces survivants de l'Inquisition, de ces maniaques de l'excommunication.

Il a déchiré, cravaché les « bonshommes » de Port-Royal. Parbleu ! Il se défendait. Et puis Port-Royal qu'est-ce donc ? Une congrégation. Or, a dit bravement un célèbre écrivain catholique, « elles sont bien antipathiques, les congrégations. On regrette

de n'y point trouver une flamme plus généreuse, moins d'égoïsme collectif, moins de sécheresse. »

Dans ses sarcasmes contre les autres poètes, ses rivaux, n'y avait-il pas toute la légitime défense d'un grand artiste ? Il devait s'estimer, et à juste titre, bien supérieur en poésie, en affinement à Corneille, — Corneille chez qui il retrouvait la déformation professionnelle du chicanier qui fait *plaider ses héros ;* supérieur en goût à Molière qui trop souvent tombe dans la farce, Molière, l'apprenti-tapissier.

Et même s'il a empoisonné la Du Parc — ce que je ne crois pas — est-ce que, dans ce temps-là, et même aujourd'hui le crime passionnel n'est pas absous d'avance, chez l'artiste surtout ? D'abord, il l'avait peut-être épousée cette femme, — on l'a dit. En ce cas elle le payait d'ingratitude par ses infidélités [1]. D'ailleurs, nous savons qu'il souffrit atrocement, et que, derrière le cercueil de sa maîtresse, sa belle figure pâle, aux grands yeux cernés, trahissait les affres de l'agonie.

Eh bien, nous qui absolvons Manon, rien que parce

1. — Il eut trop de mots cruels ! — Que voulez-vous ! L'atavisme... Et M. Paul Mesnard perd la tête, quand, troublé par la quantité de témoignages qui affirment ses méchants mots contre le roi et la veuve Scarron, il s'écrie, furieux : « Qu'on y songe bien, si Racine, dans l'ombre distillait un tel venin (!), si, dans le temps qu'on lui voyait tous les dehors de la piété, il composait en secret des vers satiriques, son nom n'est pas difficile à chercher, *c'est le plus lâche, c'est le dernier des hypocrites.* »

Non ! Un Racine qui reçoit des présents d'un *roi* ne lui doit *aucune reconnaissance.* Un Racine qui, en une Cour où la dévotion fait partie du costume de tous, est obligé de mettre en valeur et d'accentuer, de souligner sa dévotion, n'est pas le *dernier des hypocrites.*

Je n'ai d'ailleurs pas du tout d'objection à admettre que Racine s'aida de « vertueux motifs pour se fortifier dans de mauvais desseins... »

qu'elle a beaucoup souffert, pourquoi condamnerions-nous Racine? Du haut de quoi juger sa moralité? Il vécut, au surplus, en un temps qui n'était pas beau, — moralement parlant, — qui même — osons le dire — était hideux.

Son mariage nous choque.

Il épousa une femme dépourvue de ces *talents* que notre politesse qualifie *d'agrément*, une femme qui ne pouvait pas causer, ne sachant rien, mais aimait son mari. Eh bien, mais, cette femme de Racine, elle est le rêve de M. Paul Bourget : « Oh! une femme qui ne parlerait pas et dont les yeux seraient baignés de tendresse et d'ignorance, celle-là, *l'incomparable!* »

Racine, en se mariant, s'est gardé. Mais à qui donc s'est-il donné dans sa vie? Il vécut seul, intellectuellement seul, parce qu'il était infiniment différent de tous, supérieur à tous [1]. Est-ce que vous croyez, vraiment, qu'un être d'une intelligence, d'un goût si difficile, aussi soucieux de l'impérieuse beauté des formes, eût jamais rencontré son égale en beauté, son idéal d'artiste? Est-ce que Dante a trouvé sa Béatrice *ailleurs que dans ses rêves?*

Au moins la femme qu'il a épousée n'a pas contrarié son génie. Qui sait si une coquette jolie, élégante, répandue, n'eût pas troublé, par le tourbillon de sa vie, les longues méditations où l'âme épique

1. L'homme fort vit seul a dit Ibsen. Racine est seul de son espèce, Il n'appartient à aucune école. Est-il même juste de le ranger parmi les classiques? Forme, oui, mais fond? Et, comme dit Sarcey, « supposez Racine joué en Allemagne, que reste-t-il de la forme? La forme ne le gênant plus, l'acteur, en Allemagne, jouera Racine avec une extrême violence. » Racine, alors, semblera le plus romantique des romantiques. »

de Racine, ce dévorant, conçut l'œuvre la plus grandiose qui jamais ait été écrite en aucune langue, *Athalie* ?

*

Et puis, même les plus exigeants moralistes ont-ils réfléchi à l'atroce supplice qu'endura, (car il l'endura, j'en suis certain), l'être en qui deux *frères ennemis,* issus de sangs antagonistes, se déchiraient : un Latin irréductible, un Barbare fougueux !

Pensez-vous donc qu'il ne le sentait pas, l'homme qui, s'il n'a jamais avoué ses tortures, pourtant, un jour, très à la fin de sa vie, déjà frappé à mort, exhalait ce long râle d'agonie :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes, en moi ;
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle,
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste
Veut qu'au Ciel sans cesse attaché
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre, par son poids funeste
Me tient vers la terre penché.

Hélas, en guerre avec moi-même,
Où pourrais-je trouver la paix ?
Je veux... et n'accomplis jamais...
Je veux — mais, ô misère extrême,
Je ne fais pas le bien que j'aime
Et je fais le mal — *que je hais !*

Si vous entendiez cela, accompagné, comme les chœurs d'*Athalie,* par la grave et douloureuse musique de Moreau, vous seriez troublé jusqu'au fond de l'âme. Vous sentiriez alors, — ce que je sens, — que, les dernières années de ce grand mystérieux ne furent qu'un long supplice.

Eh bien, il ne l'avait pas mérité, cet être de beauté sublime dont la Grèce eût fait un demi-dieu! Racine, eut le malheur de venir trop tard. Il apparut au monde, en un temps trop religieux pour accepter — à moins qu'elle ne cachât sa nudité, — la tranquille, superbe et insolente amoralité de la nature éternelle et de l'antiquité.

Et c'est miracle, en vérité, qu'il ait réussi à vivre, qu'il ait pu résister aux redoutables forces qui n'ont cessé de le menacer tour à tour — sa méchante famille janséniste ; — la sensualité furieuse, « Vénus tout entière à sa proie attachée » que lui infligeait son sang ; et enfin, cet abominable fauve, qui, à Versailles, tenait, dans sa main, comme dit Gœthe, la vie ou la mort d'un Racine !

ANNEXES

A PROPOS DE LA SENSIBILITÉ DE RACINE

Il y a deux sensibilités bien distinctes, l'une aristocratique et la seule connue aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, l'autre plus moderne, presque récente, puisqu'au dire de Brunetière elle ne daterait que de Bernardin de Saint-Pierre, et, au dire de Paul de Saint-Victor, des lettres de M[lle] Aïssé. Jusque-là l'égoïsme régnait en maître, en littérature comme dans les mœurs, lesquelles n'étaient rien moins que chrétiennes. La compassion, la douce sympathie qui essaie de partager les peines des malheureux, l'affection désintéressée, ce besoin altruiste d'un cœur généreux d'apaiser les douleurs, tout cela était évidemment ignoré, puisqu'il n'existait même pas de mot pour l'exprimer.

Et il faut croire que, au contraire, nous valons mieux que nos aînés (du soi-disant *bon vieux temps*), puisque nous nous sommes emparés du mot *sensibilité*, et, le dépouillant du sens glacé qu'il eut au grand siècle, nous l'avons accaparé, absorbé, pétri, au point de le réduire à ne plus exprimer que la sensibilité-sentiment, alors qu'il signifiait autrefois plutôt sensibilité intellectuelle. Un homme sensible c'était alors don Juan, qui certes fait mille et trois malheureuses, mais qui a prouvé son goût en *distinguant* ces femmes, et en tournant à chacune un compliment délicatement approprié. On parlait de la sensibilité d'un bretteur, et le dictionnaire de l'Académie disait à titre d'exemple : « Cet homme est sensible au point d'honneur ». Si quelqu'un, contemplant un paysage, savait le décrire finement, la galerie s'écriait : « Oh ! quelle sensibilité ! »

même si c'était un d'Effiat, qui passait aux yeux de tous, pour avoir empoisonné la duchesse d'Orléans.

Au grand siècle, l'insensible, c'était le bon paysan absorbé par une tâche réputée alors servile. Le sensible, c'était le lettré, l'observateur pénétrant, le coupeur de cheveux-en-quatre. Et c'est ainsi, dans ce sens — puisque le mot sensible n'en avait pas d'autre, que tous, Racine en tête, le comprirent. Phèdre dira :

Hippolyte est sensible et ne sent rien pour moi.

Un Racine *sensible* et plusieurs alors, l'appelèrent « très sensible », c'est, j'imagine, un poète à l'âme très impressionnable, très curieuse de sensations, sachant discerner toutes les nuances qui flottent sur les choses, attiré par tout ce qui brille.

Il était nécessaire de préciser la signification du mot « sensible », à l'époque, car, visiblement, il n'y a plus aujourd'hui qu'un petit nombre de critiques avertis, comme M. Lanson, pour garder à ce mot son sens primitif, lorsqu'ils parlent de Racine. De là, une erreur extrêmement répandue, et fâcheuse, puisqu'elle induit à penser que Racine avait le cœur doux et tendre. La sensibilité de Racine est toute intellectuelle, — comme sa douceur, toute de forme.

CE QUE VALAIENT LES CONTEMPORAINS DE RACINE. LA COUR DE LOUIS XIV.

Il est indispensable, pour atténuer les fautes du vrai Racine et lui épargner les antipathies, de se reporter au temps du vrai Louis XIV. Le Roi Soleil en a imposé à la postérité, avec la belle ordonnance et la pompe qui subsiste à Versailles. Sous cette tenue d'apparat « les mœurs eurent des relâchements que l'Université [1] par respect outré du siècle

1. Observation fort juste de M. Hugues Le Roux, dans un article du *Figaro*. Heureusement il s'est trouvé un Albert Sorel pour dire son fait même à la marquise : « Quel trait de mœurs du temps que les

classique, et les Pères par dévotion pour la Royauté absolue, ont masqués le plus longtemps qu'ils ont pu. Sans doute ceux qui lisent les *Mémoires* étaient édifiés ; mais j'ai le regret de dire que ces curieux de *sources vivantes* sont en France presque aussi rares que les lecteurs de la Bible, source du christianisme. Nous sommes en pays catholique, c'est dire que chacun trouve commode de ne connaître des choses que des résumés qui constituent l'histoire officielle, la doctrine orthodoxe. Cela offre un avantage, c'est qu'on est tous d'accord, et l'on sait de quoi on parle, lorsque entre gens bien élevés on aborde *certains sujets* ».

Mais la belle façade Louis XIV est aujourd'hui toute lézardée. Chaque jour amène des « découvertes plus pénibles ». On s'aperçoit que les femmes du XVIIe siècle plus ambitieuses qu'amoureuses, exploitent l'homme au profit de leur domination. Quelle honnêteté ! C'est la duchesse de La Force qui écrit au comte de R... (lequel pour avoir de l'argent de sa maîtresse la pousse à se remettre avec son mari) : « Vous ne direz plus que je ne vous aime pas : Je viens, pour l'amour de vous, de me réconcilier avec mon « magot ».

C'est le temps où le chevalier de Grammont annonce qu'il arrive à la Cour pour vivre de l'amour et du jeu. Tout le monde joue et tout le monde triche, même le roi.

On connaît le fait célèbre de cette marquise, — une veuve — qui, ruinée au jeu, à la suite d'une partie engagée dans sa chambre même par le comte de Caderousse, son amant, convient de le payer, — car il exigea paiement, — en lui donnant sa fille en mariage. Et toute la Cour de rire !

Eh bien les clients de la Voisin ne sont pas beaucoup plus répugnants, — à part la férocité de la Montespan, (l'enfant égorgé par un prêtre sacrilège dans la messe noire), car ici, Messaline est dépassée. Quand on a lu *Médecins et Empoisonneurs* du Dr Legué, quand on a lu le Dr Cabanès, on cons-

tons de badinage mondain et d'ironie enjouée dont Mme de Sévigné traite ces drames monstrueux (les empoisonnements) ! »

Et nous ne rappelons pas les horreurs de la répression royale en Bretagne, la façon dont la marquise, à cette occasion, parla des suppliciés. La Révolution fut moins cruelle en Vendée. D'ailleurs la Révolution eut une excuse : l'ennemi était aux frontières.

tate non sans surprise, plusieurs choses qui sont ici d'importance capitale, en dehors de l'impuissance absolue de la médecine d'alors à retrouver par une analyse, trace de l'arsenic. D'abord ceci, que la vie humaine n'avait pas de valeur; qu'un meurtre était bien peu de chose, si la personne tuée était quelqu'un de peu, (le duc de Charolais tirait les couvreurs sur les toits). Qu'on n'était pas bien éloigné du temps où existait le droit de vengeance, droit d'origine franque très large, et que chacun comprenait à son avantage, comme celui de se venger d'un père riche « qui vous faisait *l'affront* de vivre trop longtemps. »

On voit aussi qu'à la place de la stupeur effarée que nous éprouverions, et aussi de l'horreur, (si nous apprenions que quelqu'un de nos relations vient d'empoisonner un parent, un ami, une maîtresse), — voire sa mère, — la constatation de ce crime, quand il avait réussi, quand aucune preuve n'avait pu être établie (et c'était le cas ordinaire) n'amenait qu'un léger blâme, tempéré aussitôt par l'ironie. Nos ancêtres (La Fontaine « blaguant » cette infamie, la Révocation de l'Edit de Nantes) abusaient du scepticisme souriant, de la *blague*, dans les matières les plus graves, cette *blague*, qui stupéfia la duchesse de Bourgogne, dauphine de Savoie : « Mais... on se moque donc de tout ici ? » Alors, et de la même façon, nullement héroïque, dont on blagua en 1793, la guillotine... des autres on blaguait le poison et les empoisonnés[1].

Le marquis de Sévigné, par exemple, écrivait gentiment à Mme de Grignan : « Me revoilà, ma belle petite sœur, à côté de maman mignonne que l'on ne m'accuse pas encore d'avoir voulu empoisonner ; et je vous assure que, dans le temps qui court, ce n'est pas un petit mérite. »

Un pasteur du canton de Vaud m'a écrit : « Mais enfin, monsieur, Racine en qui vous montrez une âme latine, ayant dès lors au suprême degré le sentiment orgueilleux de sa dignité, n'aurait jamais, même s'il pouvait (et sans risques sérieux de condamnation) empoisonner sa maîtresse, compromis de la sorte toute sa bonne renommée. Elle faisait partie de sa gloire. »

Vous êtes une belle âme, monsieur le pasteur. L'auteur

1. Giraudeau : *les Vertus d'autrefois.*

que je viens de citer vous répondra : « M. de Penautier, ayant une grosse charge de finance, avait été gravement compromis dans le procès Brinvilliers. Quoique sa réputation eût fort souffert de son affaire, il demeura dans le monde comme s'il n'en avait pas eu, conservant des emplois et ses amis... Le duc de Fornaro, qui n'osait retourner chez lui pour avoir empoisonné sa femme, ne devait pas le regretter, étant fort bien traité des courtisans et du roi lui-même, dont il recevait une pension. D'Effiat avait empoisonné la première femme de « Monsieur ». Le roi le lui fit avouer ; malgré cet aveu il lui laissait sa charge. Même « Monsieur » lui fit donner les « Ordres » (Saint-Simon).

Si l'empoisonneur avéré, officiel d'une princesse du sang pouvait garder la considération générale, quel risque courait un Racine faisant disparaître une « créature » méprisée, funeste, comme une comédienne. En la tuant, il tuait selon les idées du temps moins que rien... Il écrasait son péché !

L'a-t-il fait? Peu importe ici !

Encore une fois la conclusion c'est Taine qui la donnera : « Quand on considère le passé, comme on est tenté de trouver le présent beau et honnête ! » Racine fut féroce, soit ! mais il vécut dans un siècle plus féroce que lui.

UN PEU DE NOUVEAU SUR LA CABALE DE *Phèdre*.

Nous avons dû supprimer dans ce livre tout un long chapitre intitulé : *La prétendue cabale contre Phèdre*. Nous y reviendrons ailleurs. Qu'on veuille bien retenir ceci que, pour les Raciniens à documents — il y en eut jadis — et notamment pour Sainte-Beuve, il reste fort douteux que l'agression soit venue des amis de Pradon.

Il se serait passé ceci. Des lettrés, des gens de théâtre, parmi lesquels la duchesse de Bouillon, (de qui Racine naguère avait été l'obligé), lassés d'attendre la *Phèdre* de Racine annoncée souvent mais qui n'apparaissait jamais — nous connaissons ce genre d'agacement — engagèrent Pradon, mauvais poète mais bon dramatuge, à brosser rapidement une *Phèdre*. Racine se hâta pour arriver le premier, y parvint,

mais n'y serait arrivé qu'en enlevant au théâtre Guénégaud ses premières actrices, ce qui retarda Pradon. De la sorte Racine put être joué le premier, mais il composa soigneusement sa salle et chargea le mari de la Champmeslé — un mari à tout faire — de veiller à ce qu'aucun de ses adversaires ne pénétrât dans la salle, louée à l'avance par lui.

Quelques personnes liées avec Pradon, dont Mme Des Houlières réussirent grâce à des déguisements à être de la première. Après la représentation, au souper, Mme Des Houlières écrivit la fameuse épigramme.

Dans un fauteuil doré...

Racine et Boileau, quand ils eurent connaissance de l'épigramme, ne pouvant l'attribuer qu'à un grand personnage, car ils croyaient avoir écarté de la représentation tous les écrivains, s'en prirent au duc de Nevers ; et, au lieu de se borner à défendre la pièce, attaquèrent haineusement le duc, qui, dit Sainte-Beuve, « valait beaucoup mieux qu'on ne nous l'a dit. »

Colère fort justifiée de la duchesse de Bouillon, qui répond à cette voie de fait en accaparant les loges. *Ce fut une riposte.*

L'attaque de Racine fut très mal prise par l'opinion. Condé intervint pour donner asile à Boileau et à Racine, — non par admiration pour la pièce, mais par ressentiment contre Nevers de qui Condé n'avait pas réussi à faire un mari trompé, la duchesse s'étant bien défendue, ayant même rendu Condé ridicule aux yeux de tous [1].

Il paraît bien établi que Racine essaya d'arriver à ce que Pradon n'eut ni actrices, ni théâtre, ni public, ni libraire, et que le roi intervint contre Racine. Tout cela d'ailleurs a été exposé dans une conférence de l'*Odéon*, fort spirituelle, très remarquée, de M. Charles Martel, lors des représentations récentes de la *Phèdre* de Pradon, — représentation où cette *Phèdre* fut applaudie, car elle a du mouvement.

1. « Condé la plus pesante, la plus stupide brute de ce siècle de brutes, Condé qui vendit son épée au plus offrant » (Mirbeau). Condé à qui nous devons l'effroyable Fribourg, une défaite due à Condé seul et qu'on nous a cachée. (J'ai eu l'occasion, dans *Forêt noire et Alsace*, d'étudier cette hideuse bataille sur documents.)

La critique, rendant compte de la conférence de M. Charles Martel, dit combien l'opinion de l'assistance parut troublée d'apprendre que l'histoire de la Cabale de Pradon semblait plutôt devoir être celle d'une cabale de Racine. Sainte-Beuve d'ailleurs s'est étonné du parti-pris avec lequel on feignait d'ignorer certains témoignages fort graves (*Causeries du lundi*, XIII, p. 318, V. aussi les préfaces de Pradon à *Régulus* et à *Phèdre*, l'épître à la Dauphine ; V. *Histoire du Théâtre français* des frères Parfait, etc. Voir enfin les explications entortillées de M. Mesnard qui, n'en pouvant plus sortir, finit par dire ceci : « On regretterait de trouver dans cette querelle le bon droit du côté de Pradon. » — Mais, M. Mesnard..., *pour qu'on regrette de l'y voir, il faut qu'il s'y trouve.*)

Est-ce que la moralité de cette histoire de *Phèdre*, ce ne serait pas Got qui l'aurait tirée, lui qui écrit railleusement, dans ses mémoires : « On parle *toujours* de cabale pour les ouvrages tombés. »

Fertilité poétique et épique du sol milonais

Nous avons montré les Milonais, particulièrement les Sconnin, écrivant des vers qui ont « le souffle » ; nous avons dit qu'aux XVIIIe et XIXe siècles la tradition s'en était perpétuée.

Encore de nos jours, les maîtres d'école à La Ferté, signalent tous dans leurs rapports les dispositions pour la poésie de maint enfant du peuple. La Ligue de l'Enseignement l'a constaté avec étonnement. Dans nulle bourgade de France on ne trouve autant d'aussi brillants sujets, garçons et filles. « Ardents et susceptibles », note un inspecteur primaire.

Actuellement La Ferté a deux poëtes.

Mais, dira-t-on, que valent leurs vers ?

Jugez-en. Voici un échantillon d'un genre de poésie bien peu répandu à notre époque.

Imaginez ces vers lus par un Mounet-Sully.

Sur les confins du monde, au seuil de dix-huit siècles.
Les ruines sont là, dans la splendeur du soir,
Dressant leurs vieux piliers, et leurs gradins en cercle
Où la foule venait s'asseoir...

Rien ! le calme profond... Le ciel s'emplit d'étoiles,
L'arène de mystère et de pâles rayons.
A l'heure où la nuit vient jeter ses derniers voiles,
On entend rugir les lions.

Ils montent — lentement les marches des abîmes,
Ces fosses où jadis leurs aïeux prisonniers
Attendaient les martyrs et les vierges victimes
Que l'on jetait dans leurs charniers.

Ils montent !... Les voici, fauves de Numidie,
Tout en haut des gradins, sur l'horizon marchant...
Les lions, dominant la grande tragédie,
Rugissant au soleil couchant !...

Et qui donc a écrit cela ?

Qui ?... Un ancien élève de l'école primaire. Oui, tout simplement !

M. Belval-Delahaye mène aujourd'hui au combat la horde des *Loups* tumultueuse, mais très vivante troupe de sarcastiques beaux batailleurs comme le fut Racine à leur âge.

Et parmi ces loups, en voici un, élève (toujours de l'école primaire de la Ferté), M. Jean Ott, auteur de l'*Effort des races.*

Aux temps préhistoriques les hordes venues de l'Est, marchent vers l'Occident. *La migration d'un peuple.*

Telle, va lentement, par la forêt du monde
La multitude en marche avec ses dieux grossiers.
Et le grand cercle noir des fauves carnassiers,
Pointillant de leurs yeux l'obscurité profonde,
Hurle à la mort le soir autour de ses brasiers.

Elle s'arrêtera pourtant, lorsque la terre
Sous les pieds des premiers tout à coup manquera.
Au bout du continent l'essaim se tassera,
Et, comme l'Océan dans ses jours de colère,
L'immense flot humain, contre lui, surgira

Belval-Delahaye et Jean Ott sont bien deux épiques.

L'âme ardente, exaltée, superbe qui vibre en eux, expliquez-la donc si ce n'est pas le terroir même où ils grandirent *qui la leur a faite !*

La fortune de Racine

J'ai eu la bonne fortune de recevoir de M. de Forge, directeur du spirituel magazine *Fantasio*, communication d'un document, l'état des apports en mariage de Racine (au total, environ soixante mille livres). On n'en connaissait pas encore le détail.

Ce document prouve que Racine était obligé de se marier : l'argent allait lui faire défaut. Racine qui, à la mort du grand-père Skonin, avait hérité d'environ 30.000 livres, n'avait plus que 6.000 livres en espèces sur le produit de la vente de sa ferme de Dampmard-en-Valois.

Le surplus de son apport matrimonial est représenté par sa charge de trésorier de France (qu'il n'avait pas eu à payer) et par son luxeux mobilier, où déjà la pourpre et l'or apparaissent à foison.

Donc il mangeait son fonds avec son revenu à l'instant précis où il contracta le « mariage de pénitence » !

A propos de Roxane

Si nous avons traité au *Mercure* des sources de la *Thébaïde* et des *Plaideurs*, au *Correspondant*, des sources d'*Athalie*, nous n'avons fait qu'effleurer celles de *Bajazet*. Nous les traiterons dans un article spécial, mais, dès à présent, nous tenons à prendre date relativement à ceci que Racine aurait peut-être conçu sa Roxane sous l'impression tragique que lui avait laissée une lecture des fameuses *lettres portugaises*. Comme Racine, Marianna Alcaforado était d'une famille de terribles passionnés et de dévots.

A propos d'*Athalie*

Nous n'avons pu insérer ici l'article sur la tragédie maîtresse de Racine, car il eût fallu ajouter, à ce qui parut au *Correspondant*, six à huit pages de références aux diverses histoires, (imprimées on manuscrites), du Valois et de la Ferté-Milon. Mais voici qui épargnera au lecteur, dans notre prochain volume, ces fastidieuses notes. Le vénérable historien de la Ferté, M. Médéric Lecomte, nous adresse (14 oct. 1910) une lettre enthousiaste. *Éliacin*, le *Songe d'Athalie*, depuis longtemps il les avait *vus* dans la pièce, mais, le reste, il n'y avait pas encore songé et se le reproche.

Post-Propos

On a publié dans un petit journal une sorte de communiqué disant que M. Masson-Forestier perdait son temps à essayer de « retirer Racine à Port-Royal, car l'inauguration à La Ferté-Milon par M. Jules Lemaître d'une statuette de Racine enfant, au milieu de quatre solitaires de Port-Royal, était l'aveu que *La Ferté-Milon reconnaissait n'avoir aucun droit sur Racine* ».

La réalité est que, dans cette bourgade, nul n'avait soupçonné, sauf certain curé janséniste, que ce monument retirait Racine à sa ville natale pour l'offrir à Port-Royal. La preuve c'est que le maire a refusé, seulement au dernier moment, d'assister à l'inauguration. Il a alors déclaré, dans une lettre adressée à la famille Racine (laquelle avait généralement protesté contre cette manifestation tendancieuse) qu'il verrait avec joie (et la population presque tout entière s'associerait à ses sentiments) le beau marbre de David d'Angers, représentant Racine à l'âge d'homme, recevoir enfin une place digne de l'Académie française (laquelle, en 1829, le fit offrir par le roi à la patrie de l'auteur d'*Athalie*.)

Et le prospectus sollicitant des fonds pour *Racine bambin* tournait en ridicule ce David d'Angers !

La seule moralité à tirer du fait est que Racine, actuellement, n'est pas défendu.

Molière, Corneille, Voltaire, Bossuet, La Fontaine, Bourdaloue, Saint-Simon, ont, pour les protéger, des cercles, des associations littéraires, des groupes universitaires. Ils ont de plus une ville et une province qui font bonne garde.

Racine est tout seul, abandonné. La minuscule Ferté n'a plus un seul érudit parmi ses 1.500 habitants. Racine n'a même pas de province depuis qu'on l'a enlevé à la Picardie, lui, picard des pieds à la tête !

Il serait temps qu'une société se constituât pour restituer au pauvre grand Racine ce qu'il est seul à ne pas posséder en France, le droit d'être à lui.

TABLE DES MATIÈRES

III. — La Ferté-Milon d'autrefois

IV. — La vie milonaise

V. — Ses deux familles : les Racine, les Sconin

VI. — La sœur de Racine, l'entourage, la lignée Racine-Sconin au xviii[e] siècle

DEUXIÈME PARTIE

CE QUE FUT RACINE

I. — Ce qu'on a dit de Racine va-t-il nous éclairer?

II. — Racine dans quelques manifestations, gestes, écriture, larmes

III. — Beauté de Racine, ses passions, sa haine amoureuse. Tableau chronologique

IV. — Ce que pourrait bien être Racine selon les actes de sa vie

V. — La crise physiologique avant 1677

VI. — Racine jugé d'après ses personnages

VII. — La crise de conscience de 1677

VIII. — Habile tacticien, sa meilleure pièce, c'est sa vie

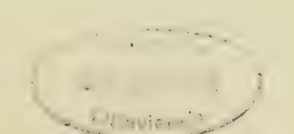
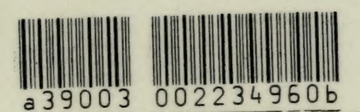


TABLE DES ILLUSTRATIONS

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le dix novembre mil neuf cent dix
PAR
CH. COLIN
A MAYENNE
pour le
MERCVRE
DE
FRANCE


a39003 002234960b